Phaéton



Image de couverture *L'hippocampe*

L'hippocampe (ϊππος κάμπος / híppos, cheval – kámpos, poisson) appelé aussi poisson-cheval est un genre de cheval-de-mer de la famille des syngnathidae.

Il est l'une des créatures maritimes les plus complexes. En effet, la couronne de ce poisson osseux est spécifique à chaque individu, comme une empreinte digitale. Il possède une queue préhensile qui lui permet de se fixer le plus souvent à des feuilles de posidonie. Ce « cheval » actinoptérygien, qui se déplace verticalement et lentement grâce à une nageoire dorsale, se nourrit en mouvement grâce une bouche ventouse et aspirante. Ses yeux fonctionnent de façon indépendante et il se camoufle à la manière d'un caméléon. Le plus étrange avec ce « poisson » est son mode de reproduction : chez l'hippocampe, c'est le mâle qui effectue la gestation. La femelle, pour pondre, exécute une danse qui se termine par une longue étreinte nécessaire à l'introduction de son ovipositeur dans une poche ventrale du partenaire. Là sont déposés les œufs, fécondés dans le corps du mâle qui accouche (parturition) au bout de quatre semaines...

Parrainages

Giuseppe Annese, artiste peintre - Concha Castillo, chorégraphe - Jacques Demorgon, sociologue - Cédric Giraud, Historien - Olivier Giron, Conseiller de coopération et d'action culturelle - Gérard Hirigoyen, directeur de l'IRGAE et ancien Président de l'Université Montesquieu de Bordeaux - Camille Izard, théologien - Joël July, professeur de lettres modernes - Pierre Léglise-Costa, linguiste - Jean-Marc Leysale, chimiste, chercheur CNRS - Claire Mestre, anthropologue - Marc Minkowski, Directeur général de l'Opéra National Bordeaux-Aquitaine - Emmanuel Mouret, cinéaste - Bertrand Nivelle, architecte - Marie-Luce Ribot, journaliste - Patrick Rödel, philosophe - Patrick Troude-Chastenet, professeur en sciences politiques - Jean-Rodolphe Vignes, professeur de médecine, neurochirurgien.

In memoriam

Gérard Boulanger, avocat et historien - **Henri Martin**, Libraire et éditeur - **Libor Sir**, photographe - **Jean Tignol**, professeur de médecine, psychiatre.

Comité de rédaction

Marie-Claude Bélis-Bergouignan, professeur honoraire des Universités en Sciences économiques - Marie-José Cameleyre, ingénieur en Sciences humaines - Pierre Landete, avocat, écrivain - Suzanne Robert, comédienne et animatrice radio - Frantz Villiers, courtier en antiquités.

Pour sa participation au numéro de Phaéton 2019, le Comité de Rédaction remercie chaleureusement Marie Laugery.

Correspondants

Belgique : **Iean-Pierre Pichard-Stamford**

Brésil : **Ana Rossi** Chili : **Carles Diaz**

Côte d'Ivoire : Henri-Michel Yéré Espagne : Miguel Blanco Otano États Unis d'Amérique : Faith Beasley

Grèce : Michèle Valley Haïti : Charles Watson Ile Maurice : Gillian Geneviève Israël : Marlena Braester

Liban : Michèle M. Gharios Madagascar : Jean-Michel Perdigon

Mexique : Jorge Vargas Pérou : Ronald Vega Russie : Sofya Brand Suède : Kerstin Munck Tunisie : Salma Ben-Sedrine

Responsable du site internet

Hélène Regnaud

Directeur de publication

Pierre Landete, fondateur de Phaéton.

Sommaire - Septembre 2020

Parrainages	$^{\circ}5$
Comité de rédaction	05
Sommaire	06
Définitions de Phaéton	09
Prix Ludovic Trarieux 2019	12
Éditorial	14
Dominique Delthil Affaire Dreyfus, affaire de lois	19
Patrick Chastenet	41
Adrien Marquet au service de la « Commune » de Bordeaux	
Alain Vircondelet	57
Fattends les navires du retour, la maison des eaux, le jour limpide (Albert Can	
Cédric Giraud La méditation du Moyen Âge à l'époque moderne : entre devotio et contemplati	65
Cahier de Poésie Mer [s]	83 85
MERLES BLANCS	143
Michel Wiedemann Existe-t-il une gravure de marine ?	187
Michel Oris	199
Les Bordelais dans la migration française vers Genève, dans la première moitie	
Henri-Michel Yéré <i>Affronter l'inévitable : sur la poésie et le sens de la nation</i>	207
Bernard Daguerre Une étude en noir, essai de panorama subjectif du roman noir francophone	223

II

Sommaire - Septembre 2020

Marges	241
Alessandro Baricco, Océan mer	245
Carlos Benaïm, <i>Les odeurs et les saveurs du Maroc de ma jeunesse :</i> ces gouttes de mémoire dans des flacons	251
Alexandre Dupeyron, Un photographe des confins	256
Alberto Manguel & Gianni Guadalupi, Dictionnaire des Lieux Imaginaires	259
Jade Morisson, <i>Marée basse</i>	263
Baptiste, Traces	271
Timothée Oudar, Kolkata, Extrait d'un Carnet de voyage	277
Jean-Christophe Cabut, <i>Portrait de Philippe Audoy</i>	281
Tristan Robquin, acrobate, Lettre aux lecteurs de Phaéton	287
Questionnaire de Proust : Marc Minkowski	295
Biographies des membres du Comité de parrainage	298
Biographies des membres du Comité de rédaction	303
Biographies des correspondants	304
Sommaire des illustrations	308



Phaéton foudroyé

Dessin de Moncieu et gravure de Georges Malbeste
(Eau-forte et burin)

Ce graveur (1754-1843) a été l'élève de Le Bas. Il est l'auteur de maints portraits de députés aux États Généraux de 1789.

Phaéton

Phaéton de Raymond Queneau (1903-1976) est une acrobatie poétique (in: *L'instant fatal*, 1948).

Le poète surréaliste jongle ici entre archaïsme et modernité, écrit des bouts de phrases comme s'il s'agissait de restes visibles de textes épars, de fragments.

Il aimait dire qu'il n'avait fait qu'imiter ses auteurs préférés en espérant que cela se verrait!

Queneau revendiquait son titre de Satrape du Collège de Pataphysique.

Il était l'un des fondateurs de l'Oulipo (*Ouv*roir de *li*ttérature *po*tentielle),

« un groupe international de savants
qui construisent eux-mêmes le labyrinthe dont ils veulent sortir ».

Orpiment pyrite charbon agate... précipices... nuit

[claire semis d'étoiles L'air incruste de moire l'heure porphyre qui s'ignore... L'espace dévore le son aux vastes oreilles – Sur les chemins désertés que noirs abandonnent les

> [déments Le granit devient plus lourd et la gravité de toute

[chose se modifie Et l'humble héliotrope qui poussait sur le thorax de

[schisto Roule jusqu'au fond des années funéraires sans char

[et sans maître La route disparue le fruit sphère et rubis s'écroule Son pied s'écorche contre l'océan et le soleil empalé

[cuit à la pointe des monts

Définitions de Phaéton

Nom propre masculin (fa-é-ton) dont l'étymologie est grecque.

Dans la version archaïque du mythe grec, Phaéton est fils d'Éos (l'Aurore) et de Céphale (l'Esprit). L'enfant, d'une grande beauté, fut volé par Aphrodite. Elle le plaça dans le ciel, l'éleva puis il devint le gardien de ce qui fut considéré comme le bien le plus précieux : le savoir, symbolisé par les bijoux d'or d'Aphrodite... Phaéton, devenu adulte, eut d'Aphrodite un fils, Astynoos (la Cité, *asty* – le guide *noos*), la plénitude qui guide l'esprit dans la nuit du monde. Le surnom de Phaéton est Phaon, l'étoile du soir (Hespéros) et du matin (Phosphoros). Quand le soleil se couche, Hespéros brille et lorsqu'il se lève, Phosphoros dit Eosphoros, l'étoile solitaire, disparaît. Phaéton est la permanence de la lumière dans la nuit des hommes, celui qui permet la transmission des savoirs, seul gage d'immortalité pour l'Homme.

Dans la mythologie grecque, Phaéton est aussi:

- Atymnios, un héros solaire milésien qui était un frère d'Europe ;
- Adymnos, pour les Crétois a-dyomenos (celui qui est toujours en éveil, celui qui ne se couche pas) était l'étoile du soir et du matin
- -Protogenos Phaéton (le premier à naître et à briller), un surnom du dieu Éros (Phanès ou Ericepaios), dans sa version archaïque un taureau blanc argenté (appartenant à Augias, fils d'Hélios) qui défendait les troupeaux contre les bêtes sauvages et qui prit Héraclès pour un lion. Le héros maîtrisa Phaéton à qui il vola la force par le contact magique des cornes (rituel de couronnement et de victoire de l'esprit sur la bestialité)
- le Fils d'Hélios (le Soleil) et de Clymène (le Pouvoir). Il s'agit d'une légende très répandue selon laquelle un matin, Hélios céda à son fils, qui le harcelait pour obtenir la permission de conduire, le char du Soleil. Phaéton voulait impressionner ses sœurs les Héliades. Sa mère encouragea Phaéton mais il n'était pas assez expérimenté pour diriger les chevaux blancs de son père (on notera que l'un des chevaux du Soleil se nommait aussi Phaéton). Il les mena d'abord si haut que le givre envahit la Terre puis si près d'elle que tout devint cendre. Zeus, en colère, le foudroya pour éviter une conflagration universelle. Alors ses sœurs pleurèrent des larmes d'ambre...

Phaéton est aussi:

- une tragédie d'Euripide (484-406 av. J.-C.) dont il ne reste que des fragments
- un personnage (Phaon) de l'Heroïde XV d'Ovide, Lettre de Sappho à Phaon
- un opéra de Jean-Baptiste Lully (1632-1687) sur un livret de Philippe Quinault (1635-1688)
- un poème symphonique de Camille Saint-Saëns (1835-1921)
- une pièce pour hautbois (inspirée des *Métamorphoses d'Ovide*) de Benjamin Britten (1913-1976)
- un poème de Raymond Queneau (in L'instant fatal, 1948)
- une histoire d'Eddy Debons écrite pour un orchestre de Brass Band
- le fichier informatique français relatif au permis de conduire européen
- un charretier ou un mauvais cocher (désuet), par plaisanterie et allusion au fils présomptueux et maladroit d'Hélios... « Le phaéton d'une voiture à foin vit son char embourbé [...] », *Le chartier embourbé*, Jean de La Fontaine
- un véhicule hippomobile léger, découvert et à quatre roues avec deux sièges (un à l'avant pour le conducteur et l'autre à l'arrière pour un ou deux passagers) datant du xVII° siècle... « Mon phaéton est à la porte je puis mener deux dames... », *La matinée d'une jolie femme*, Étienne Vigée (1758-1820). On notera une variante avec moteur et plusieurs rangées de sièges à la fin du XIX° siècle puis, au XXI° siècle, Phaéton est devenu une voiture de la marque Volkswagen
- trois oiseaux de mer, au plumage blanc, dits paille-en-queue, emblèmes des Mascareignes et logo d'une compagnie aérienne (Air Mauritius) portent ce nom :
 - le grand phaéton à bec rouge
 - le phaéton à bec jaune
 - le phaéton à brins rouges ou phaéton phénicure de Gmelin
- « [...] à de grandes altitudes planaient les frégates et les phaétons qui tombaient souvent avec une rapidité vertigineuse pour arracher en l'air leur proie aux oiseaux de mers plongeurs », À la poursuite du soleil, Alain Gerbault, tome 1, de New York à Tahiti
- un astéroïde découvert en 1983 dit de la famille Apollon et dont la caractéristique principale est d'approcher le Soleil plus que tous les autres (il « frôlera » la Terre le 14 décembre 2093!)
- une pièce de théâtre d'un auteur anonyme en 1625 : Le trébuchement de Phaéton
- une tragédie de Tristan l'Hermite (1639)
- la marque d'une huile d'olive d'exception produite en Grèce dans le Péloponnèse près de Kalamata (La vierge aux beaux yeux).

Prix Ludovic Trarieux 2019

Le Prix International des Droits de l'Homme 2019 - Prix Ludovic Trarieux - a été décerné à l'avocat colombien Rommel Jonathan Durán Castellanos (Cérémonie de remise du Prix à Luxembourg le 8 novembre 2019 lors du Congrès annuel de l'Union Internationale des Avocats). Créé à l'initiative du Bâtonnier Bertrand Favreau, par l'Institut des Droits de l'Homme du Barreau de Bordeaux, le Prix Ludovic Trarieux est, de par le monde, la plus ancienne et prestigieuse des récompenses accordées à un avocat qui aura illustré, par son courage, la défense du respect des Droits de l'Homme.

Ludovic Trarieux (1840-1904), avocat (Bordeaux, Paris), Député puis Sénateur de la Gironde, Ministre de la Justice de la République Française, est le fondateur, en 1898, de la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen.



Rommel Jonathan Durán Castellanos

Âgé de 33 ans, le Colombien R. J. Durán Castellanos est Président de l'Equipo Juridico Pueblos mais aussi bénévole au Comité pour la solidarité avec les prisonniers politiques. Très engagé dans la défense de victimes d'atteintes aux droits de l'Homme dans son pays, son exercice professionnel lui vaut d'être sans cesse menacé. Jeune avocat en 2013, il a survécu à une tentative d'assassinat. En 2014, il a fait l'objet d'une arrestation arbitraire puis a été emprisonné dans des conditions inhumaines et dégradantes, et enfin torturé. Après avoir été libéré, en 2015, il a été victime d'une agression physique par la police alors qu'il rendait visite à des clients. En 2016, son propre frère a été abattu. Aucun membre de sa famille ne bénéficie d'une protection. Malgré les accords de paix signés le 26 septembre 2016 entre les FARC (Forces Armées Révolutionnaires de Colombie) et le Gouvernement colombien, le métier d'avocat demeure considérablement dangereux dans ce grand pays d'Amérique du Sud.

Lauréats du Prix Ludovic Trarieux :

Nelson MANDELA (Afrique du Sud, 1985), Augusto ZÜNIGA PAZ (Pérou, 1992), Jadranka CIGELJ (Bosnie-Herzégovine, 1994), Najib HOSNI et Dalila MEZIANE ((Tunisie et Algérie, 1996), ZHOU Guoqiang (Chine, 1998), Esber YAGMURDERELI (Turquie, 2000), Mehrangiz KAR (Iran, 2002), Digna OCHOA et Bérbara ZAMORA (Mexique, 2003), Akhtam NAISSE (Syrie, 2004), Henri BURIN DES ROZIERS (Brésil, 2005), Parvez IMROZ (Inde, 2006), René GOMEZ MANZANO (Cuba, 2007), U AYE MYINT (Birmanie, 2008), Beatrice MTETM/A (Zimbabwe, 2009), Karinna MOSKALENKO (Russie, 2010), Fethi TERBIL (Libya, 2011), Muharrem ERBEY (Turquie, 2012), Vadim KURAMSHIN (Kazakhstan, 2013), Mahienour el-MASSRY (Égypte, 2014), Walid Abu al-KHAIR (Arabie Saoudite, 2015), WANG Yu (Chine, 2016), Mohamed al-ROKEN (Émirats Arabes Unis, 2017), Nasrin SOTOUDEH (Iran, 2018), Rommel Jonathan DURÁN CASTELLANOS (Colombie, 2019).



L'argent, sans la vertu, est un hôte incommode'

Le monde ne peut pas être pensé de façon univoque. S'il est, en effet, un cosmos, soit une beauté ordonnée, il demeure tout autant un chaos, un envers, une ouverture permanente de l'imaginaire. En son cœur, bat une conscience : celle de l'Être Humain. Cet *anthropos* se distingue des autres êtres vivants par sa capacité imaginative de comprendre la diversité qui l'entoure, de penser tout autant l'ordre que le chaos.

Avec cette capacité unique, l'Humain a créé volontairement des représentations et des activités qui ne servent pas nécessairement à sa survie, et qui ne sont pas systématiquement en lien avec ses sens. Pour l'Homme, rien n'est jamais déterminé une fois pour toutes et son esprit n'est pas asservi par son propre « labyrinthe biologique » dont il ne connait d'ailleurs pas grand-chose mais dont il perçoit les contraintes pour les contourner. Contrairement aux autres « animaux », qui ne pensent pas leur êtrepropre comme distinct du monde extérieur et confondent ainsi leurs désirs avec la réalité, il existe, chez l'Homme, une labilité des investissements qui varient au fil de sa vie et selon les sociétés dans et par lesquelles il évolue une fois instituées par l'imagination puis le langage et l'action. L'Homme est ainsi depuis « toujours » pris consciemment dans une intrication du « psychique et du social ».

Chaque société existe par les individus qui la composent mais chaque société est bien plus qu'une addition. Elle est d'abord toujours issue d'une activité créatrice instituante avant d'être, pour ceux qui y adhèrent d'une façon ou d'une autre, un résultat concret, institué, historique et variablement normé. Chaque individu peut alors investir, pour vivre et mourir, des valeurs sociales, politiques ou religieuses, rationnelles ou sacrées... qui forment l'essence de son être.

Actuellement, s'active partout un processus d'aliénation individuelle et collective c'est-à-dire que l'Homme ou les sociétés, ne croient plus être à l'origine de leurs propres lois mais au contraire pensent être soumis à des normes imposées et injustes qui, si on les considère in-questionnables, interdisent toute transformation volontaire de la société.

Au centre de ce processus d'aliénation, il y a la prédominance de la production et de la consommation, il y a une « *logique économique* » animée par un imaginaire unique qui a la même densité qu'un mirage : l'argent.

¹ Vers de Sappho – cf. Papyrus d'Oxyrhynchus, 1787 & Scholies sur Pindare, Olynthiennes – II, 96 & Pythiques – V, 1.

L'argent. Dans cette « valeur suprême » tout se noie : l'histoire, la culture, la foi, les arts, les sciences, la loi, la philosophie... et, bien sûr, la politique confiée à des experts économistes qui définissent une fois pour toutes le bien, le mal, le juste et l'injuste, la vérité... le consommable comme le déchet, le vice et la vertu et même le désir. Cette domination, cette *doxa* ruine l'idée même de Liberté. Elle existe et se diffuse exactement pour cette raison.

Quand le pouvoir politique se justifie par la seule expertise économique de la société, le peuple en quelque sorte ou les peuples, définis comme « incompétents », n'ont plus qu'à se soumettre à des normes *dites* in-contestables! L'imaginaire est clos au profit de l'aliénation par l'argent qui rigidifie la pensée créatrice et inhibe tout potentiel de réflexivité.

Avec l'argent-roi, un nouvel individu double, exempt de lucidité, a été engendré. Il est - soit un « vrai-croyant » se réfugiant dans « sa vérité », un conformiste global - soit un frustré, un avide qui estime que posséder est « juste ». Dans les deux cas un *anthropos-consommateur*, sans mémoire ou projet qui, « zappant » d'une jouissance à l'autre entre confort absolu et violence perpétuelle, répond toujours « oui » à son géniteur. L'argent !

Quand le cosmos, l'ordre et la beauté, devient l'enfer alors, seul le chaos redonne un sens à l'ouverture de l'esprit! Soumis, sans réflexion, à des valeurs qu'il promulgue par ses actions quotidiennes répétées sans cesse, le consommateur se résigne avec enthousiasme à une compétition robotisée offerte sans vergogne.

Il y a bien longtemps déjà, la poétesse grecque Sappho (VII° & VI° siècle av. J.-C.) qui vivait à « l'époque où fut inventé l'argent », avertissait les Hommes dans un vers fulgurant.

La citation fait se poser, à l'instant de son énoncé, mille et une questions philosophiques... économiques, sociales... en un mot, politiques :

l'argent, sans la - vertu -, est un hôte incommode

En relisant ce vers plusieurs fois, les idées se bousculent! Quel beau sujet pour un devoir de philosophie posé à la jeunesse! La poétesse énonce un cosmos, une pensée belle et ordonnée qui provoque chez son lecteur, avec le chaos de sa réflexion sollicitée et mise en mouvement... l'ouverture de son imaginaire.

Une société ne peut être libre sans que soit placé en son cœur ce que l'on nommait en Grèce, *l'arété*, une notion complexe que pauvrement le français traduit par – *la vertu* –.

Les Hommes composant la société, doivent se reconnaître eux-mêmes comme étant à l'origine de ce qui est institué plutôt que de croire ou faire croire que tout proviendrait d'une autre source qu'eux-mêmes. Une société libre finalement est une société qui se fonde sur cet *arété*, soit une société, en éveil, qui s'interroge sur *le juste et le vrai* pour n'accueillir aucun *hôte incommode* qui peut, à l'aléa, être un

Dieu, l'Histoire, la Nature... etc. L'Argent, cet « équivalent général » comme *hôte incommode* les dépasse tous et aliène tout développement créatif de l'Homme parce qu'il ne propose aucune vérité, aucune justice.

Pour être et rester libre, tout individu ou toute société doit précisément confronter deux données philosophiques et politiques associées mais qui ne peuvent ni ne doivent être confondues : la vérité et la justice.

Si une société a conscience d'être à l'origine de sa propre création, si elle est susceptible de remettre en cause, par la raison, la validité de ses normes ou traditions afin de les adapter au niveau de conscience des Hommes alors - justice et vérité - feront « bon ménage ».

Mais, si une société (par exemple celle mondialisée d'aujourd'hui) se laisse prendre au piège d'un *hôte incommode*, les Hommes qui la constituent confondront leurs désirs avec la justice et la vérité.

Avec l'argent, le piège est sidérant car, pis que tout, il demeure, selon le vers cité, le « pinceau de l'enfer ». Si tout s'articule autour de lui, toute liberté est occultée et, dès lors se pose aux consciences une question abyssale et classique : quelle est *la mesure* ? et que faut-il dresser contre la puissance de l'argent ? La poétesse livre sa réponse, une réponse magistrale qui permet à l'Homme d'être cette *mesure* (*de toute chose...* n'est-ce pas Protagoras ?), de rester libre en s'interrogeant sans cesse sur le vrai et le juste : *l'arété*.

Mais il ne faut pas se tromper sur le sens de cette *vertu* que la poétesse appelle de ses vœux. L'intraduisible – *arété* – est la « *quintessence même de la culture et de l'éducation* »... tel que l'énonce l'un des plus éminents philologues du xx° siècle, Wermer Jaeger dans *Paideia*. Le savant ajoute : « ... *un processus qui permet à l'Homme, individuellement et collectivement, d'étre la seule mesure* ».

La *mesure* de toute chose, c'est-à-dire l'Homme, ne peut se dissoudre dans ce à quoi prétend l'argent : la *maitrise* dévastatrice de toute chose ! L'Humanité a un autre avenir à penser puis à faire. Comme dans un cercle vicieux, l'argent est, pour les Hommes, la plus mutilante des répressions contre la création d'un monde exempt de l'expansion incontrôlée de la production puis de la consommation.

Pour l'Homme, s'il ne cherche pas à élever sans cesse son esprit, *l'argent* est bien *l'hôte incommode* et, cette traduction (encore une fois!) ne doit égarer personne. *L'argent* enlève à l'individu tout ce qui constitue sa valeur propre, sa noblesse, son honneur, sa fierté, son idéal et même l'amour... il fait de lui l'Esclave Suprême.

Quand Sappho écrit (tel qu'on peut la traduire!) hôte incommode, elle parle en réalité (tel qu'on doit l'entendre!) de l'erreur démente, un concept qui, au fil de l'hellénisme, a pu prendre les traits d'une divinité nommé Até, l'insupportable fille de la Discorde. Zeus la jeta par la fenêtre de son Palais situé au sommet de l'Olympe pour lui interdire à jamais de remettre les pieds « chez les dieux »! ... Sous la contrainte, Até dégringola! Une tragédie puisqu'elle ne put continuer sa besogne que « chez les Hommes »!

Symboliquement, elle devint, *ad nauseam*, celle qui permettait aux âmes et aux Cités d'accueillir *l'erreur démente*, un *hôte* bien *incommode* source de toutes les fautes et tous les égarements jusqu'à la barbarie.

Chez Sappho, la *vertu* est bien, pour utiliser une formule neutre et conclure, la *dynamique réflexive* individuelle puis collective de ceux qui veulent rester libres! Une dynamique à laquelle Zeus lui-même nous invite en faisant passer l'immondice par la fenêtre du cosmos pour s'en débarrasser en le livrant au chaos!



Impression, soleil levant (détail), 1872 Claude Monet (1840-1926) (Huile sur toile) Musée Marmottan, Paris.

Affaire Dreyfus, affaire de lois

Histoire « véridique » de quatre lois de circonstance au tournant du XX^e siècle !

Dominique Delthil

Dominique Delthil, après des études de droit et en sciences politiques, a prêté le serment d'avocat en 1976. Ancien Membre du Conseil de l'Ordre du Barreau de Bordeaux dont il fut le Secrétaire Général, ancien Vice-Président du Syndicat des Avocats de France, il a également présidé la section bordelaise de la Ligue des Droits de l'Homme. Son engagement militant et son expérience lui ont permis de diriger, pendant plusieurs années une association de contrôle judiciaire socio-éducatif. Il fut l'avocat de l'Association SOS-Racisme lors du procès de Maurice Papon devant la Cour d'Assises de la Gironde en 1998. L'article ci-dessous est une invitation à découvrir l'essai de D. Delthil intitulé Affaire Dreyfus, affaire de lois, en cours d'édition.

Ouvrons l'histoire, elle nous apprendra que les lois, qui ne devraient être que des pactes d'hommes libres, n'ont presque toujours été que l'instrument des passions d'un petit nombre, ou le produit inespéré d'une nécessité fortuite et passagère, et non le fruit des méditations d'un sage observateur de la nature humaine, attentif à diriger toutes les actions de chaque membre des sociétés civiles vers ce seul but, la plus grande félicité du plus grand nombre.

Cesario Beccaria, Introduction au Traité des délits et des peines, 1764

Joctobre 1894 : la vie du capitaine Alfred Dreyfus, 35 ans, est bouleyersée ; prometteur officier d'artillerie, polytechnicien, diplômé de l'École de guerre, stagiaire d'État-major, il devient un objet de haine, « le traître Dreyfus » ; ce jour-là, accusé de trahison au profit de l'Allemagne, il est arrêté et emprisonné ; son honneur ne lui sera rendu que 12 ans plus tard.

Ce jour-là, débute pour la III^e République encore fragile, la crise morale et politique la plus sérieuse de son histoire, avant son effondrement dramatique de 1940; le pays va en être durablement divisé en deux camps irréconciliables.

Pourtant, l'Affaire Dreyfus, au sens banal que l'on donne à cette expression dans les affaires de justice, est exempte de complexité : un homme est accusé d'espionnage sur le fondement d'un document manuscrit dont on lui attribue la

paternité, ce qu'il conteste ; cela peut conduire à une erreur, pas encore à un crime judiciaire.

La révélation d'une communication au Conseil de Guerre de « pièces secrètes », non soumises à la défense de l'accusé, pendant le délibéré du procès en 1894, puis la découverte par un officier intègre, le colonel Picquart, du véritable traître, vont faire basculer le destin de Dreyfus ; le pays va se partager entre - dreyfusards et antidreyfusards - et cette fracture, attisée par une presse omniprésente, n'épargnera pas les élus de la République.

Le Parlement, comme le révèlent ses débats pendant les années au cours desquelles se déroula « l'Affaire », sombra pathétiquement dans un chaos de controverses aussi violentes que démagogiques, souvent trompé il est vrai par des chefs militaires compromis par leurs mensonges et des gouvernants aveugles et sourds, pour lesquels mieux valait une injustice qu'un désordre ; les Chambres n'ont pas seulement couvert mensonges et dissimulations, elles leur ont apporté, malgré des débats parfois passionnés, un soutien sans faille ; pendant les douze années de l'Affaire Dreyfus donc, les parlementaires votèrent sans barguigner plusieurs lois directement inspirées par son déroulement, visant à étouffer la vérité, infléchir le cours de la justice et entraver le droit. Ces textes, péjorativement baptisés « lois de circonstance », furent ici voulus pour satisfaire à l'appétit de châtiment, faire taire les clameurs réactionnaires antisémites et protéger les chefs militaires compromis, certainement pas pour faire progresser le droit dans la République.

La loi de circonstance est celle qui n'adapte pas le droit positif à une évolution profonde de la société, mais réagit à l'émotion ou à l'intérêt du moment ; c'est une longue histoire que celle de ces lois de rencontre dont tous les pouvoirs ont usé et usent encore grossièrement : nul ne considère comme une vertu cette pratique hasardeuse ; marque de faiblesse des gouvernants, ces lois racontent la démagogie, le mépris du peuple, la peur de « l'opinion publique » derrière laquelle on distingue l'électeur, dont on craint la sanction aux prochaines échéances ; il faut donc flatter plutôt que faire son devoir ; l'émotion, réelle ou affectée, comme le refus de la vérité, qu'on assimile au désordre, sont de bien piètres jurisconsultes.

L'Affaire Dreyfus est aujourd'hui éclaircie, presque sans mystère, mais c'est à l'étude de ces « lois Dreyfus », moins connues, que je veux ici m'attacher; elles sont quatre, votées entre 1895 et 1906, qui n'avaient d'autre objet que de nuire à Alfred Dreyfus.

¥

Le 22 décembre 1894, alors que les rares observateurs du procès présument un acquittement de Dreyfus, tant le dossier de l'accusation est vide, le Capitaine est condamné pour trahison par le Conseil de Guerre à la « *peine de la déporta*- tion dans une enceinte fortifiée et à la dégradation militaire » ; l'absence d'autre indication signifie que la déportation est perpétuelle.

Pourtant, la peine infligée au condamné apparaît à beaucoup comme trop douce et le Gouvernement, à défaut de la peine de mort, non prévue par la loi et tellement regrettée, imagine une mesure répressive particulière, visant à aggraver sa situation; il n'aura aucun mal à faire adopter toutes affaires cessantes par le Parlement une loi *ad hoc*, rétroactive; il s'agit de trouver un lieu et des conditions de déportation si pénibles que le condamné pourra même, dans les moments de désespoir, regretter d'être resté en vie.

Méconnue, et pour cause, des juges du Conseil de Guerre, dont elle n'aurait bien sûr pas changé la décision, va être votée la première des lois accablant Dreyfus.

1. La loi Dreyfus du 9 février 1895 - Déportation

Une loi du 23 mars 1872, votée après la Commune de Paris, fixe l'exécution de la déportation des « politiques » dans un seul lieu : La Nouvelle-Calédonie. Son article 2 dispose : la presqu'île Ducos, en Nouvelle-Calédonie, est déclarée lieu de déportation dans une enceinte fortifiée. »

Pour être privés de leur liberté d'aller et venir, la condition faite aux condamnés est malgré tout assez vivable, en tout cas infiniment moins dure que celle subie en Guyane par les « droits communs » ; les déportés résident dans l'enceinte fortifiée mais sans être en cellule ; il peuvent travailler, leur famille peut les rejoindre et, au fil des ans, par l'octroi d'un lopin de terre ou d'un atelier, leur situation peut se rapprocher considérablement de celle du citoyen ordinaire ; il s'agit aussi de peupler alors cette lointaine colonie...

Pour le Gouvernement, un tel sort est trop doux pour le traître Dreyfus et il importe de l'aggraver, ce dont il va rapidement trouver le moyen! Le 5 janvier 1895, le jour-même de la dégradation de Dreyfus, « Le petit journal », sous le titre « Dreyfus à Cayenne » annonce :

« Le Conseil des ministres a décidé, que les îles du Salut, près de Cayenne (Guyane française) deviendraient lieu de déportation et que le traître y serait envoyé. [...] Ajoutons que les îles du Salut ne jouissent pas du climat délicieux que possède la Nouvelle-Calédonie. Sans être insalubres, elles n'offrent pas le charme de notre possession océanienne qui aurait été, pour le forçat Dreyfus, une véritable villégiature. »

Le Gouvernement soumet donc au Parlement le projet de loi qu'il entend faire adopter en urgence, la loi devant être immédiatement appliquée ; le texte apporte une modification semblant insignifiante à la loi de 1872, y ajoutant seulement **cinq mots**, qui auront toutefois des conséquences dramatiques pour

le condamné : « La presqu'île Ducos, dans la Nouvelle -Calédonie, et les îles du Salut sont déclarées lieux de déportation dans une enceinte fortifiée. »

L'exposé des motifs du projet tient en quelques lignes d'une langue de bois irréprochable :

« Messieurs, la loi du 23 mars 1872 a déclaré la presqu'ile Ducos, dans la Nouvelle-Calédonie, lieu de déportation dans une enceinte fortifiée. Il nous a paru que pour accroître les garanties de surveillance et assurer ainsi à la répression toute son efficacité, il y avait lieu de donner à l'administration pénitentiaire la faculté de faire subir la peine de déportation dans une enceinte fortifiée, non seulement dans la presqu'île Ducos mais encore dans les îles du Salut. »

Le 31 janvier 1895, lors de la discussion de - la loi -, si l'on peut nommer ainsi cette simple procédure d'enregistrement, le Ministre des Colonies, présentant le projet à la Chambre, déclare sobrement : « Il n'y a pas lieu de prononcer un discours. Le Gouvernement demande la déclaration d'urgence et la discussion immédiate du projet de loi. »

Le « débat » reproduit intégralement au Journal Officiel, s'instaure ensuite ; il tient en quelques petites lignes :

[M. le Président. « Je consulte la Chambre sur la déclaration d'urgence. » (La Chambre consultée déclare l'urgence - elle ordonne ensuite la discussion immédiate et passe à la discussion de l'article unique)... « Personne ne demande la parole sur l'article unique ... Je le mets aux voix. » L'article unique du projet de loi, mis aux voix, est adopté. »]

La disposition nouvelle est ainsi adoptée sans la moindre prise de parole, comme l'évidence d'un succédané naturel à l'impossible peine de mort.

Au Sénat, la discussion est aussi expéditive. Le rapporteur déclare :

« Messieurs, votre commission, nommée afin d'examiner le projet de loi adopté par la Chambre pour la désignation des lieux de déportation, vous propose d'accorder votre assentiment à ce projet... »

Le Président reprend :

« Personne ne demande la parole pour la discussion générale ? Je consulte le Sénat sur la question de savoir s'il entend passer à la discussion de l'article unique du projet de loi. Il n'y a pas d'opposition ? Je donne lecture de cet article... (Le projet de loi, mis aux voix, est adopté)... »

Adoptée le 5 février 1895, la loi est signée par le Président de la République le 9.

Bien sûr, les Parlementaires ignoraient les conditions de détention qui seront faites au condamné et la loi fut appliquée bien plus cruellement qu'ils pouvaient l'imaginer, mais leur manque de curiosité est stupéfiant; un législateur conscient

de sa mission, devrait pourtant s'interroger sur les conséquences des lois qu'il vote, c'est le moins qu'on puisse en attendre.

L'île du Diable est donc choisie ; il s'agit d'un îlot minuscule d'un demi-kilomètre carré, au large de Kourou, en Guyane, affecté d'un climat très malsain, où les conditions de détention du condamné, qu'on qualifierait aujourd'hui de « traitement inhumain et dégradant », assimilable à la torture, seront spécialement féroces ; le déporté est, de fait, un prisonnier soumis à un régime draconien d'isolement et de privations, le courrier étant censuré, les gardiens ayant même interdiction de lui parler.

Alfred Dreyfus survivra ainsi à l'île du Diable pendant plus de quatre ans, du 14 avril 1895 au 9 juin 1899, sans aucune information sur les évènements qui se déroulent en métropole, dans des conditions indignes de la République et, pour ce qui concerne les conditions de détention, sans le moindre fondement légal.

Cette loi de pure circonstance, adoptée dans l'indifférence générale, sans débat, comme si cela allait de soi, faite pour un seul homme, sans autre motif que la résolution d'aggraver une peine déjà lourde, est... une monstruosité juridique.

*

Quatre ans ont passé, traversés de développements multiples et ahurissants, ayant notamment conduit Émile Zola devant la Cour d'Assises après la publication de son tonitruant « J'accuse ! » ; le cheminement chaotique de la vérité contraint le Gouvernement à saisir la Chambre Criminelle de la Cour de Cassation d'une requête en révision *pour* Alfred Dreyfus.

Le Conseiller Alphonse Bard rapporteur désigné pour instruire la demande, est rapidement, sinon totalement persuadé de l'innocence de Dreyfus, du moins convaincu de la gravité des anomalies constatées dans la poursuite et dans le procès de celui-ci ; il relève donc, comme l'exige alors l'article 443 du Code d'Instruction Criminelle, « des faits nouveaux de nature à établir l'innocence du condamné », ce qui justifie la révision.

Il démonte minutieusement les mécanismes de la manipulation, notamment la probabilité de la communication cachée de pièces lors du délibéré du Conseil de Guerre ; il propose à la Cour de compléter son information par une enquête avant de statuer au fond ; par Arrêt du 29 octobre 1898, la Chambre Criminelle déclare la demande de révision recevable et décide une enquête complémentaire qu'elle-même réalisera avant de se prononcer.

Les antidreyfusards sont sonnés ; ils comprennent que l'enquête qui va s'ouvrir débouchera sur l'annulation de la condamnation de Dreyfus ; dès lors, commencent sans désemparer les calculs et manœuvres visant à arracher une décision de rejet de la révision ; mais que faire ?

Va alors germer dans l'esprit du Gouvernement et de la haute hiérarchie militaire, le projet d'une seconde loi contre Dreyfus...

2. La loi Dreyfus du 1^{cr} mars 1899 - Dessaisissement

Dans des termes difficilement imaginables aujourd'hui, les magistrats de la Chambre Criminelle sont la cible d'attaques violentes de la part des antidreyfusards, les factions hostiles à toute idée de révision voulant, toutes affaires cessantes, entraver le cours de la justice ; le Gouvernement ne résiste pas à la pression et soumet au Parlement, fin janvier 1899, le projet dit « Loi de dessaisissement » ; il s'agit, coûte que coûte, de faire que la Chambre Criminelle, présumée dreyfusarde, n'examine pas seule la demande de révision du procès de 1894, il faut donc en confier le jugement à l'ensemble des juges de la Cour de Cassation, aux « Chambres Réunies », ancêtre de l'Assemblée Plénière d'aujourd'hui, dont on croit pouvoir préjuger qu'elles seront hostiles à toute remise en cause de la *chose jugée*.

Les partisans de la révision se mobilisent. Georges Clemenceau sonne la charge; le 29 janvier 1899, il écrit dans l'Aurore : « Tout le monde sait que le changement de procédure n'est qu'un prétexte pour obtenir le changement de juges, en vue de faire un changement de verdict. »

Le 30 janvier 1899, le Garde des Sceaux Lebret, antidreyfusard exalté, soumet le projet à la Chambre des Députés, le justifiant par la volonté d'aligner la procédure de révision sur celle qui régit l'instruction préparatoire dans laquelle le juge d'instruction ou les membres de la Chambres des Mises en Accusation (comme elle se nommait à l'époque), ne peuvent juger au fond les dossiers qu'ils ont instruits ou renvoyés en jugement ; il conclut sa présentation du projet en révélant les véritables intentions du gouvernement :

« La modification que nous proposons porte sur une question de compétence et de procédure. Le nouveau texte s'appliquerait, par suite, immédiatement à une affaire qui divise profondément tous les esprits. On objectera sans doute que c'est une loi de circonstance : c'est surtout une loi de nécessité et d'apaisement... Nous pensons qu'un Arrêt d'u à la Cour de Cassation tout entière s'imposera à tous les esprits avec une force irrésistible et mettra fin à l'agitation et aux divisions qui troublent depuis trop longtemps le pays. »

Le projet comporte un article unique modifiant l'article 445 du Code d'Instruction Criminelle, ancêtre de notre Code de Procédure Pénale, en précisant que, dans une procédure de révision, lorsque la Chambre Criminelle procède elle-même à une enquête : « Après la fin de l'instruction, il sera alors statué par les Chambres Réunies de la Cour de Cassation. »

Le rapporteur, hostile au projet conclut son propos par cette harangue au Gouvernement :

« Comment! Sur un point aussi essentiel que la composition d'un Tribunal vous cédez à l'opinion? Ne voyez-vous pas que c'est un premier pas dans une voie dans laquelle vous ne pourrez plus vous arrêter? Lorsque vous aurez laissé détruire la Chambre Criminelle, on détruira par le même procédé les Chambres Réunies; on détruira par le même procédé, non plus seulement la Cour de Cassation mais la magistrature tout entière. Vous ne tuez pas seulement notre organisation judiciaire; vous tuez dans ce pays l'idée même de la justice. [...] Je ne croirai jamais que pour honorer l'armée, il soit nécessaire de violer les principes et de déshonorer la magistrature. »

Alexandre Millerand, qui sera bientôt le premier socialiste à devenir ministre, prononce un discours enflammé contre le projet et conclut par une ardente profession de foi républicaine, destinée à ses alliés plus qu'à ses adversaires : «... En présence d'un projet de loi qui n'a que des inconvénients sans présenter aucun avantage, je me permets, avant de descendre de la tribune, de crier à mon parti, le parti républicain tout entier, sans distinction de nuances : ressaisis- toi ! Il est permis à un César de mépriser la loi et d'avilir les juges ; c'est l'honneur, c'est la force d'une démocratie de ne pas tolérer l'arbitraire. »

Pourtant, en cette seule journée de débats du 10 février 1899, le texte est adopté et transmis au Sénat où les débats, fournis et houleux, se déroulent au long de trois séances qu'il faut relire.

René Bérenger, ancien magistrat, conservateur mais très attaché aux principes, explique : « Où en sommes-nous donc, messieurs, si, après plus d'un siècle, ces grands principes de 1789 dont tout le monde se réclame, venaient, pour des évènements en réalité passagers et secondaires dans la vie d'une nation à être méconnus et s'il suffisait de l'émotion d'un moment pour rompre avec ce qui a été reconnu juste et nécessaire non seulement pour notre pays, mais à la suite de notre pays, par toutes les nations civilisées. [...] On ne peut pas enlever à l'accusé qui va comparaître le juge que la loi lui a désigné. Si on le fait, on attente à sa liberté car, soit dit sans vouloir faire allusion aux circonstances actuelles, celui qui change le juge est suspect de vouloir changer le jugement. » On ne peut mieux résumer la situation.

René Waldeck-Rousseau, futur Président du Conseil, critique férocement l'attitude du Gouvernement et qualifie le texte de « loi de faiblesse », il déclare en conclusion : « Je dis à mon tour : des hommes politiques ne doivent jamais considérer le moment présent : ils doivent regarder l'avenir ! Oui, l'opinion est mobile. Oui : elle a des retours soudains et irrésistibles... Et ce qu'elle pardonne le moins ce sont les fautes qu'elle a commises, parce que ses représentants les lui ont laissé commettre. Je ne sais qu'un moyen de ne pas se tromper et de ne pas la tromper, c'est d'écouter d'abord sa conscience, c'est ensuite de lui obéir! »

Sans surprise pourtant la loi dite « loi de dessaisissement », honte d'un état de droit, est définitivement adoptée le 1^{er} mars 1899, sans nouvel examen, puisque

votée dans les mêmes termes par les deux assemblées ; le texte en est le suivant :

« En cas de recevabilité, la Chambre Criminelle statuera sur la demande en révision si l'affaire est en état. Si l'affaire n'est pas en état, la Chambre Criminelle procédera directement ou par commission rogatoire à toutes enquêtes sur le fond, confrontations, reconnaissances d'identité et moyens propres à mettre la vérité en évidence. Après la fin de l'instruction, il sera alors statué par les Chambres Réunies de la Cour de Cassation... »

Analysant assez justement la situation politique et pressentant la suite, *le Figuro* commente ainsi la victoire arrachée par le Gouvernement :

« Le ministère l'emporte. Qu'il ressente quelque joie de sa victoire, cela s'explique ; mais il aurait peut-être tort de trop s'en réjouir. Certaines batailles gagnées affaiblissent autant qu'une défaite. Ceux qu'on a contraints à voter contre leur opinion et même contre leur conscience, ne pardonnent guère. Mécontents d'eux-mêmes, irrités contre les hommes dont leur faiblesse a subi la violence, ils finissent toujours par se venger. »

La loi de dessaisissement va donc, puisque c'est son seul but, s'appliquer à la révision en cours de l'Affaire Dreyfus mais pour les antidreyfusards c'est une victoire à la Pyrrhus et ils devront vite déchanter car, au fil des audiences, le doute ne semble plus permis sur la décision à venir et les Chambres Réunies de la Cour de Cassation, par Arrêt du 3 juin 1899, cassent et annulent la décision du Conseil de Guerre du 22 décembre 1894, se fondant sur deux éléments nouveaux, parfaitement établis : la communication d'une pièce au Conseil de Guerre à l'insu de la défense de l'accusé et le fait que le bordereau attribué à Dreyfus n'a pas été écrit par lui.

La Cour décide qu'Alfred Dreyfus sera renvoyé devant le Conseil de Guerre de Rennes pour y être rejugé ; elle imagine sans doute que les conséquences qu'elle a tirées de ses constatations seront un guide pour cette juridiction ; les hauts magistrats se trompent lourdement !

Immédiatement, personne n'ignore que la sentence a été unanime, ce qui montre que ceux des juges que l'on présumait hostiles à la révision ont dépassé leurs préventions à l'issue de l'enquête, face à un dossier sans mystère.

*

Le prisonnier Dreyfus, redevenu simple prévenu et quittant l'Île du Diable, est incarcéré à Rennes pour son second procès. L'audience débute, pour un mois, le 7 août 1899; tous les observateurs sont alors convaincus de l'acquittement, mais rapidement, le ton change, les « témoins » de l'état-major réaffirmant la culpabilité de Dreyfus, au mépris de la chose jugée par la Cour de Cassation.

Le procès de Rennes aboutit donc, le 9 septembre 1899, au scandale d'une nouvelle condamnation, qui suscitera l'émotion du monde entier ; Dreyfus est condamné à 10 ans d'emprisonnement, le jugement étant curieusement rendu avec circonstances atténuantes.

Que faire après une telle déroute du droit et de la justice ?

Le Gouvernement manifeste son refus de cette inique condamnation en proposant la grâce du condamné au Président Émile Loubet qui signe, le 19 septembre 1899, un décret ainsi libellé : « Il est accordé à Dreyfus (Alfred) remise du reste de la peine de dix ans de détention prononcée contre lui par un Arrêt du Conseil de Guerre de Rennes en date du 9 septembre 1899, ainsi que de la dégradation militaire. »

Dreyfus publie le lendemain un communiqué:

« Le Gouvernement de la République me rend la liberté. Elle n'est rien pour moi sans l'honneur. Dès aujourd'hui, je vais continuer à poursuivre la réparation de l'effroyable erreur judiciaire dont je suis encore victime. Je veux que la France sache par un jugement définitif que je suis innocent. Mon cœur ne sera apaisé que lorsqu'il n'y aura plus un seul français qui m'impute le crime abominable qu'un autre a commis. »

La *grâce* scelle la rupture entre les dreyfusards car il a fallu retirer le recours contre le jugement de Rennes pour l'obtenir, ce qui signifie pour certains, qui ne sont pas d'une parfaite bonne foi, l'acceptation de la condamnation et l'abandon du combat supérieur pour la vérité, la justice et la démocratie, sensé devoir transcender le cas individuel du capitaine Dreyfus.

Commence alors pour Dreyfus le plus long combat, celui de la réhabilitation.

Moralement, ce combat sera très éprouvant car l'innocent se heurtera pendant quatre années à des portes closes ; il consacrera toute son énergie à rassembler les éléments nouveaux propres à lui permettre de fonder une nouvelle demande de révision ; dans cette longue quête, Alfred Dreyfus va se confronter, effet secondaire de la *grâce*, à la volonté du Gouvernement de balayer les scories judiciaires générées par l'Affaire et d'en finir par une amnistie générale dont les seuls bénéficiaires seront en fait les criminels qui ont trahi la justice.

Loi Dreyfus du 27 décembre 1900 - Amnistie

Au lendemain de la libération de Dreyfus gracié, dans un ordre du jour à l'armée resté célèbre, le Ministre de la Guerre Galliffet ordonne : « L'incident est clos!»; pourtant, la vérité est désormais connue, les manipulations de l'état-major ont été révélées depuis la publication de l'enquête de la Cour de Cassation et, malgré la condamnation, le procès de Rennes a confirmé l'innocence du Capitaine Dreyfus, incontestable aux yeux de tous les observateurs impartiaux.

Le moment semble enfin venu de faire juger ceux qui, au Ministère de la Guerre ont trempé dans ces forfaitures, fabriqué des preuves, communiqué aux juges le dossier secret, en un mot, ont inventé le « traître Dreyfus » ; au premier rang de ceux-ci figurent le Ministre de la Guerre de 1894, le Général Auguste

Mercier et ses complices de l'état-major pouvant être poursuivis pour faux témoignages, utilisation de faux ou complicité ; que l'un ou l'autre de ces militaires soit condamné, la révision du procès de Rennes devient nécessaire et plus facile, en présence de tels éléments nouveaux.

De nombreuses procédures annexes, trouvant leur origine dans les évènements liés à l'Affaire Dreyfus, sont déjà en cours ; elles concernent le colonel Picquart, poursuivi pour divulgation de secrets militaires, Joseph Reinach, soutien de Dreyfus, poursuivi en diffamation par la veuve du colonel Henry, faussaire avéré, Émile Zola, qui conteste la condamnation à un an de prison pour son « J'accuse », d'autres encore...

Au mépris du droit et de la justice, pour couper court à tous les procès, présents ou futurs, propres à agiter l'opinion publique, le Gouvernement Waldeck-Rousseau décide que l'amnistie générale est nécessaire pour les faits relatifs à l'Affaire Dreyfus; les opposants à l'amnistie en attaquent immédiatement l'idée qui n'est pas encore un projet de loi et, comme le dit Georges Clemenceau avec amertume: « il n'y a pas eu de justice pour l'innocent, il n'y aura pas de justice pour les coupables. »

René Waldeck-Rousseau, le 1^{et} mars 1900, expose au Sénat les motifs de sa loi : « La clémence du Président de la République, en accordant la grâce à Dreyfus, sur la sollicitation de Monsieur le Ministre de la Guerre, a donné le premier gage à l'œuvre d'apaisement réclamée par l'opinion et commandée par le bien de la République. Il importe au Gouvernement, suivant l'engagement pris par lui, de faire suivre cet acte de haute humanité par des mesures de pacification dont le pays est avide. C'est pourquoi nous demandons au Parlement d'ajouter l'oubli à la clémence et de voter des dispositions légales qui, tout en sauvegardant les intérêts des tiers, mettent les passions dans l'impuissance de faire revivre le plus douloureux conflit. »

Immédiatement, Dreyfus proteste en écrivant : « Le projet éteint les actions publiques d'où j'espérais voir sortir des révélations, des aveux peut-être, qui m'auraient permis de saisir la Cour de Cassation, de lui demander la révision de la condamnation inique dont j'ai de nouveau été frappé. Il me prive aussi de ma plus chère espérance, celle de voir proclamer légalement mon innocence qui est si évidente, si manifeste, que le Gouvernement de la République a tenu à honneur de ne pas laisser exécuter l'Arrêt du 9 septembre 1899 et qu'il l'a brisé sur la proposition du Ministre de la Guerre lui-même, au lendemain même du jour où il a été rendu. Je n'avais sollicité aucune grâce, le droit de l'innocent ce n'est pas la clémence, c'est la justice. [...] Nul ne souhaite plus ardemment que moi l'apaisement, la réconciliation des bons français, la fin des horribles passions dont j'ai été la première victime. L'amnistie me frappe au cœur, elle ne profite qu'aux scélérats qui ont surpris la bonne foi des juges, qui ont sciemment fait condamner un innocent, à coups de forfaitures, de faux témoignages et de faux, et m'ont précipité dans l'abîme... »

Les débats commencent au Sénat le 1^{er} juin 1900 ; immédiatement, le Président de la Commission, Clamageran, expose son opposition au texte et contredit le Gouvernement : « ... L'apaisement ! Croyez-vous que réellement ce projet voté puisse le produire ? Je crois, moi, que ce sera tout le contraire ; je crois que ce sera un encouragement donné aux hommes de désordre, à ceux plus ou moins bien intentionnés, qui ont produit par une intervention tous les abus et toutes les agitations dont la France a souffert. [...] Depuis la communication des pièces secrètes qui n'avaient pas été soumises à l'accusé, jusqu'à la loi de dessaisissement, il y a eu toute une série de mesures exceptionnelles. La loi même qui a été faite exprès, pour aggraver la pénalité que devait subir l'accusé, était une chose d'un ordre absolument exceptionnel. Toutes ces mesures ont-elles contribué à l'apaisement ? Ont-elles été utiles en quoi que ce soit au pays ? Je ne le pense pas. [...] Nous croyons que l'apaisement se produira par la justice et par le rayonnement de la vérité ».

Le sénateur Delpech, s'oppose aussi au projet, évoquant l'importance des éléments nouveaux recueillis par la Cour de Cassation et au procès de Rennes ayant établi une grave forfaiture : la communication secrète des pièces au Conseil de Guerre de 1894 ; il insiste : « sont confondus dans un même projet de loi, des personnages dont la condition est singulièrement différente. » Il cite alors Picquart, « qui a été l'honneur de l'armée » et Zola « un écrivain français, un des plus grands, plus grand encore par l'acte courageux qu'il a accompli » en les opposant aux « chefs militaires, que l'on veut encore ici nous représenter comme la personnification de l'honneur de l'armée. »

Le rapporteur, Guérin, défend le projet en résumant le point de vue du Gouvernement qu'il dit calqué sur celui de l'opinion publique, toujours elle, qu'il faut déduire du résultat des récentes élections municipales : il exprime « la volonté nettement exprimée d'en finir avec l'Affaire Dreyfus, d'en faire disparaître toutes les traces... Le pays en a assez de l'affaire ; il en est excédé, il ne veut plus en entendre parler. [...] Le Gouvernement a pensé qu'au point de vue de la paix publique, il y avait un sérieux inconvénient à permettre qu'on remît encore sur le tapis, qu'on recommençât, qu'on rouvrît une affaire qu'à bon droit, selon moi, il considère comme définitivement terminée. »

Ludovic Trarieux exprime son opposition au texte : « Si la cause du trouble qui s'est emparé des esprits tient à des conflits politiques menaçant la sécurité du Gouvernement et l'avenir de sa politique, alors le mal ne sera point guéri par l'amnistie ; et on n'aura obtenu qu'un résultat, celui d'accroître la confiance et l'audace des adversaires dont on aura servi les intéréts, celui d'avoir affaibli, en les désarmant, les meilleurs serviteurs de la République. »

Le Président du Conseil répond aux orateurs par un discours affirmant la nécessité politique de l'amnistie, répondant aux objections de ceux qui rejettent malgré tout l'indulgence envers les plus impliqués, notamment Mercier, il conclut: « ... à ceux qui pensent que c'est trop d'indulgence et que nous risquons d'affaiblir dans l'âme de la Nation le sentiment des responsabilités, je me borne à répondre qu'il y a des châtiments plus sévères que certaines des peines que prononce la loi et que la justice qui siège dans les prétoires n'est pas toute la justice, qu'il en est une autre formée par la conscience publique qui traverse les âges, qui est l'enseignement des peuples et qui déjà entre dans l'histoire. »

Georges Clemenceau est sévère avec Waldeck-Rousseau : « Il va profiter de la confiance des républicains parlementaires pour fortifier, par l'amnistie, l'audace des ennemis de la République et du Parlement. [...] Aussi longtemps qu'il n'y aura pas de justice contre les grands criminels, il n'y aura ni République ni loi, rien qui vaille l'hommage de l'esprit, rien qui vaille le dévouement des cœurs. »

Après son adoption au Sénat, le projet est transmis à la Chambre ; Waldeck-Rousseau met une nouvelle fois tout son poids dans la balance pour emporter la décision en affirmant : « La question qui se pose devant la Chambre et qu'il faut aborder franchement est donc de savoir si l'intérét public commande cette mesure. Ah! Sans doute, ceux qui pensent qu'il convient de s'ériger en justiciers, et qui déjà, avec une assurance à laquelle l'avenir pourrait apporter quelque démenti, distribuent aux uns la condamnation, aux autres l'acquittement ; ceux-là peuvent croire qu'un retour vers le passé constitue une bonne politique. [...] Il y a des heures où il faut se tourner vers l'avenir. [...] Je n'ai plus qu'un mot à dire. C'est pour demander à la majorité de s'inspirer seulement une fois de plus de l'intérét supérieur de la République. »

La loi ainsi rédigée - « Amnistie pleine et entière est accordée, à raison des faits se rattachant à l'Affaire Dreyfus, antérieurs à la promulgation de la présente loi et qui n'ont pas donné lieu à une décision de justice définitive avant cette promulgation. », est finalement adoptée et publiée le 27 décembre 1900.

Dreyfus résume bien la situation en expliquant dans ses souvenirs, à propos de cette amnistie : « La loi d'iniquité fut votée par l'immense majorité républicaine pour ne pas faire échec au ministère combattu par toutes les réactions. Elle me ferma bien des moyens d'obtenir la révision de mon procès et je dus patienter de longues années, employées à des recherches et à des efforts incessants avant de pouvoir aboutir. »

Loi de circonstance s'il en est, cette amnistie, même si Alfred Dreyfus en est exclu, posera un éteignoir sur « l'Affaire » et retardera comme il l'avait prévu le moment où il pourra poursuivre une seconde révision ; c'est une amnistie qui peut être qualifiée de préventive puisqu'elle n'a pas pour objet de permettre à des condamnés qui ont purgé tout ou partie de leur peine, l'oubli venu, le pardon obtenu, de réintégrer la communauté citoyenne en tirant un trait sur un passé révolu, comme cela s'est fait dans diverses périodes troublées de notre histoire, par exemple, pour les plus récentes, après la Seconde Guerre Mondiale ou la guerre d'Algérie.

Dans un souci de paix publique et partant du postulat cynique qu'il vaut mieux une injustice qu'un désordre, celle-ci a pour but revendiqué que les auteurs d'actes pourtant très graves, perpétrés par des responsables politiques ou militaires du plus haut niveau ne soient pas jugés.

C'est bien d'une loi d'étouffement dont il s'agit.

*

Voilà « l'Affaire » terminée ! Le pays va pouvoir souffler espère le Gouvernement, qui méconnaît pourtant la pugnacité de Dreyfus et l'intelligence tactique de ses défenseurs qui vont débusquer les éléments nouveaux nécessaires au succès d'une nouvelle demande de révision.

Quatre ans après le procès de Rennes, saisi par Dreyfus, le Général André, Ministre de la Guerre, décide d'une *enquête personnelle*, laquelle débouchera sur la découverte de bien d'autres éléments, y compris de nouveaux faux, démontrant toujours plus de mensonges et de manipulations de l'État-major depuis des années.

À l'issue de cette enquête administrative, le Général André adresse son rapport au Président du Conseil et, après avoir énuméré les graves anomalies constatées, désabusé mais réaliste, il conclut : « Tels sont, Monsieur le Président du Conseil, les faits que je devais porter à votre connaissance et dont la gravité ne vous échappera pas. Je me suis volontairement limité dans mon énumération ; je suis malheureusement convaincu qu'une enquête en ferait découvrir d'autres ».

La demande de révision est présentée le 26 novembre 1903 par Alfred Dreyfus ; le Procureur Général, Manuel-Achille Baudouin, conclut ainsi ses réquisitions écrites du 17 janvier 1904 :

« ... Nous estimons que la découverte de ces faux constitue un fait nouveau de nature à établir l'innocence d'Alfred Dreyfus qui a été condamné par suite de ces manœuvres ignorées du Conseil de Guerre. Et nous sommes convaincus que la Courde Cassation fera droit à nos réquisitions tendant, sur l'ordre de M. le Garde des Sceaux, à la révision du Jugement et que son Arrêt saura préparer le triomphe définitif de la vérité et de la justice qui, pour être parfois voilées ou méconnues par suite de l'infirmité de l'esprit humain, ne meurent du moins jamais. »

Par Arrêt du 5 mars 1904, la Chambre Criminelle déclare la demande de révision recevable et, comme elle l'avait fait en 1898, ordonne une enquête, laquelle, encore plus poussée qu'alors et menée sur de nouveaux éléments, aboutit enfin à l'audience devant statuer sur la révision ; les débats durent trois semaines en juin et juillet 1906.

La péroraison du réquisitoire du Procureur Général Baudouin est restée fameuse, il s'écrie :

« Il faut en finir ! Le souci de la paix publique l'ordonne, la raison le commande, la justice l'exige, la loi le permet et l'impose ! [...] Devant votre Arrêt qui ne s'inspirera que de l'évidence partout apparue, de la justice que tous réclament et qui est notre salut commun, de ce sentiment de solidarité sociale qui est l'indice le plus certain de la civilisation, tous s'inclineront, quoi qu'on en dise. Et vous rendrez ainsi au pays une paix dont il a tant besoin, la confiance qui lui est nécessaire, en même temps que vous assurerez, par une décision à jamais mémorable et qui sera votre gloire le triomphe définitif de la Justice et de la Vérité. »

Cinq jours plus tard, le 12 juillet 1906, la Cour annule sèchement et sans renvoi devant un autre Conseil de Guerre la condamnation du Capitaine Dreyfus, estimant à l'issue d'une motivation rigoureuse, dans un attendu demeuré célèbre : « Attendu, en dernière analyse, que de l'accusation portée contre Dreyfus, rien ne reste debout, et que l'annulation du jugement du Conseil de Guerre ne laisse rien subsister qui puisse à sa charge être qualifié crime ou délit » ; la Cour précise au dispositif de l'arrêt « ... dit que c'est par erreur et à tort que cette condamnation a été prononcée... »

C'est enfin le triomphe de la justice et de la vérité, après douze longues années de souffrances sans nom pour Dreyfus, lequel n'exige que retrouver son honneur, refusant de demander le moindre Franc de réparation.

*

La réhabilitation éclatante du capitaine Dreyfus sera pourtant très incomplète, à nouveau par le fait d'une loi qui avait pour objet de convertir la restauration judiciaire en restauration administrative, par un acte solennel visant à réparer les conséquences de ces évènements sur le déroulement de sa carrière.

Certes, cette loi ne présente pas les caractéristiques habituelles d'une loi de circonstance, dissimulant une mauvaise action derrière l'apparence d'un texte de portée générale, puisqu'elle est ouvertement individuelle et légitime en son principe; toutefois, sa mise en parallèle avec une autre loi du même jour concernant le Colonel Picquart, scelle une incompréhensible discrimination entre ces deux victimes des agissements de Mercier et de ses complices.

3. Loi Dreyfus du 13 juillet 1906 (Réintégration)

Cette fois, c'est à juste titre que la loi porte le nom du Capitaine, puisqu'elle le concerne personnellement, et seul ; elle sera présentée, débattue et adoptée dès le lendemain de l'Arrêt de cassation, le 13 juillet 1906, en une seule journée, par la Chambre des Députés et le Sénat!

Le Gouvernement dépose deux projets de loi destinés à réparer les préjudices causés aux carrières d'Alfred Dreyfus et de Georges Picquart, l'un des rares officiers à avoir pris le parti de l'innocent et, pour cette raison, exclu de l'armée.

Le rapporteur du projet concernant Dreyfus présente le texte du Gouvernement en des termes émouvants qui occultent l'injustice qui se prépare :

« ... Le capitaine Alfred Dreyfus est reconnu innocent du crime qui lui était imputé et qu'il a payé du sacrifice de son honneur, de la perte de son grade, d'une détention cruelle aggravée de mesures de rigueur particulières, enfin, de longues années d'incertitude et de doute. [...] Reste à donner à l'Arrét de la Cour de Cassation les sanctions indispensables, et avant tout, à procéder aux réparations nécessaires. »

Rappelant que Dreyfus était capitaine depuis le 12 septembre 1889, il expose donc à la Chambre :

« le 5 janvier 1895, jour où il perdit la qualité d'officier - dans une cérémonie tragique, dont le souvenir poignant est resté présent à l'esprit de ceux qui comme moi, en furent les spectateurs angoissés - le Capitaine Dreyfus avait donc six années de grade ; il en compterait aujourd'hui plus de seize si, comme l'équité et la loi sont d'accord pour l'exiger, il reprenait son rang d'ancienneté. Le Gouvernement propose de le nommer chef d'escadron. [...] Cette mesure est équitable et juste et ne représente même qu'une réparation très modeste, si on la met en balance avec les atroces souffrances matérielles et encore plus morales que le Capitaine Dreyfus a courageusement endurées. »

Derrière les belles paroles du rapporteur qui provoquent l'émotion, se cache une mesure profondément injuste à l'égard de Dreyfus qui ne bénéficie pas de la reconstitution de sa carrière ; l'exposé ne souffle mot de la date de prise d'effet de sa nomination au grade supérieur ; seule, la lecture du texte par le Président permettrait de déceler l'anomalie, en elle-même peu visible ; la loi est ainsi rédigée : « Le Capitaine d'artillerie Dreyfus (Alfred) est, par dérogation à l'article 4 de la loi du 20 mars 1880, modifiée par celle du 24 juin 1890, promu Chef d'escadron pour prendre rang du jour de la promulgation de la présente loi. »

La loi est adoptée... députés et sénateurs ne seront pas plus lucides les uns que les autres ; emportés qu'ils sont par la grandeur de l'événement, ils ne voient pas, regrettable défaut d'attention pour des législateurs, que Dreyfus, chassé de l'armée depuis douze ans, aurait dû être nommé au grade supérieur depuis longtemps.

L'injustice était pourtant d'autant plus flagrante qu'un sort différent va être fait à Picquart à l'occasion de la loi le concernant, débattue le même jour immédiatement après dans chacune des Assemblées.

Le rapporteur expose donc ensuite le projet concernant Picquart :

« La proclamation de l'innocence de Dreyfus démontre la légitimité des efforts que le Lieutenant-colonel Picquart tentait courageusement, dès 1896, pour faire réformer le jugement du Conseil de Guerre de 1894. Le Lieutenant-colonel Picquart fut cruellement et durement frappé pour avoir mis sa passion et son culte de la justice au-dessus des obligations d'une camaraderie étroite et mal entendue.

[...] Le Gouvernement vous propose de conférer au Lieutenant-colonel Picquart le grade de Général de brigade, avec une ancienneté supérieure d'un jour à celle du plus ancien des officiers généraux d'une ancienneté égale à la sienne le jour de sa mise en réforme, le 16 février 1898. »

Le texte est ainsi libellé : « Le Lieutenant-colonel d'infanterie en réforme Picquart (Marie-Georges) est réintégré dans les cadres de l'armée et promu Général de brigade <u>pour prendre rang du 10 juillet 1903. Le temps passé par le Lieutenant-colonel Picquart en position de réforme lui sera compté comme temps d'activité, »</u>

Aucune prise de parole, aucune question ne viendra interpeller le Gouvernement sur la différence entre les deux lois, anomalie pourtant éclatante et visiblement discriminatoire.

L'examen de ces deux lois du 13 juillet 1906, illustre la distinction faite entre le « martyr » Dreyfus et le « héros » Picquart ; ils étaient, pourtant, tout aussi innocents l'un que l'autre ; l'injustice dont Alfred Dreyfus, capitaine depuis 1889, soit 17 ans, avait été la victime ne sera, dès lors, jamais intégralement réparée.

Joseph Reinach dans son *Histoire de l'Affaire Dreyfus* raconte : « *Ni la commission de l'armée, qui approuva les projets à l'unanimité, ni la Chambre, ni ensuite le Sénat ne s'arrétèrent à la différence des deux textes, l'un qui donnait tout son rang légitime d'ancienneté à Picquart, l'autre qui ne conférait le grade supérieur à Dreyfus qu'à compter de la promulgation de la loi.* »

Picquart est donc nommé Général de brigade avec un effet rétroactif de trois ans ; Dreyfus est, quant à lui, nommé Commandant, avec effet au jour du vote de la loi, sans la moindre rétroactivité.

Pourquoi ce traitement différent entre Dreyfus et Picquart ? Aucune explication ne fut donnée à Dreyfus qui en conçut une légitime amertume, constatant que nombre de ses camarades de promotion, pourtant moins bien classés que lui lors des concours de sortie de Polytechnique et de l'École de Guerre, avaient déjà atteint le grade de Commandant depuis longtemps, certains étant même promus au grade de Lieutenant-colonel.

Il est clair que le Gouvernement n'a pas voulu, en donnant pleine justice à Dreyfus, heurter de front une bonne part de la hiérarchie militaire et les nationalistes, déjà bien meurtris par la réhabilitation éclatante du « *traître* » ; beaucoup ont sans doute considéré que Dreyfus devrait déjà être heureux d'avoir été réhabilité!

Le Commandant Dreyfus évoqua dans ses souvenirs les démarches infructueuses faites par ses proches comme par lui pour réparer cette injustice ; il rencontra, notamment, le nouveau Ministre de la Guerre... Picquart! Il relate ainsi cet entretien :

Je le vis le 29 novembre 1906. [...] Le Général Picquart fut fort aimable d'abord, mais quand je lui exposai le but de ma visite, il devint glacial ; le sujet le génait visiblement. Je lui dis que je n'avais chargé personne de faire des démarches auprès de lui. Il me répondit que ces démarches étaient d'ailleurs parfaitement inutiles, qu'il ne ferait rien, rien. [...] Je compris qu'il était inutile d'insister et je terminai l'entretien en félicitant le Général Picquart de son entrée au ministère car j'avais l'espoir, qui fut déçu d'ailleurs, de le voir devenir un réformateur hardi. Il me répondit que c'était grâce à moi qu'il était là. Je répliquai : Non, c'est parce que vous avez fait votre devoir. »

Déçu de cette imparfaite réparation, Dreyfus prendra sa retraite un an plus tard. Les violences et les injustices qu'il a subies, tardivement et insuffisamment réparées par les gouvernants de son époque, la « haine du juif » déversée à longueur de colonnes de journaux et même à la tribune du Parlement, furent le fumier sur lequel s'épanouira l'antisémitisme de Vichy, complice de la barbarie nazie.

*

Loi de circonstance, loi d'exception, loi spéciale, autant de termes pour dire ce qu'une démocratie doit, sauf à y perdre ses valeurs, repousser avec la dernière énergie, en résistant aux « sirènes » de la démagogie vulgaire et meurtrière comme à la tranquille certitude de l'étouffement et du silence, toujours préférables, pour certains, à la difficile recherche de la vérité et la justice.

À l'issue de cette rapide étude, on voit comment, par trois lois on peut, pour un seul homme, sans la moindre raison sérieusement avouable, influer sur le cours de la justice, tenter de faire prévaloir l'iniquité contre le droit, par passion politique, par faiblesse ou opportunisme, contre l'intérêt général qui commande que la justice soit, pour tous, égale, prévisible et ne soit pas guidée par l'emballement de l'actualité.

On voit aussi comment, tragique destin de l'innocent, l'injustice doit perdurer par les effets d'une quatrième loi, ayant l'ambition d'être une loi de réparation mais qui, volontairement de toute évidence, pour éviter de heurter la haute hiérarchie militaire, sera incomplète et perpétuera dès lors pour sa victime une situation inacceptable.

Ces lois, faites pour un homme ou pour un fait-divers particulier, en dehors de toute révolution des esprits, de toute évolution sociale ou politique, extorquées pour espérer résoudre une difficulté politique momentanée, sont toujours caractéristiques d'un abandon moral profondément préjudiciable à tout progrès du droit dans la République.

Ce prurit législatif est un leurre destiné à accréditer dans l'esprit des citoyens la certitude de la valeur de ses dirigeants ; la très faible résistance des parlementaires à la détermination malsaine de gouvernements n'hésitant pas à violer les principes pour un profit politique immédiat, au demeurant bien aléatoire, est la caractéristique de toutes ces lois.

L'actualité de notre xxi^e siècle nous éclabousse parfois de ces sombres réminiscences, tant il est vrai qu'il ne fut guère d'année, voire de mois, dans une période pas si lointaine, sans qu'un fait-divers douloureux ou simplement médiatiquement porteur, soit l'occasion de la promesse, parfois aussitôt oubliée, de nouvelles lois de circonstance, ayant pour seul effet de restreindre les droits de tous, sans améliorer la sûreté de chacun.

Bien sûr, les enjeux immédiats sont bien loin de l'Affaire Dreyfus, mais des mécanismes politiques et mentaux identiques marquent un reflux du droit au profit de l'arbitraire, dès lors qu'aucun objectif d'intérêt général, apparent ou revendiqué, n'est réellement poursuivi; nous le savons, l'histoire bégaie; elle nous donne bien des sujets de réflexion et des leçons qui devraient être comprises.

Montesquieu écrivait : « Il est quelques fois nécessaire de changer certaines lois, mais le cas est rare et, lorsqu'il arrive il n'y faut toucher que d'une main tremblante... »

Il avait raison.

Plus de cent ans après son épilogue, l'Affaire Dreyfus a sans doute livré la plupart de ses secrets mais elle demeure aussi prodigieuse que singulière par son déroulement, le traitement qui lui fut réservé par la presse, le rôle des leaders d'opinion, l'attitude des gouvernements et parlements successifs, paralysés, incapables de remplir leur devoir et qui furent, comme l'avait écrit Jean Jaurès en 1898, à la remorque du mensonge.

L'Affaire reste l'archétype de ce qui doit être, coûte que coûte, évité, en justice comme en politique ; il apparaît, hélas ! Sans que cela nous étonne, que beaucoup ne tiennent aucun compte de ces leçons de l'histoire.

Chronologie sommaire de l'Affaire Dreyfus et des intrusions du Parlement

- 9 octobre 1859 : naissance d'Alfred Dreyfus
- 1878 : entre à Polytechnique
- 1889 : nommé Capitaine
- 1892 : sort 9^{ème} de l'École de guerre
- 1893-1894 : stagiaire à l'état-major
- 15 octobre 1894 : arrestation
- 22 décembre 1894 : condamnation par le Conseil de Guerre

9 février 1895 : loi sur les lieux de déportation

- 14 avril 1895 : incarcération de Dreyfus sur l'île du Diable
- 13 janvier 1898 : publication de « J'accuse », par Émile Zola,
- 7-23 février 1898 : procès Zola, Cour d'Assises de Paris
- 3 septembre 1898 : demande de révision déposée par Lucie Dreyfus
- 29 octobre 1898 : Arrêt de recevabilité, enquête ordonnée

1er mars 1899 : loi de dessaisissement

- 3 juin 1899 : annulation de la condamnation du 22 décembre 1894
- 7 août 9 septembre 1899 : procès de Rennes, deuxième condamnation
- 19 septembre 1899 : grâce présidentielle, Dreyfus est libéré

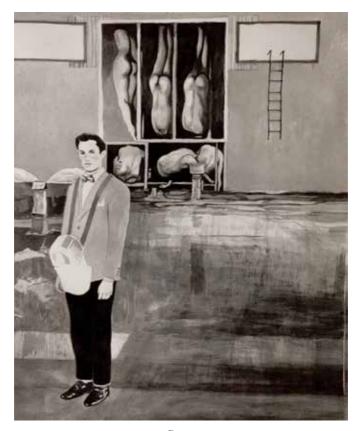
27 décembre 1900 : loi d'amnistie

- 26 novembre 1903 : requête en révision d'Alfred Dreyfus
- 5 mars 1904 : Arrêt de recevabilité, enquête ordonnée
- 12 juillet 1906 : cassation sans renvoi, réhabilitation de Dreyfus

13 juillet 1906 : loi de réintégration de Dreyfus dans l'armée

• 12 juillet 1935 : mort d'Alfred Dreyfus





Dessin **Alexandre Petot**

Alexandre Petot est né en 1993. Habitué, dès son jeune âge, à voyager, c'est à la Réunion que débute son parcours artistique... avant d'obtenir en 2015, le Diplôme National d'Arts Plastiques puis, en 2017, le Diplôme National Supérieur d'Expression Plastique. Il travaille à Bordeaux et participe à plusieurs expositions en France. Son expérience picturale (dessins, peinture...) se concentre essentiellement autour des notions d'espace et de compromis.

Adrien Marquet au service de la « Commune » de Bordeaux

Patrick Troude-Chastenet

Patrick Troude-Chastenet est professeur en sciences politiques à l'Université de Bordeaux, membre du Centre Montesquieu de Recherches politiques. Il est aujourd'hui considéré comme l'un des meilleurs spécialistes de Jacques Ellul (il est membre du Conseil de direction de l'International Jacques Ellul Society, dirige Les Cahiers Jacques Ellul et préside l'Association internationale Jacques Ellul). Patrick Troude-Chastenet a également signé pour Phaéton, en 2016, un article intitulé Ellul pour les (pas si) nul!

C'est à Bordeaux que la France fut livrée à Hitler. C'est là aussi que fut machinée la conspiration contre la République.

Vincent Auriol1

Charles de Gaulle à l'un de ses premiers compagnons l'interrogeant, à Londres, sur la genèse de son entrée en rébellion². A-t-il eu, à cette occasion, une pensée particulière pour Adrien Marquet, promoteur de la devise néo-socialiste « Ordre, Autorité, Nation » et chantre des thèses défaitistes ? Rien ne permet de l'affirmer. Ce qui est certain, en revanche, c'est que la route de ces deux hommes - que tout opposait - s'est croisée, à Bordeaux, en juin 1940. Nombreux sont les témoins et les historiens à situer, à cette date et en ce lieu, la genèse de l'État Français. C'est bien dans la capitale du sud-ouest que le Maréchal fit don de sa « personne à la France » et qu'il appela à « cesser le combat ». Mais si l'on a justement observé que Vichy avait commencé à Bordeaux, avec la formation du cabinet Pétain, on a peut-être sous-estimé l'importance de la « Commune »

¹ Hier... Demain, T.1, De Bordeaux à Vichy, juin-juillet 1940, paix et démocratie, Alger, Charlot, 1945, p. 59.

² Jean LACOUTURE, De Gaulle, t.i. Le rebelle, Paris, Seuil, 1984, p. 359.

bordelaise³ dans cette période charnière.

Ce « club de la trahison⁴ » a non seulement joué la carte allemande contre l'allié anglais mais a trouvé, dans la déroute militaire, l'occasion d'enterrer enfin une République honnie car associée au désordre démocratique. En focalisant l'attention sur les sommets de l'État – ministres et généraux – on a souvent négligé le rôle de la « base » parlementaire et, sans doute par effet d'illusion rétrospective, on a présenté un peu rapidement le député-maire de Bordeaux comme un simple comparse de Pierre Laval. Or, on peut légitimement se demander : qu'est-ce qui se serait passé si un autre que Marquet avait été l'hôte du gouvernement ?

Dans ses *Études critiques pour servir à la logique des sciences de la culture* (1906), Max Weber a montré qu'il n'y avait absolument « rien de oiseux » à poser des questions du type : « qu'aurait-il pu arriver si ?», alors que nous avons spontanément tendance à raisonner comme si le passé relevait de la fatalité. Ce procédé seul permet de restituer la part de contingence des événements et d'évaluer le poids respectif des acteurs individuels sur le cours de l'histoire en train de se faire⁵. Un jugement de probabilité rétrospectif, selon la méthode wébérienne, devrait permettre de réévaluer le rôle de cette « Commune » de Bordeaux dans le processus ayant conduit à la mise en place du régime de Vichy. Cette tentative passe selon nous par un retour chronologique sur ces journées de Juin 1940, et par un détour narratif.

Le 14 juin 1940, la Wehrmacht entre à Paris lorsque le gouvernement de Paul Reynaud quitte la Touraine pour s'installer dans la cité girondine. Pour la troisième fois de son histoire, après 1871 et 1914, Bordeaux mérite le nom de "capitale tragique". Depuis un mois déjà, les bordelais ont vu le *Pont de pierre* déverser dans leur ville un cortège ininterrompu de Luxembourgeois, Belges, puis de Français du Nord et de l'Est, fuyant par tous les moyens l'avancée des troupes allemandes. « La ville grouillait de parlementaires, se souvient Emmanuel Berl⁶, de fonctionnaires, de journalistes surmenés, de réfugiés hagards, d'affairistes avides, de fuyards terrifiés. »

³ Cette expression de « Commune » de Bordeaux ou de « Commune » bordelaise fut d'abord employée par certains acteurs de l'époque avant d'être reprise par les historiens, dont notamment Philippe BURRIN, La Dérive fasciste, Doriot, Déat, Bergery, 1933-1945, Paris, Seuil, 1986, p. 328.

⁴ Selon les termes de Vincent AURIOL, *Hier... Demain*, t.1, *De Bordeaux à Vichy, juin-juillet 1940, paix et démocratie*, Alger, Charlot, 1945, p. 79.

⁵ Sur ces questions Max WEBER (1906), Études critiques pour servir à la logique des sciences de la « culture » in Essais sur la théorie de la science, 1965, Plon, Agora/Pocket, 1992, pp. 205-299. Gérard NOIRIEL rend notamment hommage au travail de Weber in Sur la 'crise' de l'histoire, Belin, 1996.

⁶ Emmanuel BERL, La Fin de la III^e République, Paris, Gallimard, 1968, p. 94.

La population a triplé, selon un communiqué du maire⁷. Hôtels et restaurants manquent de place. Bordeaux regorge de clochards de luxe : savants de renom et artistes célèbres. Le gouvernement ne réclame pas moins de trois cent bureaux pour accueillir un millier de personnes, sans compter le personnel des ambassades. Les réquisitions d'immeubles ne vont pas sans créer de tensions entre le Préfet Bodenan et le général Lafont, commandant la XVIII° région militaire. De son côté, le maire se révèle particulièrement efficace. On lui prêtera le dessein d'avoir logé délibérément les « bellicistes » dans les hôtels situés près de la gare - a priori davantage exposés aux bombardements - et réservé aux pacifistes les quartiers les plus sûrs⁸. À tort sans doute puisque Marquet a choisi, par exemple, pour un « belliciste » notoire comme le Président du Sénat, un appartement cours Xavier-Arnozan, donc éloigné de la gare Saint-Jean. Il est vrai que le Président Jeanneney jugera l'endroit sordide et le quittera sur le champ. Léon Blum n'est pas mieux traité par celui qu'il tient pour « un dandy de province ». En butte à la franche hostilité de la direction de son hôtel, il trouve refuge chez un camarade socialiste, Fernand Audeguil, député de la Gironde⁹. Blum sait qu'il n'a rien à attendre de quelqu'un s'étant défini dans la presse comme « antiblumiste, antimarxiste¹⁰ » et qui n'avait pas hésité, en 1938, à le vilipender comme poussant « à la guerre pour l'URSS et la juiverie¹¹ ».

D'abord secrétaire de la fédération girondine de la SFIO, puis conseiller général, député socialiste en 1924 et maire de Bordeaux l'année suivante, Marquet avait commencé par « épouvanter » Léon Blum en voulant faire de la vieille maison un parti national, d'ordre et d'autorité avant de faire défiler ses

⁷ On parla, à l'époque, de 700 000 à plus d'un million de personnes. Le premier chiffre semble aujourd'hui plus plausible.

⁸ William L. SHIRER, *La Chute de la III^e République*, Une enquête sur la défaite de 1940, Paris, Stock, 1970, p. 831. L'ancien correspondant du *New York Times* à Berlin semble ignorer, du reste, que les violents bombardements de la Luftwaffe durant la nuit du 19 au 20 n'épargnèrent aucun quartier : des quais aux boulevards, de la Place Saint-Michel aux allées Damour.

⁹ Vincent AURIOL, Op. Cit., p. 64 déclare que Léon Blum a été chassé de son hôtel et refusé par les autres alors que son biographe Ilan GREISLAMMER, Blum, Paris, Flammarion, 1996, p. 428, évoque une atmosphère hostile. Fernand Audeguil succédera à Marquet à la Libération, avant de laisser la place à Jacques Chaban-Delmas en 1947, cf. Philippe et Patrick CHASTENET, Chaban, Paris, Seuil, 1991.

¹⁰ L'Œuvre, 22/05/1934, Le Cri populaire, 20/01/1935. (Fondé en 1918 par Calixte Camelle, le Cri populaire suivra fidèlement le parcours politique sinueux de Marquet jusqu'à la disparition du titre, fin 1939.)

II Jacques DEBÛ-BRIDEL, L'Agonie de la Troisième République 1929-1939, Paris, Le Bateau Ivre, 1948, p. 422 cité in Philippe BURRIN, Op. Cit. p. 240. Marc SADOUN, Les socialistes sous l'Occupation, Résistance et Collaboration, Paris, Presses de la FNSP, 1982, p. 49, montre que l'hostilité à la « guerre juive » est un thème répandu y compris chez les députés socialistes.

troupes en chemises grises et cravates rouges : les couleurs de Bordeaux. Exclu de la SFIO, le 5 novembre 1933, il avait fondé avec une poignée de parlementaires dissidents, dont Marcel Déat, le Parti Socialiste de France. En février 1934, Marquet avait accepté le portefeuille des Travaux publics dans le cabinet d'Union nationale de Gaston Doumergue, sans même consulter ses collègues qui finirent par le sommer de choisir entre sa fidélité au parti et son poste de ministre. Refusant de quitter le gouvernement, il démissionnera du PSdF tout en demeurant dans la mouvance *néo*. Bien qu'étranger à la nébuleuse fascistoïde, son pacifisme - combiné à un anticommunisme mâtiné d'antisémitisme - le poussera, en juin 1940, à préférer l'Allemagne nazie à l'Angleterre démocratique.

Dès son arrivée dans cette « capitale du désarroi¹² », en fin d'après-midi, de Gaulle se fera conduire chez Paul Reynaud, au Quartier général, rue Vital-Carles. Il y croise Marquet qui attend, lui aussi, d'être reçu par le Président du Conseil¹³. Dialogue de sourds. Le sous-secrétaire d'État à la Guerre et à la Défense Nationale tente de convaincre le député-maire de Bordeaux de la nécessité de gagner Alger au plus vite et de poursuivre le combat, alors que son interlocuteur est venu précisément plaider la cause de l'armistice.

Ce que De Gaulle ignore sans doute à l'époque, c'est que Marquet a rejoint, depuis l'automne, le Comité de liaison contre la guerre¹⁴ qui réunit des députés pacifistes venus d'horizons politiques très divers dont notamment Tixier-Vignancour, Flandin, Déat, Bergery, Montigny, Scapini, Château, Michard-Pellissier, Spinasse, Barthélémy, Paul Faure et Antoine Cayrel : député-maire du Bouscat et véritable clone du maire de Bordeaux. Déjà en mars 1940 à la Chambre, tout comme ses amis Lafaye et Cayrel, Marquet avait voulu sanctionner par son abstention le « belliciste » Paul Reynaud. Il n'entend donc pas se raviser au moment où il est question de déposer les armes.

Le cabinet est divisé entre ceux qui veulent continuer la guerre hors de métropole et ceux qui se résignent à la défaite. Sans compter les hésitants qui, au cours de ces trois journées bordelaises, finiront par rallier les partisans de l'armistice. Si Marquet doit choisir un camp, ce n'est certes pas celui des Reynaud, De Gaulle et autre Mandel mais plutôt celui des Weygand, Pétain, Baudouin... ou plus exactement celui de Pierre Laval, qui attendait son heure à Clermont et

¹² Selon le mot d'Emmanuel BERL.

¹³ Charles De GAULLE, Mémoires de Guerre, t.1, L'Appel 1940-1942, Paris, Plon, 1954, p. 59.

¹⁴ Guy ROSSI-LANDI, La dróle de guerre, La vie politique en France 2 septembre 1939-10 mai 1940, Paris, FNSP/Armand Colin, 1971, pp. 118-124 et Philippe BURRIN, La dérive fasciste, Doriot, Déat, Bergery, Paris, Scuil, 1986, p. 323.

qui arrive à Bordeaux le samedi 15 Juin, vraisemblablement suite à son appel¹⁵. L'édition française de l'hebdomadaire de propagande nazie *Signal* fournira, « de l'intérieur », un compte rendu de leurs retrouvailles qui, en dépit de certaines maladresses et inexactitudes n'en demeure pas moins fort instructif¹⁶. La scène est censée avoir lieu l'après-midi du 15 juin au Palais-Rohan alors que se déroule, à proximité, le premier conseil des ministres tenu à Bordeaux, dans le salon doré de la résidence du Préfet :

« Deux hommes complètement différents se trouvent face à face dans le cabinet de travail de Marquet : Laval, le politicien de carrière, ancien ministre des Affaires étrangères, ancien Président du Conseil, livré à la politique étrangère, nerveux, se dominant mal, allumant une cigarette (...) négligé dans son maintien, ses vêtements et ses gestes. Et en face de lui, Marquet, très droit, plein d'empire sur lui-même, l'homme du monde aux manières aisées, aux vêtements corrects et presque élégants, l'homme qui n'a jamais connu de grands succès politiques et qui, résigné depuis plusieurs années, se contente de son office de maire.

Et entre ces deux hommes complètement différents, un complot se forge aux heures de crise décisives pour la France.

«-Vous savez certainement que nous risquons d'être cloués au pilori comme des traîtres » dit Marquet après les premiers mots d'introduction, « traîtres à la constitution, traîtres à l'armée. »

Laval: « - Nous n'avons qu'un moyen, Marquet: il faut que nous entrions en contact avec le Maréchal afin qu'il sache que nous sommes prêts à l'aider, que nous approcherons le Président afin de le détacher de Reynaud. La paix il y a huit jours? Cela aurait peut-être prévenu l'entrée en guerre de l'Italie. La paix dans les heures qui vont suivre, cela pourra peut-être sauver un reste de la France. »

(...)

« - Conclure la paix ne suffit pas, Laval » dit-il. « - De quoi la paix sera-t-elle suivie ? » Il se retourne : « - Ma querelle avec Léon Blum, vous vous en souvenez ? Mes exigences à la conférence du parti : Ordre, autorité, nation. Et la réponse irritée de Blum : « Ce que vous voulez sent le fascisme.... ». « - C'est dans la rue qu'est la révolution, Laval ! Nous avons l'habitude de renverser nos grands hommes politiques lorsqu'ils ont fait preuve de leur incapacité (...) ».

Moins d'un mois plus tard, c'est la République qui sera renversée mais, pour l'heure, la nation suspend son souffle et se presse autour des postes de T.S.F.

¹⁵ Jean-Paul COINTET, Pierre Laval, Paris, Fayard, 1993, p. 246. Marcel Déat, lui, restera cloué à Angoulème.

¹⁶ Signal, N°11, 10/09/1940.

pour connaître l'issue de ce conseil des ministres. La drôle de guerre va-t-elle enfin s'arrêter?, s'inquiète le citoyen ordinaire. Armistice ou capitulation?, doivent décider les gouvernants. Au nom des « chefs prestigieux », Pétain exige la signature d'un armistice qui épargnerait l'honneur de l'Armée - victime de la corruption parlementaire et du complot judéo-maçon -, et qui permettrait de s'engager dans la voie du redressement moral du pays¹⁷. Avec l'aide de Weygand, il a même réussi à retourner l'amiral Darlan, le patron de cette flotte française dont le sort inquiète tant les Anglais¹⁸.

Paul Reynaud, lui, décidé à continuer la guerre en exil, plaide pour un simple cessez-le-feu militaire. Camille Chautemps, vice-président du Conseil et « roi des motions nègre-blanc », parvient alors à dégager une majorité sur la proposition suivante, avant de trancher : « demandons d'abord à Hitler de nous faire connaître ses clauses d'armistice. » Commence alors l'engrenage de la négociation ; le piège est enclenché¹⁹. « Des dizaines de parlementaires hostiles au président du Conseil étaient massés à la mairie, autour de Marquet et Laval », racontera Emmanuel Berl²o. « Et les réunions s'étendirent au fur et à mesure que les parlementaires rejoignaient Bordeaux en plus grand nombre. Il y eut de ce fait une sorte d'organisme officieux et régulier de délibérations. On parlait de 'commune' », confirmera dans ses mémoires un ministre de Pétain, Marcel Peyrouton²¹.

Combattu à l'intérieur, Reynaud était épié à l'extérieur de son Cabinet. Le colonel de La Rocque, appelé à la rescousse par Ybarnégaray pour déjouer une prétendue tentative d'arrestation du Maréchal orchestrée par Mandel, verra lui aussi le 15 juin s'agglutiner autour du maire une nuée de parlementaires de tous bords²². Le chef du Parti social français note dans ses *Souvenirs* que Marquet lui réserva un « accueil aimable, déférent et avantageux ». Interrogé en 1945, le ministre de l'Éducation nationale Yvon Delbos, qui embarqua avec une poignée de parlementaires à bord du *Massilia*, se déclara persuadé que si le gouverne-

¹⁷ Michel WINOCK, La fièvre hexagonale, Les grandes crises politiques 1871-1968, Paris, Calmann-Lévy, 1986, p. 243.

¹⁸ Raymond KRAKOVITCH, Paul Reynaud dans la tragédie de l'histoire, Paris, Tallandier, 1999, p. 327.

¹⁹ Jean-Pierre AZEMA, 1940 L'année terrible, Paris, Seuil, 1990, p. 151. Paul BAUDOUIN, Neuf mois au Gouvernement, Paris, La Table Ronde, 1948, pp. 169 et s.

²⁰ Emmanuel BERL, Op. Cit. p. 96.

²¹ Marcel PEYROUTON, Du service public à la prison commune, Souvenirs, Paris, Plon, 1950, p. 97.

²² Selon Jacques NOBECOURT, Le colonel de La Rocque ou les pièges du nationalisme chrétien, Paris, Fayard, 1996, p. 685, ce mystérieux projet d'arrestation du Maréchal a sans doute été inventé par Alibert pour neutraliser le « belliciste » Mandel qu'il fera d'ailleurs arrêter le lendemain.

ment avait été transféré ailleurs que dans la cité girondine, le cours de l'Histoire eût été changé. « Je revois encore Marquet dans sa limousine, parcourant les rues de Bordeaux, avec son air arrogant et menaçant, battant le rappel de tous ceux qui essayaient d'assouvir des rancunes et réaliser des ambitions. Il ameutait la foule des réfugiés et des bordelais contre le gouvernement.²³ » Tard dans la soirée du 15 juin, les intrigues se prolongent. Après avoir bombardé Pétain d'émissaires, Laval, qui n'avait pas hésité, le 3 septembre 1939, à qualifier de « crime » la déclaration de guerre à l'Allemagne, tient salon à l'Hôtel de Ville. N'est-ce pas lui qui avait raison ? La « guerre de Reynaud » se poursuivra-t-elle dans les colonies ? Un avocat de l'armistice fustige alors le prétendu patriotisme des partisans de la poursuite des combats. « Marquet acquiesce : - C'est ainsi qu'ils ont poussé la France à la guerre sans pourvoir aux armements. C'est ainsi qu'ils veulent la prolonger sans disposer encore d'une armée capable de résistance²⁴, »

Le lendemain matin, à quelques centaines de mètres du Palais-Rohan, le cabinet se réunit à nouveau à l'hôtel préfectoral. Jules Jeanneney et Edouard Herriot, respectivement président du Sénat et président de la Chambre, sont consultés pour avis. Ils appuient fermement la proposition de transfert du gouvernement, ce qui implique clairement, selon leurs propres termes, « la continuation de la résistance »²⁵, puis ils laissent les ministres délibérer. Criant à l'abandon, Pétain s'y oppose formellement et lit sa lettre de démission. Le président du Conseil, qui attend des nouvelles de Londres, obtient qu'il diffère sa décision. Dans l'après-midi du 16, Jeanneney rend sa visite à Marquet, « politicien péremptoire » qui lui « montre complaisamment son défaitisme triomphant... déjà. Les couloirs de la mairie foisonnent d'intrigues. J'avais rencontré Portmann dans l'escalier. Laval m'est signalé dans un cabinet voisin. En sortant, je me heurte à Paul-Boncour²⁶. »

C'est un Reynaud ragaillardi qui, vers 17 heures, ouvre le second conseil des ministres de cette journée fatidique. Il vient de s'entretenir au téléphone avec De Gaulle et Churchill : l'Angleterre accepte le projet Monnet d'une « Union franco-britannique ». Il s'agit ni plus ni moins de fusionner les deux pays pour mieux résister à l'envahisseur. Loin de susciter l'enthousiasme, cette idée audacieuse, qui signifie dans l'immédiat la continuation de la guerre, est repoussée avec plus ou moins de virulence. Pétain parle de « mariage avec un cadavre », d'autres voix s'élèvent pour dénoncer la création d'un nouveau « Dominion de

²³ Archives nationales, 3W 247, PV du 16/06/1945.

²⁴ Signal, art. cit.

²⁵ Jules JEANNENEY, Journal Politique, septembre 1939-juillet 1942, Paris, Armand Colin, 1972, p. 71.

²⁶ Ibid. p. 73.

Sa Majesté »²⁷. Retour donc à la proposition Chautemps. Épuisé physiquement et nerveusement, se sentant désavoué par son propre cabinet - bien que toujours majoritaire -, Reynaud présente sa démission au Président de la République qui cette fois l'accepte.

Contre l'avis de Herriot et Jeanneney, Albert Lebrun se rallie à la solution Pétain, suggérée par Reynaud lui-même, et qui semble, en outre, avoir les faveurs de l'opinion. Laval et Marquet, qui hantent les vestibules de la résidence du Préfet, peuvent se frotter les mains. Leur heure approche. « Marquet lui-même manifeste alors une hargne rancunière qui n'était pas dans sa nature », note Berl²³, qui explique ce changement d'attitude par une trop longue mise à l'écart des allées du pouvoir. Privé de poste ministériel par le Front Populaire, « malgré sa gentillesse et sa facilité naturelle, Marquet tendait un visage de justicier ».

Si les conditions de formation du premier gouvernement Pétain ont donné lieu à des versions multiples et contradictoires, les témoignages concordent sur un point : le Maréchal impressionna favorablement le Président de la République par sa rapidité à constituer son équipe. En effet, dans la soirée du 16 juin, Pétain tira de sa poche une liste composée des principaux partisans de l'armistice, à commencer par le plus actif d'entre eux, Pierre Laval, prévu initialement à la Justice puis, sur sa pressante intervention, aux Affaires étrangères²9. Successivement, le Président Lebrun et le Général Weygand font valoir à Pétain que confier la diplomatie à cet anglophobe déclaré risquerait de passer aux yeux des Anglais pour une provocation inutile. Laval s'obstine au cours d'un tête-à-tête avec le vieux Maréchal qui, après bien des tergiversations, lui préfère Paul Baudouin. « Mécontent, Laval se retire en claquant la porte, suivi d'Adrien Marquet » racontera plus tard Lebrun³9.

Par solidarité, le maire de Bordeaux décline à son tour le ministère de l'Intérieur et quitte la pièce en s'écriant : « - Sont-ils devenus idiots ? » avant de rejoindre son complice à l'Hôtel de Ville. Alors qu'on lui signale que l'heure n'est décidément plus aux questions de personnes et aux mœurs parlementaires, Marquet se contente de répondre : « La loyauté du général Weygand envers le Maréchal Pétain, n'était-elle pas inspirée en partie par la solidarité militaire ? »³¹.

²⁷ Herbert R. LOTTMAN, *Pétain*, Paris, Seuil, 1984, p. 260 et Marc Ferro, *Pétain*, Paris, Fayard, 1987, p. 84.

²⁸ Emmanuel BERL, Op. Cit., p. 109.

²⁹ Louis NOGUERES, Le véritable procès du Maréchal Pétain, Fayard, 1955, p. 116. Paul BAUDOIN, Op. Cit., p. 176.

³⁰ Procès Marquet, déposition du 21/11/1946.

³¹ Jacques BENOIST-MECHIN, Soixante jours qui ébranlèrent l'Occident, La bataille de France, t.2, Paris, Albin Michel, 1956, note p. 271.

En attendant, c'est Pomaret qui remplace Mandel à l'Intérieur³². Pas pour longtemps ! « Le Maréchal a le dédain, sinon le mépris, du monde politique. Et le voilà la proie des pires politiciens. Marquet ! », s'étrangle Jeanneney dans son journal intime à l'annonce de la formation du cabinet Pétain³³. La bouderie de Laval est de courte durée puisque, la nuit même, il intrigue auprès de l'entourage de Pétain pour obtenir un ministère d'État.

Àl'exception de l'épisode relatif à la « Commune » de Bordeaux, la suite figure dans tous les manuels d'histoire. À peine formé, le gouvernement Pétain se comportant comme si la guerre était déjà finie - et définitivement perdue - demande à l'Allemagne de lui faire connaître ses « conditions de paix ». Le lundi 17 juin à 9 heures, le général de Gaulle s'envole de l'aéroport de Mérignac pour Londres, trop heureux d'échapper au cloaque bordelais dans lequel nage Marquet avec délectation. Le même jour, à midi et demi, sur les ondes de Bordeaux-Lafayette, le Maréchal fait à la France le don de sa personne et prononce la célèbre phrase qui sème la consternation et offrira à l'ennemi, dans les jours à venir, des milliers de prisonniers supplémentaires : « C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat ». Et comme en réplique, le lendemain sur les ondes de la B.B.C., le Général de Gaulle allume la flamme de la résistance et lance son premier « Appel aux Français ». Pas un seul journal girondin pour s'en faire l'écho! Ce mardi 18 juin, De Gaulle a compris que l'avenir de la France se jouait désormais à Londres - du moins plus à Bordeaux -, alors que Pétain se déclare prêt à rester sur le sol national, quoi qu'il advienne. À cette date, l'armistice n'est toujours pas signé et tout n'est pas encore perdu. Restent les Îles Britanniques, la flotte française et l'Empire colonial.

Une dernière partie de bras de fer s'engage alors entre résistants et défaitistes. « Les bellicistes de la veille voulaient partir, résumera Marcel Peyrouton, les pacifistes de la veille voulaient rester³⁴. » Les trois plus hauts personnages de l'État, les présidents des deux Chambres, Jeanneney et Herriot, et le Président de la République Albert Lebrun, souhaitent quitter la métropole. Pour tenter de continuer le combat au-delà des mers mais d'abord pour permettre à la représentation nationale de se mettre à l'abri des troupes du Reich, afin de discuter plus librement des conditions de l'armistice. Pétain fera tout pour ralentir leur départ. Raphaël Alibert, sous-secrétaire d'État à la présidence du Conseil, déjà responsable de la manœuvre ayant abouti à l'arrestation provisoire de Mandel, ira jusqu'à fabriquer un faux pour consigner les ministres et les trois Présidents à Bordeaux.

³² Charles Pomaret faisait partie avant-guerre du conseil d'administration du Comité France-Allemagne. Cf. Philippe BURRIN, La France à l'heure allemande, Paris, Seuil, 1995, p. 61.

³³ Jules JEANNENEY, à la date du 17 juin 1940, Op. Cit. p. 75.

³⁴ Marcel PEYROUTON, Op. Cit. p. 97.

Profitant de sa situation privilégiée d'hôte du gouvernement, Marquet va jouer un rôle décisif dans ce que Jean Montigny³⁵ appellera, dans un livre rédigé à chaud, la « Commune » de Bordeaux³⁶. Autrement dit, avec son ami Laval, Marquet va tout faire pour torpiller la formation d'un gouvernement en exil. Sur ce point capital, les témoignages des deux camps convergent. Pour son plus grand malheur à la Libération! Côté allemand, le reportage de *Signal* est accablant: « Marquet et Laval se concertent en permanence à l'Hôtel de Ville pour contrer les intrigues politiques de Reynaud. » Et Alfred Gerigk de préciser qu'ils « font pression sur le Président Lebrun qui retarderait l'armistice en voulant partir en Afrique. » Côté lavaliste, Jean Montigny confirme que cette « Commune » bordelaise a pesé « d'une manière décisive sur les événements » et a « rendu moralement impossible l'émigration du Gouvernement³⁷ ».

Quant à Georges Suarez, co-fondateur avant-guerre du très germanophile Cercle du grand pavois⁸⁸, dans son hagiographie de Pétain publiée en 1940 il décrit ainsi l'œuvre de ces prétendus communards: « Quelques parlementaires courageux décident de soutenir la politique du Maréchal et de la faire triompher par une action en marge du gouvernement. Laval, Marquet, Georges Portmann, Georges Bonnet, Montigny prennent la tête du mouvement. Les réunions se tiennent d'abord dans le cabinet de Marquet. (...) Cette action personnelle de Laval, de Marquet et de leurs amis devait produire son effet sur la suite des événements. Elle constitue le soutien providentiel sans lequel le Maréchal se fût trouvé isolé au milieu des apologistes de la désertion et de la guerre à outrance³⁹. »

Dans le camp d'en face, lors du procès Pétain, Paul Reynaud qualifiera la mairie de Bordeaux de « forteresse du défaitisme en France⁴⁰ ». Vision conforme à celle du Président de la République qui décrivit l'Hôtel de Ville comme « le siège de conciliabules où l'on chapitrait les parlementaires⁴¹ ». Tandis que pour sa part, Yvon Delbos ancien ministre du Front Populaire et résistant déporté, précisa que Marquet « stimulait les uns inclinant dans son sens et intimidait les autres ».

³⁵ Radical indépendant, membre avant-guerre du Comité France-Allemagne d'Abetz, député pacifiste membre du comité de liaison contre la guerre, ami du couple Déat, proche de Laval dont il fut l'officieux Secrétaire Général à l'Information en 1940.

³⁶ Jean MONTIGNY, Toute la vérité sur un mois dramatique de notre histoire, De l'Armistice à l'Assemblée Nationale, 15 juin-15 juillet 1940, Clermont-Ferrand, Éditions Mont-Louis, 1940.

³⁷ Ibid. p. 20 et p. 32.

³⁸ Guy ROSSI-LANDI, *Op. Cit.* p. 114 et Pascal ORY, *Les collaborateurs*, 1940-1945, Paris, Seuil, 1976, p. 20.

³⁹ Georges SUAREZ, Le Maréchal Pétain, Paris, Plon, 1940, pp. 84-85.

⁴⁰ Selon un mot de Paul Reynaud, compte rendu des audiences du procès Pétain, 24/07/1945. Dans le même sens, Louis NOGUERES, *Op. Cit.*, p. 105.

⁴¹ Archives nationales, 3W 247, PV du 21/11/1946.

Parmi les charges retenues contre lui, on reprochera au maire de Bordeaux d'avoir mis un bureau à la disposition de son ami Laval. Ce dernier en convint d'ailleurs sans difficultés lors du Procès Pétain'. Tous les témoignages avaient beau confirmer que Laval avait installé son Q.G. au Palais-Rohan, dans un petit bureau près du cabinet du maire, c'est avec une remarquable constance que Marquet s'obstina à nier l'évidence durant les trois années d'instruction. En 1944 : « Je le faisais attendre dans le bureau de mon secrétariat mais il n'a jamais eu de bureau installé à la mairie².» En 1947 : « Pierre Laval n'a jamais eu de bureau à la mairie. Peut-être à l'Hôtel Splendid (...) En réalité, son genre c'était de faire les couloirs et il est bien possible qu'il n'ait eu de bureau nulle part³. »

Il convient à présent de reprendre le fil du récit, pour tenter d'évaluer plus précisément le rôle de Marquet durant cette prétendue « Commune » de Bordeaux. Alors que les sénateurs ont pris l'habitude de se rassembler quotidiennement au cinéma Capitole, rue Judaïque, les députés se réunissent de leur côté dans l'école de garçons du cours Anatole-France, réquisitionnée pour la circonstance. Le 18 juin, selon le récit de Montigny, Barthe et Vincent Auriol ; le 19, selon le *Journal* de Jeanneney, s'y déroule une importante réunion. En l'absence de Laval parti au Capitole haranguer ses collègues sénateurs, Marquet plaide la cause de l'armistice et s'oppose aux partisans du départ en Afrique. Le ton est modéré selon le député de l'Hérault4; virulent au contraire d'après Vincent Auriol puisqu'il entend, à cette occasion, le premier magistrat de la ville prononcer l'acte de décès d'une République qu'il « faut ensevelir dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts »⁵. Ce n'est pas une simple défaite militaire que la France a subie mais bien la faillite d'un régime inapte à intégrer notre pays dans l'Europe nouvelle. « C'est tout un monde qui s'écroule sur nous ». Et pour appuyer sa démonstration, Marquet mime la scène à grands renforts de mouvements de bras. Tout acte de résistance serait pure folie, et criminel. Thème repris avec des variantes par le clan des « restants » : Cayrel, Mistler, Scapini, Lafaye, Reibel, Briquet, Bergery, Montigny, Rauzy, Dommange, Piétri, Spinasse, Malroux et quelques autres...

André Le Troquer, qui embarquera sur le *Massilia*, se souvient pour sa part avoir organisé le même jour une réunion de plus d'une centaine de parlementaires pour exiger la destitution de Pétain et Weygand. « Marquet fit un très long discours sur la nécessité d'un armistice immédiat et réclama notre alignement

Procès Pétain, 11^e audience, 03/08/1945.

² Archives nationales, 3W 245, PV du 27/11/1944.

³ Archives nationales, 3W 247, PV du 25/02/1947.

⁴ Edouard Barthe, Archives nationales, 3W 245.

⁵ Vincent Auriol, Op. Cit. p. 69.

sur le régime des vainqueurs⁶. » Propos répétés à Albert Lebrun, le 20 juin, alors que le maire, aux côtés du Président de la République, réconforte les victimes des bombardements de la nuit qui ont fait soixante morts et cent-quatre-vingt-cinq blessés : « Depuis deux ans la France a fait une mauvaise politique. Ce qui devait arriver est arrivé. Elle est battue. Maintenant, il faut payer. À quoi bon résister ? On ne peut qu'y perdre⁷. » Et de conseiller ensuite au chef de l'État de différer son départ, alors que chaque heure passée à Bordeaux augmente d'autant ses risques de tomber aux mains des Allemands.

Il a en effet été convenu en conseil des ministres qu'une partie du gouvernement, accompagnée des Présidents Lebrun, Herriot et Jeanneney, et des députés qui le souhaitaient, pourraient rejoindre l'Afrique du Nord à bord du *Massilia*, un paquebot de luxe qui mouille au Verdon. Dès l'annonce de cette nouvelle, Laval et Marquet s'associent à Raphaël Alibert pour faire capoter l'opération. Ils commencent par convoquer une réunion des parlementaires à l'Athénée municipal présidée par le maire. Après avoir traité de « déserteurs » les candidats au voyage, Marquet propose à l'assemblée que Laval et lui-même soient mandatés pour rencontrer Pétain. Dans la soirée du 20 juin, alors qu'une vingtaine de députés prennent la route du Verdon pour rejoindre le *Massilia*, les deux chefs de la délégation demandent au Président du Conseil, chacun à sa manière, qu'il empêche toute « évasion du gouvernement ».

Inquiet des risques d'une éventuelle dyarchie, le Maréchal leur offre une oreille complaisante et dès le lendemain matin interdit à ses ministres de quitter la métropole³. Le 21 juin à onze heures, la « Commune » bordelaise se réunit une nouvelle fois à l'Athénée municipal. Marquet vitupère contre les traîtres embarqués sur le *Massilia* et réclame, toujours et encore, l'arrêt immédiat des combats. Il fait adopter à cette intention une motion d'« affectueuse confiance » au Maréchal, avant de se faire désigner comme chef de file de la délégation chargée d'inviter le Président de la Chambre à cesser toute propagande en faveur du départ. Le maire de Bordeaux se rend ainsi cours Xavier-Arnozan en fin d'après-midi et se heurte à un Herriot inflexible. Au dernier moment cependant, apprenant que l'embarquement de Lebrun avait été différé, le maire de Lyon, qui avait fait monter ses bagages à bord, laissera partir le bateau sans lui.

Pour sa défense, interrogé au Fort du Hâ, le prisonnier Marquet avouera n'avoir pas compris « la double manœuvre consistant à solliciter un armistice et

⁶ André Le Troquer, Archives nationales, 3W 245.

⁷ Albert Lebrun, Archives nationales, 3W 247.

⁸ Jean-Pierre AZEMA, Op. Cit. p. 180.

à quitter la France. (...) J'ai pu déclarer qu'il fallait choisir⁹ ». Et entre le camp de Laval-Pétain et celui de Reynaud-De Gaulle, il a en effet choisi. Hitler ayant répondu à la demande d'armistice dès le 19, Marquet prétendra s'être adressé personnellement à Lequerica, l'ambassadeur d'Espagne qui avait déjà joué les intermédiaires, pour qu'il obtienne de l'Allemagne que Bordeaux soit déclarée « ville ouverte » le 21. Le texte de l'appel à la population¹⁰ présente les choses quelque peu différemment : « Pour éviter des destructions inutiles, M. le Maréchal Pétain, Président du Conseil des Ministres, a fait savoir à M. A. Marquet, député-maire, qu'il avait décidé qu'à partir du 20 juin à 15 heures, Bordeaux devait être considéré comme Ville ouverte. En conséquence, le Maire demande à la population bordelaise de garder, quoiqu'il arrive, l'attitude de calme et de dignité dont elle a fait preuve lors du dernier bombardement. »

Mais c'est la fuite du Président de la République, et donc la formation d'un gouvernement légal en exil capable de continuer la guerre aux côtés de l'Angleterre que les « restants » souhaitent éviter à tout prix. Le 21 juin à 18 heures, soit quelques heures après le départ du *Massilia*, ils font irruption dans le bureau du chef de l'État qui racontera la scène ainsi en 1945 : « C'est à ce moment que je reçois la visite inattendue de Laval, accompagné d'une vingtaine de parlementaires qui pénètrent chez moi en trombe, gesticulant, vociférant. Laval m'interpelle : – On a perdu, il faut payer. Si vous partez, c'est une trahison ! "

Montigny, qui faisait partie des assaillants, raconte pour sa part que Lebrun attendait, « le dos à la fenêtre », cette délégation hétérogène composée notamment de Marquet, Piétri, Bonnet, Portmann, Bergery, Adolphe Landry, Octave Crutel et Barthe¹². Ce dernier, questeur de la Chambre, prétendra que Marquet aurait intimé au Président de la République l'ordre de rester, même s'il devait tomber aux mains des Allemands¹³:

« – Ce n'est pas en quittant la France qu'on peut la servir » s'étrangle Laval. Lebrun plaide la nécessité de maintenir le gouvernement hors de portée de l'ennemi. «-Si vous quittez cette terre de France, vous n'y remettrez jamais plus les

⁹ Archives nationales, 3W 245, PV du 27/11/1944.

¹⁰ Reproduit par Michel SLITINSKY, Indiscrétions des archives de l'Occupation, Niort, éditions C.M.D., 1998, p. 9.

II Archives nationales, 3W 248, Procès Pétain, déposition du 24/07/1945.

¹² Edouard Barthe, qui prétendra être venu chez Lebrun pour « surveiller » la délégation conduite par Laval, semble pourtant s'être associé, le 7 juillet 1940, à une déclaration de Bergery, réclamant l'instauration d'un ordre nouveau, signée notamment par Cayrel, François Chasseigne, René Chateau, Déat, Montigny, Scapini, Xavier Vallat, et Gabriel Lafaye, autrement dit l'essentiel des complices de Marquet sous la « Commune » bordelaise qui s'illustreront ultérieurement en divers endroits de la « planète » collaborationniste.

¹³ Archives nationales, 3W 245.

pieds » menace Laval qui parle de « défection » puis de « trahison ». Il reproche ensuite au Président d'avoir écouté les conseils « de ceux qui ont conduit notre pays aux abimes ». Lebrun invoque alors timidement ses devoirs constitutionnels avant d'être interrompu par un cri revanchard de Laval : « – Je les hais, pour tout le mal qu'ils ont fait à la France! » 4.

Leur mission accomplie, Laval et Marquet retournent à la Mairie rendre compte. Puis, ils convoquent leurs collègues le lendemain à une réunion à l'Athénée municipal pour chanter les louanges du Maréchal, agonir d'injures les « déserteurs » du *Massilia* et autres « convulsionnaires » d'une résistance impossible. Il s'agit désormais de maintenir la pression parlementaire, afin de se faire repêcher au gouvernement. Dans la nuit du 21, le conseil des ministres prend connaissance des conditions de l'armistice et finalement les accepte dans la matinée du 22, à la stupéfaction de Churchill qui s'indigne de voir ainsi le peuple français, « avec l'approbation du gouvernement de Bordeaux », forcé de travailler contre ses alliés. L'article 3 de la convention ne prévoit-il pas que l'administration française en territoire occupé sera invitée « à se conformer aux réglementations des autorités militaires allemandes et à collaborer avec ces dernières d'une manière correcte¹⁵. »

Adrien Marquet a compris le message et ne perd pas de temps pour le faire savoir. « Le rapprochement franco-allemand est la condition de la sauvegarde de la civilisation occidentale », titre en « une » son journal, dès le 23 juin¹6. L'armistice est signé quand l'ultrapacifiste Marcel Déat, qui attend son heure à Angoulème, déclare avoir appris de source sûre que trois hommes allaient être désignés « pour faire maintenant une politique intelligente : Marquet, Laval et moi.¹7 » Le député charentais reste, lui, sur la touche mais le Maréchal appelle en effet à ses côtés Laval et Marquet, contre l'avis de Lebrun. Le Chef de l'État s'inquiète, à juste titre, de voir entrer au gouvernement deux anglophobes avérés, au moment même où les relations avec les Britanniques virent à l'aigre¹8. Pourquoi cette décision ?

¹⁴ Jean MONTIGNY, Op. Cit. pp. 26-29 et Georges SUAREZ, Op. Cit. pp. 89-92. Ce cri visait en particulier le président du Sénat selon le commentaire de Jean-Noël JEANNENEY, Op. Cit. p. 427, note 173 et Louis NOGUERES, Op. Cit. p. 133.

¹⁵ Jean-Pierre AZEMA, De Munich à la Libération, 1938-1944, Paris, Points/Seuil, 1979, p. 74.

¹⁶ *Le Progrès de Bordeaux*, 23/06/1940.

¹⁷ Jean-Paul COINTET, Marcel Déat, Du socialisme au national-socialisme, Paris, Perrin, 1998, p. 162.

¹⁸ Selon le témoignage de Paul BAUDOUIN, Op. Cit., p. 204, Pétain aurait eu toutes les peines du monde à obtenir du Président de la République qu'il signe les décrets de nomination.

Par gratitude? Il est permis d'en douter. Par intérêt, oui mais lequel? On a évoqué la volonté de Pétain de renforcer son cabinet pour briser une nouvelle offensive des trois Présidents « candidats à l'émigration ». La thèse de l'appel au renfort est plausible¹⁹. Celle du souci de cohérence gouvernementale ne l'est pas moins, et complète plus qu'elle n'exclut la précédente. Pétain a pu se dire également que ce duo infernal serait moins dangereux à l'intérieur qu'à l'extérieur du gouvernement. Une façon donc de tenter de neutraliser ces deux agitateurs qui ont l'oreille de la majorité des parlementaires présents à Bordeaux. « Le dimanche 23 juin, vers midi, je fus convoqué chez le Maréchal, Boulevard du Président-Wilson, racontera Marquet lors de l'instruction²⁰. J'y rencontrais MM. Alibert et Laval. Le Maréchal me reçut et me dit : - L'armistice est acquis. Il faut remettre en ordre la maison France effondrée, vous ne me refuserez pas votre concours. »

C'est donc en qualité de ministres d'État que les deux leaders de la « Commune » de Bordeaux participent au conseil qui, après que Weygand lui ait retiré son grade de général pour insubordination, décide la radiation du colonel de Gaulle des cadres de l'armée. L'armistice entre réellement en vigueur le 25, date à laquelle Pétain prononce un discours se voulant à la fois une justification d'un armistice aux conditions sévères mais qui, selon lui, préserve l'honneur national, et un programme politique pour l'avenir invoquant notamment « la terre qui ne ment pas » : « Un ordre nouveau commence. (...) Votre vie sera dure. (...) Notre défaite est venue de nos relâchements. L'esprit de jouissance détruit ce que l'esprit de sacrifice a édifié. C'est à un redressement intellectuel et moral que, d'abord, je vous convie²¹. »

Dans son édition du 25, *Le Petit Parisien* publie les déclarations du nouveau ministre d'État : « L'ordre est avec les armées allemandes », tranche Marquet. La formule vichyste « Travail, Famille, Patrie » est déjà en germe à Bordeaux quand, à la faveur de l'avancée des troupes nazies, Marquet substitue à la devise des néo-socialistes : « Ordre, Autorité, Nation » - un nouveau triptyque mieux adapté aux circonstances. Le 26 juin, il s'adresse ainsi à la population bordelaise : « Mes chers concitoyens, depuis nos revers, vous vous êtes montrés dignes des traditions de la cité. Vous avez été accueillants pour les réfugiés, courageux sous les bombardements et confiants à l'égard du maréchal Pétain. Notre ville est comprise dans la zone qui sera occupée. Votre Conseil municipal fera son devoir. Je vous demande de conserver votre calme. Demain comme aujourd'hui, vos consignes seront : Discipline, Ordre et Dignité²². »

¹⁹ Thèse partagée notamment par Jean MONTIGNY, Edouard BARTHE et BENOIST-MECHIN.

²⁰ Archives nationales, 3W 245.

²¹ Jacques BENOIT-MECHIN, Op. Cit., p. 509.

²² Robert DUFOURG, Adrien Marquet devant la Haute Cour, Paris, éditions Janmaray, 1948, p. 35.

Le lendemain après-midi, Marquet est à nouveau convoqué par le Maréchal. Vraisemblablement à l'instigation de Laval, ce dernier lui demande de remplacer Charles Pomaret à l'Intérieur, dans le cadre d'un Cabinet plus restreint et plus homogène. Il accepte et justifie sa décision en des termes abondamment reproduits dans la presse : « Ce n'est pas la France qui a été vaincue. C'est un régime de facilité, d'opportunisme et de faiblesse qui s'est effondré. Je suis de ceux qui avaient prévu depuis plusieurs années cette catastrophe. Or, il y a des valeurs françaises et un ordre français. Il faut les définir non dans les mots mais dans les faits et les faire régner dans les esprits et dans les choses. Tel sera le sens de l'effort que j'entreprends avec la confiance de M. le maréchal Pétain²³ ».

Véritable condensé d'idéologie pétainiste où l'on retrouve les thèmes de la souffrance rédemptrice, du redressement moral, du culte de l'effort et de l'esprit de sacrifice. La suite relève de l'histoire de l'Occupation où Marquet s'illustrera comme premier ministre de l'Intérieur de l'État Français, intriguant dès juillet 1940 auprès des nazis pour remplacer Laval²⁴. Collaborationniste malchanceux, il s'abstiendra de toutes déclarations de politique générale à compter d'octobre 1942, trop tard toutefois pour éviter la prison de Fresnes, la Haute Cour et une peine de dix ans d'indignité nationale.

En conclusion, il n'est pas abusif de dire qu'Adrien Marquet a su profiter au mieux de sa position d'hôte providentiel d'un gouvernement en plein désarroi, que son action au sein de la « commune » de Bordeaux a fortement contrarié la formation d'un gouvernement en exil et que cette dernière a constitué une étape décisive dans le processus allant conduire à l'abandon de la République et à la mise en place du régime de Vichy.

²³ Le Matin, 29/06/1940, La France 28/06/1940.

²⁴ Archives nationales, 3W 247.

« J'attends les navires du retour, la maison des eaux, le jour limpide »

Albert Camus, L'été

Alain Vircondelet

Alain Vircondelet est écrivain, universitaire et biographe de grandes figures de la littérature, des arts et de la spiritualité. On lui doit notamment des ouvrages consacrés à Saint Exupéry, Marguerite Duras, Balthus, Blaise Pascal, Picasso, Arthur Rimbaud. Il est l'auteur de plusieurs travaux consacrés à Albert Camus: Camus, vérité et légendes (avec Catherine Camus, Le Chêne, 2001) et Albert Camus, fils d'Alger (Fayard, 2010, Prix Méditerranée de l'essai). Dans cet article, Alain Vircondelet s'est employé à analyser les relations qu'Albert Camus a entretenues avec la mer. Loin d'être une œuvre seulement philosophique à laquelle l'a réduite bien souvent la « doxa officielle », il a voulu esquisser l'idée que l'œuvre d'Albert Camus est en réalité intimement traversée par des courants plus secrets, dont la mer Méditerranée est « la seule image », recherchée, vitale et maternelle, souvent, hélas, aussi inaccessible que l'Étoile de Mallarmé.

Lour événement initiatique et à jamais inscrit dans sa mémoire. Expérience d'une genèse retrouvée qui accompagnera toute sa vie et son aventure d'écrivain.

Il faut imaginer la scène. À Alger, d'ordinaire, ses habitants ne voyagent guère : à quoi bon partir loin, même à une centaine de kilomètres, quand la mer est au pied de la ville, ourle ses côtes et offre des anses de rivages où l'on peut se baigner, retrouver la sensation confusément retenue en soi de l'origine du monde, du début de la vie, d'un bonheur englouti qui soudain resurgit ?

Mais la curiosité du jeune Camus est vive à cette époque. Tipasa est la ville mythique, ses ruines enchanteresses éblouissent, dit-on, de tant de beautés et de tant d'harmonie! Y aller, donc, rejoindre cette paix antique dont les poètes et les philosophes étudiés dans ses cours à la Faculté d'Alger lui ont donné le goût et le désir!

Pour s'y rendre, il faut prendre un car, inconfortable et poussiéreux, les billets

se prennent directement à la gare routière au moment du départ : pas besoin de prévoir le voyage, peu de voyageurs vont jusqu'au terminus, beaucoup s'arrêtent dans les petites localités qui ponctuent la route. Le voyage dure près de deux heures. Le car est poussif, les routes ne sont pas très confortables, mais le voyage est agréable. On longe des terres sèches bordées de joncs et de roseaux, des haies de figuiers de Barbarie ; une poussière ocre que le car a soulevée, brouille un peu le paysage. On croise des troupeaux de moutons, des Arabes en burnous de laine malgré la chaleur, et toujours l'étincellement de la lumière qui envahit tout, poudre d'or les terres et les maisons. Quand on arrive enfin, le chauffeur dit à Camus que c'est là, au bout du chemin, qu'il suffit d'y aller. Pas d'installations touristiques encore, la ville antique est offerte à tous, livrée à tous les regards, disponible à la visite.

C'est ainsi et c'est là que tout commence. C'est-à-dire dans cette juste collision entre la ville antique et le jeune étudiant. Celle qui va fonder sa philosophie puisée à sa fameuse « sensibilité méditerranéenne » fustigée par Sartre.

Auparavant, cette proximité avec la mer n'avait pas été intellectualisée, assimilée spirituellement ou même conceptualisée. Elle était simplement incarnée dans ses bains de mer, quand sa mère et sa grand-mère l'avaient laissé sortir sans surveillance, avec des amis du quartier de Belcourt. Ils descendaient alors les rues commerçantes vers la mer, rejoignaient le Jardin d'Essai, le traversaient. Tout autour d'eux, la profusion végétale du parc aux mille espèces rares, venues de toute l'Afrique et les allées de palmiers ployant sous les gerbes de dattes. Ils arrivaient enfin aux plages, en traversant la grande route dite « moutonnière ». Là, ils jouaient au football, pieds nus non pas dans le sable fin, celui que l'on trouvait sur d'autres rivages, blond et doré, le long du littoral, mais dans un sable grossier, fait de fines particules de graviers et de petits galets qui roulaient sous la plante des pieds, les aguerrissaient de toute douleur. Ils jouaient et se baignaient enfin, la mer devant eux, disponible, toujours, offerte et vaste. C'était cette vastitude que le jeune Albert avait d'abord aimée, elle lui donnait de l'air, lui qui quelquefois avait observé qu'il se sentait essoufflé quand il jouait trop longtemps. C'était toujours cette amplitude qu'il recherchait, tout comme celle à laquelle il accédait, comme une autre mer immense et généreuse, quand, échappant un temps au confinement et à la promiscuité de l'appartement de la rue de Lyon, il allait au balcon, qui courait tout du long, et là, levant les yeux, il « buvait », comme il disait, le ciel à pleines gorgées...

Aux Sablettes (c'était le nom de « sa » mer, car ici on ne disait pas « À quelle plage tu vas ? » mais « À quelle mer ? »), c'était la même impression d'ouverture vers un infini. Tout était ainsi vécu à Alger, que l'on soit pauvre ou riche, dans une sorte d'offrande donnée à toutes choses, les plantes, les fleurs, la mer, le ciel, les mots même, ce goût que les habitants de la ville avaient pour parler, raconter, polémiquer : « la tchatche », disaient-ils!

Rien n'était plus fort, plus heureux pour lui que d'aller se baigner en courant vers la mer, se jeter dans l'eau, d'un coup, dans de grands cris joyeux, et puis nager vers le large, bien après qu'il n'ait plus pied, mais là où il se sentait seul avec elle, la mer, dont il commençait à comprendre qu'elle avait quelque chose à voir avec les femmes : une impression voluptueuse, étrangère l'entourait, comme s'il était dans les bras d'une personne très douce, aimante, accueillante. Une sensation unique, inoubliée qui l'obligerait toujours à partir à sa recherche.

La mer donc, il la connaissait bien, entre douze et vingt années, il la fréquentait quasiment tous les jours. Même en hiver, il suffisait de longer le grand boulevard en front de port pour la voir, impassible ou « mauvaise », comme on disait, la sentir en lui, pénétrante et aimante et aussi la saluer, comme une divinité. À Alger, tous ses habitants connaissaient cette relation que tous entretenaient avec elle : elle faisait partie de leur vie et l'air qu'ils respiraient était empreint d'elle, saturée d'embruns salés qui se collaient parfois à leur peau, faisant une sorte de film blanchâtre sur leur visage.

Quand il décida d'aller à Tipasa pour la première fois, il comprit cependant ce que voulait dire une découverte. Quelque chose qu'il n'avait pas encore pu imaginer.

Il s'était avancé, cette matinée-là, dans le chemin de terre sèche qui menait à la cité antique. Il avait marché lentement, comme s'il allait vers une découverte précieuse et inconnue à laquelle il fallait apporter silence et ferveur.

Plus il avançait et plus la cité se découvrait à lui, mais pas totalement encore, il fallait passer à travers des fourrés de lentisques, des haies sauvages de roseaux, mais déjà des pierres apparaissaient, jetées en vrac, dans un chaos minéral qui le surprenait. Et puis, il emprunta un début d'allée, il devinait qu'elle allait conduire à la cité jusqu'au promontoire qui butait sur la mer, face au mont Chenoua, cette montagne qui s'affalait dans l'eau, comme une bête sauvage au repos. C'était une allée de thuyas, de tamaris et d'arbousiers, aux branches alanguies, et tout au bout, Camus avait découvert l'apparition. Ce dut être sûrement le premier mot qui lui vînt à l'esprit : une apparition, une vision inaugurale, où tout se reliait, la mer d'un bleu impeccable, un ciel d'une densité jamais rencontrée et la terre blonde où étaient posés les derniers restes d'un lieu magique. En lui, soudain, lui vint cette image d'un paysage intact, intouché, saisi dans sa mesure et dans son équilibre absolus, image qui deviendrait le repère de toute son œuvre, celle qui lui viendrait immédiatement à l'esprit aux heures sombres.

Car elles ne manqueraient pas, ces heures, où l'accableraient la maladie, le souffle vital qu'il sentait s'échapper de lui, la guerre, les combats clandestins, la guerre littéraire, les injures et les pièges tendus par ses propres amis, la guerre d'Algérie, et les amours insatiables, qui jamais ne le combleraient, jusqu'à cette route droite en Bourgogne où rien ne laissait présager un accident, sinon, une

sourde fatalité qui le poursuivait depuis longtemps déjà et l'empêchait même de recourir aux eaux baptismales. Il en avait conscience cependant, n'imaginait rien d'autre de plus purifiant que ces bains de mer dans la pureté du ciel de Tipasa, ces étreintes tièdes avec une mer donnée déjà aux hommes de l'Antiquité, et il se trouvait là, à présent, en ces mois d'été algériens, sur leurs traces, dans les mêmes eaux, dans le même lit de la mer. « Au printemps, Tipasa est habitée par les dieux », écrivit-il presque spontanément, ouvrant ainsi *Noces*, peut-être le plus juste de ses écrits, parce qu'il se savait là adopté par la « mère » Méditerranée, sans conditions et il recevait cette grâce comme une offrande, à lui faite : instant sacral qui resterait gravé en lui comme un recours, l'exemple même de ce que saint Augustin sur lequel il travaillait alors, appelait le Salut.

Tipasa était donc le Salut, la cité salvatrice qui, à la fois l'élèverait, le laverait de toute souillure et le placerait au-dessus de l'air vicié, dans les plus purs espaces de l'idéal. Car la mer, qui venait se couler entre les rochers, bordait « la cité heureuse », lui donnait « ici et maintenant », l'idée de l'éternité et de l'infinie liberté.

Très tôt donc, Camus a ressenti l'impression tenace et puissante que la mer jouerait un rôle déterminant dans savie, sa pensée, son œuvre à venir (tôt imaginée et conçue de manière quasi méthodique), et jusque dans sa langue. Car le fameux style camusien que d'aucuns ont encensé : la prose nette et sèche, et dont le plus bel exemple est résumé dans l'incipit de *L'Étranger*, n'est pas celui qu'ils croient. La langue de Camus est vibrante et dotée d'un souffle vaste, comparable à celui de la mer, il y revient toujours, et libère son lyrisme, sa ferveur, cette respiration méditerranéenne qui est la sienne, par nature... Ce style inaugure donc l'œuvre avec Noces et la clôt avec Le Premier Homme. C'est pourquoi Camus a tant aimé Char: il voyait en lui un frère non seulement d'armes, durant la Résistance, mais surtout un frère de cœur et de sang qui parlait la même langue que lui, et qui ne pouvait s'exprimer qu'en poète. La proximité choisie du Lubéron où s'était réfugié Char n'est pas innocente : la maison de Lourmarin était comme une enclave symboliquement « algérienne » où se mêlaient à la fois les sillages odoriférants de la route vers Tipasa et les ciels jaunes de la Kabylie : une image d'un âge d'or irrécupérable et désormais accessible uniquement par les mots et le cœur, maître-mot de la petite philosophie pratique de l'écrivain tant raillée par Sartre.

La mer à Tipasa est à la fois espace illimité et lieu originel. Admiration devant elle, émerveillement inaugural, et communion totale : cette alliance s'impose à lui comme un don sacré. Le lexique qui affleure spontanément à ses lèvres relève du langage religieux et biblique. C'est celui propre au baptême, à l'idée du Salut, à ce qui lave et purifie, dans la vibration du soleil. Dès le début de son expérience sensorielle à Tipasa, Camus a compris qu'il n'était pas un écrivain du pays natal. Mais bien plus que cela, l'écrivain d'un Empire dont Tipasa lui a donné les clés : à midi, à l'heure du partage, entre l'été ardent, la terre chaude et secrète, et le désert, les ruines qui trahissent la fragilité des civilisations, la mer et le vent sont

les grands espaces de la liberté qui donnent la faculté de respirer et de d'associer son souffle à la vaste respiration du monde.

Le spectacle de la mer « rassasie les deux soifs écrit-il, qu'on ne peut tromper longtemps sans que l'être se dessèche, je veux dire aimer et admirer ».

La mer pour Camus est synonyme de l'innocence retrouvée, reconquise. Il insiste toujours du premier livre au dernier, sur cette impression tenace de vivre, sous le soleil d'Alger ou d'Oran, les premiers matins du monde. Il le clame encore une fois dans *L'Été*, bien postérieur au texte des origines publié par l'éditeur Charlot, à l'enseigne évocatrice et symbolique : *Les Vraies Richesses*. L'expérience première, originelle, est alors vécue dans une solitude entourée de senteurs, de lumière et de sons qui crèvent le silence et forcent au lyrisme du cœur. La langue est difficile à maîtriser, à rejoindre les grammaires académiques et retrouve les voix des débuts, où affleurait seulement le chant :

« Dans la petite aube tiède, passées les premières vagues encore noires et amères, c'est un être neuf qui fend l'eau, si lourde à porter, de la nuit. Le souvenir de ces joies ne me les fait pas regretter, et je reconnais ainsi qu'elles étaient bonnes. Après tant d'années, elles durent encore, quelque part dans ce cœur aux fidélités pourtant difficiles. Et je sais qu'aujourd'hui, sur la dune déserte, si je veux m'y rendre, le même ciel déversera encore sa cargaison de souffles et d'étoiles. Ce sont ici les terres de l'innocence. ».

La présence charnelle de la mer exige de Camus une langue singulière, celle qu'il n'emploiera que pour elle, lorsqu'il reviendra vers elle. C'est une partition singulière, qu'il pourrait nommer « le chant du monde », comme Mahler ou Giono en avaient eu aussi l'ambition : réunir dans le même chant, le même souffle, cette ardeur et cette joie de vivre naïve (près de la naissance donc), cette ivresse et cette volupté qui l'accompagnent et auxquelles la mer rappelle : ses soupirs, ces succions qu'elle provoque quand elle se coule entre les rochers. Tout ce chant qu'accompagnent les sensations, organiques, tactiles, visuelles, gustatives, olfactives, dans le grand concert d'un monde « jaune et bleu où nous accueille le soupir odorant et âcre de la terre d'été en Algérie », lui donne « l'orgueil de (sa) condition d'homme ». Quand beaucoup pensent qu'il n'y a pas lieu d'en être fier, Camus s'insurge et affirme que, oui, « il y a de quoi : ce soleil, cette mer, mon cœur bondissant de jeunesse, mon corps au goût de sel et l'immense décor où la tendresse et la gloire se rencontrent dans le jaune et le bleu. C'est à conquérir cela qu'il me faut appliquer ma force et mes ressources. Tout ici me laisse intact ». Le plus souvent, ce sont les mêmes mots qui reviennent : intact, albaire, pureté, premiers jours du monde, la mer qui baigne la cité antique, les plages autour de Belcourt et de Bab-el-Oued, ou celles d'Oran : tout ce lexique offre la plus grande leçon de vie et de philosophie que l'on puisse donner. S'offrir « un jour de noces avec le monde » : telle est le but du voyage dans ce car brinquebalant, sur la route poussiéreuse d'Alger à Tipasa. Une bonne heure de voyage pour entrer dans la splendeur intacte du monde.

Il s'en souviendra toujours, en en faisant encore état dans les lettres qu'il écrira à Maria Casarès qui, en déesse solaire, partage elle aussi son langage et à Catherine Sellers, une autre déesse, mais de la profondeur des nuits : la mer revient toujours dans ses mots, lors des courtes visites qu'il fait à Alger pour voir sa mère et la Méditerranée tout à la fois.

Il y a ainsi dans toute sa vie des lieux et des dates qu'il faut lire comme des repères dans son existence, qui vont lui permettre aux heures lourdes de l'Occupation, comme à celles des querelles intellectuelles qui l'affecteront tant, comme des moyens de compenser la dépression et la souffrance du cœur qu'il éprouvera de manière croissante jusqu'à sa mort accidentelle.

On pense ainsi à la représentation théâtrale qu'il donnera en 1936, alors qu'il n'est encore qu'étudiant mais directeur d'une troupe de théâtre, à vrai dire, la grande vocation contrariée de sa vie. Il a 23 ans et il a réuni autour du Théâtre du Travail, un groupe d'amis, étudiants et révolutionnaires, des artistes aussi, des ouvriers et des militants de partis de gauche. Camus avait l'intention alors de créer un théâtre au service d'un objectif politique. Mais au-delà de ce projet, il voulait absolument préserver la qualité intrinsèque des œuvres qu'il entendait monter. Pour les débuts de son théâtre, il avait choisi un texte de Malraux pour lequel il avait la plus vive admiration. Il s'agissait du *Temps du Mépris*, dont il avait tiré une adaptation théâtrale. Il eut alors l'idée géniale de créer la pièce dans un lieu insolite: le dancing des Bains Padovani qui, en bas de Bab-el-Oued, longeant la mer, était, le jour un établissement de bains et le soir une salle de bal installée dans un cabanon sur pilotis, dominant la mer et les rochers qui la bordent. Le lieu était très apprécié des habitants du quartier et souvent les mères de famille passaient là leurs après-midis d'été sur la plage aménagée et surveillée, avec leurs enfants.

Malraux avait donné son consentement, en envoyant au jeune Camus qu'il ne connaissait pas mais qui l'avait convaincu un télégramme sur lequel il avait dicté un simple verbe à l'impératif : « Jouez ». « Si le miracle d'une communication totale de la scène à la salle existe, il se produisit ce soir-là », raconte un des témoins et amis de la troupe, Charles Poncet. Il faut imaginer la salle pleine à craquer au risque même de s'écrouler sous ses pilotis de bois, car la jeune troupe n'avait pas mesuré le succès ni limité le nombre de places. Du coup, les spectateurs, en surnombre, s'étaient installés sur les rebords des grandes baies vitrées toutes ouvertes. La mer ce soir-là, était « mauvaise », et le bruit des vagues se brisant sur les rochers en bas, entrait dans la salle et, sans couvrir la voix des comédiens amateurs, générait une menaçante rumeur très en lien avec le texte. La mer était au cœur du spectacle et jouait sa partition, « la voix des acteurs, rapporte encore Poncet, passait au début péniblement la rampe, finissait par se plier au rythme des vagues, alternant et s'équilibrant avec leur mouvement ».

De quel plus beau modèle Camus pouvait-il rêver ? La mer et son rythme mesuré et haletant, régulier répondait à la houle du texte qu'il avait su tirer du récit de Malraux. C'est ainsi qu'elle fut toujours sur son chemin de vie, infiniment présente, grande déesse de sa pensée et de son style.

Mais ce n'est pas tout. La plage des Sablettes, Tipasa, les Bains Padovani, mais encore toujours à Alger, cette maison qu'il loua avec deux de ses amies sur les hauteurs d'Alger, et qui dominait toute la baie. Il la surnomma *La Maison devant le monde* et en fit même un rare poème. Et de fait, construite dans le style des années d'après-guerre, cette villa avait le privilège d'être ouverte à la vastitude de la baie d'Alger, dont il avait déjà eu la révélation en allant au Balcon Raphaël, un belvédère naturel, là aussi au-dessus de la ville et qui offrait un paysage à couper le souffle. La mer, étale, devant les yeux des visiteurs, provoquait un sentiment de joie exaltante, qui, comme il l'écrivait, « descend du ciel vers la mer », et donnait la sensation à qui regardait le spectacle naturel, du bonheur ici-bas.

Les fins d'après-midi, il s'installait sur une chaise longue, sur la terrasse et s'offrait ainsi le plus beau des paysages : celui du ciel épousant la mer, sans autre témoin que lui-même, comme si le monde lui appartenait ou lui était offert comme une grâce. « Jours sans mesure » pourrait-il alors écrire...

Il porta ainsi toute sa vie future la trace de la mer infusée dans son corps à jamais. Son départ d'Alger qu'il jugea nécessaire, du fait de la guerre, le porta en France dès 1940. Devenant l'écrivain engagé que l'on sait, il semble que la mer soit devenue alors un motif moins sollicité. Il n'en est rien cependant : elle surgit, intacte, en 1942 avec *L'Étrange*r, en 1947 avec *La Peste*, puis reviendra en 1954 avec *L'Été*, et *L'Exil et Le Royaume* en 1957.

Elle bat à bas bruit, dans le corps de l'œuvre, comme lorsque « pour l'amitié », les deux protagonistes de *La Peste*, sortent enfin de la clôture de la ville et vont se baigner. Ils ôtent leurs vêtements et se baignent nus, dans cette mer tant désirée, source des sensations les plus charnelles. La mer est bien cette femme désirante avec laquelle ils s'unissent, et c'est le grand retour de ce libertinage heureux entre elle et lui, jamais abandonné. Le « pelage » de la mer caresse son corps, il l'épouse, en sent toute la douceur, et c'est une paix retrouvée, une onction sacrée qui lave et sauve encore une fois de toutes les souillures du monde, de toutes les pestes.

« J'ai grandi dans la mer, écrit-il, et la pauvreté m'a été fastueuse, puis j'ai perdu la mer, tous les luxes alors m'ont paru gris, la misère intolérable.

Depuis, j'attends.

J'attends les navires du retour, la maison des eaux, le jour limpide. Je patiente, je suis poli de toutes mes forces.

On me voit passer dans de belles rues savantes, j'admire les paysages, j'applaudis comme tout le monde, je donne la main, ce n'est pas moi qui parle. On me loue, je rêve un peu, on m'offense, je m'étonne à peine.

Puis j'oublie et souris à qui m'outrage, ou je salue trop courtoisement celui que j'aime. Que faire si je n'ai de mémoire que pour une seule image ?

On me somme enfin de dire qui je suis. "Rien encore, rien encore..." »

La mer, grand Tout et qui délivre de tout, et qui fait que sans elle, l'on n'est rien... C'est dans cette alternative tragique que se situe Albert Camus. Entre le *todo* et le *nada* mystiques des saints espagnols, qui ne sont *rien* sans leur Dieu, mais savent en leur for intérieur, qu'ils peuvent atteindre, seulement dans cet état du *rien*, le *tout*.

Camus l'athée et le fervent cependant, vénère « la seule image », celle d'une plage où enfant, il se livrait à la mer, et c'était à la fois un baptême et un sacrifice, une prière et un abandon.

Jamais la mer ne lâchera Camus, elle l'habitera constamment si l'on mesure la promiscuité qu'il a entretenue avec elle, en imaginant et en écrivant son chefd'œuvre, ou du moins, celui qu'il avait l'intention d'écrire mais que la mort ne lui laissa pas le temps d'achever. *Le Premier Homme*, imaginé depuis des décennies, quasiment à Alger, déjà, est le sujet majeur de son œuvre : « étage » de l'amour, il fallait bien passer par ceux de l'absurde et de la révolte avant de l'atteindre. La mer était là, présente, de toute éternité, et n'était pas impatiente. Elle lui laissait faire son œuvre, sachant qu'il reviendrait vers elle, et enfin reviendrait à ses « noces » originelles.

Ce qui se faisait lentement, se mûrissait comme un fruit. La mer réinvestissait l'histoire, reprenait corps à travers le récit de cette enfance qu'il écrivait lentement. Elle en était le sang. Il en rapportait l'écho, puis refermait le cahier, soigneusement glissé dans sa sacoche, celle-là même que l'on retrouva près de la voiture, ce 4 janvier fatal, où il perdit la vie.

La mer, disait déjà Paul Valéry en 1920, « toujours recommencée ». « Il faut tenter de vivre » avait dit encore le poète de Sète. La mer permet cette audace, selon lui, et « la vague en poudre ose jaillir des rocs »...

Pour Camus, il en fut de même. La mer fut sa trace et son écho, et lui permit d'accéder à la plus grande promesse de l'écriture, celle d'être à nouveau et à jamais relié aux « soupirs tumultueux du monde ».

La méditation du Moyen Âge à l'époque moderne : entre *devotio* et *contemplatio*

Cédric Giraud

Ancien élève de l'École nationale des chartes, Cédric Giraud est actuellement professeur de langue et littérature latines médiévales à l'université de Genève. Ses recherches portent sur l'histoire culturelle du Moyen Âge, notamment l'histoire de la spiritualité et la philologie latine. Ses publications récentes incluent Spiritualité et histoire des textes entre Moyen Âge et époque moderne. Genèse et fortune d'un corpus pseudépigraphe de méditations, Paris, Institut d'Études augustiniennes, 2016 et Écrits spirituels du Moyen Âge, Paris, Gallimard, 2019 (Bibliothèque de la Pléiade, n 643).

Pour les Occidentaux du début du xxi^e siècle, lorsque le mot de « méditation » est prononcé, l'on pense avant tout à une pratique dérivée du zen ou à des techniques considérées comme typiquement orientales, telles que la position du lotus et la récitation des mantras. Il faut cependant rappeler que les trois principaux monothéismes (judaïsme, christianisme, islam) connaissent eux aussi la méditation. Pour ces traditions religieuses, la pratique oscille entre la considération du monde créé pour mieux se rapprocher de Dieu et une extinction de toute pensée afin de s'unir à l'être suprême. Entre contrôle des pensées et union mystique, le christianisme médiéval a lui aussi développé sa propre tradition de la *meditatio*, sous la forme de pratiques spirituelles, mais aussi d'un genre littéraire spécifique¹. L'originalité de cette tradition médiévale consiste à s'appuyer sur la lecture des textes plutôt que sur une pratique physique et à faire du Christ la référence centrale de l'exercice méditatif.

Sur la méditation, je me permets de renvoyer à C. Giraud, Spiritualité et histoire des textes en Moyen Âge et époque moderne. Genèse et fortune d'un corpus pseudépigraphe de méditations, Paris, 2016; voir aussi les notices d'E. von Severus et A. Solignac, « Méditation. I De l'Écriture aux auteurs médiévaux », Dictionnaire de spiritualité, 10, 1980, Paris, col. 907-914, et de T. H. Bestul, « Meditatio/Meditation », The Cambridge Companion to Christian Mysticism, éd. A. Hollywood et P. Z. Beckman, Cambridge, 2012, pp. 157-166.

Le siècle d'Abélard, souvent qualifié de « Renaissance du XII° siècle », fut celui de l'avènement d'un genre littéraire nouveau, la méditation. Certes, dès le désert égyptien des premiers siècles chrétiens, les moines pratiquent un exercice de « rumination » du texte biblique qui recevait déjà le nom de méditation². Mais la nouveauté médiévale tient au fait que l'exercice de méditation, dans lequel le corps est soumis à la concentration de l'esprit, se détache de plus en plus de la Bible pour mettre le fidèle en rapport avec Dieu par l'intermédiaire du Christ.

Au point de départ de cette mutation, se trouve le milieu des clercs réguliers qui cherchent à mettre en pratique un christianisme plus exigeant. En effet, dans le contexte de la Réforme grégorienne aux xıe-xııe siècles, se fait jour chez les réguliers une attention marquée pour la vie intérieure des clercs et des laïcs. Cet intérêt entraîne alors la rédaction de textes méditatifs qui visent à diffuser la pratique de l'introspection dans toutes les couches de la société. Parallèlement au développement de la confession personnelle, de courts ouvrages font ainsi de la maîtrise des pensées le but de la méditation : méditer revient alors à contrôler le flux, parfois désordonné, des pensées pour mieux les mettre en adéquation avec la foi chrétienne.

En ce sens, la pratique méditative est à mettre en rapport avec le concile œcuménique de Latran IV (1215) que convoque le pape Innocent III (1198-1216) et qui rend la confession et la communion obligatoires au minimum une fois par an et de préférence aux trois grandes fêtes de Noël, Pâques et Pentecôte³. Le développement de ces pratiques découle d'une nouvelle exigence des autorités religieuses, celle qui consiste à mettre en avant la nécessaire pénitence du chrétien. C'est cette pénitence qui est recherchée dans la confession lors de laquelle le chrétien doit avouer ses fautes pour ensuite s'en repentir et effectuer une peine expiatoire sous forme de prières, de pèlerinage ou d'aumône. Ce contrôle social qu'exerce l'Église sur les fidèles assure le succès de formes littéraires nouvelles comme les traités à l'usage des confesseurs ou les œuvres méditatives destinées à former les fidèles à l'examen personnel.

Le Moyen Âge transmet ainsi à l'époque moderne un corpus de textes méditatifs qui seront l'objet de toutes les attentions, à la fois de la part des éditeurs mais aussi des auteurs spirituels depuis la Renaissance jusqu'au XIX^e siècle⁴. Pour comprendre ce que signifiait méditer aux époques anciennes, il faut commencer par présenter ce corpus médiéval de textes méditatifs qui sera lu de manière

² A. de Vogüé, « Les deux fonctions de la méditation dans les Règles monastiques anciennes », Revue d'histoire de la spiritualité, t. 51, 1975, pp. 3-16.

³ Voir R. Foreville, Les conciles de Latran I, II, III et de Latran IV: 1123, 1139, 1179 et 1215, Paris, 2007.

⁴ Une partie de ce corpus a été rassemblée et traduite par mes soins dans un volume récent : Écrits spirituels du Moven Âge, Paris, Gallimard, 2019 (Bibliothèque de la Pléiade, n° 643).

continue à l'époque moderne, pour ensuite étudier les rapports qu'entretient à l'époque moderne la méditation avec la dévotion et avec la contemplation.

1. L'héritage du Moyen Âge latin

C'est au moine bénédictin Anselme de Cantorbéry (1033-1109) que nous devons le premier fleuron de la littérature méditative. Son recueil de *Prières et Méditations*, formé de trois méditations, dix-neuf prières et un prologue, fait accéder la méditation au statut d'exercice spirituel à part entière qui fait de l'âme de chaque lecteur le lieu d'une rencontre avec Dieu⁵. Cette véritable « invention de l'intériorité » s'appuie sur une lecture méditative, sorte de libre parcours dans le texte. Il s'agit de susciter l'émotion et la conversion à l'aide d'une prose latine raffinée. La qualité doctrinale et littéraire de l'ensemble en fit d'ailleurs un des textes de langue latine médiévale les plus diffusés (on compte une centaine de manuscrits connus), les plus lus et les plus imités, y compris en langue vernaculaire.

Sur le modèle d'Anselme, un moine, sans doute cistercien, composa un recueil de *Méditations* dans la seconde moitié du XII^e siècle, tout en l'attribuant à Bernard de Clairvaux (1090-1153) dont il voulait rendre accessible la spiritualité⁶. Celui que la critique historique appelle désormais le pseudo-Bernard entendait généraliser chez les clercs de son temps la pratique du « Connais-toi toi-même » de Socrate et de l'examen de conscience. À le lire, méditer permet de comprendre que Dieu habite en l'homme ; mieux, que les facultés humaines (mémoire, intelligence, volonté) correspondent aux trois personnes de la Trinité (Père, Fils, Esprit saint). De façon corrélative, la méditation doit ainsi aider l'homme à faire son salut, en chassant l'ombre – le texte évoque la misère humaine, insiste sur les peines infernales – au profit de la lumière – il décrit la miséricorde divine et des joies célestes. L'ouvrage a plu aux clercs, mais aussi aux laïcs : il en existe encore plus de 600 manuscrits actuellement conservés dans toute l'Europe, et au Moyen Âge, il est présent dans les bibliothèques les plus diverses, même les plus modestes.

La même tendance vulgarisatrice caractérise l'autre grand texte méditatif à succès du Moyen Âge : les *Soliloques* (dits du pseudo-Augustin) connus par quelque 500 manuscrits médiévaux. Cette œuvre, composée par un chanoine

⁵ Sur l'œuvre méditative d'Anselme, voir A. Wilmart, Auteurs spirituels et textes dévots du moyen âge latin, Paris, 1932, rééd. 1971; J.-F. Cottier, Anima mea. Prières privées et textes de dévotion du Moyen Âge latin, Turnhout, 2001.

⁶ R. Bultot, « Les Meditationes pseudo-bernardines sur la connaissance de la condition humaine. Problèmes d'histoire littéraire », Sacris erudiri, 15, 1964, pp. 256-292 et Id., « Encore les Meditationes pseudo-bernardines », Sacris erudiri, 16, 1965, pp. 425-427; C. Giraud, Spiritualité et histoire des textes, pp. 155-170.

prémontré d'Auxerre, est un « remake » des *Confessions* d'Augustin (354-430 ap. J-C.), avec la suppression des éléments biographiques du texte originel? Sous la forme d'un dialogue intérieur, le livre se donne pour objectif de permettre à chaque lecteur de méditer en découvrant Dieu par une série d'élévations ardentes qui mêlent les considérations théologiques à la prière.

Cet essor inédit des textes méditatifs ne peut se comprendre qu'en prenant en compte le fonctionnement interne des nouveaux ordres monastiques médiévaux et modernes. Chez les Chartreux et les Cisterciens, l'emploi du temps des moines ménage de grandes plages de temps libre, utilisées pour la pratique d'exercices spirituels de plus en plus individualisés. Cela est aussi le cas à l'époque moderne puisque les ordres religieux alors rénovés (on pense par exemple au Carmel ou à la Visitation) insistent tous sur la place de la vie intérieure dans le déroulement des journées. Et de fait, le déroulement de ces exercices est formalisé avec une précision remarquable par les spirituels du Moyen Âge qui transmettent aux hommes de l'époque moderne une véritable pédagogie de la vie intérieure. Pour le prieur de la Grande Chartreuse, Guigues II (1114-1193), la vie intérieure est structurée selon quatre degrés de progression (lecture, méditation, prière et contemplation), qui forment comme autant de plats composant un menu spirituel: « La lecture apporte pour ainsi dire la nourriture solide à la bouche; la méditation la mastique et la broie ; la prière en trouve la saveur ; la contemplation est la douceur même qui réjouit et donne des forces »⁸.

2. Méditation et dévotion

Le succès considérable de la méditation et des œuvres méditatives s'explique par l'influence de la *Devotio moderna*⁹. À partir de la fin du XIV^e siècle, la *Devotio moderna*, qui entend mettre la spiritualité à la portée du plus grand nombre,

⁷ Augustin est, par ailleurs, aussi l'auteur de Soliloquia en deux livres. La diffusion des Soliloques authentiques fut au moins deux fois moindre, et les deux textes n'ont pas grand rapport hormis le titre. Une traduction récente rassemble les deux ouvrages : Saint Augustin et l'Anonyme médiéval : Soliloques, éd. D. Marianelli, Paris, 1999.

⁸ Guigues II, Lettres sur la vie contemplative (L'échelle des moines), Douze méditations, éd. E. Colledge et J. Walsh, Paris, 1970, p. 86.

⁹ M. Goossens, « Méditation. II. Les méthodes dans la spiritualité chrétienne. 1. La Devoio moderna », Dictionnaire de spiritualité, t. 10, Paris, 1980, col. 914-919; T. Kock, Die Buchkultur der Devotio moderna. Handschriftenproduktion, Literaturversogung und Bibliotheksaufbau im Zeitalter des Medienwechsels, 2º éd., Francfort, 2002; N. Staubach, « Die Meditation im spirituellen Reformprogramm der Devotio moderna », Meditatio - Refashioning the Self. Theory and Pratice in Late Medieval and Early Modern Intellectual Culture, éd. K. Enenkel et W. Melion, Boston, 2011, pp. 181-207.

codifie de plus en plus précisément les exercices méditatifs selon des schémas qui influenceront les ordres religieux modernes, notamment les Jésuites. Par exemple, chez le chanoine bruxellois Jean Mombaer (1460-1501), la méditation devient une échelle formée de 23 degrés que l'esprit doit parcourir en trois grandes étapes (« degrés préparatoires », « degrés d'avancement », « degrés de conclusion ») qui font appel à la mémoire et à l'affectivité. Chaque degré constitue un moment précis de la méditation, depuis la préparation (se couper du monde extérieur pour mieux se recueillir) jusqu'à la conclusion (se rappeler tout le cours de l'exercice)¹⁰. La méditation devient alors extrêmement méthodique et s'apparente à un parcours guidé dont voici les différentes étapes : l'âme commence tout d'abord par la question (quaestio) à se demander ce à quoi elle pense et ce à qui il lui faut penser. Puis viennent les deux degrés préparatoires : le rejet (excussio) de ce à quoi il ne faut pas penser et le choix (electio) de ce qu'il faut choisir de penser. Suivent les degrés d'avancement propres à l'esprit avec le souvenir (com*memoratio*) qui est la pensée de la réalité choisie pour la méditation, la considération (consideratio) qui est l'attachement par la pensée à cet objet, l'attention (attentio) qui est la parfaite considération, l'explication (explanatio) qui détaille les objets médités, le traitement (tractatio) qui développe les objets médités. Suivent les degrés du jugement ou de l'intellect : l'estimation (dijudicatio) qui consiste à porter un jugement sur l'objet médité, la confirmation (causatio) qui stabilise le jugement porté, la rumination (ruminatio) qui est le rappel de ce qui précède pour parvenir à le goûter. Suivent les degrés d'avancement propres à la volonté et à l'affectivité : la dégustation (*gustatio*) qui consiste à se sentir touché, la demande (quaerela) qui exprime l'impatience, l'option (optio) qui est le désir de posséder, la confession (confessio) qui est la reconnaissance publique de la vérité, l'oraison (oratio) qui est la demande faite à Dieu, la mention (mensio) qui rassemble les prières faites, l'obsécration (obsecratio) qui est la prière qui prend Dieu à témoin, la confiance (confidentia) qui repose sur la connaissance du bien. Viennent enfin les degrés finaux : l'action de grâces (gratiarum actio) qui remercie pour les biens reçus, la recommandation (commendatio) qui est le repos du désir ayant obtenu ce qu'il voulait, la permission (permissio) qui remet à Dieu toute la volonté propre. Reste un degré ultime, la complexion (complexio) qui consiste à se rappeler tout ce qui précède¹¹. Or, dans ce parcours ordonné, la lecture des textes médiévaux tient une place de choix. Il est donc logique que les

¹⁰ Nous utilisons l'édition donnant l'œuvre dans sa version complète: Jean Mombaer, Rosetum exercitiorum spiritualium et sacrarum meditationum, éd. Léandre de Saint-Martin, Douai, Baltazar Bellère, 1620. La meilleure présentation de l'auteur et de son œuvre demeure la monographie de P. Debongnie, Jean Mombaer de Bruxelles, abbé de Livry, ses écrits et ses réformes, Louvain-Toulouse, 1927.

II J. Mombaer, Rosetum, pp. 471-499.

jésuites, qui héritent en large partie de la *Devotio moderna*, soutiennent l'impression et la diffusion des textes méditatifs médiévaux¹².

Cet encouragement se traduit par la multiplication des livres de dévotion consacrés à la méditation. Composées en latin, en langue vernaculaire ou traduites du latin, ces œuvres envahissent les bibliothèques, même celles des simples gens, comme les marchands ou les artisans. Que ce soit dans les bibliothèques princières qui comptent plusieurs centaines de volumes ou celles plus modestes renfermant une dizaine d'exemplaires, on retrouve au moins un texte de méditation. En ce sens, le passage du manuscrit à l'imprimé ne constitue pas tant une rupture qu'un élargissement de la pratique méditative : grâce à l'imprimerie, le répertoire littéraire méditatif issu du Moyen Âge connaît une seconde jeunesse dès le xvi^e siècle, et durant toute la période moderne. En promoteurs infatigables de l'exercice, les Jésuites rééditent alors les textes de méditation composés au Moyen Âge dont dépendent aussi les Exercices spirituels d'Ignace de Loyola. En effet, Ignace de Loyola reprend au Moyen Âge l'idée d'un parcours guidé tel qu'on l'a vu chez Jean Mombaer. La différence est cependant que le jésuite organise son cycle de méditation sur une retraite de quatre semaines là où les auteurs du moyen âge intégraient ces exercices au cours de la vie quotidienne.

L'exemple le plus frappant de cette reprise du legs médiéval est celui du professeur Henri de Sommal (1534-1619) : héritier de la *Devotio moderna* et éditeur de l'*Imitatio Christi* en 1599, il publie en 1608 une anthologie qui contient les textes d'Anselme de Canterbury, du pseudo-Bernard et du pseudo-Augustin, et qui connaît plus d'une centaine de rééditions pendant plusieurs siècles¹³. Cette promotion de la méditation impose évidemment d'adapter les textes médiévaux qui sont désormais lus et utilisés dans un nouveau contexte. Ainsi, dans l'épître servant de préface à son édition, le jésuite Sommal supprime le mot même de « méditation ». Il le remplace par celui de « dévotion » qui, selon Sommal, devient l'alpha et l'oméga de la vie spirituelle. Un an avant la parution de l'*Introduction à la vie dévote* de François de Sales, Sommal fait de la dévotion un synonyme de la perfection chrétienne, c'est-à-dire de l'état du chrétien uni à Dieu. La dévotion sert même à définir la nature humaine, dès lors que son absence réduit l'homme à la condition animale :

¹² Sur le contexte éditorial et les jésuites, voir M. von Habsburg, Catholic and Protestant Translations of the Imitatio Christi, 1425-1650, from Late Medieval Classic to Early Modern Bestseller, Burlington, 2011. Sur la méditation chez Ignace de Loyola et les jésuites, voir C. Belin, La conversation intérieure. La méditation en France au XVII siècle, Paris, 2002, pp. 85-98.

¹³ G. Meessen, « Sommal (Sommalius), Henri de », Diccionario histórico de la compañía de Jesús, biográfico-temático, t. 4, Rome-Madrid, 2001, pp. 3606-3607. Pour la liste des œuvres de Sommal, voir C. Sommervogel, Bibliothèque de la compagnie de Jésus, t. 7, Bruxelles-Paris, 1896, col. 1376-1382.

« Retire la dévotion à l'homme, que sera-t-il, je te prie, sinon un animal faible et désarmé pour mener toute lutte ? » $^{\rm t_4}$

Sans qu'il le dise explicitement Sommal possède donc une conception thomiste de la « dévotion » : pour le jésuite comme pour saint Thomas d'Aquin, la dévotion est le premier acte de la vertu de religion qui subordonne l'homme à Dieu.

De plus, pour ce jésuite formé par Ignace de Loyola, la vie spirituelle relève d'un combat moral qui requiert énergie et effort de la part du chrétien et oppose en deux camps irréconciliables *devoti* et *indevoti*. Sur cent hommes dévots considérés pendant deux ans, deux à peine sont susceptibles de tomber dans le péché mortel :

« Il ne sera pas difficile de le montrer avec un exemple très clair. Si en effet tu me présentes cent hommes doués de dévotion, j'en trouverai à peine deux, en l'espace de deux ans, pour tomber dans le péché mortel. Mais pour autant d'hommes privés de dévotion, je ne saurais affirmer la même chose ». 15

La métaphore de la sélénite permet ainsi à Sommal de définir la vie spirituelle par la seule dévotion : similaire à la pierre orientale qui brille selon l'éclat de la lune, le bon chrétien reçoit sa lumière de la dévotion et porte ainsi du fruit dans tous les états de la société :

« Je ne vois aucune comparaison plus adaptée que de comparer l'homme dévot à la sélénite. C'est une pierre et une gemme très noble qui naît en Perse ou en Arabie. Son éclat croît quand la lune croît et lorsque celle-ci décroît, la pierre décroit également par un nouveau miracle de la nature. Pareillement, l'homme dévot voué aux actions pieuses croît en piété et en éclat dans son âme, lorsque sa dévotion croît »¹⁶.

¹⁴ Henri de Sommal, Divi Aurelii Augustini Hipponensis episcopi Meditationes... m. s. exemplaria emendata et in meliorem ordinem distributa, Lyon, Pierre Rigaud, 1610, f. ā2v: « Tolle ab homine devotionem, quidnam (obsecro) is erit, nisi animal quoddam, ad omne ineundum certamen imbecillum ac inerme? ».

¹⁵ Éd. cit. f. ā2v-3r: « Exemplo luculentissimo id commonstrare haud difficile erit. Si mihi etenim centum homines devotione ornatos obtuleris, vix ex eis duos, toto biennii discursu, in mortale crimen aliquod lapsos inveniam. Si vero totidem indevotos, equidem de illis tantundem affirmare non ausim ».

¹⁶ Éd. cit., f. āʒr: « « Quare nihil accomodatius habere videor, cui virum devotum comparem, selenite qui lapis est et gemma quaedam in Perside sive Arabia nascens haud quidem ignobilis, cujus, cum crescente luna, candor accrescit, et cum decrescente, pari quodam passu, novo naturae miraculo decrescit. Eadem etiam ratione vir piis rebus addictus, pietate et quodam animi candore crescit, crescente devotione » (en référence à Aucustin, De civitate Dei, 21, 5, éd. B. Dombart et A. Kalb, Turnhout, 1955, p. 765, l. 30-32).

Le livre de méditation reçoit ainsi un but pratique qui reflète fidèlement les pratiques pédagogiques à l'honneur dans les collèges jésuites fréquentés par Sommal : par la lecture spirituelle, le chrétien devient l'agent de sa propre conversion et un foyer de rayonnement pour la foi catholique. Nous sommes donc en présence d'une conception volontariste de la vie intérieure qui est centrée sur la dévotion, comprise comme l'offrande de la volonté. Une telle acception de la dévotion coexiste avec la teneur affective des textes méditatifs. Le succès considérable de cette édition s'explique sans doute par sa spécialisation dans le genre des méditations et par la grande liberté d'utilisation qu'elle favorisait. En effet, le mot de « dévotion », dans sa généralité, a été choisi sans doute par Sommal, non par dépréciation pour celui de méditation, mais parce que le mot de « dévotion » ne prescrivait pas au lecteur la manière de s'approprier l'ouvrage et favorisait toutes les utilisations. De plus, l'édition profita sans nul doute d'avoir été imprimée à Douai par Balthazar Bellère (1564-1639)¹⁷. Important centre d'études grâce à l'université fondée en 1563, lieu de refuge pour les catholiques persécutés en Grande-Bretagne, la ville était un foyer de diffusion à l'échelle européenne. Balthazar Bellère fut, en outre, un libraire soucieux de faire connaître largement sa production en pratiquant le troc avec ses confrères français et allemands.

D'un point de vue pratique, ces textes étaient utilisés par les laïes de manière très souple : le petit format de la plupart des éditions fait de ces volumes de véritables « livres de poche », destinés à la lecture personnelle au cours de la journée, y compris pendant la messe. Les textes, selon les cas, ont pu être récités à haute voix comme une prière ou lus à voix basse ou encore en silence. Le recueil pouvait donc s'adapter à toutes sortes de lectures qui en faisaient un manuel permettant l'acquisition des vertus, comme y invite la préface de Sommal, ou bien une invitation à une vie spirituelle toute d'effusions, comme y incite la lecture des textes médiévaux eux-mêmes. Cette ambivalence permit au recueil de survivre à l'ère du soupçon qui marque la mystique pendant la seconde moitié du xvII° siècle et qui culmine dans la condamnation du quiétisme et de Fénelon¹⁸. Traversant les siècles, le corpus méditatif latin édité par Sommal connaît dans l'Europe catholique une vogue continue jusqu'au début du xx° siècle.

¹⁷ A. Labarre, « Les imprimeurs et libraires de Douai aux XVI° et XVII° siècles », Liber amicorum Leon Voet, éd. F. de Nave, Anvers, 1985, pp. 241-260, et Id., « Les catalogues de Bathazar Bellère à Douai », Gutenberg Jahrbuch, 1980, 55, pp. 150-154. Deux frères du libraire entrèrent d'ailleurs dans la compagnie de Jésus.

¹⁸ F. Trémolières, « Haine de la méditation ? Notes sur les enjeux d'une querelle théologique », Rivista di storia et letteratura religiosa, t. 41-3, 2005, pp. 537-553.

3. Méditation et contemplation

Parallèlement à cette assimilation de la méditation à la dévotion, le premier âge moderne vit aussi la mise en parallèle entre la méditation et la contemplation¹⁹. Or, l'un des apports de la spiritualité de l'âge moderne consiste à simplifier les degrés de progression spirituelle en les réduisant à deux états : méditation et contemplation. La formulation la plus nette de cette réduction est fournie par le carme déchaussé Thomas de Jésus (1564-1627) qui résume bien sur ce point la doctrine spirituelle de l'école carmélitaine :

« En outre méditation et contemplation diffèrent car la première cherche non sans peine la vérité, la contemplation pénètre et déguste la vérité une fois celle-ci trouvée. (...) La méditation se porte habituellement jusqu'aux portes de la vérité, quand la contemplation entre à l'intérieur. La contemplation considérée absolument est appelée simple regard de l'âme »²⁰.

Dans cette perspective héritée de saint Jean de la Croix, méditation et contemplation sont hiérarchisées et même opposées, car l'incapacité à méditer devient un signe d'entrée dans la vie contemplative. En ce sens, chez certains spirituels de l'époque moderne, la méditation devient un obstacle aux plus hauts états de la vie intérieure. Ces adeptes de la contemplation rigidifient les cadres hérités du Moyen Âge : les auteurs médiévaux faisaient de la méditation la préparation à l'oraison mentale (contemplation) par inclusion des états spirituels les uns dans les autres : l'oraison contenait ainsi la méditation comme deux cercles concentriques sont inscrits l'un dans l'autre. À l'opposé, certains spirituels de l'époque moderne font de méditation et oraison mentale deux réalités séparées voire opposées.

Comment les éditeurs de notre corpus méditatif médiéval ont-ils affronté cette difficulté ? Nous prendrons l'exemple de deux éditeurs actifs dans la seconde moitié du xvi^e siècle : Jean Guytot, secrétaire ordinaire du duc de Lorraine Charles III (1543-1608) et Jacques Tigeou, théologien renommé et chanoine de Metz en 1567²¹.

Une première habileté consiste à assimiler la méditation à la contemplation, ce qui coupe court à tout débat et permet de poser la valeur surnaturelle de la méditation. Guytot, pour mieux mettre en valeur la méditation chrétienne qu'il

¹⁹ Sur ce débat, voir S. Stroppa, « L'ars meditandi nel seicento mistico », Rivista di storia et letteratura religiosa, t. 41-3, 2005, pp. 515-536.

²⁰ Thoma a Jesu, De contemplatione divina, Anvers, 1620, l. I, cap. I, p. 5: « Differunt praeterea meditatio et contemplatio, quia illa quaerit non sine labore veritatem, contemplatio inventam penetrat ac degustat. (...) Meditatio ad veritatis januas devenire solet, contemplatio vero ad interiora ingreditur. Contemplatio deinde absolute considerata dicitur simplex animi intuitus ».

²¹ A. Cullière, Les écrivains et le pouvoir en Lorraine au XVf siècle, Paris, 1999.

appelle contemplation, l'oppose à la méditation philosophique qu'il assimile à une méditation païenne. Il existe, selon lui, une différence fondamentale de nature entre les deux contemplations. Il reconnaît à la contemplation des philosophes de parvenir à la connaissance de certains attributs divins (unité, infaillibilité, infinité et providence), mais il en borne la portée, puisqu'elle demeure une connaissance imparfaite obtenue par un labeur humain :

« Pour acquérir la certitude des choses (pour la cognoissance desquelles ils travailloient d'une continuelle spéculation) ils employoyent toute la force et dextérité de leur esprit : aussi s'appelloyent ils singuliers amateurs et curieux observateurs de la vérité, au moyen qu'en l'acquisition de la science consistoit toute leur estude et labeur. Or, est il que l'utilité et le fruit de la vraye méditation ne gist point en la seule cognoissance des choses, ains en la très parfaicte appréhension d'icelles de laquelle demourant frustrez et privez, impropre et vaine estoit toute leur contemplation, car la vraye et parfaicte, c'est une certaine et non douteuse appréhension d'esprit, dont s'ensuit que véritablement leur méditer estoit plutost considérer les choses, que proprement les contempler »²²

Ici, Guytot vise explicitement les philosophes païens de l'Antiquité et notamment Aristote dont la philosophie naturelle a été reçue avec ambivalence par l'Église depuis le Moyen Âge²³. Ce topos – les païens en connaissant le monde naturel ont manqué de connaître le monde surnaturel de la grâce – permet de mettre en valeur la perfection de la contemplation chrétienne qui rend humble et contemple les objets les plus hauts. En effet, la contemplation chrétienne se caractérise par la considération de la divinité de Jésus-Christ. Selon Guytot, méditation et contemplation surnaturelle sont ainsi identiques, car c'est Dieu lui-même qui fournit les lumières propres à cette contemplation selon un processus d'union :

²² J. Guytot, Les méditations des zélateurs de piété recueillies de plusieurs et divers livres des saincts et anciens Pères, avec autres méditations prinses en la librairie Sainct Victor lez Paris, Paris, Pierre L'Huillier, 1568, préface.

[«] Pour mieux vous faire entendre (Lecteurs tres-debonnaires) l'intention et le but de tous nos saincts autheurs, il m'a semblé bon vous dresser ce petit advertissement, à fin de vous donner à cognoistre que leurs méditations en sont aucunement semblables aux contemplations des philosophes ethniques et gentils, d'autant que iaçoit qu'il se proposassent une fin grandement louable et excellente qui est la sapience, par laquelle nous communiquons avec les plus nobles et excellentes substances spirituelles, qu'Aristote appelle intelligences, et que par continuelle méditation ils ayent pénétré les mouvements des cieux, cogneu les causes et principes de natures, descouvert les plus occultes et cachez secrets d'icelle, voire et qui plus est en la cognoissance de Dieu avec une lumière de nature par l'ordre et la disposition qu'ils voyoient estre és créatures et en ceste universelle qui leur faisoit bien cognoistre que Dieu estoit in, infaillible, infiny, souverain monarque et modérateur de toutes choses qu'il regissoit par sa divine providence et bonté. » (Ibid.)

« Car celuy qui est ravy en ceste saincte méditation de l'âme est si proche de Dieu, que par le lyen de charité il est un avec luy, en la cognoissance de sa majesté (...) pour habiter en l'heureuse jouissance de la délectation céleste, tellement qu'encores enfermé en la prison de ce passible corps morte, s'eslève néantmoins jusques au ciel, pour y contempler l'architecteur de ce grand univers²4 ».

La méditation assimilée à la contemplation surnaturelle devient l'autre nom de la perfection chrétienne. Fermée à la raison humaine, la voie contemplative était réservée à l'affection, elle-même guidée par la grâce divine. À l'homme, il n'appartenait que de se purger des vices et d'attendre dans l'espérance la récompense divine. Dans ces conditions, le modèle proposé par Guytot n'avait aucun rapport, hormis le nom, avec ce que les traités méthodiques contemporains, pullulant sous l'influence des jésuites, nommaient méditation. La lecture des méditations traduites par Guytot devait mener à une retraite intérieure dans laquelle l'esprit s'élevait depuis la considération des grâces accordées par Dieu jusqu'à l'admiration de ses perfections culminant dans le don du salut. L'âme devait alors faire retour sur elle-même pour considérer sa misère en un mouvement d'humilité qui lui donnait accès à Dieu²⁵. Cet élan de l'âme débouchait sur une prière faite de componction et d'espérance, selon une structure qui n'était pas sans rappeler la structure des prières anselmiennes²⁶. Pour Guytot, le passage de la prière à la « félicité contemplative » se faisait sans heurt, car la dévotion entrainait per se et par un acte d'espérance une communication divine²⁷.

²⁴ Ibid.

^{25 «} Ayant donques faiet en vostre cœur ceste chrestienne protestation, vous viendrez à une recognoissance des infirmitez de ce qui peut estre en vous de fragile et humain, joincte à un abaissement, humilité et mespris de vous mesme, pour avec iceluy (louant et magnifiant son excellence) avoir seure entrée et franc accès devant son infinie grandeur » (*Ibid.*, f. 460r-v).

^{26 «} Or estant ainsi vostre âme préparée sans charge quelconque de ce qui est du corps, vous prendrez hardiment la hardiesse et vous encouragerez d'eslevez là-haut votre esprit, laissant librement aller vostre âme meue d'un zèle bouillant et tout enflammé de dévotion pour se reposer au giron de sa toute puissance, tout ainsi que le disciple bien aimé s'appuya sur la poitrine de son seigneur et maistre le jour qu'il précéda sa glorieuse mort et passion, et en luy ouvrant plainement l'intérieur de vostre conscience, pourrez-vous escrier avec le Psalmiste : 'ha Seigneur Dieu et père très béning, qu'est-ce que de l'homme duquel vous avez eu si bonne souvenance ?' [Ps. 8, 5] Hélas je recognois mon infirmité estre telle (éternelle bonté) que tout ce qui procède de moy est imparfaict et périssable, et que le bien que je puis avoir vient de vostre saincte libéralité » (*Ibid.*, f. 460v-461r).

^{27 «} Certainement il ne vous faut aucunement défier (Madame) qu'en ceste fervente dévotion Dieu ne se communique du tout à vous, et ne vous face bien amplement cognoistre (en jouissance de ses cachez et plus occultes secrets) les beaux et excellents fruits de la félicité contemplative » (*Ibid.*, f. 461r-v).

Une tactique semblable est employée par Tigeou pour définir la méditation. Elle n'existe que distinguée de la vie active, sans que les différences entre contemplation et méditation soient jamais marquées. Méditer, c'est pratiquer la vie contemplative²⁸. Il n'existe donc nulle césure dramatique entre un ordre discursif propre à la méditation et une contemplation infuse que le langage serait impuissant à transcrire. Étranger aux préoccupations des mystiques modernes, Tigeou fournit un mode d'emploi détaillé des textes méditatifs, en expliquant les six étapes de la contemplation. Sont ainsi convoqués successivement l'amour de Dieu manifesté par la création et la rédemption, le mystère de l'Incarnation, la nécessité de la patience, l'importance de la force pour combattre le triple ennemi (monde, chair et diable), la perte de l'innocence et sa réparation à travers le baptême et la confession, la considération de la mort, terme inévitable de toute vie.

Une bonne partie de la préface du traducteur angevin consistait ainsi en un subtil parallèle entre les deux formes de vies. La vie contemplative recevait la palme sur la vie active au moins pour quatre raisons. L'argument scripturaire classique tiré de Luc 10, 38-42 faisait reconnaître en Marie le type de la vie contemplative recommandée face à l'active Marthe, tandis qu'un argument patristique insistait sur le caractère transitoire des œuvres de miséricorde²9. À la contemplation étaient également reconnus l'excellence de son but surnaturel et l'avantage de faire échapper l'homme à la dispersion terrestre³°.

En fait, pour les deux éditeurs, il existe une équivalence entre la perfection chrétienne, la méditation et le livre de méditation. Tout à la fois étape et synec-

²⁸ Peut-être est-il à l'origine d'un lieu commun que l'on retrouve par exemple dans le *Dictionnaire* de l'Académie française (1^{re} éd., 1694)? « CONTEMPLATIF, IVE. [...] On appelle *vie contemplative*, celle qui se passe presque toute dans la méditation. Et alors elle est opposée à la vie active. *S'adonner à la vie contemplative.*» Je remercie vivement Yuka Mochizuki (Université Musashi, Tokyo) pour m'avoir signalé ce parallèle que j'ignorais.

^{29 «} Nostre Sauveur déclarant par ce sien dire que la contemplation est plus excellente et meilleure que n'est l'action. Car d'autant que l'esprit est plus que le corps, d'autant aussi la contemplation est plus que l'action. Vray est que la filz de Dieu commande estroittement les œuvres de miséricorde corporelles, voire condamne au suplice éternel ceux qui, ayans eu la puissance et le moyen de les exercer en ce monde, n'en ont tenu compte, mais (comme dit S. Augustin) oste la faim, à qui donneras-tu à manger ? » (J. Tigeou, Les Contemplations, f. āiiir-v).

^{30 «} Si est-ce que la contemplation est toujours nécessaire, laquelle fait le chrestien oubliant les choses temporelles et corporelles, se dédie entièrement aux célestes et spirituelles, estant comme ravy en esprit. (...) Joint que ne plus ne moins que l'œil, qui sans cesse tournoye çà et là et maintenant regardant d'un costé, maintenant d'une autre, ores de travers, ores en hault, ores en bas, ne peult clairement et évidemment veoir la chose, qui luy est mise au-devant, tout de mesme l'esprit de l'homme estant distrait de mille soings et sollicitudes de ce monde (ce qui se voit en la vie active) ne peult attentivement contempler la vérité, ny beaucoup y entendre, ny de si près penser à son salut » (*Ibid.*, f. āiiiv-ēiiiir).

doque de la vie contemplative, exercice spirituel et texte matériel, la méditation se voit reconnaître un rôle total dans la vie intérieure du chrétien.

Devenu un best-seller de l'édition religieuse européenne, le corpus méditatif formé d'Anselme, du pseudo-Bernard et du pseudo-Augustin remplit à l'époque moderne des fonctions diverses. Les éditeurs, qui étaient eux-mêmes des spirituels, cherchent à défendre l'utilité des textes méditatifs qu'ils éditent à un moment où les théories de la vie spirituelle tendent à simplifier l'échelle de perfection héritée du Moyen Âge en dévalorisant l'exercice méditatif. Alors même que dévotion et contemplation prenaient le pas sur la méditation discursive, il convenait de « sauver » la méditation et donc les textes méditatifs, en montrant qu'ils pouvaient servir à la spiritualité du temps.

Largement diffusées par les éditeurs et le clergé catholiques, ces œuvres sont également intégrées au dispositif de reconquête du concile de Trente : ce retour au Moyen Âge était censé servir de rempart à la propagation de la Réforme, alors même que les milieux réformés promeuvent une littérature méditative d'une remarquable richesse. Enfin, face à la montée de l'indifférence religieuse au cours du xviii siècle, elles prennent une valeur apologétique de plus en plus affirmée : la méditation devint un chemin de conversion que doivent emprunter les esprits critiques ou incertains, notamment les plus jeunes.

Il faut attendre le xixe siècle et, dans certains pays comme l'Italie, l'extrême fin de ce siècle, pour que le marché du livre religieux oublie progressivement le corpus médiéval. Outre un changement de sensibilité littéraire qui rend ces textes démodés, la raison tient sans doute à une prise de distance croissante par rapport au modèle spirituel hérité du concile de Trente³¹.

Avant cela, durant plus de sept siècles, les textes de méditation eurent une audience considérable auprès du lectorat chrétien : ils furent un canal non négligeable par lequel se diffusa une certaine manière de pratiquer sa religion au quotidien. Ils prolongèrent aussi l'influence du Moyen Âge jusqu'en pleine époque moderne.

³¹ Voir C. Savart, Les catholiques en France au XIX siècle. Le témoignage du livre religieux, Paris, 1985.



Quai des colonnes, Place du Commerce **Lisbonne**

Il existe peu de colonnes rostrales (Port de Vladivostok, Place de la Concorde à Paris, Colombus Monument à New York, Port de Cartagène, Piazza del Popolo à Rome... ou encore à Vienne, Barcelone, Londres...) et seulement quatre lieux dans le monde offrent à la vue des colonnes jumelles, édifiées au seuil d'un vaste espace terrestre puis maritime : Place de la Bourse à Saint-Pétersbourg, Place du Commerce à Lisbonne, Esplanade des Quinconces à Bordeaux et Place Saint Marc à Venise.

Les deux colonnes de la Place Saint Marc à Venise (à leur sommet, Le Lion de Saint Marc et Saint Théodore) ouvrent et ferment une zone par laquelle il est curieux de remarquer que les gens, inconsciemment, ne passent généralement pas. À Venise, l'intervalle correspondait au lieu des exécutions capitales! On raconte qu'un interdit superstitieux empêche aujourd'hui les Vénitiens, à cet endroit précis, de franchir le pas! Le Lion est une représentation de la Chimère et Saint Théodore, une statue grecque recomposée (peut-être Saint Georges?).

Bornant l'Orient de la plus grande place d'Europe, à Bordeaux, les colonnes sont aujourd'hui en retrait du fleuve. Elles sont flanquées d'un large escalier qui descend vers le fleuve mais il est assez rare de voir des passants l'emprunter pour rejoindre le Port de la Lune... machinalement la descente se fait par les côtés où deux autres escaliers ont été conçus pour relier le fleuve au terre-plein souvent désert des Quinconces. Les statues d'Hermès et d'une Aphrodite de la navigation, placées à l'extrémité des colonnes, tournant le dos à la ville, dominent le fleuve. On peut établir un parallèle entre Saint Marc (patron des commerçants de Venise) et Hermès (protecteur des commerçants) mais aussi entre Théodore (à Venise, Saint patron des marins) et Aphrodite (protectrice des navigateurs).

À Lisbonne, les colonnes de taille plus modeste, avec leurs « pieds » dans l'eau, invitent au voyage mais le promeneur ne peut franchir, sans risquer de se noyer, l'espace maritime qui les immerge... Ici comme à Bordeaux, Venise ou Saint-Pétersbourg, le parvis dédié au négoce, faisant face à la mer, est immense.

Les deux rostrales de Saint-Pétersbourg, assez éloignées l'une de l'autre, sont situées à la pointe de l'Île Vassilevski. Dans l'intervalle des colonnes, s'ouvre une large place vide bien peu fréquentée... Comme pour les trois autres Cités, les deux colonnes demeurent inséparables d'un ensemble architectural à vocation commerciale et maritime qu'elles symbolisent.





Colonnes rostrales au Levant de l'Esplanade des Quinconces **Bordeaux**

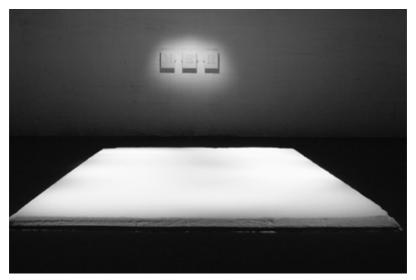


Colonnes de l'Île Vassilevski Saint-Pétersbourg



Colonnes de la Place Saint-Marc Venise

[Poésies]



*M-E-R*Baptiste

Cette réalisation de Baptiste (Exposition Fractures du Monde - Base Sous-Marine, Bordeaux 2007, installation Mer Méditerranée - parcelle asséchée de 4x3 m) est emblématique des créations de l'artiste qui cherche à faire apparaître, par l'amoncellement de fragments reliés au vivant ou aux vestiges (ici du sel), les frontières du visible et de l'invisible. La notion de seuil est fondamentale à la compréhension du travail heuristique de Baptiste (www.bcommebaptiste. com). À lire dans ce numéro de Phaéton 2020, outre une biographie de Baptiste, une nouvelle intitulée *Traces* (page 271).

Mer [s]

PROÊME

La mer

Marcel Proust

Dans son recueil *Les plaisirs et les jours* préfacé par Anatole France, Marcel Proust (1871-1922) s'inspire du poète Hésiode, mais surtout du décadentisme français, notamment Robert de Montesquiou. Dans le Chapitre XXVIII, intitulé *La Mer*, écrit en septembre 1892, il en offre une exceptionnelle « peinture ». Léon Blum écrira que la prose poétique de cette première publication de Proust, *réunit tous les charmes* (Calmann-Lévy, Paris, 1896).

[...]

La mer a le charme des choses qui ne se taisent pas la nuit, qui sont, pour notre vie inquiète, une permission de dormir, une promesse que tout ne va pas s'anéantir, comme la veilleuse des petits enfants qui se sentent moins seuls quand elle brille. Elle n'est pas séparée du ciel comme la terre, est toujours en harmonie avec ses couleurs, s'émeut de ses nuances les plus délicates. Elle rayonne sous le soleil et chaque soir semble mourir avec lui. Et quand il a disparu, elle continue à le regretter, à conserver un peu de son lumineux souvenir, en face de la terre uniformément sombre. C'est le moment de ses reflets mélancoliques et si doux qu'on sent son cœur se fondre en les regardant. Quand la nuit est presque venue et que le ciel est sombre sur la terre noircie elle luit encore faiblement, on ne sait par quel mystère, par quelle brillante relique du jour enfouie sous les flots.

Elle rafraîchit notre imagination parce qu'elle ne fait pas penser à la vie des hommes, mais elle réjouit notre âme, parce qu'elle est, comme elle, aspiration infinie et impuissante, élan sans cesse brisé de chutes, plainte éternelle et douce. Elle nous enchante ainsi comme la musique, qui ne porte pas comme le langage la trace des choses, qui ne nous dit rien des hommes, mais qui imite les mouvements de notre âme. Notre cœur en s'élançant avec leurs vagues, en retombant avec elles, oublie ainsi ses propres défaillances, et se console dans une harmonie intime entre sa tristesse et celle de la mer, qui confond sa destinée et celle des choses.

1 - Synésios de Cyrène, Lettre à son frère Euoptios	(370-414)
2 - Christine de Pisan, Car trop griefment est la mer perilleuse	(1364-1430)
3-Pierre de Marbeuf, Et la mer et l'amour (dédié à Philis)	(1596-1645)
4-François-René de Chateaubriand, Les « fils de Nérée » !	(1768-1848)
5-Alphonse de Lamartine, L'Occident	(1790-1869)
6 - Jules Michelet, La tempête d'octobre 1859 - Fécondité	(1798-1874)
7-Pierre Loti, Préface à la réédition de La mer de Michelet	(1850-1923)
8 - Jules Verne, Deux ans de vacances	(1828-1905)
9 - Rainer Maria Rilke, Chant de la mer - Lied vom Meer	(1875-1926)
10 - Victor Segalen, Orphée-Roi (Le Portique et la mer)	(1878-1919)
11 - Guillaume de Kostrowitzky dit Apollinaire, Lettre-océan	(1880-1918)
12 - Virginia Woolf, Les Vagues	(1882-1941)
13 - Blaise Cendrars, Bourlinguer -Paris-Port-de-Mer	(1887-1961)
14 - Fernando Pessoa, O marinheiro - Le marin	(1888-1935)
15 - Jorge Luis Borges, Hymne de l'océan	(1899-1986)
16 - Jacques Prévert, En sortant de l'école	(1900-1977)
17 - Pablo Neruda, Aqui te amo – Ici je t'aime	(1904-1973)
18 - Léopold Sédar Senghor, Je repasse	(1906-2001)
19 - René Char, Fastes - Le requin et la mouette	(1907-1988)
20 - Aimé Césaire, Les oubliettes de la mer et du déluge	(1913-2008)
21 - Marguerite Duras, La mer écrite (fragments)	(1914-1996)
22 - Léo Ferré, La mémoire et la mer	(1916-1993)
23 - Paul Celan, Éloge du lointain	(1920-1970)
24 - Pier Paolo Pasolini, La longue route de sable	(1922-1975)

Lettre à Euoptios

Extraits

Synésios de Cyrène

Synésios de Cyrène (370-414), penseur majeur de l'Antiquité tardive, est l'auteur de *Dion* (ou *Discours sur les liens entre la religion et la philosophie*), *Hymnes, Opuscules, De la providence*, et surtout d'un *Recueil de 156 Lettres*. Avant de devenir évêque de Ptolémaïs (actuelle Lybie), Synésios fut envoyé « en ambassade » auprès de l'Empereur Arcadius à Constantinople. Il fut aussi, à Alexandrie, l'élève de la philosophe Hypatie (355-415) qui y dirigeait l'école néoplatonicienne. Il a entretenu avec elle une correspondance assidue qui constitue une source essentielle quant à la biographie de cette savante, fille de Théon, dernier directeur de la bibliothèque d'Alexandrie. Pour une biographie plus complète de Synésios, le lecteur pourra consulter celle publiée dans la Revue Phaéton 2018 (Lettre 57, à Euoptios).

Au sein du *Recueil de 156 Lettres* (éd. Les Belles Lettres, Correspondances de Synésios, coll. Budé, Paris, 2003, Tome I pp. 6-19 et notes 92-108) figure la Lettre 5 ci-dessous - in extenso. Synésios décrit à son frère une traversée maritime mouvementée d'Alexandrie vers Cyrène, un voyage au cours duquel il a failli mourir en raison de la dangerosité de la mer Méditerranée à l'automne.

Au port d'Azarion, en octobre 407.

Nous avions levé l'ancre [...] au petit matin¹, mais ce n'est qu'après une demi-journée, que nous dépassâmes la baie de Pharos, car notre navire avait, à deux ou trois reprises, touché le fond du port. Aussi, ce fait nous parut-il à lui seul, immédiatement, un mauvais présage, et il eût été plus sage de quitter ce navire qui d'évidence, dès le début de la traversée, n'avait pas de chance. Cependant, nous eûmes honte d'encourir [...] une accusation de couardise [...] et nous nous livrons maintenant à un concert de regrets sur des rivages déserts, en regardant, dans toute la mesure du possible, vers Alexandrie ainsi que vers notre mère Cyrène [...] après avoir vu ou vécu des scènes auxquelles nous ne nous serions pas même, fût-ce en songe, attendus.

[...] Je commence par la composition de notre équipage.

Le subrécargue² en avait assez de vivre, car il croulait sous les dettes. Les matelots étaient au nombre de douze, ou plutôt treize avec le capitaine du navire³. Plus de la

¹ Afin d'utiliser la brise de terre et malgré les dangers qu'elle représente, les marins d'Alexandrie partaient dès l'aube. Pharos est l'île du Phare (construit au III° siècle av. J.-C.) depuis laquelle s'ordonnaient les entrées et les sorties du port d'Alexandrie et où était bâtis, à chaque extrémité, deux temples d'Isis, déesse de la navigation.

² Propriétaire du navire ou son mandataire (traduction de *nauklèros*).

³ Traduction de *kubernètès* (celui qui est à la barre). Le nombre 13 est ici un mauvais présage.

moitié des matelots, même le capitaine, étaient des Juifs [...] qui, persuadés de faire acte de piété, ont mis tous les Grecs présents en danger de mort. Outre quelques cavaliers, le reste des passagers était surtout une troupe de paysans qui, l'an passé, n'avaient encore jamais touché une rame! Les uns et les autres avaient une partie au moins de leur corps estropiée [...] et se désignaient entre eux par des noms qui, loin d'être les leurs, étaient ceux de leur malheur le boiteux, la hernie, main gauche, loucheur...[...] Quant aux femmes⁴, la plupart jeunes et jolies à voir..., un rideau dressait, entre elles et nous, son rempart, un lambeau de voile déchirée il y a peu. [...] Priape à aucun moment ne nous laissa avoir l'esprit libre [...]. Avec le souffle de Notos, le vent du Sud, nous perdîmes vite la terre de vue [...] jusqu'à l'arrivée brutale d'un fort vent du Nord qui souleva de hautes vagues et amena la houle qui [...], la nuit venue, ne cessa plus de gagner en amplitude.

C'était le jour où les Juifs célèbrent la Préparation⁵. Or, ceux-ci imputent la nuit à la journée qui la suit et, durant ce laps de temps, personne n'a alors chez eux le droit de pratiquer d'activité manuelle : c'est en s'interdisant toute occupation qu'ils honorent particulièrement ce jour-là. Dans ces conditions, le capitaine, Amarantos, enleva les mains du gouvernail lorsque, d'après ses conjectures, le soleil eut quitté la terre, puis il se jeta au sol pour y demeurer immobile avec les autres matelots juifs⁶.

De notre côté nous ne comprîmes pas d'emblée la véritable cause de ce comportement : croyant à un geste de renoncement, nous nous dirigeâmes vers lui et le suppliâmes de ne pas abandonner nos ultimes espoirs, car en vérité c'étaient désormais des paquets de mer qui assaillaient le navire. La mer allait jusqu'à se livrer bataille à elle-même [...]. Ainsi, dans la situation d'extrême danger où nous étions, en mer, la vie ne tient plus qu'à « un fil bien mince ». Mais de surcroit, lorsqu'on a pour capitaine un « Docteur de la Loi », dans quel état d'esprit doit-on être ? En tout cas, quand nous eûmes saisi la raison pour laquelle celui-ci avait déserté le gouvernail et que nous sommes allés lui demander de tout mettre en œuvre pour sauver le navire... il lisait le Livre - Le Pentateuque! Alors, nous renoncâmes à utiliser la Persuasion et nous en vînmes dorénavant à la contrainte. Un vaillant soldat, un Arabe d'une unité de cavalerie, tira son épée et menaça Amarantos de lui trancher la tête s'il ne reprenait pas le bateau en main. Mais cet Amarantos était un authentique Macchabée qui s'obstinait dans sa croyance! Soudain, au beau milieu de la nuit, de lui-même, il se décida à reprendre son poste en disant : La Loi me le permet, car à présent nous courons manifestement un danger de mort ! [...]. Lui seul restait confiant à l'idée de se débarrasser sous peu de ses créanciers! Pour ma part, lorsque des difficultés

⁴ Ce passage est le seul de toute la littérature antique à dire que les femmes étaient, sur un navire, séparées des hommes. Priape est une référence à l'acte sexuel en mer considéré tel un tabou majeur (cf. note 20 de l'édition aux Belles Lettres, p. 96).

⁵ Le vendredi : Sabbat.

⁶ Synésios se livre dans cette lettre à une critique sévère envers les Juifs et dénonce la déraison induite par la stricte observance des rites en toute circonstance.

se présentent, je prends toujours à témoin les dieux que vénère la philosophie⁷. Je craignais que ne s'avérât le fameux mot d'Homère⁸ selon lequel « la mort dans l'eau amène la ruine de l'âme ». Le poète dit en effet quelque part dans son poème épique - tout disparait quand on boit l'onde amère et il en fut ainsi d'Ajax - pour démontrer que la mort, en mer, constitue la manière la plus sûre de disparaître totalement. Pour Homère, en effet, les âmes des morts sont livrées à Hadès sauf par exemple celle d'Ajax (le Petit) qui n'apparaît nulle part dans ses deux Évocations des morts⁹. Quant au vaillant et intrépide Achille ne redoute-t-il pas, lui-même, la mort dans les eaux, qui est toujours, selon sa qualification, une mort lamentable¹⁰? Tandis que je roulais ces pensées, je vis que tous les soldats tenaient le poignard à la main [...] Il leur paraissait préférable d'exhaler leur vie sur le pont du navire, pendant qu'ils étaient encore à l'air libre, plutôt que dans les flots bouche béante : je vis en eux des disciples spontanés d'Homère et me rangeai à leur avis ! Sur ce, quelqu'un proclama qu'on devait suspendre à son cou de l'or, si l'on en avait ; [...] les femmes, s'en paraient elles-mêmes et distribuaient aussi des fils à quiconque en demandait. Il convient de procéder ainsi car quiconque périt dans un naufrage doit porter sur lui le prix de sa sépulture pour le passant qui trouve le cadavre [...] Face au danger imminent, notre navire était emporté [...].

Je vis le soleil se lever avec plus de plaisir peut-être que jamais. Le vent mollit à mesure que l'air se réchauffait, et la disparition de l'humidité nous permit de nous servir des cordages et de manœuvrer [...]. Après nous être attendus à la mort, nous arrivâmes dans un bout du monde, un désert absolu, dans le voisinage duquel on ne rencontrait ni cité ni cultures [...] à cet endroit-là il n'y avait pas de port, notre navire mouillait en mer [...]. En foulant la terre, une terre qui nous était si chère, nous l'embrassâmes selon notre habitude comme une mère vivante et adressâmes à Dieu, des hymnes et actions de grâce¹¹ [...]. Nous restâmes en cet endroit inconnu deux jours,

⁷ Les dieux amis de la sagesse : sans doute une référence au culte isiaque.

⁸ Synésios cite Homère de mémoire. Peut-être Od. IV, 511 & XI, 65.

⁹ Od. Chant XI & XXIV.

¹⁰ II. XXI, 281. Homère utilise la même formule avec Ulysse: Od. V. 312. Sur la mort dans l'eau et la pensée grecque au sujet de l'errance des esprits: cf. Héraclite, fr. 36 (d. Vors, T I, p. 159), Achille Tatios in Leucippé, V, 16, 2 et surtout Sappho - invisible dans la demeure d'Hadès, comme une ombre perdue, ton âme maudite errera parmi les morts obscurs (cité par Clément d'Alexandrie, Le pédagogue - II, 123 & Plutarque, Questions de banquet - 48 & Préceptes sur le mariage - III, 1,2 & Jean Stobée, Florilegium - IV, 12). Les Grecs attachaient une importance fondamentale à l'ensevelissement des corps: cf. Antigone de Sophocle, les épigrammes funéraires de l'Anthologie Palatine relatives aux naufragés (VII. 366, 374, 392, 395, 404, 495-503) et Sappho encore avec le frg. dit du marin Pélagón (Anthologie Palatine, VII. 505).

II La Terre-mère est ici associée à une expression « chrétienne » à moins que Synésios n'évoque un dieu sans le nommer : peut-être Éole par référence au contexte ? Peut-être une mention d'Achille Tatios dans Leucippè (III, 5) où des passagers remercient tous les dieux de leur permettre d'avoir revu la Terre-mère ?

jusqu'à ce que la mer eût mis fin à ses excès, puis, comme il nous était impossible de trouver une route, faute de voir âme qui vive, nous eûmes de nouveau l'audace de reprendre la mer. Levant l'ancre dès le point du jour nous naviguâmes avec le vent en poupe [...].

On était le 13 du mois finissant¹². Un danger considérable nous menaçait puisque devaient concourir à produire le même effet la conjonction synodique¹³ d'une part et d'autre part les fameuses constellations¹⁴ qui n'inspirent jamais confiance aux navigateurs. Sans nous en apercevoir, nous avions regagné à vive allure la pleine mer. Les flots commencèrent à se soulever sous l'effet des vents du Nord et il plut beaucoup [...]. Ensuite les vents soufflèrent en tous sens, et la mer ne fut plus que bouillonnement. [...] La voile se manœuvrait à nouveau difficilement et l'on avait du mal à faire rouler les poulies [...], à notre insu nous arrivâmes sur une petite saillie rocheuse du littoral qui avait la taille d'une modeste presqu'île. On poussa des cris en s'approchant de la terre [...]. Soudain, vers le point du jour, un personnage vêtu misérablement nous fit de grands signes et nous montra de la main les endroits en mer dont il fallait se méfier et ceux qui devaient nous donner confiance. Puis, il vint seul sur une barque à deux bancs de rame qu'il amarra à notre bateau avant de prendre le gouvernail. Âmarantos le Syrien lui céda bien volontiers la direction du navire! Puis, après avoir opéré un retour en arrière sur cinquante stades au plus [10 km], il mit le bateau au mouillage du charmant petit port d'Azarion, puis nous débarqua sur la plage: voilà pourquoi nous le proclamâmes notre sauveur et notre bon génie! Par la suite, il conduisit en ces lieux un deuxième esquif, puis encore un autre : avant le soir nous étions cinq vaisseaux de transport à avoir été sauvés par ce vieil homme merveilleux [...]. Le lendemain [...] c'est une flotte entière que nous constituions dans cette petite rade. Cependant les vivres de tous en étaient aussi arrivés, maintenant, à épuisement¹⁵ [...]. Le vieil homme remédia derechef à cette situation : sans rien nous donner (car il n'avait rien d'un nanti, non, rien du tout), il nous montra des rochers où, affirmait-il, quiconque voulait s'en donner la peine trouverait dissimulés son déjeuner et son dîner quotidiens.

Et c'est ainsi Euoptios que nous vivons de notre pêche, en ces lieux, depuis six jours [Synésios emploie le présent et écrit donc cette lettre depuis Azarion]: les adultes prennent des murènes et des langoustes de belle taille tandis que les jeunes gens s'amusent à attraper des gobies et des girelles ; un religieux romainet moi-même, nous nous fortifions grâce aux patelles [ou arapèdes] des coquillages creux qui s'agrippent et adhèrent solidement aux rochers. Les premiers jours, nous vivions chichement de notre pêche et chacun gardait pour lui tout ce qu'il prenait. Personne n'offrait de

¹² Sans qu'il soit possible de connaître le mois, le nombre 13 est cité pour la deuxième fois par Synésios.

¹³ La Nouvelle Lune.

¹⁴ Les Pléiades et Hyades apparaissent en octobre.

¹⁵ Le trajet Cyrène-Alexandrie en bateau était estimé normalement à 4 jours.

cadeau à personne. Mais à présent nous sommes tous plutôt dans l'abondance. Les femmes Libyennes voudraient même offrir aux femmes des bateaux jusqu'à du « lait d'oiseau »¹⁶! Elles leur offrent en réalité tous les produits : fromages, farine, gâteaux d'orge, viandes d'agneau, poules et œufs de poules ; on nous a même déjà donné une outarde, oiseau extraordinairement agréable qu'un homme de nos campagnes pourrait bien prendre, à première vue, pour un paon [...].

Je te souhaite bonne santé! Formule le même souhait à l'adresse de ton fils Dioskoros [...]. Salue la philosophe¹⁷, si vénérable et si chère à Dieu ainsi que le bienheureux chœur qui jouit de sa voix divine [...]. Et en ce qui te concerne, je te souhaite de ne jamais prendre la mer! Mais si jamais tu dois absolument t'y résoudre, que ce ne soit pas, au moins, « dans le mois finissant »!

¹⁶ Expression proverbiale pour parler de quelque chose de rare ou de très heureux comme l'amitié par exemple.

¹⁷ Hypatie d'Alexandrie et les membres de son thiase.

Et la mer et l'amour...

À Philis

Pierre de Marbeuf

Ce sonnet de Pierre de Marbeuf (1596-1645) est issu du *Recueil des vers*, publié à Rouen en 1628. D'abord composé sans titre, le poème est dédié à Philis. Le poète, ami de Descartes avec qui il étudia le droit, deviendra, comme Jean de la Fontaine, Maître des Eaux et Forêts. Auteur de sonnets baroques, il évoque les thèmes de la nature, de la fragilité de la vie et de l'amour. Recherchant la perfection, il joue avec les mots dans un style baroque, un jeu maniériste d'images et de sonorités qu'illustre le poème ci-dessous.

Et la mer et l'amour ont l'amer pour partage, Et la mer est amère, et l'amour est amer; L'on s'abîme en l'amour aussi bien qu'en la mer, Car la mer et l'amour ne sont point sans orage.

Celui qui craint les eaux, qu'il demeure au rivage, Celui qui craint les maux qu'on souffre pour aimer, Qu'il ne se laisse pas à l'amour enflammer, Et tous deux ils seront sans hasard de naufrage.

La mère de l'amour eut la mer pour berceau, Le feu sort de l'amour, sa mère sort de l'eau, Mais l'eau contre ce feu ne peut fournir des armes.

Si l'eau pouvait éteindre un brasier amoureux, Ton amour qui me brûle est si fort douloureux Que j'eusse éteint son feu de la mer de mes larmes.

Car trop griefment est la mer perilleuse

Christine de Pisan

Christine de Pisan (1364-1430) est la première européenne « femme écrivain », la première à avoir vécu de sa plume. Italienne originaire du village de Pizzano, dans les montagnes proches de Bologne, elle nait à Venise en 1364, puis a vécu dans les entourages du roi de France Charles V. Elle est décédée en 1430 à Poissy. Féministe avant la lettre, elle s'élève contre la barbarie faites aux femmes et l'ignorance dans laquelle on préfère les laisser. Aussi plaide-t-elle en faveur de leur éducation. Le poème choisi par Phaéton est extrait du recueil *Cent ballades. Œuvres poétiques de Christine de Pisan* (XIII, texte établi par Maurice Roy, Firmin Didot, 1886, p. 14). En 2017, Gallimard a publié une nouvelle version bilingue d'une partie de l'œuvre (*Cent Ballades d'amant et de dame*, éd. Gallimard, Collection Poésie/Gallimard n° 540, Ed. et trad. Jacqueline Cerquiglini-Toulet, 336 p.).

C'est fort chose qu'une nef se conduise, Es fortunes de mer, a tout par elle, Sanz maronnier ou patron qui la duise, Et le voile soit au vent qui ventelle; Se sauvement a bon port tourne celle, En verité c'est chose aventureuse; Car trop griefment est la mer perilleuse.

Et non obstant que parfois soleil luise, Et que si droit s'en voit que ne chancelle, Si qu'il semble que nul vent ne lui nuise, Ne nul decours, ne la lune nouvelle, Si est elle pourtant en grant barelle De soubdain vent ou d'encontre encombreuse; Car trop griefment est la mer perilleuse.

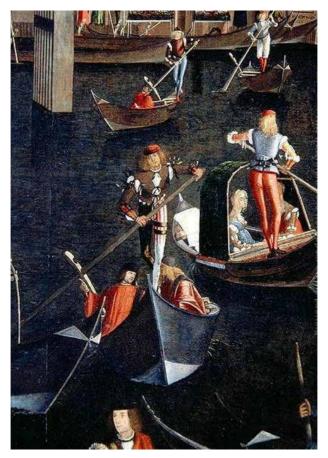
Si est pitié, quant fault que mort destruise Nul bon patron, ou meneur de nacelle ; Et est bien droit que le cuer dueille et cuise. Qui a tresor, marchandise ou vaisselle, Ou seul vaissel qui par la mer brandelle : N'est pas asseur, mais en voie doubteuse ; Car trop griefment est la mer perilleuse.



Cycle dit de Sainte Ursule composé de neuf toiles dont *L'arrivée des Ambassadeurs d'Angleterre* (détail) **Vittore Carpaccio (1465-1526)** (1495 - Galerie dell'Accademia de Venise)



Dessin d'un gondolier, 1520 Vittore Carpaccio Isabella Stewart Gardner Museum (Boston)



Gondoliers - Détail du *Miracle de la Relique de la Vraie Croix au Pont du Rialto* **Vittore Carpaccio**

(1495 - Gallerie dell'Accademia de Venise)

Les « fils de Nérée » !

François-René de Chateaubriand

Lors de son premier séjour à Venise en 1806, François-René de Chateaubriand (1768-1848) n'apprécie pas la ville mais, en 1833, alors qu'il doit y rencontrer la Duchesse de Berry, La Sérénissime l'enchante. Pendant toute son enfance, Chateaubriand a « regardé la mer en écoutant son refrain » entre Combourg et Saint Malo... Elle lui a donné le goût de parcourir le monde. Sa tombe se dresse en front de vagues, à la Pointe du Grand-Bé.

Nérée (dit *le vieillard de la mer*), mi-homme mi-poisson, avait le pouvoir de calmer les flots et de faire cesser les tempêtes. Les « fils » de Nérée n'existaient pas car ce dieu n'avait eu avec l'Océanide Doris que des filles : les Néréides ! On retrouvera le « très rare » ton ironique de Châteaubriand quant aux gondoliers (extrait des *Mémoires d'outre-tombe*, IV, 7, 7) chez de nombreux peintres qui représentent traditionnellement « ces fils de Nérée » de façon très efféminée à l'instar du vénitien Vittore Carpaccio (1465-1526).

[...] La gaîté de ces « fils de Nérée » ne les abandonne jamais : vêtus de soleil, la mer les nourrit ; ils ne sont pas couchés et désœuvrés comme les *lazzaroni* à Naples : toujours en mouvement, ce sont des matelots qui manquent de vaisseaux et d'ouvrage, mais qui feraient encore le commerce du monde et gagneraient la bataille de Lépante², si le temps de la liberté et de la gloire vénitienne n'était passé.

À six heures du matin ils arrivent à leurs gondoles attachées, la proue à terre, à des poteaux. Alors ils commencent à gratter et laver leurs *barchette* aux *traghetti* comme des dragons étrillent, brossent et épongent leurs chevaux au piquet. La chatouilleuse cavale marine s'agite, se tourmente aux mouvements de son cavalier qui puise de l'eau dans un vase de bois, la répand sur les flancs et dans l'intérieur de la nacelle. Il renouvelle plusieurs fois l'aspersion, ayant soin d'écarter l'eau de la surface de la mer, pour prendre dessous une eau plus pure. Puis il frotte les avirons, éclaircit les cuivres et les glaces du petit château noir⁴; il épouste les coussins, les tapis, et fourbit le fer taillant de la proue. Le tout ne se fait pas sans quelques mots d'humeur ou de tendresse, adressés, dans le joli dialecte vénitien, à la gondole quinteuse ou docile.

La toilette de la gondole achevée, le gondolier passe à la sienne : il se peigne, secoue sa veste et son bonnet bleu, rouge ou gris ; se lave le visage, les pieds et les mains. Sa femme, sa fille ou sa maitresse lui apporte dans une gamelle une *miscel*-

¹ Les miséreux à Naples.

² Victoire des Espagnols et des Vénitiens contre les Turcs en 1591.

 $^{3~{\}rm Les}$ gondoles sont attachées à ces poteaux.

⁴ La cabine sur certaines gondoles.

lanée⁵ de légumes, de pain et de viande. Le déjeuner fait, chaque gondolier attend en chantant la Fortune : il l'a devant lui⁶, un pied en l'air, présentant son écharpe au vent et servant de girouette, au haut du monument de la Douane de mer. A-t-elle donné le signal ? Le gondolier favorisé, l'aviron levé, part debout à l'arrière de sa nacelle, de même qu'Achille voltigeait autrefois, ou qu'un écuyer de Franconi⁷ galope aujourd'hui debout sur la croupe d'un destrier. La gondole, en forme de patin, glisse sur l'eau comme sur la glace. « Sia stati! Sta longo⁸! » En voilà pour toute la journée. Puis vienne la nuit, et la calle verra mon gondolier chanter et boire avec la zitella⁹ le demi-sequin que je lui laisse ... [...].



Au dos de la photographie originale, Libor Sir a noté au crayon : Venise, 68 : Vive la marée !

Libor Sir

Venise, 1968.

Un mélange.

⁶ La fortune précisément.

⁷ Célèbre fondateur du cirque éponyme.

^{8 «}Arrêtez! Faîtes place!»

⁹ La jeune fille.

L'Occident

Alphonse de Lamartine

Alphonse de Lamartine (1790-1869) a mené « de front » une vie de poète-académicien et une carrière politique et diplomatique. Il fut élu député en 1833 et le restera jusqu'à la Révolution de 1848. Il vota alors « pour » la II° République, dirigea de fait le Gouvernement provisoire (en tant que ministre des Affaires Étrangères) mais fut battu à l'élection présidentielle de 1851... Il laisse des chefs-d'œuvre : Voyage en Orient, Méditations poétiques, La vigne et la maison, Recueillements, Jocelyn, Graziella... et Harmonies poétiques et religieuses, dont est extrait ce poème, modèle du lyrisme romantique.

Et la mer s'apaisait comme une urne écumante Qui s'abaisse au moment où le foyer pâlit, Et, retirant du bord sa vague encor fumante, Comme pour s'endormir, rentrait dans son grand lit;

Et l'astre qui tombait de nuage en nuage Suspendait sur les flots un orbe sans rayon, Puis plongeait la moitié de sa sanglante image, Comme un navire en feu qui sombre à l'horizon;

Et la moitié du ciel pâlissait, et la brise Défaillait dans la voile, immobile et sans voix, Et les ombres couraient, et sous leur teinte grise Tout sur le ciel et l'eau s'effaçait à la fois :

Et dans mon âme aussi, pâlissant à mesure, Tous les bruits d'ici-bas tombaient avec le jour, Et quelque chose en moi, comme dans la nature, Pleurait, priait, souffrait, bénissait tour à tour.

Et, vers l'Occident seul, une porte éclatante Laissait voir la lumière à flots d'or ondoyer, Et la nue empourprée imitait une tente Qui voile sans l'éteindre un immense foyer;

Et les ombres, les vents, et les flots de l'abîme, Vers cette arche de feu, tout paraissait courir, Comme si la nature et tout ce qui l'anime En perdant la lumière avait craint de mourir. La poussière du soir y volait de la terre, L'écume à blancs flocons sur la vague y flottait ; Et mon regard long, triste, errant involontaire, Les suivait, et de pleurs sans chagrin s'humectait.

Et tout disparaissait ; et mon âme oppressée Restait vide et pareille à l'horizon couvert ; Et puis il s'élevait une seule pensée, Comme une pyramide au milieu du désert.

O lumière! Où vas-tu? Globe épuisé de flamme, Nuages, aquilons, vagues, où courez-vous? Poussière, écume, nuit; vous, mes yeux; toi, mon âme, Dites, si vous savez, où donc allons-nous tous?

À toi, grand Tout, dont l'astre est la pâle étincelle, En qui la nuit, le jour, l'esprit vont aboutir! Flux et reflux divin de vie universelle, Vaste océan de l'Être où tout va s'engloutir!

La tempête d'octobre 1859 - Fécondité

Jules Michelet

Jules Michelet (1798-1874), l'un des « pères » de l'histoire de France, a offert une image idéalisée et personnifiée de la nation française que son œuvre, prolifique, a contribué à « instituer ». Grand voyageur, il a aussi livré de nombreuses observations poétiques sur la nature, posant un regard parfois critique sur les atteintes que l'homme lui fait subir. *La Mer*, publié en 1861 (republié en 1983, Gallimard, Folio Classique), est considéré aujourd'hui comme un ouvrage pionnier de la littérature écologique. *Phaéton* reproduit ici un passage de *La tempéte d'octobre 1859* (Livre I, Chap. VII, pp. 85-86) et de *Fécondité* (Livre II, Chap I, p. 111).

La tempête que j'ai le mieux vue, c'est celle qui sévit dans l'Ouest le 24 et 25 octobre 1859, qui reprit plus furieuse et dans une horrible grandeur le vendredi 28 octobre, dura le 29, le 30 et le 31, implacable, infatigable, six jours et six nuits, sauf un court moment de repos. Toutes nos côtes occidentales furent semées de naufrages. Avant, après, de très-graves perturbations barométriques eurent lieu ; les fils télégraphiques furent brisés ou pervertis, les communications rompues. Des années chaudes avaient précédé. On entra par cette tempête dans une série fort différente de temps froids et pluvieux. [...]

J'observai cette tempête d'un lieu aimable et paisible dont le caractère très-doux ne faisait rien attendre de tel. C'est le petit port de Saint-Georges, près Royan, à l'entrée de la Gironde. Je venais d'y passer cinq mois en grande tranquillité, me recueillant, interrogeant mon cœur, y cherchant de quoi répondre au sujet que j'ai traité en 1859¹, sujet si délicat, si grave. Le lieu, le livre se mêlent agréablement dans mes souvenirs. Aurais-je pu l'écrire ailleurs? Je ne sais. Ce qui est sûr, c'est que le parfum sauvage du pays, sa douceur sévère, les senteurs d'amertume vivifiantes dont ses bruyères sont charmées, la flore des landes, la flore des dunes, ont fait beaucoup pour ce livre et s'y retrouveront toujours. La population du lieu allait bien à cette nature, rien de vulgaire, nulle grossièreté. Les agriculteurs y sont graves, de mœurs sérieuses. Les marins sont des pilotes, une petite tribu protestante échappée aux persécutions.

*

Dans la nuit de la Saint-Jean (du 24 au 25 juin), cinq minutes après minuit, la grande pêche du hareng s'ouvre dans les mers du Nord. Des lueurs phosphorescentes ondulent ou dansent sur les flots. « Voilà les éclairs du hareng », c'est le signal consacré qui s'entend de toutes les barques. Des profondeurs à la surface un monde

I Vraisemblablement, *La Femme* (1859).

vivant vient de monter, suivant l'attrait de la chaleur, du désir et de la lumière. Celle de la lune, pâle et douce, plaît à la gent timide ; elle est le rassurant fanal qui semble les enhardir à leur grande fête d'amour. [...] Ensemble ils vivent ensevelis aux ténébreuses profondeurs ; ensemble ils viennent au printemps prendre leur petite part du bonheur universel, voir le jour, jouir et mourir. [...] Ils vont comme un élément aveugle et fatal, et nulle destruction ne les décourage. Hommes, poissons, tout fond sur eux ; ils vont, ils voguent toujours. Il ne faut pas s'en étonner : c'est qu'en navigant ils aiment. Plus on en tue, plus ils multiplient chemin faisant. [...] Sur toute la route, ils épanchent des torrents de fécondité. [...] Sur des centaines de lieues, en long et en large, c'est comme un volcan de lait, et de lait fécond, qui a fait son éruption, et qui a noyé la mer.

Pleine de vie à la surface, la mer en serait comble si cette puissance indicible de production n'était violemment combattue par l'âpre ligue de toutes les destructions. [...] Il faut que la nature invente un suprême dévorateur, mangeur admirable et producteur pauvre, de digestion immense et de génération avare, [...] *le beau mangeur* de la nature, mangeur patenté : le requin. [...] Dans ses fécondes ténèbres, la mer peut sourire elle-même des destructeurs qu'elle suscite, bien sûre d'enfanter encore plus. Sa richesse principale défie toutes les fureurs de ces êtres dévorants, est inaccessible à leurs prises. Je parle du monde infini d'atomes vivants, d'animaux microscopiques, véritable abîme de vie qui fermente en son sein.

On a dit que l'absence de la lumière solaire excluait la vie, et cependant aux dernières profondeurs le sol est jonché d'étoiles de mer. Les flots sont peuplés d'infusoires et de vers microscopiques. Des mollusques innombrables y traînent leurs coquilles. Crabes bronzés, actinies rayonnantes, porcelaines neigeuses, cyclostomes dorés, volutes ondulées, tout vit et se meut. Là pullulent les animalcules lumineux qui, par moments attirés à la surface, y apparaissent en traînées, en serpents de feu, en guirlandes étincelantes. La mer, dans son épaisseur transparente, doit en être, ici et là, fortuitement illuminée. Elle-même a un certain éclat, je ne sais quelle demi-lueur qu'on observe sur les poissons et vivants et morts. Elle est sa propre lumière, son fanal à elle-même, son ciel, sa lune et ses étoiles. Chacun peut voir dans nos salines la fécondité de la mer. [...] Telle est la mer. Elle est, ce semble, la grande femelle du globe, dont l'infatigable désir, la conception permanente, l'enfantement ne finit jamais.

Préface à la réédition de *La mer* de Michelet

Pierre Loti

L'écrivain Louis-Marie-Julien Viaud *dit* Pierre Loti (1850-1923) fut aussi officier de marine. Membre de l'Académie française à partir de 1891, une grande partie de son œuvre, d'inspiration autobiographique, est nourrie de ses voyages. De 1898 à 1903, Calmann-Lévy ayant entrepris une réédition posthume des Œuvres de Michelet, demande à Loti de préfacer *La mer*. Loti, le marin, cisèle un bel hommage à l'intuition de celui qui ne connaît « la mer que du rivage ».

[...]

Je m'étonne et j'admire que Michelet ait pu peindre en des attitudes si vivantes, ce monde fragile des eaux, qu'il n'a guère connu que mort, desséché et décoloré. Il n'a guère fréquenté que nos côtes déshéritées, que les bords de nos mers froides et relativement pauvres ; c'est sur de ternes étagères de musées qu'il a rencontré les ossements, les enveloppes, les débris de ces milliers d'êtres par lui décrits – et il lui a fallu sa prodigieuse intuition d'artiste pour leur rendre ainsi le mouvement et la couleur.

Il semble qu'il les ait sondés lui-même, les mers de corail remplies de merveilles, et les mers équatoriales, aux houles languissantes, lourdes à force de contenir de la vie, dormantes éternellement sous leurs grosses nuées d'orage ou sous leur soleil de splendeur.

De mon premier voyage de marin j'ai gardé le souvenir d'un soir où je fus plus particulièrement en communion et en contact avec les puissances vitales épandues en ces mers. C'était en plein milieu de l'Atlantique, sous l'équateur, dans la région des grandes pluies chaudes pareilles aux pluies du monde primitif, au déclin d'une de ces journées si rares où le ciel de là-bas quitte son voile obscur. Pas un nuage et pas un souffle ; par hasard, le Baal éternel flambait dans du bleu profond et alors tout devenait magnificence et enchantement. Dans l'immensité vide qui resplendissait, deux navires se tenaient inertes, arrêtés depuis des jours par le calme, lentement balancés sur place : le nôtre, et un inconnu qui apparaissait là-bas, dans les limpidités chaudes de l'horizon.

Vers quatre ou cinq heures de l'après-midi, à l'instant où Baal commence à éclairer d'or, on me chargea d'aller, dans une très petite embarcation visiter cet autre promeneur du large, qui nous avait fait un signal d'appel. Oh! Quand je fus au milieu de la route, voyant loin de moi, l'un en avant, l'autre en arrière, les deux immobiles navires, je pris conscience d'un tête-à-tête imposant et bien solennel avec les grandes eaux silencieuses. Seul dans ce canot frêle aux rebords très bas, où ramaient six matelots alanguis de chaleur, seul et infiniment petit, je cheminais sur une sorte de désert oscillant, fait d'une nacre bleue très polie où s'entrecroisaient des moirures dorées. Il y avait une houle énorme, mais molle et douce, qui passait,

qui passait sous nous, toujours avec la même tranquillité, arrivant de l'infini de l'un des horizons pour se perdre dans l'infini opposé : longues ondulations lisses, immenses boursouflures d'eau qui se succédaient avec une lenteur rythmée, comme des dos de bêtes géantes, inoffensives à force d'indolence. Peu à peu, soulevé sans l'avoir voulu, on montait jusqu'à l'une de ces passagères cimes bleues ; alors on entrevoyait, un moment, des lointains magnifiquement vides, inondés de lumière, tout en ayant l'inquiétante impression d'avoir été porté si haut par quelque chose de fluide et d'instable, qui ne durerait pas, qui allait s'évanouir. En effet la montagne bientôt se dérobait, avec le même glissement, la même douceur perfide, et on redescendait. Tout cela se faisait sans secousse et sans bruit, dans un absolu silence. On ne savait même pas bien positivement si l'on redescendait soi-même; avec un peu de vertige, on se demandait si plutôt ce n'étaient pas les horizons qui s'effondraient par en-dessous, dans des abîmes... Et maintenant, on était de nouveau au fond d'une de ces molles vallées, entre deux montagnes aux luisants nacrés, qui se mouvaient – l'une en fuite, celle d'où l'on venait de glisser si aisément, et l'autre, toute pareille, qui s'approchait menaçante. Cette eau chaude, aux pesanteurs d'huile, qui vous berçait comme une plume légère, était d'un bleu si intense qu'on l'eût dite colorée par ellemême, teinte à l'indigo pur. Si l'on se penchait pour en prendre un peu dans le creux de la main, on voyait qu'elle était pleine de myriades de petites plantes ou de petites bêtes ; qu'elle était encombrée et comme épaissie de choses vivantes. Autour de nous il y avait aussi des argonautes, qui naviguaient nonchalamment, toutes voiles dehors, surtout il y avait une profusion de méduses flottantes, qui tendaient chacune, à je ne sais quels imperceptibles souffles, une transparente petite voile nuancée au carmin : sur la surface du désert bleu, c'était comme une jonchée de fleurs en cristal rose.

Alors, la mer m'apparut bien telle que Michelet l'a comprise, le grand creuset de la vie, dont « la conception permanente, l'enfantement ne finit jamais ».

[...]

Deux ans de vacances

Jules Verne

Deux ans de vacances est un roman d'aventure de Jules Verne (1828-1905) paru à la fin du xix° siècle (extrait : Chapitre XXI, éd. Hetzel 1909, pp. 327-339). Quelques collégiens de différentes nationalités, embarqués pour les vacances sur le *Sloughi*, font naufrage pendant deux ans sur une île déserte du Pacifique avant de rentrer à Auckland en Nouvelle Zélande. Très vite de nombreuses rivalités animent les jeunes rescapés mais, à l'arrivée de « bandits de haute mer » sur le rivage, le groupe doit rester soudé pour les affronter... Moko (un africain), Doniphan et son cousin Cross, Baxter, Webb, Wilcox, Garnet, Service, Jenkins, Inverson, Dole, Costar (des britanniques), Gordon (un américain), Briant et son frère Jacques (français) sont les héros de cette aventure poétique. Ils baptisent leur île *Chairman* et la grotte qui leur sert de refuge *French-Den*. On lit parfois que le personnage de *Briant*, jeune français à l'esprit vif (qui deviendra, grâce à son don de persuasion, le chef de l'île déserte!), aurait été campé par Jules Verne en s'inspirant du caractère d'un adolescent qu'il aurait connu (?) à Nantes : Aristide Briand! Il s'agit sans doute d'une légende qu'Aristide Briand lui-même a entretenue...

[...]

Le premier soin de Doniphan, de Wilcox, de Webb et de Cross fut de descendre la rive du cours d'eau jusqu'à son embouchure. De là, leurs regards se promenèrent avidement sur cette mer qu'ils voyaient pour la première fois. Elle était non moins déserte que sur le littoral opposé.

« Cependant, fit observer Doniphan, si, comme nous avons lieu de le croire, l'île *Chairman* n'est pas éloignée du continent américain, les navires, qui sortent du détroit de Magellan et remontent vers les ports du Chili et du Pérou, doivent passer à l'Est! Raison de plus pour nous fixer sur la côte de *Deception-bay*, et, quoique Briant l'ait nommée ainsi, j'espère bien qu'elle ne justifiera pas longtemps ce nom de mauvais augure! »

Peut-être, en faisant cette remarque, Doniphan cherchait-il des excuses ou au moins des prétextes à sa rupture avec ses camarades de *French-den*. Tout bien considéré, d'ailleurs, c'était sur cette partie du Pacifique, à l'Orient de l'île *Chairman*, que devaient plutôt paraître des navires à destination des ports du Sud-Amérique.

Après avoir observé l'horizon avec sa lunette, Doniphan voulut visiter l'embouchure de l'*East-river*. Ainsi que l'avait fait Briant, ses compagnons et lui constatèrent que la nature avait créé là un petit port, très abrité contre le vent et la houle. Si le schooner eût accosté l'île *Chairman* en cet endroit, il n'aurait pas été impossible de lui éviter l'échouage et de le garder intact pour le rapatriement des jeunes colons.

En arrière des roches formant le port, se massaient les premiers arbres de la forêt, qui se développait non seulement jusqu'au *Family-lake*, mais aussi vers le Nord, où le regard ne rencontrait qu'un horizon de verdure. Quant aux excavations, creusées dans les masses granitiques du littoral, Briant n'avait point exagéré. Doniphan

n'aurait que l'embarras du choix. Toutefois, il lui parut convenable de ne pas s'éloigner des rives de l'*East-river*, et il eut bientôt trouvé une « cheminée », tapissée d'un sable fin, avec coins et recoins, dans laquelle le confort ne serait pas moins assuré qu'à *French-den*. Cette caverne eût même pu suffire à toute la colonie, car elle comprenait une série de cavités annexes, dont on eût fait autant de chambres distinctes, au lieu de n'avoir à sa disposition que le hall et *Store-room*.

Cette journée fut employée à visiter la côte sur l'étendue d'un à deux milles. Entre temps, Doniphan et Cross tirèrent quelques tinamous, tandis que Wilcox et Webb tendaient une ligne de fond dans les eaux de l'*East-river*, à une centaine de pas au-dessus de l'embouchure. Une demi-douzaine de poissons furent pris, du genre de ceux qui remontaient le cours du Rio Zealand – entre autres deux perches d'assez belle grosseur –. Les coquillages fourmillaient aussi dans les innombrables trous des récifs qui, au nord-est, couvraient le port contre la houle du large. Les moules, les patènes y étaient abondantes et de bonne qualité. On aurait donc ces mollusques à portée de la main, ainsi que les poissons de mer, qui se glissaient entre les grands fucus, noyés au pied du banc, sans qu'il fût nécessaire d'aller les chercher à quatre ou cinq milles.

Lors de son exploration à l'embouchure de l'*East-river*, Briant avait fait l'ascension d'une haute roche, qui ressemblait à un ours gigantesque. Doniphan fut également frappé de sa forme singulière. C'est pourquoi, pour en prendre possession, il donna le nom de *Bear-rock-harbour* (Port du roc de l'Ours) au petit port que dominait cette roche, et c'est ce nom qui figure maintenant sur la carte de l'île *Chairman*. Pendant l'après-midi, Doniphan et Wilcox gravirent *Bear-rock*, afin d'avoir une large vue de la baie. Mais ni navire ni terre ne leur apparurent au Levant de l'île. Cette tâche blanchâtre, qui avait attiré l'attention de Briant dans le Nord-Est, ils ne l'aperçurent même pas, soit que le soleil fût trop bas déjà sur l'horizon opposé, soit que cette tâche n'existât point et que Briant eût été dupe d'une illusion d'optique.

Le soir venu, Doniphan et ses compagnons prirent leur repas sous un groupe de superbes micocouliers, dont les basses branches s'étendaient au-dessus du cours d'eau. Puis, cette question fut traitée :

Convenait-il de retourner immédiatement à *French-den*, afin d'en rapporter les objets nécessaires à une installation définitive dans la caverne de *Bear-rock*?

« Je pense, dit Webb, que nous ne devons pas tarder, car de refaire le trajet par le Sud du *Family-lake*, cela demandera quelques jours!

Mais, fit observer Wilcox, lorsque nous reviendrons ici, ne vaudrait-il pas mieux traverser le lac, afin de redescendre l'*East-river* jusqu'à son embouchure? Ce que Briant a déjà fait avec la yole, pourquoi ne le ferions-nous pas?

Ce serait du temps de gagné, et cela nous épargnerait bien des fatigues ajouta Webb.

Qu'en penses-tu, Doniphan? » demanda Cross.

Doniphan réfléchit à cette proposition qui offrait de réels avantages.

Tu as raison, Wilcox, répondit-il, et, en s'embarquant dans la yole que conduirait Moko...

À la condition que Moko y consentît, fit observer Webb d'un ton dubitatif.

Et pourquoi n'y consentirait-il pas ? répondit Doniphan. N'ai-je pas le droit de lui donner un ordre comme Briant ? D'ailleurs, il ne s'agirait que de nous piloter à travers le lac...

Il faudra bien qu'il obéisse! s'écria Cross. Si nous étions obligés de transporter par terre tout notre matériel, cela n'en finirait pas! J'ajoute que le chariot ne trouverait peut-être point passage à travers la forêt? Donc, servons-nous de la yole...

Et si l'on refuse de nous la donner, cette vole ? reprit Webb en insistant.

Refuser? s'écria Doniphan. Et qui refuserait?...

Briant !... N'est-il pas le chef de la colonie!

Briant !... refuser !... répéta Doniphan. Est-ce que cette embarcation lui appartient plus qu'à nous ?... Si Briant se permettait de refuser...

Doniphan n'acheva pas ; mais on sentait que, ni sur ce point ni sur aucun autre, l'impérieux garçon ne se soumettrait aux injonctions de son rival.

Au surplus, ainsi que le fit observer Wilcox, il était inutile de discuter à ce sujet. Dans son opinion, Briant laisserait à ses camarades toute facilité pour s'installer à *Bear-rock*, et ce n'était pas la peine de se monter la tête. Restait à décider si l'on retournerait immédiatement à *French-den*.

Cela me paraît indispensable! dit Cross.

Alors, dès demain ?... demanda Webb.

Non, répondit Doniphan. Avant de partir, je voudrais pousser une pointe au-delà de la baie, afin de reconnaître la partie Nord de l'île. En quarante-huit heures, nous pouvons être revenus à *Bear-rock*, après avoir atteint la côte Septentrionale. Qui sait s'il n'y a pas dans cette direction quelque terre que le naufragé français n'a pu apercevoir, ni, par conséquent, indiquer sur sa carte ? Il serait peu raisonnable de se fixer ici, sans savoir à quoi s'en tenir.

L'observation était juste. Aussi, bien que ce projet dût prolonger l'absence de deux ou trois jours, fut-il décidé qu'il serait mis à exécution sans retard. Le lendemain, 14 octobre, Doniphan et ses trois amis partirent dès l'aube, et prirent la direction du Nord, sans quitter le littoral. Sur une longueur de trois milles environ, les masses rocheuses se développaient entre la forêt et la mer, ne laissant à leur base qu'une grève sablonneuse, large au plus d'une centaine de pieds. Ce fut à midi que les jeunes garçons, après avoir dépassé la dernière roche, s'arrêtèrent pour déjeuner. En cet endroit, un second cours d'eau se jetait dans la baie ; mais, à sa direction, qui était Sud-Est et Nord-Ouest, il y avait lieu de supposer qu'il ne sortait point du lac. Les

eaux, déchargées par lui dans une anse étroite, devaient être celles qu'il recueillait en traversant la région supérieure de l'île. Doniphan le nomma *North-Creek* (Ruisseau du Nord), et, en réalité, il ne méritait pas la qualification de rivière. Quelques coups de pagaie suffirent au halkett-boat pour le franchir, et il n'y eut qu'à côtoyer la forêt, dont sa rive gauche formait la limite.

Chemin faisant, deux coups de fusil furent tirés par Doniphan et Cross dans les circonstances que voici :

Il était trois heures environ. En suivant le cours du *North-Creek*, Doniphan avait été rejeté vers le Nord-Ouest plus qu'il ne convenait, puisqu'il s'agissait d'atteindre la côte Septentrionale. Il allait donc reprendre direction sur sa droite, lorsque Cross, l'arrêtant, s'écria soudain:

Regarde, Doniphan, regarde!

Et, il indiquait une masse rougeâtre, qui s'agitait très visiblement entre les grandes herbes et les roseaux du creek, sous le berceau des arbres. Doniphan fit signe à Webb et à Wilcox de ne plus bouger. Puis, accompagné de Cross, son fusil prêt à être épaulé, il se glissa sans bruit vers la masse en mouvement. C'était un animal de forte taille, et qui aurait ressemblé à un rhinocéros, si sa tête eût été armée de cornes, et si sa lèvre inférieure se fût allongée démesurément. À cet instant, un coup de feu éclata, qui fut aussitôt suivi d'une seconde détonation. Doniphan et Cross avaient tiré presque ensemble. Sans doute, à cette distance de cent cinquante pieds, le plomb n'avait produit aucun effet sur la peau épaisse de l'animal, car celui-ci, s'élançant hors des roseaux, franchit rapidement la rive et disparut dans la forêt. Doniphan avait eu le temps de le reconnaître. C'était un amphibie, parfaitement inoffensif, d'ailleurs, un « anta », au pelage de couleur brune, autrement dit, un de ces énormes tapirs qui se rencontrent le plus habituellement dans le voisinage des fleuves du Sud-Amérique. Comme on n'aurait pu rien faire de cet animal, il n'y eut point à regretter sa disparition – si ce n'est au point de vue de l'amour-propre cynégétique! De ce côté de l'île *Chairman*, se développaient encore à perte de vue des masses verdoyantes. La végétation s'y serrait prodigieusement, et, comme les hêtres poussaient par milliers, le nom de *Beechs-Forest* (Forêt des Hêtres) lui fut donné par Doniphan et porté sur la carte, avec les dénominations de Bear-Rock et de North-Creek, antérieurement admises. Le soir venu, neuf milles avaient été franchis. Encore autant, et les jeunes explorateurs auraient atteint le Nord de l'île. Ce serait la tâche du lendemain. La marche fut reprise au soleil levant. Il y avait quelques raisons de se hâter. Le temps menaçait de changer. Le vent, qui halait l'Ouest, manifestait une tendance à fraîchir. Déjà, les nuages, chassés du large, se tenaient dans une zone encore élevée, ce qui permettait - il est vrai - d'espérer qu'ils ne se résoudraient pas en pluie. Braver le vent, même s'il soufflait en tempête, cela n'était point pour effrayer des garçons résolus. Mais la rafale, avec son accompagnement ordinaire d'averses torrentielles, les aurait fort gênés, et ils eussent été contraints de suspendre leur expédition, afin de regagner l'abri de *Bear-Rock*. Ils pressèrent donc le pas, bien qu'ils eussent à lutter contre la bourrasque qui les prenaît de flanc. La journée fut extrêmement pénible et annonçait une nuit très mauvaise. En effet, ce n'était rien moins qu'une tempête qui assaillit

l'île, et, à cinq heures du soir, de longs roulements de foudre se firent entendre au milieu de l'embrasement des éclairs. Doniphan et ses camarades ne reculèrent point. L'idée qu'ils touchaient au but les encourageait. D'ailleurs, les massifs de Beechs-Forest s'allongeaient encore dans cette direction, et ils auraient toujours la ressource de pouvoir se blottir sous les arbres. Le vent se déchaînait avec trop de violence pour que la pluie fût à craindre. En outre, la côte ne devait pas être éloignée. Vers huit heures, le sonore mugissement du ressac se fit entendre – ce qui indiquait la présence d'un banc de récifs au large de l'île *Chairman*. Cependant le ciel, déjà voilé par d'épaisses vapeurs, s'assombrissait peu à peu. Pour que le regard pût se porter au loin sur la mer, tandis que les dernières lueurs éclairaient encore l'espace, il importait de hâter la marche. Au-delà de la lisière d'arbres s'étendait une grève, large d'un quart de mille, sur laquelle les lames, blanches d'écume, déferlaient, après s'être choquées contre les brisants du nord. Doniphan, Webb, Cross, Wilcox, bien que très fatigués, eurent encore la force de courir. Ils voulaient au moins entrevoir cette partie du Pacifique, pendant qu'il restait un peu de jour. Était-ce une mer sans limite ou seulement un étroit canal, qui séparaient cette côte d'un continent ou d'une île ? Soudain, Wilcox, qui s'était porté un peu en avant, s'arrêta. De la main, il montrait une masse noirâtre, qui se dessinait à l'accore de la grève. Y avait-il là un animal marin, un de ces gros cétacés, tels que baleineau ou baleine, échoué sur le sable ? N'était-ce pas, plutôt, une embarcation, qui s'était mise au plein, après avoir été drossée au-delà des récifs ? Oui ! C'était une embarcation, gîtée sur son flanc de tribord. Et, en deçà, près du cordon des varechs enroulés à la limite de la marée montante, Wilcox montrait deux corps, couchés à quelques pas de l'embarcation. Doniphan, Webb et Cross avaient tout d'abord suspendu leur course. Puis, sans réfléchir, ils s'élancèrent à travers la grève et arrivèrent devant les deux corps, étendus sur le sable - des cadavres peut-être !... Ce fut alors, que, pris d'épouvante, n'ayant même pas la pensée qu'il pouvait rester un peu de vie à ces corps, qu'il importait de leur donner des soins immédiats, ils revinrent précipitamment chercher un refuge sous les arbres. La nuit était déjà obscure, bien qu'elle fût encore illuminée de quelques éclairs, qui ne tardèrent pas à s'éteindre. Au milieu de ces profondes ténèbres, les hurlements de la bourrasque se doublaient du fracas d'une mer démontée. Quelle tempête! Les arbres craquaient de toutes parts, et ce n'était pas sans danger pour ceux qu'ils abritaient; mais il eût été impossible de camper sur la grève, dont le sable, enlevé par le vent, cinglait l'air comme une mitraille. Pendant toute la nuit. Doniphan, Wilcox, Webb et Cross restèrent à cette place, et ne purent fermer les yeux un seul instant. Le froid les fit cruellement souffrir, car ils n'avaient pu allumer un feu, qui se fût aussitôt dispersé, en risquant d'incendier les branches mortes accumulées sur le sol. Et puis, l'émotion les tenait en éveil. Cette barque, d'où venait-elle ?... Ces naufragés, à quelle nation appartenaient-ils ?... Y avait-il donc des terres dans le voisinage, puisqu'une embarcation avait pu accoster l'île ?... À moins qu'elle ne provînt de quelque navire, qui venait de sombrer dans ces parages au plus fort de la bourrasque ? Ces diverses hypothèses étaient admissibles, et, pendant les rares instants d'accalmie, Doniphan et Wilcox, pressés l'un contre l'autre, se les communiquaient à voix basse. En même temps, leur cerveau en proie aux hallucinations, ils s'imaginaient entendre des cris lointains, lorsque le vent mollissait quelque peu,

et, prêtant l'oreille, ils se demandaient si d'autres naufragés n'erraient pas sur la plage? Non! Ils étaient dupes d'une illusion de leurs sens. Aucun appel désespéré ne retentissait au milieu des violences de la tempête. Maintenant, ils se disaient qu'ils avaient eu tort de céder à ce premier mouvement d'épouvante !... Ils voulaient s'élancer vers les brisants, au risque d'être renversés par la rafale!... Et pourtant, au milieu de cette nuit noire, à travers une grève découverte que balayaient les embruns de la marée montante, comment auraient-ils pu retrouver l'endroit où s'était échouée l'embarcation chavirée, la place où les corps gisaient sur le sable ? D'ailleurs, la force morale et la force physique leur manquaient à la fois. Depuis si longtemps qu'ils étaient livrés à eux-mêmes, après s'être peut-être crus des hommes, ils se sentaient redevenir des enfants en présence des premiers êtres humains qu'ils eussent rencontrés depuis le naufrage du *Sloughi*, et que la mer avait jetés à l'état de cadavres sur leur île! Enfin, le sang-froid reprenant le dessus, ils comprirent ce que le devoir leur commandait de faire. Le lendemain, dès que le jour aurait paru, ils retourneraient à l'accore de la grève, ils creuseraient une fosse dans le sable, ils enterreraient les deux naufragés, après avoir dit une prière pour le repos de leur âme. Combien cette nuit leur parut interminable! Il semblait, vraiment, que l'aube ne viendrait jamais en dissiper les horreurs! Et encore, s'ils avaient pu se rendre compte du temps écoulé en consultant leur montre! Mais il fut impossible d'enflammer une allumette - même en l'abritant sous les couvertures. Cross, qui l'essaya, dut y renoncer. Alors Wilcox eut l'idée de recourir à un autre moven pour savoir à peu près l'heure. Sa montre se remontait en faisant avec son remontoir douze tours par vingt-quatre heures - soit un tour pour deux heures. Or, puisqu'il l'avait remontée, ce soir-là, à huit heures, il lui suffirait de compter le nombre de tours qui resteraient pour le nombre d'heures écoulées. C'est ce qu'il fit, et, n'ayant eu que quatre tours à donner, il en conclut qu'il devait être environ quatre heures du matin. Le jour n'allait donc pas tarder à paraître. En effet, bientôt après, les premières blancheurs du matin se dessinèrent à l'Est. La bourrasque ne s'était point apaisée, et, comme les nuages s'abaissaient vers la mer, la pluie était à craindre avant que Doniphan et ses compagnons eussent pu atteindre le Port de Bear-Rock. Mais, tout d'abord, ils avaient à rendre les derniers devoirs aux naufragés. Aussi, dès que l'aube eut filtré à travers la masse des vapeurs accumulées au large, ils se traînèrent sur la grève, en luttant, non sans peine, contre la poussée des rafales. À plusieurs reprises, ils durent se soutenir mutuellement pour ne point être renversés. L'embarcation était échouée près d'un léger renflement du sable. On voyait, à la disposition du relais de mer, que le flot de marée, accru par le vent, avait dû la dépasser. Quant aux deux corps, ils n'étaient plus là...

Doniphan et Wilcox s'avancèrent d'une vingtaine de pas sur la grève... Rien !... Pas même des empreintes que, d'ailleurs, le reflux aurait certainement effacées.

« Ces malheureux, s'écria Wilcox, étaient donc vivants, puisqu'ils ont pu se relever ! Où sont-ils ?... demanda Cross.

Où ils sont ?... répondit Doniphan, en montrant la mer qui déferlait avec furie.

Là où la marée descendante les a emportés!»

Doniphan rampa alors jusqu'à la lisière du banc de récifs, et promena sa lunette à la surface de la mer... Pas un cadavre ! Les corps des naufragés avaient peut-être été entraînés au large !

Doniphan rejoignit Wilcox, Cross et Webb, qui étaient restés près de l'embarcation. Peut-être s'y trouvait-il quelque survivant de cette catastrophe ?... L'embarcation était vide. C'était une chaloupe de navire marchand, pontée à l'avant, et dont la quille mesurait une trentaine de pieds. Elle n'était plus en état de naviguer, son bordage de tribord ayant été défoncé à la ligne de flottaison par les chocs de l'échouage. Un bout de mât, brisé à l'emplanture, quelques lambeaux de voile accrochés aux taquets du plat-bord, des bouts de cordages, c'était tout ce qui restait de son gréement. Quant à des provisions, à des ustensiles, à des armes, rien dans les coffres, rien sous le petit gaillard de l'avant. À l'arrière, deux noms indiquaient à quel navire elle avait appartenu ainsi que son port d'attache : Severn – San-Francisco. San-Francisco! Un des ports du littoral californien!... Le navire était de nationalité américaine! Quant à cette partie de la côte, sur laquelle les naufragés du Severn avaient été jetés par la tempête, c'était la mer qui en limitait l'horizon.

Lied vom Meer - Chant de la mer

Capri, Piccola marina

Rainer Maria Rilke

Rainer Maria Rilke, l'un des plus célèbres poètes de langue allemande, naît en 1875 dans la Prague autrichienne. Il meurt de leucémie, en 1926, au sanatorium de Valmont dans le Valais suisse, où il est inhumé. Sa tombe porte l'épitaphe qu'il a écrit : « Rose, ó pure contradiction, volupté de n'être le sommeil de personne sous tant de paupières ». Connu en France par ses Lettres à un jeune poète (1937), il reste encore méconnu pour des œuvres essentielles comme les Sonnets à Orphée ou les Élégies de Duino. Invité à Capri, en 1907, par l'une de ses admiratrices, il se retire dans la petite maison entourée de roses qu'elle met à sa disposition et qui surplombe la mer. C'est en ce lieu qu'il compose le Chant de la mer (in : Nouveaux poèmes suivi de Requiem, Traduction Laurent Gaspar et Jacques Legrand, éd. du Seuil, Poésie-Points, Paris, 2008). On peut sans doute mieux apprécier le lyrisme de la langue de Rilke dans la version allemande ci-après du poème (in : Neue Gedichte, Anderer Teil, 1908).

Uraltes Wehn vom Meer, Meerwind bei Nacht: du kommst zu keinem her; wenn einer wacht, so muß er sehn, wie er dich übersteht:

uraltes Wehn vom Meer welches weht nur wie für Urgestein, lauter Raum reißend von weit herein.

O wie fühlt dich ein treibender Feigenbaum oben im Mondschein

Antique souffle de la mer, vent qui vient de la mer la nuit : tu ne viens à personne ; si quelqu'un veille il faut qu'il veille à te dompter Antique souffle de la mer qui ne semble souffler que pour la roche originelle, pur espace s'engouffrant de très loin par rafales...

> Oh, comme il te sent le figuier vibrant là-haut dans la lune.

Le portique et la mer (in Orphée-Roi)

Victor Segalen

Victor Segalen (1878-1919) fut toute sa vie un infatigable médecin-écrivain-voyageur. Phaéton a publié un poème de Segalen dans son numéro 2017 (page 116, *Maieutique* extrait de *Stèles*) et invite ses lecteurs à consulter les Œuvres complètes de ce synesthète (éd. Robert Laffont, 2 vol. Coll. Bouquins, 1995). *Orphée-roi*, composée à l'intention de Claude Debussy, est une pièce de théâtre en quatre actes et un épilogue (I. Prologue puis La montagne – II. le bois et le fleuve – III. Le portique et la mer – IV. Le temple sous la terre et l'antre – Épilogue : La Montagne et les airs) conçue en 1907 et publiée en 1921. Orphée (éd. sus visée, Vol. I – *Cycle musical et orphique*, pp. 667 et s.) n'entend plus la voix humaine à l'exception de celle d'Eurydice... Le mythe retient qu'Apollon offrit à Orphée (fils de la Muse Calliope) une lyre avec laquelle il charmait la mer et les cieux. Dionysos, jaloux d'Apollon fit tuer Orphée par les Ménades qui jetèrent sa tête dans la mer... avec sa lyre.

[...]

Acte - III, Scène Unique : Le Portique et la mer

Dans un grand silence. Le rideau découvre la salle plénière d'un Palais cyclopéen. Dure, tombant droit du cruel œil jaune à son midi, la lumière quotidienne afflue par un Portique d'où se découvre toute la Mer, — immobile sous le jour qui retentit.

Orphée, adossé à la colonne extrême du Portique ne regarde point vers la Mer. On le voit indifférent, incertain... Cependant sa parure est d'une violente richesse comme il sied au Roi d'une glèbe matrice des métaux. L'or orfévré damasquine ses épaules, ses bras, ses flancs. Mais ses cheveux ont gardé leur ton d'airain pâle... Orphée, se glissant, très humble parmi les détours de l'entrée, s'accrochant aux murailles qui l'abritent de leurs replis formidables s'avance.

EURYDICE (comme parée pour des noces, un sacrifice, ou un don): Je n'ai plus peur depuis que mon père a promis... Je n'ai plus peur. Et tout au Palais est plein d'une angoisse nouvelle! Il se tait, depuis l'autre nuit. Il se tait... Par ma faute... Par moi, Par moi seule qu'il avait choisie. Dois-je le poursuivre plus loin? Dois-je l'appeler encore? J'ai trop souvent profané le Nom. Est-ce l'instant expiatoire? Est-ce le moment recueilli? Comment franchir le grand silence? Comment me donner à lui?

ORPHÉE (d'une voix presque humaine) : Eurydice... perdue...

EURYDICE (*croyant à un appel, fait quelques pas, rapidement pour se montrer*) : Non! Toute retrouvée... toute présente...

Orphée lève les yeux et la dévisage.

EURYDICE (*s'arréte, interdite sous le regard froid*): ... toute présente. Mais comment m'approcher de toi ? Les pas sont lourds à travers le silence... Le cœur pèse... Les genoux plient... Les pieds s'attachent à la terre... Oh! le chemin vers toi est long et douloureux!

ORPHÉE: Pourquoi s'est-elle dérobée?

EURYDICE : Aide-moi, toi qui m'as choisie : toi qui m'as suivie... qui m'attendais, peut-être... Tu viens de me donner mon nom.

ORPHÉE: J'appelais Eurydice perdue.

EURYDICE: Je suis là. Accueille-moi.

ORPHÉE: J'ai nommé la montagne. J'évoquais le fleuve coulant. J'ai franchi le bois grondant. Je cherchais la voix inouïe et sauvage... Elle n'a pas entendu mon appel (un suspens). Ce que nul ne pouvait, avec des clameurs et des cris, des menaces ou des morts. Elle l'a fait! Par quel sortilège de son amour de femme?

Voici. Je me tais. Tout est vide autour de moi. Tout est rempli de stupeur en moi. Qu'elle soit fière de son maléfice de femme !

Orphée se détourne et regarde l'horizon dans la mer.

EURYDICE: Qu'il lui plaise plutôt de s'enfuir à jamais! (Vacillante, éblouie, elle implore refuge et réconfort autour d'elle... hors de l'éclat dru du soleil... dans l'ombre des voûtes...). Mais j'étais heureuse, j'étais joyeuse, autrefois dans la lumière...Je riais aux jours renaissants... Celui-ci brûle sans dessiller mes yeux qui ne peuvent pas pleurer (Elle ose s'avancer, par un grand détour, vers Orphée, pour épier de loin le visage... et revient, reculant comme d'une chose épouvantable...). Oh! Toi! Tu pleures! Tu peux donc pleurer! Tel un homme... As-tu eu pitié de moi?

ORPHÉE: Sois satisfaite.

EURYDICE: Tu t'es abaissé jusqu'à moi?

ORPHÉE: Sois donc satisfaite!

EURYDICE (*hésitante, se reprend tout d'un coup*): Non! Non! Ce n'est pas le prodige promis! Ce n'est pas la révélation! Mais reconnais-moi: reconnais en moi Eurydice. Sache bien que tout en elle va s'éveiller... si tu le veux. Mais... Où est l'Autre? Tu l'as abandonnée aussi? Perdue aussi? Maître, que mon indigne amour enlaçait au rang des hommes. Pardonne-moi, oublie-moi et reprends toute ta Lyre. Ressaisis ta force et ta joie, la compagne sans défaillance et sans discord. Et retourne dans ton repaire ou dans ton ciel.

Orphée peu à peu a changé de visage et, plutôt que ce qu'il entend, semble écouter les paroles à venir.

EURYDICE: Tu es si loin. Tu es si étranger... Tu n'es pas un dieu même, descendu, ou ressuscité? Mais s'il est vrai que tu fais vivre et danser la montagne, si tu daignes enfin être Roi, secoue ces piliers et ces voûtes et tout le Palais consterné de ton silence! Qu'il retentisse! Qu'il t'obéisse! Qu'il s'écroule et qu'il m'écrase si tu peux en retrouver ta joie!

Un arrêt. Un temps d'exaltation suspendue. Puis...

ORPHÉE (*ressaisissant comme de très loin la Voix - avec un espoir*) : Qui t'a enseignée ? Qui t'a révélée ? Comment sais-tu que je ne suis pas dieu ?

EURYDICE : J'ai parlé sans te déplaire ? Tu m'entends. Exauce-moi : ne t'abaisse plus jusqu'à moi. Reprends ta puissance et ton sceptre. Ressaisis ton arme contre moi... Ta foudre contre moi... Même brûlante, cinglante et douloureuse, ressaisis ta Lyre... Où est-elle ? S'est-elle enfuie aussi ?

ORPHÉE (hésitant et presque haletant) : Voici... que tu es là...

EURYDICE : Daigne comprendre la raison des mots que je dis : je ne veux plus te détourner d'elle. Je suis sa servante, je suis prête. Qu'elle éclate en pluie d'or ou de sang! Je suis sa victime. Maître, prends ta Lyre dans tes bras.

ORPHÉE : Pourquoi ma Lyre... auprès de toi qui te révèles ? Tu es Eurydice. Tu es l'harmonieuse attendue. Oserai-je, enfin ? Pourrai-je tout ?

Orphée s'avance avec majesté.

EURYDICE (*qui, d'instinct, se reprend à trembler*) : Il peut tout ! Comme dans l'hymne que je chante, de Sémélé-la-Bienheureuse.

ORPHÉE: Tu as peur soudain: tu as vacillé.

EURYDICE : Je n'ai plus peur depuis que mon père a promis...

ORPHÉE: Tu invoques ma puissance et tu trembles! Tu me raffermis et tu ploies?

EURYDICE: Non! Non!

ORPHÉE : As-tu peur de quelqu'une des paroles, ou de l'écho de ces paroles.

EURYDICE: Non.

ORPHÉE: Tu as chanté « Que le Palais tremble et danse... ».

EURYDICE: Oui, qu'il s'envole si tu dois...

ORPHÉE: Tu as chanté que la terre bondisse!

EURYDICE : Qu'elle s'ouvre ! Qu'elle t'obéisse !

ORPHÉE : Ne crains-tu pas que l'air vibrant, l'air sonnant, l'air plein de flammes ne te brûle ?

EURYDICE : Ah! Qu'il me brûle!

ORPHÉE : Tu es secouée d'angoisse espérance... Tu es prise à la gorge d'un effroi... Dis-moi, de quoi donc as-tu peur ?

EURYDICE : J'ai peur de te décevoir, ô Maître, ou d'être déçue par moi. Le moment où je vis m'emporte, et j'ai peur de celui qui viendra.

ORPHÉE : Qu'il soit donc ! Écoute ! Écoute ! Ce que ton désir ajoute au chant du monde ; quand j'appelle, entends ce qui gronde. Là.

EURYDICE : Quelque chose a répondu : un étrange chant inhumain.

ORPHÉE: Nulle oreille n'a jamais connu.

EURYDICE: Pourtant, nous nous taisions, et l'écho était mort.

ORPHÉE: C'est le Prodige. Le retentissement de l'abîme.

EURYDICE : Les piliers et les voûtes ont frémi... Et ils sonnent, ils résonnent. Par quelle magie ?

ORPHÉE: Par ta voix unie enfin à ma voix.

EURYDICE : La terre répond ! La terre est pleine et mugissante.

ORPHÉE : Le Sourd se secoue comme un dormeur que l'on nomme. Il s'anime ; il va chanter de ses millions de bouches.

EURYDICE : Et j'entendrai ! Ce n'est plus assez pour ma joie ! Donne-moi plus... Tout. Tout à moi. Je veux plus encore. Je veux...

ORPHÉE: Que cela encore s'accomplisse.

EURYDICE: ... Chanter tout entière sous ta voix... chanter sous ta voix comme ces pierres! Le sol retentit, l'air est plein de musique, et moi, seule au monde, resterais muette dans ce corps qui m'étreint! Fais-moi cendres ou flammes puisque tout s'embrase et flamboie! Fais-moi devenir un chant que tu aimes...

Orphée a reculé comme d'épouvante à son tour.

EURYDICE : Sois sans pitié : accomplis ton œuvre en moi!

ORPHÉE: Tu veux... résonner en ta chair! Tu veux... t'affranchir de la chair!

EURYDICE: Ne tarde plus. Nous ne pouvons revenir en arrière.

ORPHÉE: Eurydice!

EURYDICE : Déjà cela est profondément doux et beau.

ORPHÉE: Eurydice!

EURYDICE : Tu m'as promis des noces inouïes.

Orphée, en réponse, jette son premier grand cri de puissance.

La lumière fauve du jour s'est changée sous le cri en luminosité vibrante qui grandit à chaque imprécation, qui pénètre et va dissoudre toute vision du sol des piliers et des voûtes et de la Mer.

EURYDICE : Ah! Le Palais s'envole! La mer bouillonne! Qui est cette lueur qui bat?

ORPHÉE: Réjouis-toi. Le soleil a peur de nous.

EURYDICE : Je l'ai maudit dans mon rêve.

ORPHÉE: Ceci est mon rêve chantant.

EURYDICE: Sans réveil! Sans réveil!

ORPHÉE: Réjouis-toi.

EURYDICE: Nos voix se répondent.

ORPHÉE: Le mauvais silence est vaincu.

EURYDICE: Réjouis-toi.

ORPHÉE: Le monde est sonore!

EURYDICE: Orphée!

ORPHÉE: L'œuvre est accompli. L'œuvre est beau.

EURYDICE : L'œuvre est beau... Et je défaille... Orphée... sous ta voix. Je ne suis plus que l'écho de ta voix. Je... ne... suis plus...

Elle s'incline et glisse doucement, extasiée, étendue aux pieds d'Orphée-Roi qui, jusqu'au bout mène l'hymne inexorable.

Les deux amants règnent dans cette atmosphère embrasée de toutes les musiques. Tout s'exalte dans la sonorité.

Lettre-Océan

Guillaume Apollinaire

Ce calligramme, extrait de *Poèmes de la Paix et de la Guerre* (1913-1916, éd. Mercure de France, 1918) est dédié à *la mémoire du plus ancien de mes camarades René Dalize, mort au champ d'honneur le 7 mai 191*7 tel que l'écrit Guillaume de Kostrowitzky *du* Apollinaire (d'origine polonaise né à Rome en 1880 et mort français à Paris, en 1918).



Les Vagues

Virginia Woolf

Virginia Woolf, née à Londres en 1882, est une des figures majeures de la littérature du xxc siècle. Ses œuvres les plus connues sont : *Mrs Dalloway, La Promenade au phare, Orlando, Les Vagues* ainsi qu'un essai féministe, *Une Chambre à soi*. Virginia Woolf se suicide en 1941 par noyade à l'âge de 59 ans. Cet extrait, publié dans l'œuvre originale en italique, est le début de son roman *Les Vagues* traduit par Marguerite Yourcenar (éd. Le livre de poche, Paris, 1982). Publié en 1931, ce roman se compose d'une succession de monologues intérieurs entrecroisés de descriptions de la nature. Tel que noté sur la quatrième de couverture du livre édité à Paris en 1982 (Le livre de poche) : *chaque personnage donne sa voix et se retire dans un mouvement rythmé qui évoque le flux et le reflux des marées*.

Le soleil ne s'était pas encore levé. La mer et le ciel eussent semblé confondus, sans les mille plis légers des ondes pareils aux craquelures d'une étoffe froissée. Peu à peu, à mesure qu'une pâleur se répandait dans le ciel, une barre sombre à l'horizon le sépara de la mer, et la grande étoffe grise se raya de larges lignes bougeant sous sa surface, se suivant, se poursuivant l'une l'autre en un rythme sans fin.

Chaque vague se soulevait en s'approchant du rivage, prenait forme, se brisait, et traînait sur le sable un mince voile d'écume blanche. La houle s'arrêtait, puis s'éloignait de nouveau, avec le soupir d'un dormeur dont le souffle va et vient sans qu'il en ait conscience. Peu à peu la barre noire de l'horizon s'éclaircit : on eût dit que la lie s'était déposée au fond d'une vieille bouteille, laissant leur transparence aux vertes parois de verre. Tout au fond, le ciel lui aussi devint translucide comme si un blanc sédiment s'en était détaché, ou comme si le bras d'une femme couchée sous l'horizon avait soulevé une lampe : des bandes de blanc, de jaune, de vert s'allongèrent sur le ciel comme les branches plates d'un éventail. Puis la femme invisible souleva plus haut sa lampe ; l'air enflammé parut se diviser en fibres rouges et jaunes, s'arracher à la verte surface dans une palpitation brûlante, comme les lueurs fumeuses au sommet des feux de joie. Peu à peu les fibres se fondirent en une seule masse incandescente; la lourde couverture grise du ciel se souleva, se transmua en un million d'atomes bleu tendre. La surface de la mer devint lentement transparente ; les larges lignes noires disparurent presque sous ces ondulations et sous ces étincelles. Le bras qui tenait la lampe s'éleva sans hâte : une large flamme apparut enfin. Un disque de lumière brûla sur le rebord du ciel, et la mer tout autour ne fut plus qu'une seule coulée d'or.

La lumière frappa tour à tour les arbres du jardin, et les feuilles devenues transparentes s'éclairèrent l'une après l'autre. Un oiseau gazouilla, très haut ; il y eut un silence ; plus bas, un autre oiseau reprit le même chant. Le soleil rendit aux murs leurs arêtes tranchantes, le bout de l'éventail du soleil s'appuya contre un store blanc ; le doigt du soleil marqua d'ombres bleues un bouquet de feuilles, près d'une fenêtre de chambre à coucher. Le store frémit doucement, mais tout dans la maison restait vague et sans substance. Au dehors, les oiseaux chantaient leurs mélodies vides.

Bourlinguer - Paris, Port-de-Mer

Blaise Cendrars

Blaise Cendrars (Frédéric-Louis Sauser) est un écrivain d'origine suisse, né le 1er septembre 1887 à La Chaux-de-Fonds et mort le 21 janvier 1961 à Paris. Engagé volontaire dans la légion étrangère, gravement blessé en 1915, il est amputé du bras droit. Il est alors naturalisé français. Il mène d'abord une vie d'aventurier et de bourlingueur avant d'écrire et de publier ses premiers poèmes : Les Páques en 1912 (qui deviendra Les Páques à New York en 1919) est signé sous son nom d'écrivain, Blaise Cendrars. En 1918, il publie un court texte en prose : *Jai tué*, premier livre illustré par Fernand Léger, dont les pages sont parmi les plus fortes et les plus dérangeantes écrites sur la guerre. Lassé du milieu littéraire, il voyage au Brésil en 1924 : dès lors il s'oriente vers le roman avec L'Or en 1925, succès mondial qui fait de lui un romancier de l'aventure, avant qu'il ne devienne dans les années trente, grand reporter, puis en 1939 correspondant de guerre dans l'armée anglaise. Il quitte Paris après la débâcle de 1940 et s'installe à Aix-en-Provence, puis à Villefranche-sur-Mer. Il ne reprend l'écriture qu'en 1943. Bourlinguer fait partie des Mémoires de Cendrars - qui comprennent également : L'homme foudroyé, La main coupée et Le lotissement du ciel. « Si Cendrars n'a pas inventé le terme Bourlinguer, il lui a donné ses lettres de noblesse », note la 4° de couverture du livre éponyme. Phaéton en publie un extrait issu de la nouvelle *Paris, Port-de-Mer* (éd. Denoël coll. Folio, Paris, 1948 pp. 384-385).

[...] il y a des bateaux de haute mer qui viennent se mettre à quai à Paris, mais pas en banlieue, mais en plein cœur de la ville. En effet, des petits steamers, dont la tête de ligne est au *Tower-Bridge* et le terminus aux Guichets du Louvre, assurent régulièrement la liaison entre Londres et Paris, descendant la Tamise, traversant la Manche, remontant la Seine et viennent s'amarrer discrètement dans cette perspective royale que forment la facade du Louvre, la terrasse des Tuileries du front de l'eau, rive droite, la coupole de l'Institut, les vieilles maisons du quai Voltaire, rive gauche, le rideau de plus beaux peupliers argentés du monde et les premiers à jaunir au déclin de l'été se resserrant, masquant le fleuve en aval, plantés que sont ces trembles centenaires à contrebas des quais sur les berges des deux rives, le tronc incliné dans le sens du fil de l'eau, les branches pendantes sur les remous qu'elles criblent, à la moindre brise, de feuilles roussies qui accrochent – et se dorent et se cuivrent! – les derniers rayons du soleil couchant qui perce à travers les hautes branches dénudées, toute cette gloire aveuglant les yeux éblouis du spectateur qui contemple du haut du pont des Arts le panorama grandiose, l'écoulement majestueux des eaux dans le lit étale du fleuve, la dégradation émouvante de la lumière dans un ciel immense et découvert, le passage des choses de la lumière agonisante à l'ombre qui se libère, des gens que gagnent les ténèbres envahissantes comme si gens et choses s'engageaient déjà de leur vivant dans l'histoire, dans la légende de la Ville, un pied dans la beauté éternelle de Paris comme on a un pied dans la tombe de toute éternité, tandis que les premières étoiles s'allument, que reflètent les premiers lumignons des quais que l'on voit comme en transparence dans une buée crépusculaire faite de poussières et de miroitements et que l'on devine au fond du siècle et tout au fond de l'eau la nuit qui vient, trop pleine, trop mûre, trop riche, trop habillée, trop profonde, débordante et d'une beauté qui vous imprègne de volupté, tristesse angoissante dont on reste amoureux pour la vie [...]

O Marinheiro - Le Marin

Fernando Pessoa

Fernando António Nogueira Pessoa est un écrivain, critique, polémiste et poète portugais trilingue (principalement en portugais, mais aussi anglais et, dans une moindre mesure, français). Né le 13 juin 1888 à Lisbonne, ville où il meurt le 30 novembre 1935, il a vécu une partie de son enfance à Durban, en Afrique du Sud. Pessoa a créé une œuvre poétique multiple et complexe sous différents hétéronymes en sus de son propre nom : Alberto Caerio, qui incarne la nature et la sagesse païenne ; Ricardo Reis, l'épicurisme à la manière d'Horace ; Alvaro de Campos, le « modernisme » et la désillusion ; Bernardo Soares, modeste employé de bureau à la vie insignifiante s'il n'était l'auteur du *Livre de l'Intranquillité*, et au moins soixante-douze *alias* en incluant les simples pseudonymes et semi-hétéronymes. Le texte présenté ici, est tiré de la pièce de théâtre : *O marinheiro, drama estatico em un quadro - Le marin, drame statique en un tableau.* Edition Bilingue, Ibériques, José Corti, Paris, 1991, (pp. 36-37).

[...] –Vou dizer- vo-lo. Não é inteiramente falso, porque sem divida nada inteiramente falso. Deve ter sido assim... Um dia que eu dei por mim rerecostada no cimo frio de um rochedo, e que eu tinha esquecido que tinha pai e mãe e que houvera em mim infância e outros dias – nesse dia vi ao longe, como uma coisa que eu só pensasse em ver, a passagem vaga de uma vela... depois ela cessou... Quandoreparei para mim, vi que já tinha esse meu sonho... Não sei onde ele teve princípio... E nunca torneia ver outra vela... Nehuma das velas dos navios que saem aqui de um porto se parece com aquela, mesmo quando é lua e os navios passam longe devagar... [...]

[...] – Je vais vous le raconter. Ce n'est pas entièrement faux, car, probablement, rien n'est entièrement faux. Cela a dû se passer comme ça... Un jour je m'étais allongé au sommet glacé d'un rocher et j'avais oublié que j'avais un père et une mère, et qu'il y avait eu en moi une enfance et tant d'autres jours ; ce jour-là je vis, au loin, comme une chose que j'aurais seulement pensé voir, le vague passage d'une voile... Puis elle disparut... Quand je repris conscience, je vis que j'avais déjà ce rève en moi... Je ne sais d'où il provenait... Je ne revis jamais une autre voile... Aucune des voiles des navires qui lèvent l'ancre dans ce port ne ressemble à cette voile, même quand il fait clair de lune et que les navires, au loin, passent très lentement... [...]

Hymne de l'océan

Jorge Luis Borges

Pour Adriano del Valle

L'argentin Jorge Luis Borges (1899-1986) est surtout connu pour ses recueils de nouvelles (Le Livre de sable, Fictions, L'aleph, Le Rapport de Brodie). Il est une des figures majeures du « réalisme magique latino-américain », renommée qui s'est trouvée ternie par ses prises de position favorables à l'instauration de dictatures latino-américaines. Le présent texte est extrait de Rythmes rouges, un recueil rassemblant des poèmes parus dans des revues d'avant-garde en Espagne entre 1919 et 1922, traduits par Jean-Pierre Bernés et parus en 1992 aux éditions La délirante. Les œuvres complètes de Borges ont été éditées en avril 2010 dans la prestigieuse collection de la Bibliothèque de La Pléiade.

J'ai désiré un hymne de l'Océan avec des rythmes amples comme les vagues qui crient ; De l'Océan quand le soleil tel un étendard écarlate dans ses eaux flamboie ;

De l'Océan quand il embrasse les seins dorés des plages vierges qui assoiffées attendent ;

De l'Océan quand ses hordes hurlent, quand les vents lancent leurs blasphèmes,

Quand brille dans ses eaux d'acier la lune brunie et sanglante ;

De l'Océan quand sur lui verse sa tristesse sans fond

La Coupe d'Étoiles.

Aujourd'hui je suis descendu de la montagne à la vallée

et de la vallée jusqu'à l'océan.

Le chemin fut long comme un baiser.

Les amandiers lançaient des fuseaux bleutés d'ombre sur la route et,

à la fin de la vallée, le soleil

cria des Golcondes vermeils sur ta glauque forêt ; Océan !

Frère, Père, Bien-aimé...!

J'entre dans le jardin énorme de tes eaux et je nage loin de la terre.

Les vagues viennent avec leur fragile cimier d'écume,

En fugue vers la catastrophe. Vers la côte,

avec leurs crêtes rouges,

avec leurs maisons géométriques,

avec leurs palmiers nains,

qui sont absurdes et livides comme des souvenirs figés!

Je suis avec toi, Océan! Et mon corps tendu comme un arc

lutte contre tes muscles impétueux. Toi seul existes.

Mon âme rejette tout son passé

Comme un ciel arctique qui s'effeuille en flocons errants!

Oh instant de plénitude magnifique ;

Avant de te connaître, frère Océan,

J'ai longuement vagué dans d'errantes rues bleues aux oriflammes de lanternes

Et dans la mi-nuit sacrée j'ai tissé des guirlandes

De baisers sur des chairs et des lèvres qui s'offraient,

Solennelles de silence,

Dans une floraison

Sanglante...

Mais aujourd'hui je fais don aux vents

de toutes ces choses révolues,

révolues...Toi seul existes.

Athlétique et nu. Seul ce souffle frais et ces vagues,

et les Coupes d'Azur, et le miracle des Coupes d'Azur,

(J'ai rêvé un hymne de l'Océan avec des rythmes amples comme les vagues haletantes.)

Je désire encore te créer un poème

Avec la cadence adamique de ta houle

Avec ton souffle salin et originel,

Avec le tonnerre des ancres sonores devant les Thulés ivres de lumière et de lèpre,

Avec des cris de marins, des lumières et des échos

De crevasses abyssales

Où tes vives mains monacales constamment caressent les morts...

Un hymne

Constellé d'images rouges luminescentes.

Océan! ô mythe! ô soleil! ô lit profond

Et je sais pourquoi je t'aime. Je sais que nous sommes très vieux,

Que nous nous connaissons depuis des siècles tous les deux.

Je sais que dans tes eaux vénérables et riantes s'est embrasée l'aurore de la Vie.

(Dans la cendre d'un soir de fièvre j'ai dans ton sein vibré pour la première fois.)

O protéen, je suis sorti de toi.

Tous les deux enchaînés et nomades;

Tous deux avec une soif intense d'étoiles;

Tous deux avec espoir et désillusions;

Tous deux air, lumière, force, ténèbres;

Tous deux avec notre vaste désir et tous deux avec notre grande misère.

En sortant de l'école

Jacques Prévert

Jacques Prévert (1900-1977) est l'un des poètes français les plus populaires, également connu pour sa contribution au cinéma. Il participe, dès 1925, au mouvement surréaliste, engagement qui imprime à son œuvre un caractère anticonformiste que l'on retrouve dans ses Collages. Dans *Paroles*, premier recueil de poèmes, publié en 1945, il déploie tour à tour la dénonciation de la violence faite aux pauvres, celle de la guerre et de la religion, mais, aussi, les thèmes plus lyriques de l'enfance et de la nature. *En sortant de l'école* est extrait du recueil *Histoires et d'autres histoires* (éd. Gallimard, Paris, 1972, Folio). Prévert, marginal dans ses œuvres comme dans la vie, se disant plus « artisan » que poète, s'exprime avec verve et simplicité. Comme tant d'autres de ses textes associés à des mélodies inoubliables, le poème a été mis en musique et interprété par les plus grands artistes.

En sortant de l'école nous avons rencontré un grand chemin de fer qui nous a emmenés tout autour de la terre dans un wagon doré

Tout autour de la terre nous avons rencontré la mer qui se promenait avec tous ses coquillages ses îles parfumées et puis ses beaux naufrages et ses saumons fumés

Au-dessus de la mer nous avons rencontré la lune et les étoiles sur un bateau à voiles partant pour le Japon et les trois mousquetaires des cinq doigts de la main tournant la manivelle d'un petit sous-marin plongeant au fond des mers pour chercher des oursins Revenant sur la terre nous avons rencontré sur la voie de chemin de fer une maison qui fuyait fuyait tout autour de la terre fuyait tout autour de la mer fuyait devant l'hiver qui voulait l'attraper

Mais nous sur notre chemin de fer on s'est mis à rouler rouler derrière l'hiver et on l'a écrasé et la maison s'est arrêtée et le printemps nous a salués

C'était lui le garde-barrière et il nous a bien remerciés et toutes les fleurs de toute la terre soudain se sont mises à pousser pousser à tort et à travers sur la voie de chemin de fer qui ne voulait plus avancer de peur de les abîmer

Alors on est revenu à pied à pied tout autour de la terre à pied tout autour de la mer tout autour du soleil de la lune et des étoiles à pied à cheval en voiture et en bateau à voiles.

Aquí te amo

Pablo Neruda

Né en 1904, Pablo Neruda, nom de plume de Ricardo Eliecer Neftalí Reyes Basoalto, est un écrivain, diplomate et homme politique chilien, Prix Nobel de littérature en 1971 (à la suite de ses compatriotes Gabriela Mistral en 1945 et Miguel Ángel Asturias en 1967). Après avoir soutenu la candidature de Salvador Allende à la présidence de la République chilienne, il meurt à Santiago du Chili, - officiellement d'un cancer-, le 23 septembre 1973, lors du coup d'état fasciste du Général Pinochet. Ses funérailles, en dépit de la terreur militaire, furent l'une des premières manifestations d'opposition au nouveau régime. À ce jour, on attend toujours les conclusions de l'enquête diligentée pour déterminer les conditions exactes de sa mort. On doit la traduction du poème ci-dessous (in : Pablo Neruda, *Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée*, 1923-1924) à Colette (inspirée par celle de Pierre Thiollière).

Aquí te amo.

En los oscuros pinos se desenreda el viento. Fosforece la luna sobre las aguas errantes. Andan días iguales persiguiéndose.

Se desciñe la niebla en danzantes figuras. Una gaviota de plata se descuelga del ocaso. A veces una vela. Altas, altas estrellas.

O la cruz negra de un barco. Solo. A veces amanezco, y hasta mi alma está húmeda. Suena, resuena el mar lejano. Este es un puerto. Aquí te amo.

Aquí te amo y en vano te oculta el horizonte. Te estoy amando aún entre estas frías cosas. A veces van mis besos en esos barcos graves, que corren por el mar hacia donde no llegan.

Ya me veo olvidado como estas viejas anclas. Son más tristes los muelles cuando atraca la tarde. Se fatiga mi vida inútilmente hambrienta. Amo lo que no tengo. Estás tú tan distante. Mi hastío forcejea con los lentos crepúsculos. Pero la noche llega y comienza a cantarme. La luna hace girar su rodaje de sueño. Me miran con tus ojos las estrellas más grandes. Y como yo te amo, los pinos en el viento, quieren cantar tu nombre con sus hojas de alambre.

Ici je t'aime.

Dans les pins sombres se démêle le vent. La lune étincelante luit sur les eaux vagabondes. Et les jours, tous égaux, se poursuivent.

La brume se défait en figures dansantes. Une mouette argentée se décroche du crépuscule. Une voile parfois. Hautes, hautes étoiles.

Ou la croix noire d'un bateau. Seul. Je me lève parfois à l'aube, et même mon âme est humide. Sonne, résonne la mer lointaine. Voici un port. Ici je t'aime.

Ici je t'aime, en vain te cache l'horizon. Je t'aime encore parmi ces froides choses. Parfois mes baisers vont sur ces graves bateaux qui courent sur la mer sans jamais arriver.

Je me vois oublié comme ces vieilles ancres. Si tristes sont les quais lorsque le soir accoste. Ma vie est fatiguée de sa faim inutile. J'aime ce que je n'ai pas. Toi tu es si distante.

Mon ennui se débat dans les lents crépuscules. Mais la nuit vient, chante déjà pour moi. La lune fait tourner ses rouages de songe.

Avec tes yeux me voient les étoiles majeures. Du même amour que moi, les grands pins dans le vent veulent chanter ton nom de leurs feuilles de fer.

Je repasse

Léopold Sédar Senghor

Léopold Sédar Senghor (1906-2001) est un écrivain-poète sénégalais. Après de brillantes études de lettres, il exerce comme professeur jusqu'en 1939, date à laquelle il est mobilisé puis fait prisonnier et s'engage dans la Résistance. Encore étudiant, en compagnie d'Aimé Césaire et de Léon Gontran Damas, il avait créé en 1934 la revue contestataire L'Étudiant noir. Il y exprime pour la première fois sa propre conception de la négritude. « C'est l'ensemble des valeurs culturelles du monde noir, telles qu'elles s'expriment dans la vie, les institutions et les œuvres des Noirs. Je dis que c'est là une réalité : un nœud de réalités » (Liberté, Négritude et Humanisme, p. 9). Débutée en 1945, sa carrière politique le conduit en 1960 à la Présidence de la République du Sénégal. Médaille d'or de la langue française, docteur honoris causa de trentesept universités, il est élu à l'Académie française en 1983. Sa poésie essentiellement symboliste, fondée sur le chant de la parole incantatoire, est construite sur l'espoir de créer une Civilisation de l'Universel, fédérant les traditions par-delà leurs différences. Le poème ci-dessous est extrait de Lettres d'hivernage (in : Œuvres poétiques, ed. du Seuil, Paris, 1972).

Je repasse ta lettre, à l'ombre du ciel bleu du parasol. À mes pieds, la mer molle se froisse rythmique à l'arène Le chant s'essore. La mer jusqu'à la passe est pareille à tes yeux de sable et d'algues Jusqu'à la masse profonde du large, où fleurissent tous les miracles Sous les cris blancs des mouettes, l'écume des longues pirogues.

Sur la plage rythmique, les canards sauvages en groupe songent, immobiles muets.

Je songe à mon enfant dernier, l'enfant de l'avenir

Aux cils de palmes, aux yeux de puits sans fond.

Ses cheveux plats fulgurent de fauves éclairs.

Où est donc la fille de mon espoir défunt,

Isabelle aux yeux clairs ou Soukeïna de soie noire?

Elle m'écrirait des lettres frissonnant d'ailes folles

D'images coloriées, avec de grandes bêtes aux yeux de Séraphins

Avec des oiseaux-fleurs, des serpents-lamantins sonnant des trompettes d'argent.

Car elle existe, la fille Poésie. Sa quête est ma passion

L'angoisse qui point ma poitrine, la nuit

La jeune fille secrète et les yeux baissés, qui écoute pousser ses cils ses ongles longs. Et tu demandes :

- Mais pourquoi cette brume et ces mirages au fond de tes yeux étales ?
- La mer est belle et l'air est doux, comme jadis sur les bords des Grands Lacs.

Fastes - Le requin et la mouette

René Char

René Char naît en 1907 à L'Isle-sur-la-Sorgue, dans le Vaucluse. Adolescent épris de liberté, orphelin de père, il passe sa jeunesse dans la grande maison familiale qui sera la source constante de son inspiration poétique. En 1929, la rencontre avec Éluard l'incite à rejoindre Paris où il découvre Aragon, Breton et les surréalistes, groupe auquel il adhère avant de s'en éloigner, en 1934. Durant la Seconde Guerre mondiale, René Char participe activement à la Résistance, sous le nom de « capitaine Alexandre ». Les plaquettes se succèdent. En septembre 1948, Char reprend dans un seul volume, *Fureur et mystère*, l'ensemble des textes, déjà publiés ou non, qu'il a écrits depuis 1938 : *Seuls demeuvent* (1945) ; *Feuillets d'Hypnos* (1946) ; *La Conjuration* (1947), qu'il écartera d'ailleurs de la réédition de 1962 ; *Le Poème pulvérisé* (1947) ; *La Fontaine narrative* (1947) ainsi que *Les Loyaux adversaires*. Dès 1954, Albert Camus avait écrit : « Je tiens René Char pour notre plus grand poète vivant ». Les deux dernières décennies avant sa disparition, en 1988, voient la consécration officielle de René Char, symbolisée par la publication de ses Œuvres complètes dans la Bibliothèque de la Pléiade (Gallimard, NRF, Paris, 1998). Phaéton propose ci-dessous deux poèmes *Fastes* et *Le requin et la mouette* (in : *Fureur et mystère*, 1948).

L'été chantait sur son roc préféré quand tu m'es apparue, l'été chantait à l'écart de nous qui étions silence, sympathie, liberté triste, mer plus encore que la mer dont la longue pelle bleue s'amusait à nos pieds.

L'été chantait et ton cœur nageait loin de lui. Je baisais ton courage, entendais ton désarroi. Route par l'absolu des vagues vers ces hauts pics d'écumes où croisent des vertus

> meurtrières pour les mains qui portent nos maisons. Nous n'étions pas crédules. Nous étions entourés

Les ans passèrent. Les orages moururent. Le monde s'en alla.

J'avais mal de sentir que ton cœur justement ne m'apercevait plus. Je t'aimais.

> En mon absence de visage et mon vide de bonheur. Je t'aimais, changeant en tout, fidèle à toi.

> > *

Je vois enfin la mer dans sa triple harmonie, la mer qui tranche de son croissant la dynastie des douleurs absurdes, la grande volière sauvage, la mer crédule comme un liseron.

Quand je dis : j'ai levé la loi, j'ai franchi la morale, j'ai maillé le cœur, ce n'est pas pour me donner raison devant ce pèse-néant dont la rumeur étend sa palme au-delà de ma persuasion.

Mais rien de ce qui m'a vu vivre et agir jusqu'ici n'est témoin alentour. Mon épaule peut bien sommeiller, ma jeunesse accourir. C'est de cela seul qu'il faut tirer richesse immédiate et opérante.

Ainsi, il y a un jour de pur dans l'année, un jour qui creuse sa galerie merveilleuse dans l'écume de la mer, un jour qui monte aux yeux pour couronner midi. Hier la noblesse était déserte, le rameau était distant de ses bourgeons.

Le requin et la mouette ne communiquaient pas.

O vous, arc-en-ciel de ce rivage polisseur approchez le navire de son espérance. Faites que toute fin supposée soit une neuve innocence, un fiévreux en-avant pour ceux qui trébuchent dans la matinale lourdeur.

Les oubliettes de la mer et du déluge

Aimé Césaire

Aimé Césaire (1913-2008) est l'un des fondateurs (avec Léopold Sédar Senghor et Léon-Gontran Damas notamment) du mouvement littéraire dit de « la négritude ». Anticolonialiste résolu, il mène en parallèle de sa vie d'écrivain, une carrière politique en tant que député de la Martinique et maire de Fort-de-France durant cinquante-six années consécutives (1945 à 2001). Il est l'auteur d'œuvres poétiques majeures dont *Cahier d'un retour au pays natal*, *Les Armes miraculeuses, Esclavage et colonisation, Corps perdu, Discours sur le colonialisme Cadastre, Discours sur la négritude.* L'extrait que Phaéton a choisi pour ce Cahier est issu de *La Poésie* (éd. Seuil, Paris, 2006 - Daniel Maximin & Gilles Carpentier, éditeurs scientifiques).

Jour ô jour de New York et de la Soukala

je me recommande à vous

à vous qui ne serez plus l'absurde jeu du sphinx à tête de mort et de l'eczéma rebelle et le jour très simplement le jour enlève ses gants

ses gants de vent bleu de lait cru de sel fort

ses gants de repos d'œuf de squale et d'incendie de paille noire

Sécheresse

Sécheresse

vous ne pourrez rien contre mes glandes aquifères

le ballet chimique des terres rares

la poudre des yeux finement piles sous le bâton

les mouettes immobilement têtues des fuseaux et de beau

font l'inaltérable alliage de mon sommeil sans heure

sans heure autre que l'inapaisement de geyser de l'arbre du silence

sans heure autre que la catastrophe fraternelle aux cheveux d'hippocampe et de campêche

sans heure autre que mes yeux de sisal et de toile d'araignée

mes yeux de clef de monde et de bris de journée

oh prendre la fièvre montée sur 300 000 lucioles

sans heure autre que les couteaux de jet du soleil lancés à toute volée

autour de l'encolure des climats

sans heure autre que les oiseaux qui picorent les biefs du ciel pour apaiser leur soif-de-dormir-dans-le-déluge

sans heure autre que l'inconsolable oiseau sang qui d'attendre s'allume dans l'agriculture de tes yeux à défaire le beau temps

sans heure autre que la voix fabuleuse des forêts qui gonflent subitement leur voilure dans les radoubs du marais et du coke

sans heure autre que l'étiage des lunaisons dans la cervelle comptable des peuples nourris d'insultes et de millénaires

sans heure autre oh! Sans heure autre que ton flegme taureau incorruptible qui jamais ne neige d'appel plus salubre et mortel que quand s'éveille des ruisseaux de mon écorce épi et neuvaine du désastre (le vrai). la femme qui sur ses lèvres à boire berce le palanquin des oubliettes de la mer.

La mer écrite

(Fragments épars)

Marguerite Duras

Sont présentés pour ce cahier intitulé MER [S], des « extraits choisis » d'un recueil peu connu de Marguerite Duras (1914-1996) : *La mer écrite* (éd. Marval, 1996 – photographies d'Hélène Bamberger et postface de Yann Andréa). Avec cette composition des mots de Duras en « fragments », c'est sa poésie qui apparait totalement, une offre poétique qui va au-delà de l'écrire. Les œuvres complètes de Marguerite Duras (Prix Goncourt pour *L'amant* en 1984) sont publiées dans la collection de la Bibliothèque de La Pléiade (éd. Gallimard, 2014).

Chaque jour, on regardait ça: la mer écrite.

C'est la mer.
Elle a tout pris.
... elle se trompe la mer.
Elle marche avec le temps,
Tout comme si c'était possible.

... faut mentir quelque fois. Pourquoi pas? ça arrange tout le monde quelquefois.

C'est à n'y rien comprendre? Oui, c'est ça. On ne comprend plus. Mais Rien. Alors tout se ressemble et se pleure. Comme une route interminable, parfaite, vaine.

... on ne sait pas où, ni quand elle commence, où elle a commencé. Elle est là comme un discours oublié. Bleu. Elle est. C'est indéniable. C'est bleu.

Tout est devenu Bleu. C'est bleu. C'est à crier tellement c'est bleu. C'est du bleu venu des origines de la Terre, d'un cobalt inconnu. On ne peut pas arrêter ce bleu, ces trainées de poussières bleues Il reste là. Acharné. Le bleu des enfants comme celui d'un ciel.

Je ne sais plus rien.

Des cordages faits pour retenir les bateaux ... rejoindre le vent et se perdre.
La mer est toujours surveillée, vérifiée.
Des fois qu'elle ne voudrait plus vivre.
Comme il y a des gens qui ne veulent plus partir mais seulement rester là, à vivre dans l'immobilité du temps.

Le calme du blanc. Le reste est le temps.

Il y avait du vent....
Ce vent a été photographié.
Au lieu d'éclairer la photographie,
le vent l'a obscurcie.
On a été désemparé
par le vent de la mer.
Le vent a dû partir tout seul
vers une destination restée secrète.
On ne l'a plus revu.
Tout à coup c'est devenu indiscret,
le savoir sur le vent. Tout mouvement s'est échappé...
Alors on a attendu. Rien.
Le vent ça fait ce que ça veut, comme les gens,
comme les chiens.

Il y a toujours un enfant qui veut suivre la mer pour voir.

J'ai pris la photographie de la mer et je l'ai éditée, je suis partie avec dans un livre. La mer est restée là, convenable, discrète, parfaite, invisible, éternelle.

... restent où c'est tranquille, les mouettes.
Ressemblent à rien. Mais règnent dans les sables invisibles et dans des livres d'écrivains.
Et près des soleils et des heures arrêtées par la force invisible de la mer et des sables.
Ce sont des endroits où on revient toujours, pour voir si on est encore vivant...

La mémoire et la mer

Léo Ferré

... dans cette mer jamais étale - d'où me remonte peu à peu - cette mémoire des étoiles...

Enregistrée en 1970 dans l'album intitulé *Amour-Anarchie*, *La mémoire et la mer* est une chanson dans laquelle Léo Ferré (1916-1993)' décline toutes les facettes de son talent de musicien et de poète. La mer compose ici une mosaïque de souvenirs hypnotiques qui cognent aux flancs de tous les horizons possibles.

La marée, je l'ai dans le cœur Qui me remonte comme un signe Je meurs de ma petite sœur, de mon enfant et de mon cygne Un bateau, ça dépend comment On l'arrime au port de justesse Il pleure de mon firmament Des années lumières et j'en laisse Je suis le fantôme *jersey* Celui qui vient les soirs de frime Te lancer la brume en baiser Et te ramasser dans ses rimes Comme le trémail de juillet Où luisait le loup solitaire Celui que je voyais briller Aux doigts du sable de la terre

Rappelle-toi ce chien de mer Que nous libérions sur parole Et qui gueule dans le désert Des goémons de nécropole Je suis sûr que la vie est là Avec ses poumons de flanelle Quand il pleure de ces temps-là Le froid tout gris qui nous appelle

¹ Au sujet de Léo Ferré, le lecteur pourra se reporter à un article publié par Phaéton en 2015 : Le Désespoir, forme supérieure de la critique, Jean-Michel Devésa – Professeur de lettres modernes à l'Université de Limoges.

Je me souviens des soirs là-bas Et des sprints gagnés sur l'écume Cette bave des chevaux ras Au raz des rocs qui se consument Ô l'ange des plaisirs perdus Ô rumeurs d'une autre habitude Mes désirs dès lors ne sont plus Qu'un chagrin de ma solitude

Et le diable des soirs conquis Avec ses pâleurs de rescousse Et le squale des paradis Dans le milieu mouillé de mousse Reviens fille verte des fiords Reviens violon des violonades Dans le port fanfarent les cors Pour le retour des camarades O parfum rare des salants Dans le poivre feu des gerçures Quand j'allais, géométrisant Mon âme au creux de ta blessure Dans le désordre de ton cul Poissé dans des draps d'aube fine Je voyais un vitrail de plus Et toi fille verte, mon spleen

Les coquillages figurant Sous les *sunlights* cassés, liquides Jouent de la castagnette tant Qu'on dirait l'Espagne livide Dieux de granits, ayez pitié De leur vocation de parure Quand le couteau vient s'immiscer Dans leur castagnette figure Et je voyais ce qu'on pressent Quand on pressent l'entrevoyure Entre les persiennes du sang Et que les globules figurent Une mathématique bleue Dans cette mer jamais étale D'où me remonte peu à peu Cette mémoire des étoiles

Cette rumeur qui vient de là Sous l'arc copain où je m'aveugle Ces mains qui me font du fla-fla Ces mains ruminantes qui meuglent Cette rumeur me suit longtemps Comme un mendiant sous l'anathème Comme l'ombre qui perd son temps À dessiner mon théorème Et sous mon maquillage roux S'en vient battre comme une porte Cette rumeur qui va debout Dans la rue, aux musiques mortes C'est fini, la mer, c'est fini Sur la plage, le sable bêle Comme des moutons d'infini Quand la mer bergère m'appelle

Éloge du lointain

Paul Celan

Né en 1920 en Roumanie au sein d'une famille juive allemande, naturalisé français en 1955, Paul Celan est l'un des plus grands poètes de langue allemande de l'après-guerre. Son nom d'écrivain est l'anagramme de son patronyme Ancel, en roumain, Antschel, en allemand. Celan choisit l'allemand, langue de l'exil, comme sa langue d'expression poétique. Cette « traversée de la langue du crime » est radicale : elle se confond avec le deuil d'après Auschwitz et dépeint un monde détruit, l'espace tragique d'un vide qui n'est pas néant, mais ce reste sans reste qu'on appelle cendre, selon Derrida. En 1967, Celan rencontre, à Todtnauberg, le philosophe Martin Heidegger, qui a fortement influencé son usage de la langue allemande, « avec, au cœur, l'espoir d'un mot qui viendrait » pour les Juifs exterminés, espoir qui est déçu. Après cette rencontre, il compose *Todtnauberg*, poème où il suggère par jeux de mots allusifs la distance imposée par les millions de morts qui le séparent du philosophe. Membre du comité de rédaction de la revue de poésie et d'art L'Ephémère, aux côtés d'Yves Bonnefoy et de Michel Leiris, outre sa contribution novatrice à la poésie, Celan est aussi un traducteur polyglotte de l'allemand au roumain, français, espagnol, portugais, italien, russe, hébreu et anglais. Paul Celan met fin à ses jours dans la Seine, dans la nuit du 19 au 20 avril 1970. Le poème ci-après, extrait du recueil Pavot et Mémoire (1952), est repris dans Choix de poèmes (traduction et présentation de Jean-Pierre Lefebvre, Poésie/Gallimard, Paris, 1998, Édition bilingue).

Dans la source de tes yeux vivent les nasses des pêcheurs de la mer délirante. Dans la source de tes yeux la mer tient sa parole.

J'y jette, cœur qui a séjourné chez des humains, les vêtements que je portais et l'éclat d'un serment :

Plus noir au fond du noir, je suis plus nu. Je ne suis, qu'une fois renégat, fidèle. Je suis toi, quand je suis moi.

Dans la source de tes yeux je dérive et rêve de pillage.

Une nasse a capturé dans ses mailles une nasse : nous nous séparons enlacés.

Dans la source de tes yeux un pendu étrangle la corde.

La longue route de sable (Journal)

Pier Paolo Pasolini

Pier Paolo Pasolini né en 1922 est mort en 1975, assassiné sur une plage, à Ostie... De juin à août 1959, Pasolini part de Vintimille pour rejoindre Trieste sur la côte Adriatique au volant de sa *Millecento*. Ce voyage sera relaté sous la forme d'un *Journal* de voyage, *La Longue route de sable* (éd. Arléa, traduit de l'italien par Anne Bourguignon, Paris, 2004, pp. 25 et 26).

[...]

De la Toscane au Lazio, juin

L'eau la plus belle d'Italie baigne les falaises entre Calafuria et Quercianella.

À Capri, aussi, la côte est fantastique et l'eau transparente, mais on y découvre toujours quelques restes de repas, quelques papiers sales. Ici, tout est parfait, comme sur une île de Jules Verne.

Sur un long bout de route la côte Toscane est dominée par ce que devait être la tombe de Ciano¹, en haut d'une montagne desséchée par le soleil ; maintenant réduite à un vague bunker, probablement plein d'excréments.

Puis commence la Maremme, l'histoire se nuance, s'atténue, connaît un vide. Après Cecina (cette charmante plage populaire, où, si je devais prendre des vacances je prendrais mes vacances!), commence un paysage de côte vraiment pur. L'apogée en est Porto Santo Stefano, où l'on perd toute notion d'espace et de temps. C'est l'Argentino. Purs coups de pinceau, taches de lumière, qui ont la forme de terre et de mer, et une paix de sommeil vivant.

Santa Marinella a changé depuis ma rencontre avec Rossellini, lors d'une projection privée d'India² : ses narines et sa bouche énormes animales éclatantes de sensualité, son visage curieux de moine charitable - comme le dit Fellini, il s'en sert quand il ne connait pas quelqu'un pour mieux le connaitre - dominent le paysage cinématographique et romain. Le grand style Liberty a disparu : nous sommes dans une tradition qui commence, je dirai, dans les années 30 ; mais le paysage alentour est digne de Goethe, de Corot.

[...]

I Galeazzo Ciano, gendre de Mussolini.

² Documentaire tourné par Rossellini en 1958.



Dermatoglyphes de la mer Pierre Landete Composition graphique

Merles blancs

- 1 Mohamed Bennis, Offensive
- 2 Marc Bouriche, Lettre d'escale (un art de naviguer)
- 3 Étienne Caloone, Mon écho L'eau
- 4 Paul Chose, Moment
- 5 Danny-Marc, Un grand vent s'est levé
- 6 Bruno Doucey, Sept poème traduits du grec par le vent de l'été
- 7 Dinu Flămând, Un coq pour Asclépios Jardins
- 8 Rémi Froger, T-I-T-R-E
- 9 Roger Giroux, Théâtre
- 10 Julien Giudicelli, L'amer et le fard
- 11 Katia-Sofia Hakim, Les grappes d'Ovide
- 12 Frédérique Kerbellec, Un monstre vit en moi / Et je danse
- 13 Martine-Gabrielle Konorski, Quelques rimes
- 14 Pierre Landete, ... de l'iode
- 15 Erri de Luca, Racconto di uno Récit de quelqu'un
- 16 Jean-Luc Maxence, Si par hasard un jour / Devant le Chapeau de Torghatten
- 17 Edith Masson, Fatum
- 18 Franck Merger, Yunes
- 19 Patrick Quillier, Pour Frederico Garcia Lorca
- 20 Atiq Rahimi, Terre et cendres
- 21 Gulrukhsor Safieva, La coulée de la Gazelle
- 22 Yves Simon, Voyage à Göttingen / Basquiat
- 23 Jacques Viallebesset, Qui siffle le matin...
- 24 Pierre Antoine Villemaine, Contre toute attente

Offensive

Mohammed Bennis

Le poète marocain Mohammed Bennis a publié ce poème dans son recueil *Le Don du vide* (éd. L'escampette, 1999 - traduction en français par Bernard Noël et l'auteur - Prix du Livre du Maroc 1993 et Prix Calopezzati 2006 pour sa version italienne). Avec le syrien Adonis et le palestinien Mahmoud Darwich, Mohammed Bennis est l'un des plus importants poètes de langue arabe.

Je n'ai arcades ni coupoles La braise seule vient vers moi et rien pour l'accueillir que transes de la main

Les étoiles relèvent de la géographie des ancêtres sur les branches de mon sang éclot la fleur de leur extase

Ô marguerite du désir mes alliés peu à peu se rassemblent ils sortent des déserts qui s'ouvrent Nous menons l'offensive contre les secrets du silence

Tu es si compatissante Ô psalmodie de mes pays invisibles

Lettres d'escale

Marc Bouriche

Marc Bouriche est médecin psychothérapeute, traducteur, conférencier et... guide de haute mer. Il arrive que l'écriture le saisisse pour lui faire dire l'impensable. Une première expérience difficile de Médecin Sans Frontières en Afrique de l'Est suivie d'une pratique d'urgentiste l'incite à se former aux thérapies existentielles initiées par le psychiatre autrichien Viktor Frankl à sa libération d'Auschwitz en 1945. Après plusieurs années de formation et d'enseignement en France et à l'étranger (Rome, Madrid, USA) il s'installe à Paris en 1990. Parallèlement, il transmet sa passion de la voile hauturière à des équipages internationaux sur toutes les mers du globe de 1985 à 2015 et s'engage dans une recherche sur les approches non duelles de la souffrance. Depuis 2013, il se consacre à l'écriture et à la création de spectacles poétiques. Sa rencontre en 2015 avec Lise, poétesse provençale, lui a inspiré plusieurs lettres d'un recueil. Phaéton publie ici une de ces lettres tirées de l'ouvrage : Éclaircies en haute mer, Lettres d'escale (éd Complicités, IV^e édition augmentée, illustrée de 70 dessins, Collection l'art de transmettre, Paris, 2018).

Verte aurore boréale, flots endormis sous un ciel de tropiques,
Houles en majesté, les auspices du cap dur,
Lagons trompeurs de beautés alanguies,
Orage aux colonnes d'Hercule,
Vertige de l'abysse.
Onde Insondable
Et pérenne,
Toujours,



Ramer dans la tempéte Marc Bouriche Dessin

Un art de naviguer

Qu'en est-il de l'intégrité ? Qu'en est-il du courage ?

Ces deux mots que tu offris il y a trois jours me révèlent ce matin les chemins campagnards d'un Graal insoupçonné. Je dis un Graal et non pas deux car je les crois aussi inséparables que l'eau du givre. Ton offrande mit en branle sur mon labour le charroi des pensées qui ouvrent la terre pour la mieux embrasser, pour la mieux préparer aux semaisons d'automne.

Appareiller sur l'océan de l'intégrité invite à une navigation sans mérite, sans vaines querelles, sans horizons connus. Seule la beauté des jours nous y échoit, fussent-ils zébrés d'éclairs ou printaniers, ballotés dans la tourmente d'une chute vertigineuse de pression atmosphérique ou éreintés sous la touffeur d'un ciel d'équateur moquant malicieusement l'armée en déroute des courbes isobariques. Abandonner le navire dans la darse d'un port est douloureux tourment, mentir est crucifiant ; l'enfer à côté, ses flammes et ses démons fourchus, serait un décor d'opérette, ne ferait trembler d'effroi que dans le confort d'un fauteuil capitonné, juste avant le tomber de rideau.

L'aventure océanique appelle à l'art de naviguer ; soulager à la lame par mer forte demande à s'alléger du superflu, d'une morale qui ne serait effluve de l'être ; elle ignore la rocade des dérives bien pensantes charriant des hommes somnolents dans le tombereau des autoroutes de l'*Inquisition* et autres *Daech* ; l'efficacité des flux sur voie rapide y est mortifère, la certitude, létale.

Sans mérite. La torpeur du navire ligoté au béton du quai par des aussières élimées sous le suaire des mousses, suintant le bistre avec le temps qui passe, est une petite mort sans avenir et sans gloire, celle d'un jour de grisaille abandonné dans les coulisses du théâtre de l'âme. Établir la voilure est la seule fortune pour une joie sans visage.

Point de querelles vaines. Qui voudrait contester la fécondité inassouvie des nuages, artistes inépuisables en exposition permanente dans les musées du ciel ? Ils sont les mentors de l'apprenti-marin. Qui oserait disputer la poigne amoureuse d'une déferlante qui vous culbute pour mieux vous étreindre, pour mieux vous enfanter de sa semence iodée ? Qui saurait chanter plus haut, miauler plus juste que l'air dans les espars.

Sans horizons connus. Prophétique, le sillage à la mémoire en partance s'occlut sur l'océan dès la poupe du navire, et l'île convoitée n'a été cartographiée par aucun officier d'aucune marine du monde ; les instructions nautiques pour la décrire sont introuvables, dans aucune langue, aucun avis urgent aux navigateurs ne la signale ; il lui faut la découvrir seul et sans autres complicités que celles des Dieux qu'il aura honorés de sa ferveur, la bouleversante beauté d'un sourire jailli incognito d'une pensée noble et solitaire, l'insouciante gaieté du geai slalomant sous les ramures, la neige égarée sur la terre quand elle rappelle nos origines ou conte notre épopée vers

la destination, quand elle couvre les bruits du monde. Il est sur la mer un mystère de jouvence, on ne peut y vieillir; l'âge est une fantasmagorie de terrien.

Et le courage dans tout cela?

Il s'apprend; il est la sève qui monte aux marches de l'équinoxe, printemps après printemps, et donne à la futaie son élan vers la lumière; il est le sel du boucanier préservant de la corruption, des miasmes des savoirs morts; il est le vent prêtant de son arôme à la liqueur du sang, imprimant ses odes maritimes sur le parchemin de la peau, la cire de la mémoire, composant les mélodies océaniques d'une navigation au long cours sans retour au port d'attache, sans recours à ses balises, sauf à y perdre vie.

Il n'est que prendre la mer avec la confiance d'un cœur violement enflammé au détour d'une étincelle sidérant la raison. Le prisonnier en cavale n'implore pas son geôlier la grâce d'une pénombre à l'abri du cachot dès que l'azur du ciel lui brûle les yeux après ses années d'ombre.

L'intégrité sans courage est un océan sans navire pour le labourer d'un sillage d'homme, cet homme-là dont les cellules élaborent l'ineffable dans le secret de leurs mitochondries, jour après jour, l'écume des jours ; il en est le seul héritier.

Mon écho - L'eau

Étienne Caloone

Etienne Caloone, né en 1993, a suivi une formation à l'École de Cinéma et de Télévision de Québec avant d'être diplômé de la Sorbonne (cinéma et audiovisuel). Passionné de théâtre, il intègre le Cours Florent puis réalise divers courts métrages. Il est actuellement au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Montpellier.

Mon écho

le te suis Dans le vol des moineaux quand, dès l'aube, Leurs mouvements légers vont nervurer la combe, Dans la voix du vieillard qui s'éveille le soir D'avoir rêvé le jour aux carrés blancs et noirs Dans toutes ces choses enfin qui m'ont traversé De l'enfance à ce jour, près de moi, je te sais.

Mais pourquoi dans la nuit saigne comme une croûte, Alors que j'ai tant de toi, mon écho sous la voûte.

L'eau

J'aimerais tant me souvenir du son des milliers de petits cailloux qui se frottent les uns les autres sur cette plage De la saveur réconfortante de l'eau sur ma peau De ses mains portant ma croix de bras et de pieds tendus De planche De la silhouette de faune de Saint-François et des babines de son loup

Des pâtisseries de sucre et de sucre et de crème

De ce rocher fendu sur le bord de l'eau

Des alcôves du marché et leurs bancs de pierre blanche et la face de ce clown en civil avec son vélo, ce clown qui parlait à un vieil homme avec de grosses lèvres et de petits yeux

De la tour de pierre grise auprès de la falaise dont j'aurais voulu faire mon atelier

Et puis surtout

De ton sourire et de tes grands yeux voyant tout cela

Moment

Paul Chose

Ce poème est extrait d'un recueil intitulé *Printemps incertain* (éd. Le Luy de France, Orthez. 2008).

Les toits sont chargés de grappes de tuiles d'où coule la lumière. Les vieilles mousses de l'hiver ont rajeuni au soleil de septembre. L'été fond dans la bouche. Mes bras s'enroulent autour de tes épaules comme des vignes. Le soleil redore les collines. Il reste beaucoup de fruits à cueillir.

Le temps tient tout entier entre tes mains sous la splendeur inutile des feuillages.

Un grand vent s'est levé

Danny-Marc

Avec Jean-Luc Maxence, Danny-Marc dirige une des plus prestigieuses revues de littérature française, *Les Cahiers du sens* ainsi que les éditions *Le Nouvel Athanor* dont l'Anthologie 1991-2011 offre au lectorat un exceptionnel panorama de la poésie française contemporaine. Le titre de ce poème est aussi celui du dernier recueil de Danny-Marc publié en 2013 et préfacé par Michel Cazenave (cf. *Dédicace à l'absente*, Phaéton - Cahiers de Poésies, *Merles Blancs* 2019).

Il est venu de si loin le long chemin de notre désert Il était si profond le long sommeil qui me séparait de toi

Elles sonnèrent si nombreuses les longues heures où nous étions absents

Un jour est arrivé où le tracé des étoiles a remplacé et le désert et le sommeil et l'absence

Ce jour-là un grand vent s'est levé

Sept poèmes traduits du grec par le vent de l'été

Bruno Doucey

Bruno Doucey a dirigé les éditions Seghers avant de fonder, en 2010, sa propre « maison » vouée à la défense de *la* poésie, *des* poésies. Ses *Sept poèmes traduits du grec par le vent de l'été* sont extraits de son recueil intitulé *Ceux qui se taisent* (éd. B. Doucey, Paris 2016).

 Dans ce pays l'aube est une vieille femme vêtue de noir qui s'amenuise dans la lumière

Le crépuscule une jeune fille qui revient de la fontaine un filet d'eau au bout de chaque doigt

Dans ce pays
 l'ombre de la mélancolie
 s'attable à la taverne

Elle fume peu mais boit lentement le raki du silence

Dehors la liberté s'impatiente et s'envole

 Dans ce pays une jeune femme du bout du monde offre un nid à l'hirondelle des regards

Dans la lumière sa chevelure est une ruche et son sourire ouvre depuis toujours une brèche dans les montagnes

Devant elle les marins drapés de nuit posent leurs armes

4. Ce pays sommeille dans les pierres

Il est sec mais ne s'étonne pas de voir l'eau Remonter la pente des collines

Chacune d'elles abrite un joueur de flûte Qui fait chanter l'écorce des arbres depuis quatre mille ans

L'horizon qu'il porte en lui sort de terre chaque année et chaque année la mince tige de rosea qu'il porte à ses lèvres éveille le vent d'été et la moisson des astres

5. Les chapelles blanches de ce pays gardent en elles toutes les couleurs du passé petites pierres posées sur la main d'un géant

Les dragons que l'on y terrasse protègent les enfants nés des amours de la pierre et de la lune

6. Dans ce pays
les vieilles femmes
vont toujours de l'ombre à la lumière
Elles mangent peu
mais tiennent captive en elles
la chaleur du soleil

Quelquefois l'une d'elles dévisage la mort sur la margelle d'un puits

7. Ce pays tient tout entier dans un jardin et ce jardin est entré depuis longtemps dans la corolle d'une fleur

Il renaît chaque matin comme le sourire d'une femme devant le temple d'Itanos La fente âcre de la roche laisse passer suffisamment de lumière pour que les hommes puissent poursuivre leur route

Chaque matin
un enfant naît en chantant
et le murmure d'une main
s'efface devant la mort
Dans ce pays il ne vient à personne l'idée de compter les étoiles
ou les chèvres d'un troupeau

Seuls comptent le bélier de la nuit et le moutonnement des vagues qui claquent contre la barque du pêcheur

Dans ce pays une seule jarre enferme plus d'eau fraîche que n'en contient le ciel

Un coq pour Asclépios - Jardins

Dinu Flămând

Dinu Flămând, né en 1947, a grandi dans un village de Transylvanie. Après des études de philologie, il a travaillé à Bucarest dans diverses maisons d'éditions et pour des revues littéraires. Censuré pour son livre *État de siège*, il se voit dans l'obligation de consacrer ses activités à la traduction (dont Fernando Pessoa). Lors d'un voyage au Portugal, il décide de ne pas revenir en Roumaine, puis choisit Paris comme lieu d'exil en 1989. Il exerce alors comme journaliste à Radio France International avant de rentrer dans son pays où il occupera des fonctions au Ministère des affaires étrangères et obtiendra, en 2011, le Grand Prix National Mihai Eminescu pour l'ensemble de son œuvre poétique. Ces deux poèmes sont extraits du recueil *Inattention de l'attention* traduit du roumain par Ana Alexandra Flamind (éd. La passe du vent, 2013 - Préface de J.-P Siméon).

Un coq pour Asclépios

...

s'en va de chez moi cet été qu'aucun chant ne retient plus Socrate dansera sur ses vastes collines repu et malade de vie

l'été s'en va...

Jardins

Extrait

il y a quelque part une rivière dont les eaux n'abreuvent plus une planche tordue sur la clôture que je ne cesse de franchir un sentier qui s'enfuit loin dans la terre chaque année et l'odeur du souper sortant sur le tard d'une maison isolée

l'aboiement d'un chien étouffé par l'écho du train parti frêles volutes de fumée qui sortent des cheminées effondrées quelques arbres à l'ombre desquels les morts se rassemblent étranges grincements de portes toujours closes

il y a des êtres qui m'ont traversé et demeurent

les innombrables nuages sur les auvents desquels

la lumière du sommeil glisse

dans mes nuits aux insomnies de pluie à travers les déserts où dorénavant tout ceci m'habite et jamais ne m'atteint

T-I-T-R-E

Rémi Froger

Ce texte de Rémi Froger est extrait du premier numéro de la *Revue Ligne* 13 (éd. 2010) dont la phrase introductive est celle du poète Novalis (Georg Philipp Friedrich, 1772-1801): *toute ligne est un axe du monde*.

Le chaos, les rumeurs du chaos, on ne les encadre pas, on les stoppe un instant, on pose un de ces fragments prélevés, pendant que ça continue. On ne rattrape rien. On ne court pas après non plus. On va stopper ailleurs et ramener un autre segment.

On peut essayer de mettre tout ça en cadence, en cohérence, on raconte des histoires, elles donnent de l'allure, et puis elles rejoignent le chaos, elles s'y ajoutent, elles en rajoutent, de nouvelles rumeurs se chargent.

Parce que nous ne pouvons pas vivre dans le chaos on doit monter le paysage, les formes et formules de vivre.

J'essaie d'écrire des formules de loin, des formules en déplacement. Des phrases qui vont et viennent. Des segments qui tendent une page.

Un tiret, c'est un trait, un bâton renversé, une histoire d'écriture. L'alphabet attend.

Parce que ça veut dire. Intransitivement. Ça ne veut ni dire quelque chose, ni ne rien dire. Des phrases potentielles qui ne seraient que leur arrivée. Une décharge. Et ça saute.

Si ponctuer c'est installer des pauses, des silences, des durées dans la phrase, alors le tiret ne ponctue rien. Il est un signe, une lettre qui se tire.

Le sens est à venir - arrêter les histoires pour qu'un sens se forme un nouveau lieu – aux phrases déstabilisées.

Passage d'un plan à l'autre. Un homme court. Un avion vole très bas. Entre les deux images, il y a du temps. Pas celui du regard qui va de l'une à l'autre, mais le temps du mouvement des caméras et celui des raccords, du montage.

Le temps aussi de la vue qui va sur les bords de l'écran. Sur les murs de la salle. Du temps qui bouge. Le tiret est ce temps-là dans l'écriture.

Les points de suspension laissent flottants les mots tus, flottants mais pourtant prévisibles. Le tiret ne laisse rien en suspens. Il est l'écrit des choses qui sont tues et qui ne sont pas proches, l'écriture de ce qui n'est pas là mais qui rôde derrière. Le tiret est une phrase.

Si, entre deux énoncés, fragments, mots assemblés, j'écris tiret, ce n'est ni pour les unir, ni pour faire parenthèse. C'est plus pour les poser l'un au bout de l'autre et

montrer l'espace vide qu'il y a en dessous, et la rivière ou les rochers qui sont en bas de ce vide. Et les faire sauter là, dedans. Le tiret est un pont ébranlé, branlant.

Ni coupées, ni collées, les phrases sont des moments interrompus, volontairement, de vies indéterminées, hasardeuses. Des moments replacés sur la page, ré-ouverts dans une autre configuration. Qui bougent. Qui peuvent bouger encore. Le tiret est un piège qui ne se ressemble pas.

Le vers, s'il est là, passe sa fin au suivant. Le tiret est un segment géométrique qui introduit d'autres mouvements dans le poème, s'il est là. Rien ne se suit. Tout est ensemble, accumulé. Ça va aller.

Dans une phrase introduire une autre phrase. Écrire plusieurs plans dans la même ligne. Le tiret décroche ce qui est pendu au mur.

Mais ce n'est pas certain – comment est en retard – comme ça est en retard - nous bayardons.

THÉÂTRE

Trois extraits

Roger Giroux

Il n'a été publié, du vivant de Roger Giroux (1925-1974), qu'un seul recueil intitulé *L'arbre le temps* en 1964 (éd. Mercure de France, Prix Max Jacob - rééd. 1978). Ses autres livres sont posthumes dont *Théâtre* (1976) où le poète définit sur la page blanche, un autre espace scriptural, un écran rectangulaire (une autre page blanche) sur et dans lequel les mots se posent. Le poème est à venir ou n'est *déjà plus*. Si, pour Anna Akhmatova, le plus surprenant est que « *le poète doit écrire avec les mots dont les gens se servent pour s'exprimer dans la vie de tous les jours!* », Giroux, lui affirme que son « *travail est l'absence d'écrire* ».

seul ici	
	 et peut-êtr
	flambe
	la fine paroi de
	l'œil
ici	
	il ferait nuit
	espace
	ou bien l'espace
1	ou bien
	lac



Mont Saint Michel, 1968 **Libor Sir**

L'amer et le fard

Julien Giudicelli

Phaéton a publié deux articles de Julien Giudicelli, maître de conférences en droit public à l'Université de Bordeaux (Phaéton 2015 - *Le passé d'une espérance, Esquisse d'une brève histoire du Parti Communiste Italien* / Phaéton 2018 - *L'illusion représentative*). Julien Giudicelli écrit aussi des poèmes...

Tu rentrais cette fois, l'œil enivré de sel. Tu rentrais, rétines rouges, aveuglées de la mer.

T'attachais cette fois, les courants tournoyaient. Esquivais ce trident quand ses dents s'aiguisaient.

Mais tu voyais l'amer de tes yeux presque clos. Tu maîtrisais alors et surmontais ta peur.

Et tu voyais l'amer de tes yeux presque clos. Te maîtrisais alors, te croyant invincible.

Tu présumais. Libecciu redoublait, fracassant. Et l'amer entrevu s'éloigna sous son fard.

Les grappes d'Ovide

Katia-Sofía Hakim

Née en 1988 à Bayonne, Katia-Sofia Hakim est une poétesse franco-libanaise. Professeure agrégée de musique, elle enseigne à la Faculté des Lettres de Sorbonne-Université, à l'Université Sorbonne-Nouvelle et à l'Université de Grenade en Espagne. Elle est diplômée du Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris. Ses travaux de recherche portent spécifiquement sur la musique de la première moitié du xx° siècle en France et en Espagne, sur les relations entre musique et littérature. Elle est actuellement chercheure invitée à l'Archivo Manuel de Falla de Grenade où elle finit une thèse en Musique et Musicologie sur Manuel de Falla et le théâtre musical. Katia-Sofía Hakim est membre du comité de rédaction et directrice de la communication de la Revue *Place de la Sorbonne*, revue internationale de poésie contemporaine éditée aux Presses de Sorbonne-Université.

Sur l'étagère titube un livre succulent. Il aurait traîné au fond d'un sac, écrasé contre clefs et biscuits.

Je l'ai tatoué d'inscriptions critériums, et ses pages sont autant de draps étudiants et froissés, froissés.

Bacchus, Evius pour les intimes, inspire un Ovide aviné. La poésie se moque du monde.

Le livre a des cornes en coin.

Le livre a des cornes en coin.

Je les caresse avec application pour en extraire le musc et devine courbée la douloureuse ironie de l'auteur métamorphique.

> Evohé! Evohé! Evohé!

À moitié vide, il crie le plaisir désordonné, puis je tire sa couverture et ma révérence.

Un monstre vit en moi / Et je danse

Frédérique Kerbellec

Frédérique Kerbellec enseigne la littérature, vit entre la Bretagne et la Grèce. Elle écrit une poésie libre et tragique. Ces deux poèmes sont extraits d'une *Anthologie* publiée en 2019 (*Les yeux fermés, La transparence des pierres, Lunes mendiantes, Déluge, Fulgurance du soleil*) aux éditions *Nouvel Athanor*.

un monstre vit en moi un monstre de lumière qui s'agite et s'irrite et détourne mon corps du calme virginal

tu ligotes ma pensée ô serpent mon frère tu tourmentes mes entrailles dessine des labyrinthes des ruisseaux sans issue

mon serpent mon ami mon doux mon enchanteur ô toi le lumineux le sensuel l'actif jusqu'où me mèneront tes lumineuses torpeurs méduse magicienne cherchant chemin ouvert pour tarauder mon cœur

> Et je danse au bord bleu des mers enchanteresses

Aux palmes souples riantes des oiseaux-lyres charmeurs

À la source des mondes à l'angélique ardeur des après-midi blancs Au coq qui crie au loin dans le maquis rêveur

Au jasmin qui s'éveille dans l'été immobile

> Au vide Éblouissant

Quelques rimes...

Martine-Gabrielle Konorski

Ce poème de la poétesse franco-suisse Martine-Gabrielle Konorski est extrait de *Bethani* (suivi du recueil intitulé *Le bouillon de la langue*), son dernier livre a été publié aux éditions *Le Nouvel Athanor* en 2019.

[...] Quelques rimes retrouvées reflet

dans les débris

de verre

saupoudrés

sur la table

Restes d'un surgissement quand l'œil déchiffre

l'aube

 $Les\ mots\ perdus$

se teintent

de l'eau

de ton regard

Un jour peut commencer

[...]

... de l'iode

Pierre Landete

Ce texte, écrit en 2000, « parle » de l'Île de Gorée (Sénégal). Lu par Sylvia Coran, il a fait l'objet d'une adaptation à l'harmonica (Christian Perez) dans le CD de musiques et de poésies *Place des amandiers* (Prix Charles Cros 2006 de la SPF & Prix de la Francophonie 2014) et d'une publication dans la Revue de création littéraire SIK n° 10 (2011). Pour une biographie de Pierre Landete, fondateur de la revue Phaéton, voir page 303.

Des ports salis s'allument. Les soleils sombrent.

Leurs immondices aux fers, cracheux-colés sans souffle comme leurs corps aux cales, des hommes sombrent. Des ports salis s'allument.

Les vents marins Arriment à leurs souffles de l'iode.

Chassent les vents l'étreinte des soleils sombres.

Racconto di uno - Récit de quelqu'un

Erri de Luca

Écrivain engagé, poète, traducteur... et alpiniste émérite, le napolitain Erri De Luca a notamment obtenu, en 2002, le Prix Femina étranger pour *Montedidio* (éd. Gallimard) et, pour l'ensemble de son œuvre, le Prix Européen de Littérature 2013. Deux recueils de poèmes ont été édités en France : *Opera sull'acqua / Œuvre sur l'eau* (éd. Poésie Seghers, 2002) et *Solo andata / Aller simple* (éd. Gallimard, 2012, Trad. Danièle Valin, Édition bilingue). Ce dernier relate l'épopée tragique des migrants affrontant la Méditerranée vers les côtes européennes, puis, à la suite de ce voyage à sens unique, Erri De Luca évoque « l'enfermement, l'incarcération d'anciens compagnons des années de plomb »... visitant, enfin « les différentes faces de son œuvre : le langage, la guerre, l'Italie, l'amour, et le rire ». Phaéton publie ci-dessous un paragraphe du poème *Raconto di uno*, tiré de cet ouvrage.

Da giorni prima di vederlo il mare era un odore, un sudore salato, ognuno immaginava di che forma.

Sarà una mezza luna coricata, sarà come il tappeto di preghiera, sarà come i capelli di mia madre.

Cos'era invece? Un orlo arrotolato sulla fine dell'Africa, gli occhi pizzicati da specchietti, lacrime di accoglienza.

Beviamo sulla spiaggia il tè dei berberi, cuciniamo le uova rubate a uccelli bianchi.

Pescatori ci offrono pesci luminosi, succhiamo la polpa da scheletri di spine trasparenti.

L'anziano accanto al fuoco tratta con i mercanti il prezzo per salire sul mare di nessuno.

[...]

Bien des jours avant de voir la mer, elle était une odeur, une sueur salée, chacun imaginait sa forme.

Est-elle une demi-lune couchée, est-elle comme un tapis de prière, est-elle comme les cheveux de ma mère ?

Qu'était-elle en fait ? Un ourlet roulotté au bout de l'Afrique, les yeux picotés de petits miroirs, larmes d'accueil.

Nous buvons sur la plage le thé des Berbères, nous faisons cuire des œufs volés aux oiseaux blancs.

Des pêcheurs nous offrent des poissons lumineux, nous suçons la pulpe de squelettes d'arêtes transparentes.

L'ancien près du feu discute avec les marchands le prix pour monter sur la mer de personne.

Si par hasard un jour / Devant le Chapeau de Torghatten Jean-Luc Maxence

Jean-Luc Maxence dirige avec Danny-Marc, la prestigieuse revue littéraire Les Cahiers du sens ainsi que les éditions Le Nouvel Athanor. Maxence est aussi le fondateur de la revue Rebelle. Son premier recueil de poèmes, Le ciel en cage fut édité en 1969. Louis Aragon lui écrit alors : c'est impossible d'être insensible à vos poèmes! Pierre Seghers ajoute : j'aime votre rage d'écrire, ce masque arraché. Vous écrivez au burin, au poignard! Si par hasard un jour est extrait de Soleils au poing (éd. Castor astral 2011 – Préface de Patrice Delbourg) et Devant le chapeau de Torghatten (dédié à Danny-Marc) font partie des 40 poèmes du dernier recueil que Maxence a intitulé (sans en être vraiment certain, bien sûr!) Tout est dit? (éd. Le Nouvel Athanor, Paris 2020).

Si par hasard un jour

Si par hasard un jour un soir une heure Si je claque la porte pour un enfin sans retour Si je quitte ma vie comme on glisse à la mer Si je renonce et retourne à la terre Si je passe là-bas Ne pleurez pas Je ne suis Rien Un cœur

Devant le Chapeau de Torghatten

En mer étale ô mon amour Larguons les amarres Sur dix étés de pays fous et d'aventures

Que de grands larges dans ton foulard de flibuste Trop de croisières furent promises Aux rives du temps Par-dessus bord

Nous depuis dix ans glissons ensemble D'un port à l'autre défiant la nuit des jaloux Pour mieux embarquer l'espérance Dans nos soutes de bateau-chat Et faire de ta rage amour de vieillir Une blanche sagesse de fjord Dans tes yeux d'écume bleue Devant le Chapeau de Torghatten

Fatum

Deux fragments

Edith Masson

Édith Masson, née en 1967 à Verdun, est écrivaine et documentaliste. Son écriture se partage entre roman et poésie, démarches s'imbriquant étroitement. Son premier roman, *Des carpes et des muets* (Éditions du Sonneur, 2005), a obtenu le prix Erckmann-Chatrian en 2017.

Ces deux poèmes sont extraits de *Fatum* publié aux éditions Le pré#carré (Bordeaux 2017) qui, de découvertes en découvertes, communique sa passion de la poésie. Edith Masson est aussi l'auteur d'un recueil intitulé *Le décor* (éd. Des Vanneaux, Bordeaux, 2016).

[...]

Le fil de ce jour je le lisse
Parque en ma main désinvolte
Aussi cette flamme tenue par grand vent
Qu'elle vive qu'on s'y brûle
C'est rouge lanterne en bouche claire pas un souffle
C'est feu qu'on avale
C'est lumignon rongeur

À la soie de tes yeux mon aimé j'ai tissé
Arachné ces nuits crues ces nuits nues
Voilées dévoilées en ta main
Qui ouvre et ferme en ta bouche
D'amour c'est
Au gré du désir
D'un égal frisson
Ombres et lumière essoufflées

[...]

Yunes

Frank Merger

Traducteur, Frank Merger (cf. traduction de la poétesse tadjik Gulrukhsor Safieva, in Phaéton 2020 – Cahiers de Poésies – Merles Blanc) écrit aussi des poèmes... *Yunes* est extrait de son dernier recueil intitulé *Poésies contemporaines*. Le prénom Jonas, Younes ou Yunes signifie « colombe » ou « celui qui s'approche de Dieu »... Frank Merger a traduit de nombreux poètes italiens (Alda Merini, Salvatore Quasimodo, Franco Buffoni, Gianni D'Elia, Filipo De Pisis...) et iraniens (Abbas Kiarostami, Rezâ Sâdeghpour, Machid Vatan-Doust...) avant de faire paraître son premier recueil intitulé *Poésie persane* (éd. de l'Aigrette, Marseille, 2019).

Il y eut une grande tempête sur la mer, au point que le bateau menaçait de se briser.
Les passagers, pris de peur, pour s'alléger jetèrent à la mer la cargaison. Les hommes ramèrent pour gagner le rivage, mais en vain, car la mer se soulevait contre eux toujours plus. Ils s'emparèrent de Yunès, ils le jetèrent à la mer. La mer enfin apaisa sa fureur. Yunès demeura dans les entrailles de la mer trois jours et trois nuits. Alors la mer vomit Yunès sur le rivage. Yunès était mort.

Pour Federico García Lorca

Patrick Quillier

Patrick Quillier, après avoir été professeur de lettres classiques au Portugal, en Autriche, en Hongrie, enseigne la littérature générale et comparée à l'Université de Nice. Il est le traducteur de nombreux poètes dont Eugenio de Andrade (éd. La différence, 2002) et Fernando Pessoa (coll. La Pléiade, 2011). Voix éclatées (de 14 à 18), son dernier ouvrage, publié aux éditions Fédérop en 2018, a obtenu le Prix Kowalski de poésie de la ville de Lyon. Pour Federico García Lorca fait partie d'un livre en préparation intitulé D'une seule vague.

C'est ainsi que de cercle en cercle, de vague en vague, à l'écoute de l'écoute, dans la respiration du monde, nous entendons ensemble tout le murmure des anciens vivants faire contrepoint au poème chanté des futurs morts.

Nous entendons Lorca qui agonise.

Son corps fait corps avec le corps du monde.

Dans le poème il avait mis son souffle.

Il respire, infini, dans tout poème
qui enfièvre d'oiseaux l'arbre du cœur
à l'horizon vertigineux des crimes.

Nous le reconnaissons gisant en nous : pas de pardon pour une telle mort.

La lune, rouge et verte, tend l'oreille
vers la forge où se frappent les cymbales
des tempes, comme on guette la venue
de l'amant à son pas dans la rue noire,
quand l'obscurité se fait transparence
et l'amant pluie d'émoi dans le silence...
Lorca: bruissement de respiration
qui se dissout au ressac de l'instant.

Lorca se meurt en tout lieu en tout temps.

Quelle fraternité sur ces chemins !
Tant de martyrs avant Lorca, tant de
martyrs après Lorca, tant de martyrs !
Mais quelle solitude dans l'horreur
que le poème ne vainc pas !

La guerre

est infinie, du poème et de la terreur.

Plus loin que lui, privés de son

amour,

nous sentons pleurer la vertu pour saluer la vie qu'on assassine.

Silvestre Revueltas a composé
(ce Mexicain qui s'appelle « Révoltes »)
deux ans après l'assassinat un cycle
de cinq chansons pour les enfants, sur des
poèmes de l'ami Lorca. Voici,
à l'intention des enfants que nous sommes,
puisque l'enfant est le père de l'homme,
à la fois très vulnérable et très fort,
la dernière de ces chansons, si drôle
et si triste, si douce et si puissante
(ah, écoutez cette musique juste,
faussement simple, un chant universel!):

Le lézard pleure et pleure la lézarde, Tous deux drapés dans leur tablier blanc. Distraits, ils ont perdu leur belle alliance De mariage. Ah! Leur alliance de plomb!

Hélas! Leur mignonne alliance plombée! Un ciel immense, un ciel inhabité, Fait monter sur son globe les oiseaux. Le soleil, ce capitaine tout rond,

Arbore un gilet de satin. Voyez, Voyez comme ils sont vieux! Comme ils sont vieux Les lézards! Comme ils pleurent, comme ils pleurent! Hélas, les voilà pleurant et pleurant!

Terre et cendres

Extrait

Atiq Rahimi

Dans *Terre et cendres* (titre original : *Khákestar-o-khák*), l'écrivain et réalisateur franco-afghan Atiq Rahimi (Prix Goncourt 2008) « parle » de l'Afghanistan pendant la guerre contre l'Union soviétique. Un vieil homme annonce à son fils qui travaille à la mine, que toute sa famille est morte dans un bombardement (éd. P.O.L, 2000 - traduction du *dari* par Sabrina Nouri). Le livre débute par un dialogue entre un enfant affamé et son grand-père...

[...]

J'ai faim...!

Tu sors une pomme *gol-e-seb*¹ du baluchon rouge et tu la frottes contre ton vêtement poussiéreux. La pomme n'en est que plus sale. Tu la remets dans le baluchon, en sors une autre, plus propre. Tu la tends à ton petit-fils, Yassin, qui est assis près de toi, la tête entre ton bras fatigué. L'enfant saisit la pomme de ses petites mains crasseuses, la porte à sa bouche. Ses incisives ne sont pas encore sorties. Il essaye de croquer la pomme avec ses canines. Un frisson parcourt ses joues maigres et crevassées. Ses yeux effilés se brident encore plus. La pomme est acide. Son petit nez se rétracte ; il renifle.

Tu t'es assis, le dos tourné au soleil automnal, contre le parapet du pont ; le pont qui, au nord de la ville de Pol-e-Khomri, relie les deux berges de la rivière asséchée. C'est là que passe la route du Nord de l'Afghanistan à Kaboul. En s'engageant à gauche à l'entrée du pont sur la piste de terre qui serpente au-delà des collines désertiques, on parvient à la mine de charbon de Karkar...

Les gémissements de Yassin t'arrachent au chemin de la mine. Regarde, ton petit-fils n'arrive pas à croquer cette pomme. Où as-tu mis le canif? Tu explores tes poches et le trouves. Tu prends la pomme des mains de ton petit-fils, la coupes en deux, puis encore en deux, lui redonnes le tout. Tu enfouis le canif dans une poche. Tu replies tes bras sur ta poitrine.

Cela fait longtemps que tu n'as pas chiqué. Où as-tu mis la boîte de *naswar*^a? Tu te remets à explorer tes poches et finis par la trouver. Tu déposes une prise dans ta

¹ Littéralement fleurs de pommier. Ce terme désigne une étoffe très populaire dans toute l'Asie centrale, dont l'imprimé blanc sur fond rouge représente des fleurs de pommier stylisées.

² Mixture narcotique de couleur verdâtre.

bouche. Avant de ranger la boîte, tu jettes un coup d'œil dans le miroir du couvercle. Tes yeux bridés sont enfoncés dans leurs orbites. Le temps a laissé l'empreinte de son passage près de tes yeux, une empreinte formée de lignes sinueuses, comme des vers entrelacés autour de deux orifices, des vers affamés qui guettent... Le grand turban que tu portes est défait. Son poids t'enfonce la tête dans les épaules. Il est couvert de poussière. C'est peut-être ce qui le rend si lourd. Sa teinte d'origine, fanée par le soleil est devenue méconnaissable.

Remets donc cette boîte à sa place! Pense à autre chose, pose ton regard ailleurs. Tu mets la boîte dans une poche. Tu caresses ta barbe grisonnante, enlaces tes genoux et fixes ton ombre lasse qui épouse l'ombre ordonnée des barreaux du pont.

Un camion militaire arborant une étoile rouge sur sa portière traverse le pont. Il rompt le sommeil pesant de la poussière. Elle se soulève et envahit le pont. Puis, tout doucement, se pose, se dépose partout : sur la pomme, sur le turban, sur les cils... De ta main, tu veux protéger la pomme de Yassin.

- Arrête! Hurle ton petit-fils. Mais voyons! Ta main le gêne pour manger sa pomme.
- Tu préfères peut-être avaler la poussière ?
- -Arrête!

Laisse-le tranquille

[...]

La coulée de la gazelle

Gulrukhsor Safieva

Née à Douchanbé en 1947, Gulrukhsor Safieva est une figure majeure de la poésie tadjike contemporaine (son nom est Гулрухсор Сафиева en tadjik, soit Gulrukhsor Safieva, et گلرخسار صفى en persan, Golrokhsâr Safi). Le tadjik, une langue proche du persan, s'écrit dans l'alphabet cyrillique depuis le début des années 1930.

Pour la traduction de ce poème mystique (en collaboration avec Niloufar Sadighi et Nafissa Sikandari-Tourneux), Frank Merger a disposé d'abord du texte écrit avec l'alphabet arabo-persan (utilisé en Iran surtout – à noter qu'en Afghanistan on parle le *dari* qui varie du *tadjik*) puis a obtenu, le texte écrit avec l'alphabet cyrillique (outre de légers ajustements lexicaux). Il précise pour Phaéton que « le texte tadjik existe dans ces deux versions même si en Ouzbékistan et au Tadjikistan, on écrit surtout en cyrillique, forme nationale du persan (depuis que les Soviétiques ont imposé cet alphabet dans l'Entre-Deux-Guerres) ». Ce poème, issu d'un recueil en cyrillique paru initialement au Tadjikistan, figure aussi dans une *Anthologie* publiée en arabo-persan à Kaboul où peu de personnes savent déchiffrer un autre alphabet. Phaéton publie, ici, les trois versions du poème qui se métamorphose avec les alphabets.

Tu es pour moi la Pierre Noire et la trouée du soleil.

Tu es pour moi le Temple et la coulée de la gazelle.
À l'inanimé, tu donnes la vie.

Au vivant, le souffle.

Tu es la source claire,
l'appel du suppliant.

Pour chaque galet
Je tire un air de ma cithare.
Pour chaque pétale
J'offre un chant de grâce.
Ta grandeur et ta beauté
inspirent le désir.
Pour chaque parcelle
de ta grandeur,
j'offre un chant de grâce

Гузаргохи Дир

Холаи Қиблаи ман
Намуди офтоб
Сими маъбад ман
Гузаргохи Дир
Ба мурдахо нафас дихед
Нафаси зинда дихед
Фонтан Барабих
Намоз ё хо
Захри санг
Асбоби ороми ман
Дар ҳар як гул
Дуои ороми ман
Орзуҳои Кома ва барори ӯ
Ман дар ҳар барге дуо мекунам

گذرگاه آهو

زهی قبله من نظرگاه خورشید زهی معبد من گذرگاه آهو دهد مرده را جان دهد زنده را روح برابیح چشمه «رمناجات «رباهو

ز هر سنگ کز چنگ و ساز آورم من بر هر پارهٔ گل نماز آورم من برد آرزو کمال و جمال او به هر برگ کمال نماز آورم من

Qui siffle le matin

Jacques Viallebesset

Au Nouvel Athanor en 2019, Jacques Viallebesset a signé avec le peintre Claude Legrand, un recueil intitulé *Le plain-chant des hautes terres* qui débute par deux citations du poète Christian Bobin: écrire, c'est dessiner une porte sur un mur; puis l'ouvrir... peindre, c'est essuyer la vitre entre le monde et nous, avec un chiffon de lumière imbibé de silence.

Qui siffle le matin sont les premiers mots d'un poème (*Dans la tourbe originelle*) qui illustre *l'alchimie évocatoire de Jacques Viallebesset* telle que le notent les éditeurs Danny-Marc et Jean-Luc Maxence.

Qui siffle le matin porte Un oiseau qui fait renaître Chaque jour un nouveau printemps

Dans la tourbe originelle Respire une vie secrète Qui palpite d'un souffle chaud

Dans le velours d'humus brun Le cœur de la vie ne meurt pas Et on l'entend déjà lever

L'éternel chant de l'oiseau.



Le plain-chant des hautes terres Claude Legrand (éd. Le Nouvel Athanor, Paris, 2019)

Voyage à Göttingen / Basquiat

Yves Simon

Auteur-compositeur et interprète de chansons, Yves Simon est aussi écrivain. Il a notamment obtenu, en 1988, le Prix des libraires pour son roman *Le voyageur magnifique* puis, en 1991, le Prix Médicis avec *La dérive des sentiments*. Écrits comme des hommages, *Voyage à Göttingen* et *Basquiat*, sont deux poèmes extraits de son recueil intitulé *Génération(s)* éperdue(s) publié en 2017 (éd. Flammarion, coll. Poésie Point).

Voyage à Göttingen

Le ciel est bleu d'azur Paris n'est plus qu'un murmure Les Champs-Élysées, démodés.

Les boulevards de ceinture Se remplissent de voitures Les rames de métro, sont bookées.

Jaimerais tant aller vers Göttingen Réver des brumes au Palais de Schönbrunn Jaimerais tant aller vers Göttingen Danser sur la chanson d'une Dame brune.

Montparnasse se prélasse Aux terrasses pleines de tasses Où sont les peintres, disparus.

La nostalgie n'est plus Ce qu'elle était et ce qu'elle fut Casque d'or, s'est perdue.

Jaimerais tant aller vers Göttingen Réver des brumes au Palais de Schönbrunn Jaimerais tant aller vers Göttingen Danser sur la chanson d'une Dame brune.

Gare du Nord on s'fait la belle Pour Amsterdam ou pour Bruxelles Reluquer dans les vitrines, les belles. La pyramide de Pei Au petit matin s'éveille Les visiteurs fatigués, ont sommeil.

Jaimerais tant aller vers Göttingen Réver des brumes au Palais de Schönbrunn Jaimerais tant aller vers Göttingen Danser sur la chanson d'une Dame brune.

Basquiat

Sur l'acrylique Basquiat a mis Son corps à nu Ses rêves tordus Les rues d'New York, la nuit Après la pluie.

Beau et secret Comme une femme De Port-au-Prince à Manhattan Le jeune homme noir a peint En acrylique.

Les néons blémes lancinants Comme les dessins tristes des enfants Des sous-marins, des revolvers Et des avions.

Cette chanson pour Jean-Michel Prince des voyelles des aquarelles Des sous-marins, des revolvers Et des gratte-ciels.

Et les visages transis Par la précarité Des garçons et des filles Voudraient s'aimer.

Des cités et des pleurs Les villes se lamentent Pour unir les amants Et les amantes.

Contre toute attente

Extraits

Pierre Antoine Villemaine

Pierre Antoine Villemaine vit et travaille à Paris. Écrivain, metteur en scène, artiste et enseignant, il est notamment chargé de cours à l'Institut d'Etudes Théâtrale de Paris III et a mis en scène des œuvres de Artaud, Blanchot, Bataille, Duras, Jabès, Kafka... Il a publié dans de nombreuses revues: Europe, Théâtre/Public, Sens Public, Poésie, Hors-sol...

Il va falloir se parler

[...]

isolée au milieu des formes sans lien sans lieu sans sol une voix attend sa délivrance

une voix antérieure à tout discours une pensée / une passion ignorante / inapaisée

de fines émotions des je ne sais quoi restes ou affects innomés

parcelles infimes / secousses mentales / saignements de pensée

. . .

cibles de l'écoute :

toutes sortes de traces – griffonnages et gribouillis / motifs brisés / moments d'égarement / et de vertige et d'ivresse et de transport / variations atmosphériques / humeurs / grains de réalité / morceaux flottants de corps / parements divers fermentent la forme sans forme d'une voix séquencée / la fragilité d'une basse obstinée ourdie de rêveries obliques / de fictions théoriques

sans cohérence, mais faits d'association, comme des rêves

une prose musicienne

restes de gestes minuscules / presque de survie / de petits soubresauts ou secousses qui bouleversent les corps / des tremblements / miettes de sens / des agitations à peine perceptibles pointent encore / vestiges de mouvements matinaux esquissés ou gestes d'une mémoire / balbutiements articulés au plus proche des commencements

dénué de sens / quelque chose commence

approximative incertaine instable comme privée de parole sur la surface une voix cherche un corps

cette voix appelle l'organisation floue d'une suite d'interruptions d'où souffle l'obscurcissement progressif d'un texte sans fin la poursuite d'une image fantôme

soit à même la langue un lieu de confluence sans ordre apparent si ce n'est la matière de la phrase une continuité souterraine issue d'ancêtres nouvellement assemblés

et le silence et la peur — toujours la peur ...

dans le désarroi demeure *fidèle au fugitif* dit oui aux pensées passagères aux précipités aux feux follets ne t'effraie pas des ruines

....

dans la suspension du jugement / perdu au milieu des formes / ne répondant à aucune demande / à aucun marché / il assiste à ce qu'il est en train de devenir

il veille / tortueuse fantaisie / aux spasmes mesurés de la connaissance émotionnelle / au penser comme on écoute un morceau de musique

au vacarme de la pensée tumultueuse d'un cerveau sillonné d'agitations d'éblouissements intermittents

en route vers la forme il découpe de la langue en morceaux dégage une présence enfouie sous la matière lettreuse

inaperçue sans preuve recouverte comme dissoute

pas d'idée pas d'émotion — langue première impénétrable elle ne cache rien n'annonce rien d'autre qu'elle-même

• • •

```
ici – il faut perdre connaissance
à l'ombre des événements
la rêverie pensante
inspire des mots
d'un chant sans art
dans le brouillard
elle traverse son désordre
creuse ses galeries
dans les ténèbres
elle déchaîne le langage
animée de courants polyphoniques
désorientée elle persiste
descend dans la langue-matière
guette ses signes
ses tressauts
guigne le moindre geste qui déjouerait les attentes
tracés de hasard
« toiles tourbillons »
à contre-penser
une espèce de dérangement des choses
tempêtante zone d'indétermination
outrément divisée
turbulence entre pensée et non-pensée
une certaine rétention des sentiments
pour préserver l'incertitude
se taire
ne pas rajouter du bruit à la rumeur ambiante
la parole tue
mon taire
un état de ce que nous sommes
l'effet d'intimidation par le savoir
l'ensemble sonore au désordre fertile cherche à saisir le sens d'une émotion diable-
ment variable
dans la passion de la simple ignorance (H.)
```

il s'acquitte mais ne réalise pas

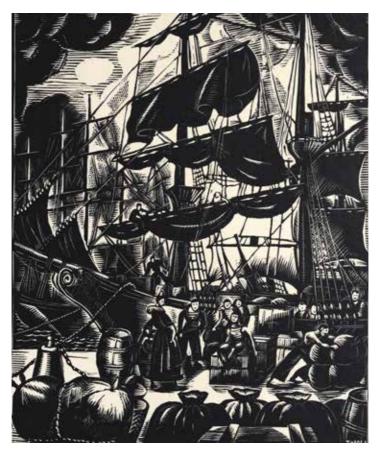
pas de faire / pas de produit il laisse advenir la floraison de la suite

...

ces coups d'ailes de la pensée / ces chemins trop tracés / si souvent arpentés

...

— et qui donc est le Maître ici ?



Thiollier, graveur

Existe-t-il une gravure de marine?

Michel Wiedemann

Né à Strasbourg en 1947. Agrégé de lettres classiques, maître de conférences en linguistique française à l'Université de Bordeaux-Montaigne, où il a organisé maintes expositions de graveurs contemporains en qualité de Président de l'Estampe d'Aquitaine, association qu'il a fondée en 1985 avec Philippe Labèque, Paulette Expert et Daniel Beugniot, dit Dul. Membre du Cercle numismatique Bertrand Andrieu de la Société Archéologique de Bordeaux, il a écrit sur l'iconographie des monnaies. Il a publié des articles sur le vocabulaire régional du français, sur le lexique de la photographie, sur des graveurs du Sud-Ouest, sur des animaux fantastiques tels la licorne et le lièvre cornu (voir *Phaéton* 2019), il a fait partie des fondateurs de l'ARPA, galerie associative de photographie à Bordeaux, aujourd'hui disparue. Il continue de pratiquer en amateur la photographie et le dessin.

Notre propos est de retracer l'évolution de la représentation de la mer par la gravure depuis le xve jusqu'au xxe siècle. Quel intérêt de montrer de telles images alors que la peinture déploie les séduisantes couleurs qui lui assureront toujours la supériorité sur l'encre des gravures ? C'est qu'avant l'invention de la photographie, un tableau restait unique, alors qu'une gravure se répandait entre toutes les mains. Les tableaux importants étaient ceux que diffusait la gravure. Aussi même les gravures de reproduction méritent-elles d'être examinées par l'amateur d'art et par l'historien du goût. C'est par leur truchement que les critiques faisaient les réputations, que les amateurs connaissaient les œuvres des collections privées, que les artistes s'inspiraient de leurs prédécesseurs. D'autres graveurs, assez doués pour inventer et dessiner eux-mêmes, ont fait des gravures originales, c'est-à-dire entièrement conçues et réalisées par le même auteur. Mellan, Plattenberg, Della Bella, Waterloo, Bérain, Lepautre, Weirotter furent de ceux-là. Chez eux, la gravure n'est plus une traduction utile, mais appauvrissant l'original, elle est un art en soi, qui doit être jugé sur l'invention, la disposition et le style.

1. Les graveurs et la mer.

On peut parler de gravures de marine, mais pas de graveurs de marine. Le métier de graveur, plus encore que celui de peintre, requiert le travail en atelier et ses outils ne se transportent guère en plein air. Certes le peintre Pierre Henri Valenciennes déclare «absolument nécessaire d'avoir voyagé non-seulement sur les côtes, mais encore d'avoir été quelque temps en pleine mer et d'avoir navigué à quelque distance, après avoir perdu la terre de vue¹». Mais il y a bien peu de graveurs qui aient navigué. La circulation des dessins permettait cependant à des artistes qui ne quittaient pas leur atelier de graver des paysages exotiques. Ceux même qui furent des graveurs originaux, travaillant d'après leurs propres dessins, les gravèrent en ville, une fois de retour au pays. Ainsi firent Zeeman au xvii^e et Meryon au xix^e siècle. Reinier Nooms, ou Zeeman, a fait des voyages en Méditerranée que ses œuvres permettent de reconstituer. Il publia à Paris. Plus tard vint Méryon, jeune enseigne de vaisseau qui voyagea jusqu'en Nouvelle-Zélande. Puis il démissionna pour entrer dans la carrière d'artiste et il se lança en copiant Reinier Nooms. Ce travail était donc celui d'un marin qui avait renoncé au voyage pour le métier d'aquafortiste. Les autres gravèrent chez eux d'après les dessins d'autrui.

Les graveurs étaient des artisans établis dans les grandes villes, qui recevaient dans leur boutique les peintres désireux de diffuser leurs dessins, les clients curieux de nouveautés ou les colporteurs venant approvisionner les provinces. Par leur travail au carrefour des circuits artistiques et commerciaux, ils faisaient circuler entre les artistes, entre les amateurs d'art et au-delà de ce cercle restreint, entre les divers publics nationaux, des motifs et des styles qui ont contribué à faire la culture de l'Europe.

Les graveurs se partageaient suivant leurs spécialités. Le graveur de marine n'existait pas : pour le commun des graveurs, les sujets marins étaient un thème parmi d'autres.

Les conseils touchant aux marines sont rares dans les manuels qui leur sont destinés. Les questions qu'ils se posent sont celle du choix des moyens, entre le burin et l'eau-forte, et celle de l'orientation des tailles :

Les eaux tranquilles ont l'éclat d'un miroir et se gravent de même ; on peut donc les réserver pour le burin, sa fermeté rendra bien aussi l'apparence des longues vagues de la mer ; un léger travail de pointe en exprimerait mieux l'écume... Les

¹ P. H. Valenciennes, Éléments de perspective pratique à l'usage des artistes, suivis de Réflexions et de conseils à un Élève sur la peinture, et particulièrement sur le genre du Paysage. A Paris, chez l'Auteur, au Palais national des Sciences et des Arts, Desenne, Libraire au Palais-Egalité, n°2, Duprat, Libraire pour les Mathématiques, quai des Augustins; près le Pont-Neuf, n°71; An VIII; à la p. 490.

eaux tranquilles se gravent par des tailles droites et horizontales; les objets qui s'y peignent se représentent par des entre-tailles, par le renflement des tailles principales, et quelquefois par des secondes [tailles] beaucoup moins serrées que les premières.

Les grandes lames d'une mer agitée s'expriment par des tailles qui suivent le sens de ces lames. On peut y glisser des entre-tailles, parce que la mer offre alors l'apparence d'un métal en fusion. L'estampe de Balechou représentant une tempête, est une bonne leçon pour cette partie, et elle a été suivie avec succès par Wollet et d'autres habiles graveurs².

Mais c'est avec l'invention de la lithographie en 1796 par Sennefelder et des demi-teintes en lithographie par Engelmann en 1824 que les artistes gagneront le moyen de représenter les effets de la perspective aérienne, les effets de brume et les accidents lumineux qui demandent une gradation subtile des gris.

2. Le genre et ses origines.

La mer n'est pas un sujet en soi. Elle est entrée au cours des temps dans des organisations diverses du champ des arts figuratifs. La peinture de marine peut se flatter d'une origine antique, qui n'était pas ignorée des peintres ultérieurs. Léon Battista Alberti (1404-1472) rapporte que parmi les Grecs, «Héraclide s'illustra dans la peinture de navires³ «. Dans son livre *L'Art de la peinture*¹, (1649), Francisco Pacheco signale Ludius comme un peintre de paysages et de marines, entre autres sujets, mais déjà chez les Romains cette peinture était considérée comme un genre mineur:

Toutefois l'Antiquité, digne de notre vénération, n'a pas fait fi de cette peinture, car Ludius fut le premier à découvrir, de manière plaisante, la peinture des villes, des portiques et des lieux ornés d'arbres et de jardins, forêts et collines, scènes de pêche, fleuves, eaux, batailles et tout ce qu'on pouvait trouver dans ce genre qui naviguât sur terre et sur mer; voitures à cheval et chevaux, pêche, chasse, vendanges et autres, de telle sorte que Pline, afin que les peintres aspirent à un but plus noble, écrivit ces graves paroles : « Mais ces artistes n'eurent que peu de gloire comparée à celle dont jouirent ceux qui peignirent sur bois. »

M. Levesque, in *Dictionnaire des arts, de peinture, sculpture et gravure*, Paris, 1792, cité par A.M. Perrot, & F. Malepeyre, *Manuels-Roret, Nouveau Manuel Complet du Graveur* (1844, 1^{rc} éd.) Paris, L.V.D.V. Inter-livres, reprint en 1988 d'une édition postérieure à 1864, aux pp.102 et 111.

³ L. B. Alberti, *Depictura* (1435), livre II. Préface, traduction et notes par J.-L. Schefer, introduction par S. Deswarte-Rosa. Paris, Macula, 1992.

⁴ Nous citons le texte de Pacheco dans l'édition de Lauriane Fallay d'Este, Paris, Klincksieck, 1986, pp. 214 et suiv.

On peut tirer la même conclusion de la carrière du peintre grec Protogène, contemporain d'Apelle, telle que la présente Félibien, notant la place que les Anciens réservaient aux marines :

On ne sçait qui fut son maître : mais il avoit plus de cinquante-cinq ans, lorsqu'il commença d'être en réputation ; encore ne peignoit-il alors que des navires seulement...

Dans les galeries, à cause de leur longueur, ils feignoient des pilastres ou des colonnes d'espace en espace, afin que la vûe fût bornée, & pût mieux considerer les païsages où ils prenoient plaisir de peindre des naufrages, des bâtimens, & d'autres objets qui divertissent les yeux. Enfin, dans les lieux les plus importans ils y representoient de plus grands sujets, comme d'histoires et de fables.

L'abbé Du Bos, secrétaire perpétuel de l'*Académie Françoise*, décrit un autre usage de la peinture de marine chez les Romains qui convenait à sa théorie de la supériorité de la peinture sur la poésie, des dessins, signes naturels, sur les mots, signes convenus :

Du tems des Romains ceux qui avoient fait naufrage, portoient, en demandant l'aumône, un tableau, dans lequel leur infortune étoit représentée, comme un objet plus capable d'émouvoir la compassion, & d'exciter à la charité que les relations les plus pathétiques qu'ils pouvoient faire de leurs malheurs.

Au Moyen-Âge, les sujets marins sont liés à la représentation de certains épisodes de l'histoire biblique ou de la vie des saints : création du monde, déluge et arche de Noé, traversée de la Mer Rouge, histoire de Jonas, le Christ apaisant la tempête, marchant sur les eaux et sauvant saint Pierre, la pêche miraculeuse des apôtres dans le lac de Tibériade, tempête apaisée par saint Nicolas, corps de saint Vincent de Saragosse jeté à la mer et ramené au rivage⁷.

Il y avait donc déjà des siècles de peinture de marine quand la gravure naquit en Occident, au XIV^e siècle, peu après les premiers moulins à papier. La gravure de marine est représentée, dès le XV^e siècle, par le maître W. A., orfèvre flamand

⁵ Entretiens sur les Vies et sur les Ouvrages des plus excellens Peintres anciens et modernes avec la vie des architectes, par Monsieur Felibien. Nouvelle édition, revue et corrigée & augmentée des Conférences de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture; de l'Idée du peintre parfait, des Traitez de la Miniature, des Desseins, des Estampes, de la connoissance des Tableaux, & du Goût des Nations; de la Description des maisons de campagne de Pline, & de celle des Invalides. A Trevoux, de l'imprimerie de S. A. S. MDCCXXV (1725), tome I, p.122 et tome III, p. 125, III. Entretien.

⁶ Réflexions critiques sur la poësie et sur la peinture. Septième édition, A Paris, chez Pissot, quay de Conti à la Sagesse, MDCC. LXX. [1770], vol. I, p. 422.

⁷ Sabine Mertens, Seesturm und Schiffbruch, Eine motivgeschichtliche Studie, Ernst Kabel Verlag, 1987, Schriften des Deutschen Schifffahrtsmuseum, Band 16.

attaché à la cour de Charles le Téméraire. Il grava au burin, vers 1465-1485, sur des vagues sagement peignées, des types de bateaux flamands avec une grande précision dans les détails, mais sans perspective.

On trouve quelques mots sur la peinture de marine dans *L'Art de la peinture*⁸, ouvrage de Francisco Pacheco, peintre sévillan :

Parfois, on peint une tempête en mer : le ciel doit être triste avec du blanc et du noir et les nuages aussi, les eaux bleutées d'un azur profond et les vagues hautes avec des crêtes, couronnées d'écume, se répandant sur les rives qui généralement sont sablonneuses... On ajoutera quelques coquillages.

On peut aussi peindre des incendies de villes comme à Troie, des lumières sur la mer et la terre et sur les bateaux. [...]

S'ajoute à cela la remarquable peinture de flotte et de bateaux où s'illustra le flamand Henri Vrom, dont on raconte qu'il se mit à peindre des navires et des tempêtes après que, riche marchand, il eut perdu son bien sous son regard. Il devint le plus célèbre peintre de son temps dans son domaine et c'est pourquoi son portrait figure avec ceux des plus célèbres peintres flamands.

La peinture de tempêtes, d'éléments inanimés, a besoin d'être justifiée par un intérêt personnel, par un pathétique humain qui nous parle. Peindre les flots pour les flots est encore incompréhensible.

La peinture de la mer trouve sa justification dans la peinture d'ex-voto marins, dédaignés des critiques, œuvres de «pauvres peintres réduits pour subsister à en faire pour de misérables pèlerins»⁹.

L'évolution générale de la peinture de marine est ainsi résumée par Y. Le Pichon :

Alors que généralement les grands peintres de la Renaissance voyaient la mer de loin, les Flamands et les Hollandais ont, aux XVIf et XVIIf siècles, fait naître la vraie peinture de marine. Celle-ci fait irruption dans la peinture européenne «avec l'impétuosité d'une grande marée d'équinoxe». Certains noms sont dans toutes les mémoires : Van Dijck, Van de Velde, Vermeer, Ruisdael, Backuijsen, de Hooghe, mais toute liste est incomplète. A propos de ces écoles prestigieuses, un critique a écrit qu'un mariniste connaissait les bateaux comme un constructeur et comme un marin, et, s'il représentait des combats navals, il en avait l'expérience militaire». La peinture marine produisit les portraits des ports, des flottes, des armateurs et des marins des Provinces-Unies, qui sont des véritables documents historiques.

⁸ Dans l'édition de Lauriane Fallay d'Este, Paris, Klincksieck, 1986, pp. 214 et suiv.

⁹ Diderot, article de l'*Encyclopédie* cité par Michel Mollat du Jourdin, *L'Europe et la mer.* Paris, Éditions du Seuil, 1993, coll. Faire l'Europe. Avec préface de Jacques Le Goff. 348 p. ill. à la p. 295.

Un autre courant a donné la réplique au classicisme de la littérature et imprimé un caractère académique aux images de la mer. Celle-ci, lumineuse certes, apparaît en majesté dans un cadre de « fabriques », c'est-à-dire de portiques et de colonnes ; mais il faut beaucoup d'imagination pour qualifier d'antiques les vaisseaux munis de sabords, desquels l'artiste fait débarquer Ulysse ou Enée, en compagnie de Néréides. C'est un mélange des genres, et la mer ainsi vue n'a qu'un rapport indirect avec la vie. Claude Lorrain aurait pu illustrer les pages du Télémaque. [...]

Le dix-huitième siècle a cultivé l'exactitude du paysage. Venise eut le mérite de produire la veduta, dont le nom traduit la volonté d'une image visuelle, en quoi Canaletto, Guardi, Zuccarelli ont excellé. La formule eut un grand succès en France. Claude Joseph Vernet, formé à l'exemple italien, a fait connaître à ses compatriotes leurs mers et leurs ports. [...] Ce genre eut un immense succès et contribua à intéresser les Français à leur marine. Les catalogues des Salons, notamment en 1763, en font foi, ainsi que la diffusion des gravures d'Ozanne°.

À l'époque classique, les sujets auxquels s'applique aujourd'hui le nom de marines relevaient de la peinture d'histoire, de la scène de genre quand ils montraient les activités des hommes de la mer ou de la côte, ou de l'allégorie, qui est, selon Roger de Piles, « un choix d'objets qui servent à représenter dans un tableau, ou en tout, ou en partie, autre chose que ce qu'ils sont en effet¹¹ ». En dessous, dans la hiérarchie classique des genres, il y avait le paysage. Dans le dictionnaire joint à son traité de 1676¹², Félibien, théoricien du classicisme, ne cite pas la marine et définit le paysage et ses peintres comme suit : « les Tableaux qui représentent la campagne, et où les figures ne sont que comme des accessoires... ceux qui s'appliquent particulièrement à ce travail s'appellent païsagistes¹³ ». Selon Roger de Piles (1708), « la Peinture, qui est une espèce de création, l'est

¹⁰ Michel Mollat du Jourdin, L'Europe et la mer. Paris, Éditions du Seuil, 1993, coll. Faire l'Europe. Avec préface de Jacques Le Goff. 348 p. ill., pp. 297-298. Le critique et peintre de la Marine cité est Y. Le Pichon, La Mer sous le regard des peintres de la Marine. Paris, Berger-Levrault, 1989.

¹¹ Roger de Piles, Cours de Peinture par principes. Paris, Gallimard, 1989, avec préface de Jacques Thuillier.

¹² Op. Cit. pp. 477 & 458.

¹³ Des principes de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, et des autres arts qui en dépendent. Avec un Dictionnaire des termes propres à chacun de ces Arts. Par M. Felibien, Secretaire de l'Academie des Sciences, & Historiographe des Bastimens du Roy. Troisième édition. A Paris, Chez la veuve & Jean Baptiste Coignard, fils. M.DC. XCVII. Avec privilege de sa Majesté. Cité par René Démoris : « Le paysage, théorie et fantasme: Diderot et la tradition classique dans le Salon de 1767 », in Le paysage en Europe du XVI au XVIII siècle, Actes du colloque organisé au musée du Louvre par le Service culturel du 25 au 27 janvier 1990, Sous la dir. de Catherine Legrand et J. Fr. Méjanès et d'E. Starcky. Paris, Réunion des Musées Nationaux, 1994, p. 193.

encore plus particulièrement à l'égard du paysage¹⁴ ». Car il n'était pas question pour un artiste classique de représenter la nature telle qu'on la voit : «Il n'y a point dans la peinture de partie où la nature soit toujours bonne à imiter telle que le hasard la présente¹⁵. » Notre auteur, sans doctrine sur la peinture de marine, distingue seulement selon la dignité sociale des éléments qui y entrent, le paysage héroïque et le paysage pastoral ou champêtre.

Dans *l'Encyclopédie* de 1765, le chevalier de Jaucourt, polygraphe au service de Diderot, reprenait cette dualité des paysages dans l'esthétique de Roger de Piles :

Parmi les styles différens et presqu'infinis dont on peut traiter le paysage, il faut en distinguer deux principaux : savoir le style héroïque, & le style pastoral ou champêtre. On comprend sous le style héroïque, tout ce que l'art et la nature présente aux yeux de plus grand et de plus majestueux. On y admet des points de vue merveilleux, des temples, des sépultures antiques, des maisons de plaisance d'une architecture superbe, &c. Dans le style champêtre, au contraire, la nature est représentée toute simple, sans artifice, & avec cette négligence qui lui sied souvent mieux que tous les embellissements de l'art. Là on voit des bergers avec leurs troupeaux, des solitaires ensevelis dans le sein des rochers, ou enfoncés dans l'épaisseur des forêts, des lointains, des prairies, &c. On unit fort heureusement le style héroïque avec le champêtre.

Mais la marine n'est pas un paysage au sens de nos auteurs classiques : « genre de Peinture qui représente la campagne et tous les objets qui s'y rencontrent¹6. » L'Encyclopédie Méthodique donne du mot Marine la définition suivante, dans un article dû à M. Levesque :

Ce mot se dit du spectacle de la mer, comme paysage se dit du spectacle de la campagne. La vue de la mer, de ses calmes, de ses bourrasques, de ses tempétes, des dangers et des naufrages dont elle est le théâtre, offre des objets d'étude assez variés, assez vastes pour occuper un artiste tout entier, sans lui permettre de partager son temps à d'autres genres. Les peintres qui se livrent à cette partie se nomment peintres de marines. L'Italie, la Hollande ont produit en ce genre d'habiles artistes, à qui, de nos jours, un François a disputé la palme. » [J. Vernet]

Ailleurs, encore, le paysage est nettement distingué de la marine :

¹⁴ Roger de Piles, Cours de Peinture par principes, (1708), ch. Du paysage, p. 99 de l'édition Gallimard, 1989.

¹⁵ Ibid., p. 242.

¹⁶ Roger de Piles, Op. Cit., Du Paysage, p. 98.

Le Paysage, soit noble, soit champêtre, la marine, l'architecture, ont un attrait si général, si puissant, & si multiplié que nous n'entrerons pas dans le détail des beautés dont ce genre est susceptible.

Au bas de l'échelle pourrait se situer un genre qui se développera surtout au XIX^e siècle et qui s'apparente aux natures mortes par le soin apporté aux détails matériels de la mâture et de la voilure, le portrait de bateau. Toujours présenté par le travers, toutes voiles déployées, dans un décor connu, le navire y est présenté de façon stéréotypée à l'usage du capitaine, des matelots ou des passagers.

Mais cette hiérarchie des genres fondée sur la figure humaine et sur la hiérarchie sociale est croisée par un autre critère dans l'article *Paysage* que Watelet donne en 1792, à l'*Encyclopédie méthodique*; il distingue, selon la proportion d'imagination qu'ils contiennent, trois catégories d'images, la vue, le paysage mixte et le paysage, pourvu ainsi d'une nouvelle définition:

Les aspects que l'on imite fidèlement & tels qu'ils se présentent, s'appellent des vues. Les aspects champêtres, imités en partie d'après la nature & en partie imaginés, sont des paysages mixtes, ou des vues composées. Les Paysages créés sans autre secours que les souvenirs et l'imagination, sont des représentations idéales de la nature champêtre.

En l'an VIII de la République Française, le peintre P. H. Valenciennes, aidé pour la rédaction par le citoyen Croze-Magnan, a voulu mettre par écrit¹⁸ des conseils à un élève qui voudrait s'adonner à ce genre de peinture :

Les vagues de la mer, sur-tout quand elle est fortement agitée, ont une Perspective déterminée. Ainsi comme l'a très bien observé Vernet, dans ses Tableaux de marine, les vagues, égales autant qu'il est possible entre elles, suivent les règles de la Perspective par leur diminution sensible, à mesure qu'elles s'éloignent de notre œil pour aller se perdre dans l'horizon.

Il est surtout indispensable de connoître parfaitement la construction des navires de toute espèce, depuis le vaisseau de ligne jusqu'à la chaloupe et au canot; savoir distinguer la physionomie des vaisseaux de chaque nation maritime; avoir des études particulières et détaillées de tout ce qui sert au grément et à l'équipement du navire; des instrumens, machines et munitions employés dans les arsenaux, sur les ports et pour la navigation; des fortifications maritimes; de la forme et de la cassure des rochers; de la nature des dunes et falaises qui bordent la mer. Il est essentiel surtout d'avoir fait beaucoup d'études des ciels et des eaux, sous tous leurs aspects et rapports, suivant les occurrences des phénomènes dans l'atmos-

¹⁷ Encyclopédie Méthodique, A Paris, chez Panckoucke, libraire, hôtel de Thou, rue des Poitevins, MDCC.XCI, vol. 44, Beaux-Arts, p. 153.

¹⁸ P. H. Valenciennes, Op. Cit. pp. 220-221 et pp. 489-490.

phère et sur la mer. Il faut avoir acquis une grande habitude de peindre au premier coup, pour pouvoir faire, en un jour, le ciel, les fonds et une partie des eaux dans la même pâte de couleur, sur-tout lorsqu'il y a de l'orage et du brouillard.

Mais après ces conseils pratiques, ce texte bicéphale évoque, suivant le modèle de Diderot dans sa promenade à l'intérieur d'un tableau, une tempête et un naufrage d'après un tableau de Loutherbourg. Puis il suggère des sujets par mer calme, conseille des études des phénomènes lumineux exotiques. Valenciennes termine par une défense de Vernet :

Ces minuties n'influent en rien sur la beauté d'un tableau... Aussi Vernet, qui valoit bien nos Peintres fameux en combats navaux, n'a jamais voulu astreindre son génie à compasser froidement et à calculer minutieusement ces fastidieuses vérités obligées; [...] Emporté par le feu de son imagination, il avoit, dans certains cas, oublié d'amarrer une corde, ou de carguer une voile. Il est possible qu'il ait commis cette inadvertance; mais c'étoit moins par défaut de savoir que pour ne pas refroidir sa composition en se soumettant à de petits calculs qui ne doivent être observés à la rigueur, que par les constructeurs qui dessinent pour faire exécuter, ou par les dessinateurs d'architecture navale qui font des plans et des portraits de navires.

Enfin, Valenciennes essaye de renouveler la marine en suggérant des sujets et va les chercher dans l'histoire antique à l'exemple de Claude le Lorrain, énonçant le répertoire des peintres néoclassiques, des David et des Guérin :

On pourroit par exemple mettre en scène toutes les fêtes antiques qui se célébroient sur le bord de la mer; les sacrifices à Neptune et les offrandes votives des navigateurs; les courses de galère pour disputer le prix dans une naumachie : et mettant à contribution la fable et l'histoire, on trouveroit beaucoup d'événements susceptibles d'intérêt, tels que la mort de Pompée à son débarquement à Alexandrie; son enterrement sur le rivage par deux de ses anciens soldats. L'arrivée à Tarse de la reine Cléopâtre sur une galère où se trouvait réuni tout ce que le luxe, la richesse et la volupté peuvent offrir de plus noble et de plus séduisant. - L'aventure tragique d'Héro et Léandre; la mort d'Hipolite [sic], traîné par ses coursiers effrayés sur les rochers de la côte de Trézène; le sacrifice de Laocoon; enfin quantité de tableaux qu'Homère, Virgile, Le Tasse et l'Arioste nous ont tracé dans leurs poèmes immortels.

On trouvera encore sous le mot <u>Accident</u> de l'*Encyclopédie Méthodique*, quelques passages utiles au peintre de marines :

Ces accidens produisent des impressions agréables; mais il en est qui joignent à la surprise des émotions fortes, quelquefois pénibles & par cette raison même plus attachantes. La mer est un des théâtres, où cette sorte d'accidens sont plus nombreux et plus variés.

Une tempête se prépare-t-elle? Mille accidens l'annoncent dans le ciel & sur les eaux. Le Soleil voilé prodigue sur les nuages, qui s'accumulent pour l'effacer, les couleurs les plus variées, quelquefois même les plus éclatantes. Il se fait jour encore, à travers ces montagnes aériennes qui l'environnent; enfin, lorsque le ciel est entièrement couvert, alors sillonné par la foudre, éclairé par des lueurs accidentelles, dont les nuances varient sans cesse, il laisse apercevoir des vaisseaux prêts à périr; qu'on ne voit qu'à l'aide des éclats de tonnerre qui vont les embraser[®].

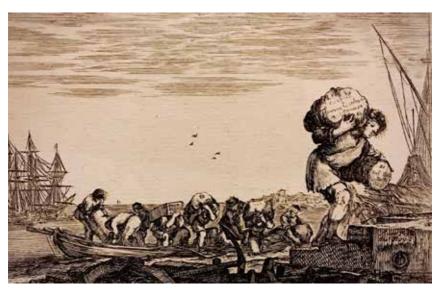
Au XVIII° siècle, les théoriciens du paysage se soucient du rapport entre la peinture, qui produit des illusions, et l'art des jardins, qui opère sur des réalités. On veut, dans l'espace d'un jardin, la variété des points de vue et l'intensité des émotions que peut procurer le paysage naturel, on installe des jardins anglais, des belvédères pourvus de sentences pour les méditations des âmes sensibles... Hélas, le sublime de l'Océan ne se transporte pas dans un jardin, bien qu'on l'ait tenté.

3. Aujourd'hui.

Depuis Méryon, le « genre maritime » dont il parlait a dû se plier aux changements dans la vie maritime. La peinture de marine n'est pas morte de la mécanisation des navires. Mais sans périr absolument, elle s'est provincialisée et marginalisée du fait de la redéfinition de l'art et de sa place. Quand l'art n'est plus dans la reproduction du réel, mais dans la subjectivité de la vision, dans la singularité de l'écriture individuelle, dans l'arrangement des formes et des couleurs, quand il se détache de plus en plus des objets matériels, que devient la peinture de marine ? Il subsiste encore un titre de peintre de la marine, assorti de quelques privilèges anciens. Ceux qui en bénéficient semblent inconnus des musées d'art contemporain.

Suffit-il de dire que ces artistes sont d'une autre époque ? Peut-on les traiter de provinciaux attardés ? Ils s'écartent de l'intellectualisation et des chemins aventureux des avant-gardes de ce siècle : minimalisme, art conceptuel, arte povera... L'existence de ces hommes, la persistance de leur production pose du moins le problème de la validité des histoires de l'art concentrées sur les avant-gardes, de leur découpage du temps en périodes successives, de leurs distinctions de groupes et de styles. Le champ de l'art est brisé aujourd'hui en zones dont les œuvres n'ont même plus en commun les matières employées. Là aussi passe la fracture sociale.

¹⁹ Encyclopédie Méthodique, A Paris, chez Panckoucke, Libraire, hôtel de Thou, rue des Poitevins, MDCC.XCI., vol. 44. Beaux-Arts, s.v. Accident, p.6.B.M.Bx S907.



Étienne de la Belle / Stefano Della Bella, graveur

Les Bordelais dans la migration française vers Genève, dans la première moitié du XIX^e siècle

Michel Oris

Michel Oris, docteur en histoire de l'Université de Liège, est professeur de socioéconomie et démographie à l'Université de Genève. Il a été président de la Société de Démographie Historique. Ses recherches portent sur les inégalités, (inégalités face à la maladie et la mort, interactions entre vulnérabilités et parcours de vie...).

Publications:

Oris, Michel, Cauchi-Duval, Nicolas (éd.) (2019), *Les familles face aux vulnérabilités*. Paris, Association Internationale des Démographes de Langue Française.

Remund, Adrien, Cullati, Stéphane, Sieber, Stefan, Burton-Jeangros, Claudine, Oris, Michel (2019), "Longer and healthier lives for all? Successes and failures of a universal consumer-driven health care system", *International Journal of Public Health*. 64, 1173–1181.

Oris, Michel (2017), "La vulnérabilité. Une approche par le parcours de vie", *Revue internationale de Droit Comparé et de la Sécurité sociale*, (1), 36-45.

Ramiro Fariñas, Diego, Oris, Michel (eds) (2016), New Approaches to Death in Cities during the Health Transition, New York, Springer, 241 p. (International Studies in Population, 12).

Dans cette brève contribution, nous partons d'un niveau micro, d'individus, de ménages, de situations humaines très concrètes, celles de Bordelais que nous avons retrouvés à 700 km et quelque de leur lieu de naissance, dans la Genève de la première moitié du xixe siècle. Cette démarche n'a pas les ambitions de la *microstoria*, car nous ne sommes pas à même de reconstituer en détail la vie de ces personnes. Pour autant, dans la fidélité aux buts qui ont été à l'origine de la démographie historique il y a quelque 70 ans de cela, l'objectif n'en est pas moins de viser les petites gens en leur diversité et humanité, de faire émerger quelques pans de leur vie passée, de ce que fut la vie de nos ancêtres. Pour ce faire, cette recherche s'appuie sur des sources limitées qui donnent des informations partielles à un moment donné : il s'agit de l'état-civil genevois, en particulier des mariages et des divorces, ainsi que des recensements de la po-

pulation organisés en 1816, 1822, 1828, 1831, 1837 et 1843. Hormis les divorces pour lesquels le dépouillement fut exhaustif, dans les autres documents ont été reprises les informations concernant les individus dont le patronyme commence par la lettre B. Ils forment un échantillon représentatif, couvrant de l'ordre de 11 % de la population.

Parmi eux, nous avons cherché celles et ceux qui étaient originaires de Bordeaux, celles et ceux qui avaient quitté les bords de la Garonne pour aller s'installer, durablement ou non, au bout du lac Léman. Nous verrons qui ils étaient, avec qui ils vivaient en ménage, quels étaient leurs métiers, et aussi à quelle église ils se rattachaient. Aussi singulières soient ces histoires, elles n'en permettent pas moins d'éclairer l'histoire du protestantisme en France, celle de la coexistence et des tensions entre réformés et catholiques, celle encore des flux migratoires, des relations entre les parents âgés et leurs enfants, de la pauvreté au féminin, mais aussi des solidarités et des débrouillardises dans les milieux populaires des villes du premier XIX^e siècle.

Des bords de l'Atlantique au plateau alpin. La marque du protestantisme réformé dans les flux migratoires du premier XIX° siècle

Au recensement de 1816, dans un échantillon qui englobe un peu plus d'un habitant de Genève sur dix, quatre personnes nées à Bordeaux sont identifiées. Francis Brounu, âgé de 10 ans, est en pension chez M. Duvillard, qui habite rue des Belles Filles, dans l'arrondissement du Collège. Cet étudiant aurait pu croiser dans les rues de la ville d'autres originaires des bords de la Garonne, bien plus âgés que lui : André Borne, 62 ans, tondeur, et Jaque Begoule, 73 ans, horloger. Une quatrième native de Bordeaux est Élisabeth Bernard, une célibataire de 31 ans, dame de compagnie. Tous les quatre ont en commun un trait important : ils sont protestants.

Aujourd'hui encore, Genève restée associée au nom du Français Jean Calvin, qui s'y installa définitivement en 1541. C'est depuis ce refuge que s'étendit le courant réformé qui connut un vif succès dans la France du xvi^e siècle, dans un « croissant protestant » qui, s'étalant au Sud et au Sud-Ouest, allait jusqu'à Montpellier et La Rochelle. Genève fut le point de départ de nombreux pasteurs qui y contribuèrent¹. La ville y gagna en retour un solide défenseur en la personne du capitaine et poète Agrippa d'Aubigné, né en Charente maritime en 1552 et mort

¹ Chareyre, Ph., « Démographie et minorités protestantes », Bulletin de la Société d'Histoire du Protestantisme Français, 2000, pp. 867-889.

en terres genevoises en 1630°. Bien que son implantation dans la France des XVI° et XVII° siècles ait été dans l'ensemble plus rurale qu'urbaine, l'élan protestant toucha Bordeaux, et en son sein tout particulièrement les milieux du négoce. Les réformés y connurent leurs meilleures heures après l'Édit de Nantes de 1598, quand ils animaient le commerce atlantique, en particulier avec l'Angleterre et les Pays-Bas³. Là comme dans le reste du royaume de France, la révocation de l'Édit de Nantes résulta en conversions, mais aussi en fuite vers les pays amis, parmi lesquels la «Rome protestante», Genève⁴. Au-delà de l'accueil des réfugiés, jusqu'à l'édit de tolérance de 1787, tant en raison de sa relative proximité que de son rôle historique, Genève resta un phare pour les réformés de France. Pour reprendre les mots de Patrick Cabanel, auteur d'une somme monumentale sur l'histoire du protestantisme français, la ville fut pour ceux qui vivaient leur foi dans le secret un « refuge moral et intellectuel »⁵.

Ces liens restent vivaces au xix^e siècle. La ville-état devint en 1816 un canton suisse puis, deux ans avant le printemps des libertés qui traverse l'Europe en 1848, connût une révolution radicale. Les radicaux firent abattre les fortifications à la Vauban qui protégeaient le refuge réformé et permirent ainsi l'expansion de Genève. Le nombre d'habitants passe de 21 327 en 1798 à 31 200 en 1850. C'est avant tout l'apport migratoire qui nourrit cette croissance démographique. Au sein de ces flux, une forte proportion d'immigrés venait de la Savoie voisine, dont la contre-réforme catholique avait fait l'un de ses bastions. Au-delà, les apports français diminuaient avec la distance, ce qui est un processus classique. Le champ migratoire connaît cependant des rebonds que le recensement de 1816 permet de mieux comprendre. Premièrement, sur 379 Français présents dans l'échantillon de cette année, 104 sont protestants, soit 30 %, alors que les protestants à cette époque ne représentaient même pas un pourcent de la population française. Si Genève s'ouvre aux catholiques, plus ou moins contraints et forcés par les traités internationaux et les règles de la Confédération helvétique, elle n'en reste pas moins un pôle d'attraction vibrant pour les réformés de France.

² Voir sa notice biographique dans le Dictionnaire Historique de la Suisse: https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/015866/2002-12-20/

³ Pacteau de Luze, S., Les protestants et Bordeaux, Bordeaux, Mollat, 1999.

⁴ Les historiens distinguent cependant le premier refuge, dans la deuxième moitié du xvi^e siècle, notamment après les massacres de la Saint-Barthélemy en 1572, durant lequel la population de Genève explosa, et le second ou grand refuge, après 1685, qui impacta surtout le pays de Vaud voisin, alors sous domination de Berne. Parmi une littérature abondante, je me borne à citer la publication récente de Lechot, P.-O., «Entre prudence et solidarité. L'accueil en Suisse des réfugiés de la Révocation», Revue d'histoire du protestantisme, 2(3), 2017, pp. 421-427.

⁵ Cabanel, P., Histoire des protestants en France, XVf-XXf siècles, Paris, Fayard, 2012.

Ces derniers viennent des grandes villes, Paris, Lyon. Mais leurs lieux de naissance font également ressortir les vieux déserts où le calvinisme a survécu dans la clandestinité, dans le Dauphiné, dans les montagnes du Vivarais qui recoupent l'Ardèche actuelle, dans les Cévennes et en-dessous vers la Méditerranée, à Montpellier ainsi qu'à Marseille et plus généralement en Provence. Des régions qui sont devenues françaises tardivement, et où donc les effets de la révocation de l'Édit de Nantes ne se sont pas ou peu exercés, ont maintenu leurs communautés protestantes (en majorité luthériennes), dont quelques membres sont eux-aussi à Genève en 1816 : c'est l'Alsace, avec en particulier Strasbourg et Mulhouse, ainsi que le pays de Montbéliard.

Vingt-sept plus tard, le recensement de 1843 est décevant. Le nombre de natifs de France dans l'échantillon a grimpé à 787, et la proportion de protestants n'a pour ainsi dire pas varié (29 %) ; elle reste tout à fait disproportionnée et confirme la relation préférentielle entre Genève et le protestantisme français⁶. Par contre, la source se contente d'indiquer « France » et ne mentionne pas le lieu précis de naissance dans 71 % des cas. Tout au plus voyons-nous Nîmes, Avignon, le Gard et Grenoble compléter la carte de ce qui restait de la réforme en France dans la première moitié du XIX^e siècle.

La vie des immigrés au cœur de la ville

Revenons à nos Bordelais de Genève en 1816. André Borne vit dans l'arrondissement de la Douane, avec sa fille, Marie, 25 ans, et son fils, Pierre, 24 ans, fondeur. Il est noté qu'il est divorcé. De fait, on retrouve 15 ans plus tôt son acte de divorce, daté du 10 novembre 1801, un document plus laconique qu'il n'était d'usage à cette époque. Il avait alors 41 ans et s'est séparé formellement d'Isaline Buchet, 35 ans, native de Genève. Mais on ne sait ni quand ni où ils s'étaient mariés, ni quelle raison a justifié leur divorce. Ce dernier a été autorisé au titre la loi de 1792 votée par les révolutionnaires français qui ont occupé Genève en 1798. En France, cette législation a ouvert des vannes trop longtemps fermées et elle permit à de nombreux couples d'enfin se séparer, produisant une vive poussée des divorces⁷. Ce fut aussi le cas à Genève, quoique dans une moindre mesure. La vision calviniste conçoit en effet le mariage comme un contrat et non comme

⁶ Que note aussi Adrien Remund dans « Rester ou repartir ? Une analyse des usages de la ville par les migrants dans la Genève des années 1837-1843 », Annales de Démographie Historique, 2012, (2), pp. 65-87.

⁷ Voir l'étude modèle de Dominique Dessertine sur Lyon : Divorcer à Lyon sous la révolution et l'empire, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1981, qui référencie de nombreuses autres recherches.

un sacrement⁸. Briser un contrat ne peut être chose banale, mais l'ordre familial, faisant écho à la Sainte Famille, a une telle valeur qu'il vaut mieux autoriser une rupture lorsque le désordre ne peut être apaisé autrement, par exemple dans les cas d'adultère ou de « désertion malicieuse ». Le divorce était donc difficile mais possible à Genève depuis l'arrivée de la réforme⁹. Il fut facilité par la loi française de 1792 avant que, dès 1804, le Code civil napoléonien ne restreigne nettement les possibilités. C'est donc dans cette brève fenêtre temporelle qu'André Borne devint divorcé, un statut autorisé mais quand même hors norme. D'ailleurs, il est noté veuf dans le recensement de 1822 avant de redevenir divorcé en 1828, ce qui illustre les aléas dans le travail parfois rapide des agents recenseurs.

L'erreur de ces derniers peut d'ailleurs se comprendre car son ménage prit une forme typique. Tondeur en 1816, fabricant de draps en 1822, rentier en 1828, il a un statut privilégié puisqu'il est propriétaire de son logement, au 3^e étage du 67 derrière le Rhône, et peut en tout temps compter sur le soutien de sa fille Marie. Alors que son fils Pierre a rapidement pris son envol. Marie reste avec constance auprès de son père. L'entier de l'Europe située à l'Ouest d'une ligne qui va de Saint-Pétersbourg à Trieste se distinguait depuis le xvi^e siècle par le « système européen du mariage tardif et du fort célibat définitif ». Genève en fait sans conteste partie, avec un âge moyen au premier mariage de 28 ans entre 1800 et 1880, et avec de l'ordre d'une femme sur cinq qui ne se mariait jamais¹⁰. Ces célibataires étaient précieuses car dans un système familial nucléaire, les enfants s'établissent séparément de leurs parents au moment de leur mariage (qui est dès lors qualifié de « néolocal »). Si tous les rejetons d'un couple fondent leur propre ménage, en leur vieillesse, et particulièrement en cas de veuvage, les aînés se retrouvent dans un « nid vide », abandonnés à eux-mêmes. Les célibataires, en général une des filles, évitaient cette situation et manifestaient leur piété filiale en restant avec leurs parents jusqu'à leur mort, pour prendre soin d'eux. Se faisant, elles risquaient de dépasser ce que les Anglo-Saxons appellent le «proper age at marriage» et de rester « vieille fille ». À un niveau individuel, humain, c'est bien ce qu'illustre l'histoire de Marie Borne. À ceci près que son père était divorcé et non veuf, elle resta avec lui jusqu'à sa mort. Elle était alors âgée de 38 ans et on ne sait ce qu'elle devint ; elle disparaît de nos sources.

⁸ Bieler, A., L'homme et la femme dans la morale calviniste : la doctrine réformée sur l'amour, le mariage, le célibat, le divorce, l'adultère et la prostitution, considérée dans son cadre historique, Genève, Labor et Fides, 1963, 134.

⁹ Seeger, C., Nullité de mariage. Divorce et séparation de corps à Genève au temps de Calvin. Fondements doctrinaux, lois et jurisprudence, Lausanne, Mémoires et documents publiés par la Société d'Histoire de la Suisse romande, 1989.

¹⁰ Oris, M. Ritschard, G., Ryczkowska, « Les solitudes urbaines. Structures et parcours dans la Genève des années 1816-1843 », Annales de démographie historique, 2006, (1), pp. 59-87.

Une histoire différente et semblable est celle de Jaque Begoule. Le vieil horloger de 73 ans, natif de Bordeaux, vivait à Genève dans le quartier de Saint-Gervais où se concentraient les travailleurs de la Fabrique, c'est-à-dire les nombreux métiers nécessaires à la fabrication des montres, horloges et boites à musique. Dans son ménage se trouvaient sa femme, 72 ans, ainsi qu'une fille de 42 ans, faiseuse de spiraux¹¹, et un fils de 37 ans, peintre, tous deux célibataires et qui n'avaient donc pas quitté leurs vieux parents.

Un autre modèle d'accompagnement de la vieillesse, bien plus élitiste, émerge du cas de la Bordelaise Elisabeth Bernard, que nous avons rapidement mentionnée ci-dessus. Le recensement de 1816 indique qu'elle vit dans un ménage qui a à sa tête une rentière, veuve de 74 ans, Elisabeth Gase, protestante comme elle et à laquelle elle tient compagnie. Elles ont une domestique célibataire de 26 ans, originaire de Vernier, une localité des campagnes catholiques qui ont fusionné avec la ville, en 1816 justement, pour former un canton de la Confédération helvétique.

Une situation moins favorable nous ramène au cœur du petit peuple urbain, avec une jolie coïncidence en prime. Léon Ballias, né en 1805 à Bordeaux, âgé donc de 17 ans au recensement de 1822, est le huitième membre d'un grand ménage de neuf personnes. Ce groupe domestique est dirigé, fait rare, par une femme mariée dont l'époux est absent, Marguerite Keller, protestante de Berne âgée de 35 ans. Elle vit avec sa mère, veuve de 70 ans, et sa belle-sœur, Susanne Keller, âgée de 44 ans, qui est accompagnée de deux enfants de 11 et 8 ans, François et Marguerite. Les trois adultes sont rempailleuses de chaise. Elles accueillent aussi quatre jeunes hommes âgés de 17 à 25 ans qui sont tous tailleurs. Ils habitent au 67 derrière le Rhône, soit dans le même immeuble qu'André Borne et sa fille Marie. Rien ne nous permet de dire si c'est pur hasard ou si ce sont des contacts et une solidarité entre Bordelais qui permirent à Léon Ballias de trouver un logement en cet immeuble.

En tout cas, ce ménage illustre les stratégies de survie des femmes isolées qui se réunissaient, ici une mariée sans mari et deux veuves, pour faire des économies en partageant le vivre et le couvert, et pour compléter leurs maigres revenus professionnels par des activités d'appoint, en l'occurrence ici en cuisinant et en réservant une paillasse à des « logés », à de jeunes ouvriers célibataires immigrés à Genève¹².

II Le balancier spiral régule le temps grâce à ses oscillations ; c'est donc une pièce maîtresse de la montre.

¹² Oris, M. Ritschard, G., Ryczkowska, Op. Cit., et Hufton, O., "Women without Men", in Between Poverty and the Pyre: Moments in the History of Widowhood, éd. par J. Bremmer et L. van den Bosch, Londres-New York, Routledge, 1995, pp. 122-151.

Coexistence et tensions entre protestants et catholiques à Genève, vue à travers les immigrés bordelais

Un point qui n'a pas encore été mentionné mérite attention : si tous les Keller étaient protestants, trois des quatre jeunes hommes qu'elles logeaient étaient catholiques, parmi lesquels le Bordelais Léon Ballias. C'était donc un ménage religieusement mixte, comme l'étaient 15% des ménages genevois en 1816, 28% en 1843. Ils étaient bien plus nombreux que les foyers catholiques homogènes (respectivement 5 et 18%). C'est par ces cohabitations quotidiennes, dans l'espace privé, que les « papistes » ont pu progressivement s'installer de manière durable à Genève, bénéficiant en règle générale de la tolérance des protestants majoritaires dans une ville particulièrement emblématique pour eux.

Ce fut d'autant plus singulier qu'un personnage turbulent fit tout son possible pour exciter les tensions interreligieuses. Ce fut l'abbé Jean-François Vuarin (1769-1843), qui vint s'installer dans la Rome protestante à la toute fin du XVIII^e siècle, avec la vocation ardente d'un missionnaire toujours prêt à polémiquer durement avec ce qu'il appelait « l'hérésie » des réformés, à travers moultes prêches et pamphlets. À la fin de sa vie, il avait même prévu que son cortège funéraire passe devant la cathédrale Saint-Pierre, celle où Calvin prêcha la réforme, pour provoquer une ultime fois les protestants¹³.

Or, nous retrouvons l'abbé Vuarin à travers Jeanne Chambray, 38 ans, née à Bordeaux, sœur de la charité, qui en 1822 vit à Genève avec cinq consœurs, toutes françaises, dans une maison sise au numéro 12, Grand Rue. Cette dernière appartient à « Monsieur Vuarin », dont on n'imagine pas qu'il ne soit l'abbé. Jeanne Chambray figure dans notre base de données incidemment, parce que son ménage était dirigé par une personne dont le patronyme commençait par la lettre B, en l'occurrence Anne Benoit, 60 ans, originaire de Dijon, qui devait être la mère supérieure. Nous apprenons ainsi que l'action de Vuarin, qui n'ambitionnait rien moins que de reconquérir Genève au catholicisme, ne fut pas que conflictuelle, mais s'appuya aussi sur un travail social pour lequel il reçut le soutien des sœurs de la charité dont l'une, par hasard, était originaire de Bordeaux. Une ville qui envoya à Genève surtout les protestants qui y avaient survécu, mais aussi, en cette occasion, une catholique fervente.

¹³ Oris, M., Perroux, O., « La minorité catholique dans la Rome protestante. Contribution à l'histoire démographique de Genève dans la première moitié du XIX° siècle », In Jean-Pierre Poussou et Isabelle Robin-Romero (dir.), Histoire des familles, de la démographie et des comportements, en hommage à Jean-Pierre Bardet, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2007, pp. 201-226.



Guichet de Loterie Libor Sir (Photographie, 1967)

Le photographe Libor Sir est décédé en 2017. Il avait parrainé dès l'origine le projet éditorial de la Revue Phaéton qui a publié au fil de ses numéros plusieurs œuvres originales de cet artiste né à Prague en 1933. Au début des années 60°, à Paris, il était le photographe de nombreuses personnalités dont Marcel Marceau (Phaéton 2015), Salvador Dali (Phaéton 2016) mais aussi Barbara, Sagan, Mitterrand, Rocard... Libor Sir, qui a parcouru le monde, a réalisé des dessins et images « noir et blanc » saisissants (Phaéton 2018 et 2019) sur le « monde moderne ». Avec ce *Guichet de Loterie* (non localisé), ce « monde » est presque (ou à la fois) transparent et inaccessible.

Affronter l'inévitable : sur la poésie et le sens de la Nation Henri-Michel Yéré

Docteur en histoire contemporaine, Henri-Michel Yéré est un poète ivoirien et suisse né en 1978 à Abidjan. Il est actuellement enseignant-chercheur à Bâle. Il a publié deux volumes de poésie: *Mil Neuf Cent Quatre-Vingt-Dix* (éd. Panafrika, 2015) et *La nuit était notre seule arme* (éd. L'Harmattan, 2015). Ses poèmes ont été traduits en allemand et publiés sur le magazine en ligne Stadtsprachen (https://stadtsprachen.de/en/author/henri-michel-yere).

Cet article a mis un certain temps à voir le jour... La raison principale de ce report continu a été la multiplicité des questions qui ont été suscitées par la notion d'une esthétique de la marge¹. Une partie de moi voulait à tout prix éviter d'écrire un texte dont je serais le sujet principal, un danger qui d'ailleurs guette tous les artistes. Mais on n'essaie d'éviter que ce qui est déjà présent. Ce texte représente la forme la plus gracieuse qu'une fuite en avant aurait pu prendre. Je prends le pari de faire de mes inquiétudes quelque chose de constructif.

L'inévitable l'est pour une bonne raison. C'est une présence qui a attendu le bon moment pour venir à notre rencontre. C'est l'île qui, un beau matin, apparaît au milieu de l'océan. Les millions d'années qui ont été nécessaires à l'île afin qu'elle puisse un jour émerger sont dans chaque brin d'herbe qui pousse sur son sol, mais ce fait ne comptera pas pour les touristes qui un jour fouleront son sol. Le poème n'existe que par nécessité.

J'ai écrit quelque part que :

Le poème, car c'est bien de lui qu'il s'agit, ne part pas avec au départ une feuille de route à suivre. Le poème n'a pas de montagne à gravir. Mais s'il lui faut

¹ L'original de ce texte est un cours magistral tenu, en anglais, à l'Université de Bâle, le 25 octobre 2018, dans le cadre d'une série intitulé Aesthetics From the Margins, organisée par Lorena Rizzo et James Merron du Centre d'études africaines de ladite université. Mes remerciements à eux pour l'occasion donnée de mener cette réflexion.

créer un séisme pour manifester ses vérités cachées, il suscitera sur le champ ses propres failles (...). Une fois lâché dans l'air, le poème s'en va vers sa destinée, et sa destinée est de changer le chemin lui-même.²

C'est dans cet esprit que ce texte est né : la reconnaissance de l'inévitable, même là où cela peut faire mal, avec son lot de controverses, de conflits et donc d'intérêt à susciter le débat.

Parlant de "marge", j'ai dû m'interroger sur le statut d'un genre littéraire qui m'est cher, la poésie. Je repensais à mon expérience d'avoir été invité à des événements littéraires (salons et festivals), suite à la publication de mes deux premiers recueils de poésie en 2015. Il a été assez frappant de voir à quel point les poètes faisaient figure d'espèce rare lors de ces événements. Ces espaces sont d'abord et avant tout ceux des romanciers ; les poètes sont là, certes, mais on a comme le sentiment qu'ils se sont vus accorder une faveur d'avoir été conviés à la grandmesse des écrivains. Ou bien, pire encore, les organisateurs de l'événement en question voulaient montrer au monde à quel point *eux* sont ouverts d'esprit en invitant des poètes à figurer aux côtés des romanciers, qui comme chacun le sait, sont, eux, les « vrais » écrivains.

Même si les livres des poètes ne figurent pas au rang des meilleures ventes de nos jours – avec l'exception notable de la Canadienne Rupi Kaur, avec les 2.5 millions d'exemplaires vendus de son livre *Milk and Honey*, son premier livre de poèmes – les poètes occupent tout de même une place de choix dans le monde littéraire, une marge dans la marge. Écrire, c'est toujours se trouver à la frontière d'une version de soi-même, à l'affût de nouvelles routes, surtout quand on est encerclé de la plus épaisse broussaille. Dans ces moments-là, le futur n'est qu'une histoire qu'on se raconte au présent comme une autre. Il n'y a que ton humeur pour transformer cette histoire en ta quête première, mais ce n'est pas là ce qui compte. Ce qui est important, c'est ta capacité à reconnaître la frontière sur laquelle tu te trouves, de pouvoir décrire sa taille, sa profondeur, ses espoirs, ses limites, et surtout jusqu'à quel point tu es prêt à aller afin de chercher les vérités essentielles qui débordent de la complication du moment où tu deviens une autre version de toi-même. Tu insuffles la vie dans cette nouvelle version de toi-même, alors que l'ancienne version s'apprête à mourir.

Je parle du vaste continent de la licence créative ouverte au poète, un don paradoxal précisément parce qu'il est la marge même. Cette marge contient en elle un pouvoir de libération insoupçonnée. C'est à la poésie que la langue vient pour se renouveler. L'air de mystère dont elle aime se parer n'est autre que l'annonce du parler de demain, incompris dans son présent, un présent du reste habité par nos préoccupations mondaines. Il a été dit de la poésie qu'elle était

² In Cain, inédit, 2019

langue étrangère dans toutes les langues, à cause de ce mystère, dont Édouard Glissant s'est réclamé quand il a exigé son droit de poète à l'opacité.

Les poètes vivent dans un face-à-face avec l'esprit de la langue. Dans une autre acception, le mot "poésie" évoque autre chose que le genre littéraire lui-même ; il fait dans ce sens-ci plutôt référence au style d'une auteure, à une esthétique spécifique. Cette poésie-là est celle qui rend une auteure reconnaissable parmi toutes, son empreinte unique. Dans ce sens-là, la poésie n'appartient pas qu'aux poètes. C'est cette poésie-là qui fait le sel de la grande prose.

Les poètes visent la veine jugulaire de la langue. Leur intérêt particulier, c'est l'essence même de la chose. Ils entreprennent de s'adresser à l'esprit qui anime les mots. Ils cherchent à atteindre à ce qui fait un texte, mais qui ne saurait être nommé autrement qu'à travers le texte lui-même. Les poètes sont connectés aux esprits qui hantent le texte, qui lui donnent vie. Dans ce sens, ils offrent à chaque lecteur une rencontre unique et personnelle avec le poème.

Quand on écrit, on se met en quête de ce moment de prise de conscience de sa propre poéticité en tant qu'auteur. À partir de cette prise de conscience, le hasard n'a que peu de prise sur le travail d'écriture. L'auteur jouit d'une clarté sans égale sur ses intentions poétiques. C'est un puissant moment de lucidité, une lucidité qui colle à l'auteur à la manière dont la peau adhère au corps, et est l'équivalent d'une signature précédent le nom ; c'est la part d'âme que l'auteur prête au texte.

C'est pour cela que je dis que

Personne n'est poète On est flamme et On s'abat sur la roche On sculpte la montagne On tisse la toile le temps

Personne n'est poète On est pris dans les tensions On est entre les nuages Courant électrique En attente de décharge

Personne n'est poète L'esprit se souvient D'où il vient Et il parle sa seule langue Sa vraie grotte Son vrai talisman Sa kora intime Sa lignée secrète Son chapelet unique La nuit de son lendemain^a

En mettant à nu certaines interrogations de nature créative, qui tournent autour de la langue, de la nation, de l'identité, je vais exploiter la force des métaphores et des symboles. Je mobiliserai la langue pour explorer les espaces compliqués des émotions, de la politique et de la culture. Je ne tenterai de résoudre aucune des complications en question, car la promesse d'une résolution est souvent guettée par la possibilité du mensonge. Devant la difficulté, la contemplation est parfois le portail vers des rencontres inattendues avec la beauté. En effet, dans ces situations, nous nous donnons au moins le temps de faire face à l'inhabituel, à l'étrange, à ce qui ne nous est pas familier, car

Nous débarquons, pleins du danger de ces longues nuits calibrées sur l'éternité des trous noirs. Nous ne refusons pas la nuit par principe. Mais ce à quoi nous aspirons, c'est organiser sa cascade; depuis ses errances, l'atterrir sereine. Nous nous sentons de ce lieu où la nuit laisse entrevoir son ventre rempli de ce qui n'est pas encore, mais qui bout dans notre somnolence; telle la foudre que nous vimes dans nos récents cauchemars, l'incendie. Ce mirage où nous ferraillons contre les aiguilles des boussoles faites aiguilles de vérité; c'est lui seul qui calibre les nuits. Mais mirage: parce que nous t'avons débusqué, tu es nu. J'insiste: nous ne refusons pas la nuit par principe. Simplement mais fermement nous réclamons haut le scintillement de nos étoiles intimes, au commandement du cœur.

Après la publication de mes deux premiers recueils en 2015, je me suis fortement intéressé au sort de la langue française telle qu'elle est pratiquée dans mon pays d'origine, la Côte d'Ivoire. Cette ancienne colonie française a adopté le français comme langue officielle au moment de l'indépendance formelle proclamée en août 1960, en dépit du fait qu'elle abrite une soixantaine de groupes ethniques en son sein, et que ses langues et dialectes forment un tout que l'on peut diviser en cinq grands groupes.

Il est important, pour bien comprendre mon propos, que je vous parle un peu de mon histoire personnelle, afin de bien établir mon rapport particulier au sujet des langues. Né en Côte d'Ivoire, j'étais à peine âgé de six mois quand mes parents déménagèrent à New York City. Mon père, aujourd'hui diplomate de carrière à la retraite, allait prendre sa première affectation à l'étranger, à la Mission de la Côte d'Ivoire près les Nations Unies. J'ai donc grandi dans une

³ In Henri Michel Yéré, Mil Neuf Cent Quatre-Vingt-Dix (Panafrika/silex/Nouvelles du Sud: Ivry-sur-Seine, 2015), p. 45.

⁴ Yéré, Mil Neuf Cent Quatre-Vingt-Dix, p. 40.

maison dont le français était la première langue, et l'anglais était la langue que je parlais avec le reste du monde. En plus de cela, et c'est là un aspect crucial de cette histoire, mes parents, tous les deux nés et éduqués en Côte d'Ivoire, sont originaires d'endroits différents du pays. Mon père est du sud-ouest côtier, et ma mère vient du centre-ouest, avec des racines linguistiques dans le nord du pays. Leurs langues maternelles respectives sont très différentes l'une de l'autre : mon père parle Godié, et ma mère parle Malinké (Dioula). À leurs yeux, la façon la plus juste d'éduquer leurs enfants a été de le faire en français, car c'était leur principale langue commune. Le français joue un rôle de pont linguistique à travers le pays, devant le foisonnement linguistique de la vie nationale. Je suis conscient du fait qu'on pourrait débattre ad infinitum autour des vraies raisons pour lesquelles mes parents nous ont élevés en français. J'aurais pu ne pas croire en leurs explications, et lire dans leur attitude un prétexte voilant à peine leur mépris pour leurs cultures d'origine, une attitude assez répandue parmi cette génération d'Africains éduqués à l'occidentale, née une décennie avant les indépendances. J'ai en effet nombre d'amis dont les deux parents proviennent du même groupe linguistique, parlent la même langue maternelle, ont grandi en Côte d'Ivoire, mais qui malgré cela ne parlent pas la langue de leurs parents en tant que langue principale, mais le français. J'ai en commun avec ces amis-là que nos parents ont tous fait des études universitaires, à une époque où cela restait le privilège d'un petit groupe de personnes. Ma famille est rentrée à Abidjan en 1984 ; je fis mes études primaire et secondaire dans ma ville de naissance, que je quittai de nouveau au moment de commencer mes études universitaires.

J'ai raconté cette histoire pour donner un cadre au fait que *je ne parle pas de langue africaine*. Je parle couramment le français, l'anglais et l'allemand. Bien vrai, on pourrait dire du français et de l'anglais qu'ils sont devenus des langues africaines aujourd'hui. Mais je ne parle ni Godié, ni Malinké, ni Bété, ni Baoulé, encore moins Wolof ou Swahili. Je ne parle pas Shona, pas plus que Zulu ou Xhosa. C'est *pour cela* que j'écris en français. Le français est la langue dans laquelle ma créativité s'exprime.

Beaucoup de choses ont été dites sur les personnes dans une situation similaire à la mienne. Mais rien de ce qui a été dit à ce sujet n'a résonné aussi fortement que les écrits et les déclarations de l'écrivain kényan Ngugi wa Thiong'o. Ngugi, romancier, essayiste, poète, dramaturge, est régulièrement cité au rang des écrivains susceptibles d'obtenir le Prix Nobel de Littérature. Étant l'une des figures tutélaires des lettres africaines, il a commencé à publier ses premières œuvres dès les années 1960, dont le fameux *Weep Not Child.* En 1976, il prit la décision non seulement de changer son nom de James Ngugi à celui de Ngugi wa Thiong'o, mais il renonça au christianisme, et commença à écrire en Gikuyu, sa langue maternelle, parlée par sept millions de personnes, soit 22% de la population kényane.

Dix années plus tard, Ngugi publia un livre d'essais intitulé *Decolonising* the Mind (Décoloniser l'esprit). Ce livre, rédigé en anglais, fut considéré comme son "adieu à la langue anglaise." Dans ce livre, Ngugi se souvient du Congrès des Écrivains africains de Kampala de 1962. Cette rencontre, la première de son genre à se tenir sur le Continent, compta parmi ses participants beaucoup de ceux qui seraient pour les décennies à venir les grands noms de la scène littéraire africaine : à l'image des nigérians Chinua Achebe, Wole Sovinka, Christopher Okigbo; des sud-africains Ezkiel Mpahlehle, Lewis Nkosi, Dennis Brutus; de l'ougandais Okot p'Bitek ; présent était aussi le grand poète africain-américain Langston Hughes, et bien sûr James Ngugi. Cette réunion importante a lieu en plein milieu de la grande vague des décolonisations formelles des pays du continent africain. Ngugi fut frappé du fait que, en essayant de répondre à la question : "qu'est-ce que LA littérature africaine ?", le Congrès a omis de se demander pourquoi les écrivains qui écrivaient en langues africaines n'y avaient tout bonnement pas été invités. Selon lui, cette omission était le symptôme d'un problème plus large, à savoir le fait que les écrivains africains étaient convaincus que pour exister, ils devaient écrire dans les langues de leur occupant colonial : français, portugais, espagnol, et dans le cas de Ngugi, anglais. Les écrivains les plus importants du Sénégal écrivent en français, la langue de leur colon. Ceux de l'Angola écrivent en portugais pour les mêmes raisons, comme les kenyans, qui écrivent en anglais. Pour Ngugi,

Nous écrivains africains sommes tenus par notre devoir de faire pour nos langues ce que Spencer, Milton et Shakespeare ont fait pour l'anglais; ce que Pouchkine et Tolstoï ont fait pour le russe; en fait ce que tous les écrivains à travers l'histoire ont fait pour leurs langues respectives. Ils ont relevé le défi de créer une littérature dans leur langue, et ceci a par la suite ouvert celle-ci à la philosophie, à la science, à la technologie, et à toutes les autres voies de la créativité humaine.⁵ [Ma traduction]

La force de la critique que Ngugi adresse à la littérature africaine dans son ensemble est telle qu'elle ne peut certainement pas être réduite à la gestuelle d'un culturaliste frustré qui chercherait à déstabiliser ce qui peut être considéré aujourd'hui comme une tradition culturelle bien établie. Ngugi pose d'importantes questions quant à la fonction et au rôle des écrivains en Afrique et même au-delà. Même s'il reconnaît le talent des auteurs qu'il critique de façon acerbe – Léopold Senghor, Chinua Achebe ou Gabriel Okara, entre autres – il replace

We African writers are bound by our calling to do for our languages what Spencer, Milton and Shakespeare did for English; what Pushkin and Tolstoy did for Russian; indeed what all writers in world history have done for their languages by meeting the challenge of creating a literature in them, which process later opens the languages for philosophy, science, technology and all the other areas of creative human endeavours. In Ngugi Wa Thiong'o, *Decolonising the Mind* (London/Nairobi: James Currey/Heinemann, 1986), p. 29.

leur travail dans une catégorie qu'il dénomme « littérature afro-européenne ». Il maintient que parce qu'ils écrivent en français ou en anglais, ces auteurs participent à l'enrichissement de la littérature française ou anglaise, et non pas à celui de la littérature sénégalaise, ou nigériane en l'occurrence.

Après avoir lu Ngugi, j'ai dû me demander quel sens accorder à ce que j'écrivais, étant donné que, selon lui, mes écrits ne méritaient même pas de figurer au sein de la famille littéraire ivoirienne.

En fait, j'avais comme

égaré mes sens
dans les plats chemins
de la concurrence
Perdu mes perpétuités
à raccorder des gouvernails
sans regard pour l'âge
des caps qui riaient
sous cape – pauvre distraction
Moi qui pensais me forger
un tunnel dans l'aile du temps
J'étais moi-même
gouvernail
battu au gré
des courants 6

Là se situait la première difficulté après la lecture de Ngugi, car quels que soient les arrangements que je trouverais avec la langue, ceux-ci partiraient d'abord et avant tout de la langue française.

La deuxième difficulté se révélerait être au final une sorte de voie de sortie. Et celle-ci résidait dans le fait que je n'avais pas connu, au cours de ma scolarité, l'expérience de l'humiliation liée à la langue, une expérience qui a été déterminante pour ceux de la génération de Ngugi. Comme il l'écrit dans ses essais, les enfants africains enrôlés à l'école coloniale qui utilisaient leur langue maternelle dans l'enceinte de l'école étaient humiliés par leurs professeurs.

Ceux qui étaient pris sur le fait

Recevaient un châtiment corporel – trois à cinq coups de canne sur les fesses nues – ou bien ils devaient porter autour du cou une plaque métallique sur laquelle il était écrit JE SUIS UN IDIOT ou JE SUIS UN ÂNE. Parfois les coupables

⁶ Yéré, Mil Neuf Cent Quatre-Vingt-Dix, p. 66.

devaient payer une amende dont ils ne pouvaient súrement pas s'acquitter.⁷ [Ma traduction]

En pensant à la brutalité et à la violence dont Ngugi fait état, je me rends compte que je n'eus pas à faire face à ce genre de tensions moi-même. En fait c'est beaucoup plus tard dans ma vie que je fus amené à établir un rapport formel entre la langue française en tant que telle et la France en tant que pays. Dans le monde de mon enfance, le français était ma langue, et celle-ci n'entretenait aucune espèce de rapport avec la France. Je ne me rendais même pas compte qu'il existait un pays qui s'appelait "la France". Ce que je veux dire par là, c'est que la langue française n'est pas venue à moi par le moyen d'une imposition violente et externe. Ce fait a son importance, parce que ce retard à l'allumage de ma conscience m'a permis d'établir un sentiment de possession de la langue. Si le français ne venait pas de France, c'est qu'il venait de moi. Il était à moi.

Ce sentiment de possession s'est établi dans ma vie, à la manière de ces calmes certitudes qui nous accompagnent tout le long de notre vie, comme le fait de connaître comme sa poche la maison dans laquelle on a grandi ou encore le fait de connaître mieux que quiconque au monde ses frères et sœurs. L'âge adulte est celui du questionnement, celui du renouvellement de notre engagement à vivre et à mourir selon des modalités que nous avons choisies, dans l'obscurité relative du tous-les-jours de nos existences terrestres. C'est pour cela que nous pouvons être influencés par une variété de traditions littéraires, dont nous ne savions presque rien avant de tomber sur nos auteurs emblématiques. Notre être-au-monde se développe et se déploie vers de nouvelles directions, en réalisant qu'il est possible d'habiter de nouveaux territoires de l'âme sans avoir à remettre en question les fondamentaux de notre positionnement initial.

Donc le français était à moi. Mais, et de façon plus intéressante peut-être, le français était devenu la chose des rues d'Abidjan, tout comme l'anglais avait été réclamé par les rues de Lagos, et le portugais par celles de Luanda.

Comme Ngugi lui-même le dit,

En fait quand la paysannerie et la classe ouvrière ont été obligées par nécessité d'adopter la langue du maître, elles l'ont africanisée, sans rien du respect pour les ancétres dont ont pu faire montre Senghor, ou Achebe. Cette transformation a été si totale qu'elle a engendré de nouvelles langues africaines telles que le krio en Sierra Leone ou le pidgin au Nigéria. La syntaxe et les rythmes de ces langues sont de clairs emprunts aux langues africaines. Ces langues nouvelles existent dans l'usage quotidien, dans les cérémonies, dans la lutte politique, et surtout

⁷ Were given corporal punishment – three to five strokes of the cane on bare buttocks – or made to carry a metal plate around the neck with inscriptions such as I AM STUPID or I AM A DONKEY. Sometimes the culprits were fined money they could hardly afford. Ngugi, *Decolonising*, p. 11.

dans le riche trésor de l'oralité – dans les proverbes, les histoires, les poèmes et les charades.§ [Ma traduction]

Ce poème en est une illustration:

Les moghos vont chercher à te tchapa qu'on est des petits de Diallos des fistines de nitas et de boys

que c'est dans ça premier gbayement est sorti qu'on est calé dans ça mais c'est bloh

Ils lancent les flókós c'est dans tchapali on est né c'est dans mots-là on grigra pour percer

Tchapali est notre tunnel on est là gâter le coin dans ta tête dans la langue qu'on a sagba

façon une famille bacroh à six dans entrée-coucher tu vois on est dêbê

bacrohli est dans nous alors que vrai-vrai on est dans un monmonli

de sac de ciment dans chantier de grand type. Sinon c'est où on va colta pour faire vie de Lougah avec çæ

⁸ In fact when the peasantry and the working class were compelled by necessity or history to adopt the language of the master, they Africanised it without any of the respect for its ancestry shown by Senghor, or Achebe, so totally as to have created new African languages such as Krio in Sierra Leone or Pidgin in Nigeria, that owed their identities to the syntax and rhythms of African languages. All these languages were kept alive in the daily speech, in the ceremonies, in political struggles, above all in the rich stories store of orature – proverbs, stories, poems, and riddles. In Ngugi, *Decolonising*, p. 23.

⁹ Henri Michel Yéré, Le Livre de Palabres, inédit, 2019.

J'ai écrit ce texte en *nouchi*, dont voici une traduction en *ivoirien* :

Les gens vont chercher à te parler qu'on est des fils de boutiquiers des filles de bonnes, de cuisiniers

que c'est dans ça on est né que c'est ici on va rester Mais faut pas les écouter

ils ne disent pas la vérité c'est dans la parole-là on est né les mots-là ont ouvert notre trouée

Notre tunnel est notre parler et nous, dans ta tête à danser, dans la langue arraisonnée,

le mystère d'une famille logée à six enfants dans un entrée-coucher ; tu nous vois on est allongé

l'air ensommeillé alors qu'en réalité on est parti voler

sac de ciment sur chantier du riche. Où d'autre chercher là où il est transposé le béton de nos vies révécs ?'°

J'ai traduit ce poème en *ivoirien*, parce que le ton et la syntaxe de la langue utilisée pour la traduction épousent la façon dont le français est pratiqué en Côte d'Ivoire. Ceci veut dire qu'il pourrait exister une troisième version de ce poème, rendue de manière plus 'classique', plus 'française de France'. Le nouchi est la langue de la rue, née à Abidjan à la fin des années 1970, et qui s'est imposé dans les années 1980 et 1990. Le nouchi a opéré dans sa continuelle genèse un vaste emprunt de mots venus des langues variées du paysage linguistique ivoirien. Beaucoup de ces mots viennent du dioula, du baoulé ou du bété, mais aussi de

¹⁰ Yéré, Palabres, inédit, 2019.

l'anglais et de l'espagnol, langues enseignées dans le cursus scolaire ivoirien. Le succès du nouchi est indissociable du fait que les musiciens locaux s'en sont assez rapidement emparés, particulièrement ceux qui excellèrent dans le *zouglou*, genre musical né d'une révolte estudiantine qui permit des changements politiques de grande envergure entre 1990 et 1993.

Il ne me semble pas que ceux et celles qui s'évertuent à donner une existence littéraire à cette langue aient pour ambition première de contribuer à la littérature française en tant qu'elle est définie comme étant centrée sur la production littéraire issue de l'Hexagone. Il faut aller en dehors des confins de la francophonie pour chercher des réponses aux questions posées par la mise en tension de ces différentes versions de la langue écrite et parlée. C'est le grand poète de la Barbade Edward Kamau Brathwaite (né en 1930) qui a le mieux tenté de saisir cette réalité littéraire. Dans une série de cours magistraux intitulée *History of the Voice (une histoire de la Voix)*, Brathwaite a défini ce qu'il a appelé la *nation language* (langue-nation) comme étant

Le genre d'anglais parlé par ceux qui ont été déporté à la Caraïbe, pas la langue officielle, mais la langue des esclaves et des travailleurs, des servants qui sont venus avec les conquistadors."

Ce que Brathwaite avait à l'esprit ressemble à ceci :

yu noh si how di cloud dem jus come satta pan mi dream sit upon mi dream like a daak silk screen a daak silk screen owervah di vizshan I ad seen di vizshan I ad seen di vizshan I ad seen...¹²

Qui se lirait en anglais standard de la façon suivante :

you now see how the clouds they just come to sit upon my dream

^{11 (...)} the kind of English spoken by the people who were brought to the Caribbean, not the official language, but the language of slaves and labourers, the servants who were brought in by conquistadors. In Edward Kamau Brathwaite, *History of the Voice: The Development of Nation Language in Anglophone Caribbean Poetry* (London/Port of Spain: New Beacon Books, 1984), pp. 5-6.

¹² Linton Kwesi Johnson, "Reggae fi Radni", in Selected Poems (Londres: Penguin, 2006), p. 47.
Aussi disponible dans sa version récitée sur l'album de Linton Kwesi Johnson, Making History (Londres: Island Records, 1983).

sit upon my dream like a dark silk screen a dark silk screen over the vision I had seen the vision I had seen the vision I had seen.8

Ces mots sont de Linton Kwesi Johnson, le célèbre poète dub jamaïcain, qui écrit et récite ses vers en patois jamaïcain, une forme de langue-nation pratiquée aujourd'hui en Jamaïque et dans la diaspora jamaïcaine. Le patois avait déjà reçu ses lettres de noblesse sous la plume d'un autre grand poète d'origine jamaïcaine, Claude McKay, qui dès 1912 avait publié un recueil dans la langue-nation jamaïcaine intitulé *Songs of Jamaica*. Par la suite, McKay devint célèbre en tant que l'une des figures majeures du mouvement littéraire de la Harlem Renaissance des années 1920-1930. ¹⁴

Le fait que de telles connexions existent montre qu'en tant que poète il est possible de créer de nouveaux espaces d'appartenance, de nouvelles familles de correspondances. Le fait d'être originaire de la Côte d'Ivoire assigne à mon écriture une identité africaine ; mais ce que j'écris est directement lié, sur le plan stylistique et émotionnel à ce qui se fait depuis la Caraïbe, et même au-delà de celle-ci. En tant qu'Ouest-Africain qui a grandi sur la côte du Golfe de Guinée, il existe des liens directs et douloureux entre ces îles et ma partie du monde. Une communauté d'émotions est ici en jeu, visible dans les intentions stylistiques mises en avant, et ceci élargit l'espace au sein duquel mon écriture se situe, au-delà de la Côte d'ivoire, au-delà de l'Afrique en fait. Il est urgent de mettre en avant ces connexions en tant que puits d'inspirations et de solidarités actives.

En dernier lieu, quand Ngugi parle du rôle de l'écrivain en tant qu'ayant le devoir de se mettre d'abord et avant tout au service de sa langue, il élabore un argument en faveur de la réémergence de la figure de l'écrivain national. L'écrivain (souvent un poète) national a marqué l'Europe du XIX° siècle, car il (plus souvent qu'elle) a été dans de nombreux cas la première incarnation de l'unité nationale, au moment où la question de la possession d'un État-nation devenait le thème central de la vie politique européenne, devant des empires chancelants. Le poète national est censé avoir "inventé" une littérature nationale, soit en collectant des histoires populaires et en les mettant sous forme écrite, soit par le biais de son génie créateur propre. On pense ici à des figures telles qu'Adam

¹³ Tu vois maintenant comment les nuages/sont venus d'asseoir sur mes rêves/s'asseoir sur mes rêves/comme un voile de soie noire/un voile de soie noire/ sur la vision que j'avais eue/la vision que j'avais eue... [Ma traduction]

¹⁴ Brathwaite, *History*, pp. 19-23.

Mickiewicz en Pologne, Friedrich Schiller en Allemagne ou Léon Tolstoï en Russie. Ngugi fait reposer le sens de la nation sur les cultures linguistiques originales de l'Afrique, dans un parallèle implicite tracé avec la figure de l'écrivain national romantique européen. Quant à moi, je mets en avant un sens de la nation qui tienne compte du fait que l'appropriation des langues coloniales participe de ce que cela veut dire d'être du Kenya, du Nigeria, d'Algérie ou de Côte d'Ivoire. Le français, pour un ivoirien, n'est pas une simple langue de communication, mais une partie de son identité nationale, car ce pays s'est approprié cette langue selon ses propres termes. Je ne suis pas contre le développement de littératures en langues africaines ; elles n'ont guère besoin de mon approbation, car elles existent déjà, et je suis de ceux qui les soutiennent. Je dis simplement que les rapports changeants que nous entretenons avec les multiples langues qui nous construisent participent pleinement de ce sens de la nation, qui reste de toute façon un travail inachevé. Pour de nombreuses raisons qui vont au-delà de la littérature et de la poésie, l'idée d'une identité nationale est encore en débat dans de nombreux pays africains. Les événements récents confirment que ni l'Europe ni l'Amérique du Nord ne sont à l'abri de ces débats.

Pour ma part, qui est celle du poète, je continuerai de célébrer ce sens de la nation à travers l'exploration des rythmes et registres de la langue française, bien que :

(...) ce pays me bless(e) les doigts quand je l'écri(s) d'une main en retenant mon cœur de l'autre - je me demand(e) alors la raison de toutes ces routes qui attendent mon pas pour que, justifiées, elles tiennent en demeure les racines des arbres qui travaillent à lier le monde la nuit, pendant que complots et tortures rougissent déjà le ciel qui nous tiendra lieu de matin.

Hors de ces matins bancals est censé jaillir l'espoir, tel un jet d'eau sans manières... Nous voilà en pleine forét, alors que les dos réclament des champs sur lesquels se briser de nouveau. Peu de montagnes nous voient en alpinistes, mais l'Himalaya sait que dans nos réves nous avons goûté ses neiges crues.⁵

¹⁵ Yéré, Mil Neuf Cent Quatre-Vingt-Dix, p. 60.

Références:

- Brathwaite, Edward Kamau, *History of the Voice: The Development of Nation Language* in *Anglophone Caribbean Poetry* (Londres/Port of Spain: New Beacon Books, 1984).
- Johnson, Linton Kwesi, Selected Poems (Londres: Penguin, 2006).
- Johnson, Linton Kwesi, Making History (Londres: Island Records, 1983).
- Ngugi Wa Thiong'o, *Decolonising the Mind* (Londres/Nairobi: James Currey/Heinemann, 1986).
- Yéré, Henri-Michel, *Mil Neuf Cent Quatre-Vingt-Dix* (Ivry-sur-Seine : Panafrika/silex/Nouvelles du Sud, 2015).
- Yéré, Henri-Michel, Le Livre de Palabres, inédit, 2019.
- Yéré, Henri-Michel, Caïn, inédit, 2019.

Les vêtures d'algues d'Aline Ribière

Roseline Giusti

Roseline Giusti est critique d'art et de design, commissaire d'expositions. Elle a publié en 2018, aux éditions Gypaète, *Histoires minuscules en Haute-Bigorre*, ouvrage distingué par l'ARDUA.

Dlasticienne, Aline Ribière construit, depuis plus de quarante ans, des Γ enveloppes corporelles. L'artiste questionne ainsi inlassablement le corps et ses apparences, ses limites, ses déchirures... Le registre des matériaux qu'elle utilise est étendu et insolite : étoffes diverses, tissus techniques, papier, verre, végétaux... Pavs Basque, hiver 2001/2002. Aline Ribière est à Hendave. en résidence au domaine d'Abbadia. Seule. Le lieu est austère et les heures. rythmées par les marées et le bruit du ressac sur la falaise. À son habitude, l'artiste s'en remet aux matériaux trouvés sur place. Jour après jour, elle guette l'arrivée des algues sur la grève. L'océan les dégorge selon un rythme qu'elle ne s'explique pas. Aline glane la manne précieuse, tributaire du bon vouloir de la mer. Séchées à plat, les algues se froissent et se craquellent comme du vieux papier, résistant et fragile à la fois. Émerveillement devant leur couleur brun-rougeâtre, sanguinolente comme des écorchés. Tendresse pour cette chair flétrie, brillante à la lumière. À l'atelier, elle étale, presse, triture, pétrit, cuit même. L'odeur est insoutenable. Avec les *peaux* obtenues, elle construit des étuis hors norme. Robes ducales éphémère, enveloppes matricielles. Gangues pour le corps. Le sien. Car l'artiste s'introduit dans ces écrins pour y accomplir quelques rituels intimes. Commence alors une lente remontée aux origines, lieu mémoriel... indicible.



Mue, 2002 **Aline Ribière**

Photo: Encarnacion Ruiz-Cuerva.

Une étude en noir, essai de panorama subjectif du roman noir francophone

Bernard Daguerre

Bernard Daguerre est chroniqueur de littérature noire et policière, et aussi de cinéma noir, dans de nombreuses revues (Gironde Magazine, Le Passant Ordinaire, L'Ours polar, Témoignage Chrétien, Hippocampe, les sites Bibliosurf et Europolar...); actuellement au Monde Diplomatique (rubrique littérature étrangère), au journal en ligne régional Aqui! et à la revue 813.

Il a aussi co-animé une salle de cinéma d'art et d'essai, *L'Idéal Ciné*, au début des années 80, à Talence, a collaboré au *Dictionnaire des littératures policières* de Claude Mesplède. Avec l'association *Polar en cabanes*, il organise des évènements autour du roman et du film noirs en Gironde et ailleurs, notamment un festival des littératures et du cinéma noirs.

Je proposerai une définition, la plus large et la plus courte possible, du roman noir, quitte à être lapidaire, voire lacunaire : un récit littéraire-porté par une voix, un style- qui fait de la violence sociale l'étoffe des faits divers policiers, une histoire en général ancrée dans une société déterminée ; dans laquelle le désordre introduit par le crime n'est pas réparé, ce qui perturbe et interroge le lecteur dans la vision du monde ainsi perçue. Et, parallélisme des formes oblige, le schéma traditionnel de l'enquête policière tend dès lors à s'estomper. Cette littérature, en France, a deux parrains : le roman noir étasunien des années 20-50 du siècle dernier et le néo-polar tel que Jean-Patrick Manchette l'a écrit, décrit puis chroniqué dans les années 1970-90.

La production de romans développant une problématique criminelle est foisonnante, pas moins par exemple de 747 livres grand format au cours de l'année 2019, et déjà 240 pour les trois premiers mois de l'année 2020. C'est dire si l'exhaustivité est une tâche impossible, même si tous ces livres ne relèvent pas du genre. C'est donc un aperçu que je livre. Enfin, dans la recension des œuvres, je tâcherai de me limiter à la production depuis le début de ce siècle.

En guise d'introduction, deux auteurs

Jean-Bernard Pouy et Didier Daeninckx paraissent, dans une approche purement chronologique, s'établir comme des références assez incontournables, ayant signé depuis plus de 30 ans plusieurs dizaines de romans et nouvelles chacun.

Jean-Bernard Pouv a fondé la mythique collection du Poulpe dont il a co-écrit la charte, permettant ainsi à des dizaines d'auteurs d'exprimer leur talent littéraire, souvent inégal, autour des aventures de Gabriel Lecouvreur, anar de nature et détective privé par destination. Cette espèce d'immense roman feuilleton découpé en plusieurs centaines de chapitres est comme une tentative de raconter une histoire sociale, loufoque et aux antipodes du réalisme, de notre époque. J.B. Pouv n'est pas seulement un agitateur et un militant du roman noir; à travers ses nombreux titres, tout se passe comme s'il avait choisi, comme il le revendique, le roman noir populaire pour écrire des textes romanesques d'une grande agilité verbale, et d'un évident esprit de fantaisie, ouvrant brillamment autant de pistes qu'il ne se limite jamais à un plan attendu. Ses deux derniers romans sont bien dans cette veine : Ma Zad (Série Noire, 2017) conjugue récit de lutte écologique et écriture inventive. Avec Lord Gwynplaine (Albin Michel, 2018), il pratique à nouveau le récit à 4 mains. Le roman est co-signé avec Patrick Raynal, vieux complice d'écriture (comme pour ses recueils de nouvelles avec Marc Villard : Tohu-Bohu, Zig-Zag... édités chez Rivages), en même temps qu'il propose une version contemporaine du Comte de Monte-Cristo d'Alexandre Dumas.

Didier Daeninckx découvre les sillons dissimulés ou oubliés de notre passé, dans ses strates politiques et sociales. Avec ce statut si particulier de narrateur-enquêteur hors pair, comme le sont tant de héros du genre littéraire noir et populaire, Daeninckx, écrivain, impressionne et happe le lecteur par la masse précise et documentée de ses informations et leur mise en acte par le chemin de la fiction. Une œuvre littéraire portée par des romans comme *Meurtres pour* mémoire (Série Noire, 1983), l'itinéraire lourd de crimes d'un haut fonctionnaire de Vichy à la Ve République, ou *Cannibale* (Éditions Verdier, 1998) où des Kanaks sont « enrôlés » à l'exposition coloniale de 1931. L'une de ses parutions les plus récentes Le roman noir de l'Histoire (Verdier, 2019) résume et condense cette démarche, à travers 77 nouvelles (la plupart sont des rééditions) soit près de deux siècles d'histoire contemporaine, depuis l'exil de Victor Hugo pendant la dictature de Napoléon III, jusqu'à notre futur immédiat, en passant par les suites de la Commune de Paris, l'essor et les luttes du mouvement ouvrier, les guerres mondiales, les convulsions de l'empire colonial. On pourrait égrener, au fil des pages, une liste de personnages, qui sont tous « des mutins, des rebelles, des gens de peu ». Sa démarche littéraire, découvrir des formes asymétriques, mal boulonnées, bancales et soigneusement recouvertes de notre temps, passé et à venir,

tend ainsi à déchiffrer le palimpseste des lieux successifs de notre mémoire ; travail de collage et d'assemblage littéraires qui dégagent des sens nouveaux.

Si ces deux romanciers n'ont pas à proprement parler créé d'école, ils sont emblématiques des tendances du roman noir français.

De quelques auteurs phares du genre

Dominique Manotti, historienne de formation spécialisée dans le domaine économique, se réclame explicitement du roman noir politique : dans ses racines historiques américaines, -l'héritage des années 20 - et contemporaines - l'apport de l'écrivain américain James Ellroy-, mais aussi Balzac et sa *Comédie humaine*, et par sa radiographie acérée et documentée des scènes politiques, sociales et économiques de notre société française actuelle. Sombre Sentier (Seuil, 1995), son premier roman, retrace la lutte des travailleurs tures clandestins pour leur régularisation sur fond de trafic de drogue et de corruption. L'auteur épingle le cynisme du commerce des armes sous Mitterrand dans Nos fantastiques années fric (Rivages, 2001), celui des entrepreneurs avec Lorraine Connection (Rivages, 2006). Bien connu des services de police (Série Noire, 2010) retrace le malaise de la police par les scènes quotidiennes d'un commissariat de la banlieue parisienne rongé par la corruption et L'honorable société (Série Noire, 2011 co-signé avec DOA) les agissements des barbouzes dans l'ombre des hommes politiques. D. Manotti a le souci constant, et cela se vérifie encore avec ses deux derniers romans (Or noir; Série Noire, 2015 et Rackets, Equinoxe, 2017) de la densité romanesque qui s'allie toujours à la rigueur documentaire et à l'examen minutieux de certains des rouages de notre société, avec une volonté démonstrative évidente. Son commentaire sur un roman de Leonardo Sciascia pourrait très bien s'appliquer à ses livres: « Le roman du crime [est] au cœur de la machine sociale, inexpugnable. »

Dans la lignée de Dominique Manotti, le journaliste **Thomas Bronnec** a bouclé une trilogie vigoureuse et glaçante sur le pouvoir politique dans la France très contemporaine des relations méphistophéliques des hommes politiques avec ceux de la finance, sans oublier le puissant premier cercle étouffant des énarques ; c'est l'objet des *Initiés*, premier opus (Série Noire, 2014). *En pays conquis* (Série Noire, 2017) détaille le rôle et la place des conseillers politiques, hommes de l'ombre. Enfin La *Meute* (Les Arènes, 2019) fouaille à l'heure des réseaux sociaux et des fausses nouvelles, l'arrière-scène des relations entre politiques et medias. Bronnec imagine une scène politique française chamboulée par le « Frexit », où évoluent la silhouette bonhomme d'un ex-président de la République toujours en campagne et une politicienne utilisant l'arme nouvelle du féminisme.

On peut rattacher à ce courant très contemporain les livres originaux de **Sabri Louatah**. *Les Sauvages* (Flammarion, 2012-2016), fresque en 4 tomes, raconte l'accession mouvementée à la présidence d'un homme issu de la diaspora

algérienne en France et les histoires complexes de sa famille. 404 (Flammarion, 2020) poursuit sa réflexion sur la difficile intégration des descendants des immigrés originaires du Maghreb (appelés ici les Arabes) à travers un thriller d'anticipation, une fable très noire : avec comme toile de fond l'afflux en masse de cette population, dans le département rural de l'Allier, au moment où la situation politique se tend suite à une vidéo mettant gravement en cause le président d'Algérie lors d'une rencontre avec la candidate d'extrême droite à l'élection présidentielle française. L'invention d'une brillante polytechnicienne, Allia, rendant impossible les manipulations de vidéo, permettrait-elle une issue à la crise ? Pas sûr, alors qu'un sulfureux homme d'affaire, Kader, ami d'Allia complote...

Cloé Mehdi, dans un roman à la mélancolie rageuse *Rien ne se perd* (Jigal, 2016), parle au temps présent d'une antique bavure policière commise dans un quartier populaire qui ne passe toujours pas, plus de 10 ans après. C'est par la voix d'un garçon de 11 ans, Mattia, qu'est restitué ce puzzle romanesque marqué par la folie et la déréliction. Comme lui assène sa sœur Gina: « C'est ainsi que les choses fonctionnent, Mattia. La justice aux juges. La violence aux flics. La santé aux médecins. Les fous aux asiles. Et ne t'avise pas de t'attribuer une place qui n'est pas la tienne. »

Souvent malmenés par la vie, situés à la marge sociale, les personnages de **Christian Roux** se battent le dos au mur. Le romancier façonne avec talent leur rendez-vous avec un passé toujours là (*Adieu Lili Marleen*, Rivages, 2016) ou un présent sans pitié pour les exclus de notre beau monde (*Que la guerre est jolie*, Rivages, 2018) ; ils continuent alors à se demander, comme l'un des protagonistes de son premier roman (*Braquages*, Folio, 2004) : « comment la France pouvait estimer qu'elle tournait rond alors qu'elle jetait ses enfants à la rue et les laissait se faire dévorer par le froid, la misère et la faim. »

Incursion hors France avec les romans noirs de Caryl Férey: ils abordent la situation politique et la violence institutionnelle de chacun des pays où se déroule une partie de son œuvre, l'Afrique du Sud (Zulu, 2008), l'Argentine et le Chili (Mapuche, 2012, Condor, 2016 Paz, 2019), tous édités à la Série Noire: « Ils [ses romans] réussissent une synthèse inédite dans l'Hexagone: l'alliage entre exotisme, politique, histoire, action et sentiments. Une production âpre, violente, justicière, mais aussi dépaysante, divertissante, lyrique » (Sabrina Champenois, Libération du 31/03/2016).

On ne s'étonnera pas de trouver chez les personnages de **Pascal Dessaint** des phrases comme celle-ci : « Il y a plus torride que l'enfer, ça s'appelle la fatalité » (*Une pieuvre dans la tête*, Rivages, 2000) ou encore : « L'homme est le cancer de la Terre... L'homme est un putain de virus, mais il mourra avec le corps qu'il est en train de pourrir. » (*Mourir n'est peut-être pas la pire des choses*, Rivages, 2003) Et enfin : « Le combat n'est pas perdu d'avance mais il se perd au fur et à mesure » (*Maintenant le mal est là*, Rivages, 2013). L'écrivain est passé de la scène toulou-

saine de ses débuts romanesques à une vision tout aussi pessimiste et maintenant centrée sur les rapports de plus en plus catastrophiques de l'homme avec son environnement.

Les principes d'écriture romanesque de Marin Ledun, sont présentés par l'auteur lui-même : « Toujours le souci de raconter une histoire, une intrigue, tout en mettant l'accent sur des fractures sociales, mettre en lumière des gens qui sont toujours à l'ombre... C'est l'histoire des perdants qui m'intéresse, celle dont les manuels parlent peu. » (Interview, blog Milieu Hostile, 2016). De sa vingtaine de romans, on détachera Les Visages écrasés (Seuil, 2011) – sur la souffrance au travail –, son diptyque sur la question basque (L'homme qui a vu l'homme et Au fer rouge - Ombres noires, 2014 et 2015), En douce (Ombres Noires, 2016) dont l'héroïne, Émilie poursuit à travers sa vengeance « la honte d'être née tout en bas et de devoir lutter pour survivre ».

Jérôme Leroy aime prendre à contre-pied son lecteur : il le démontre dans ses romans de facture volontiers nihiliste ; qu'il s'agisse des récits mettant en scène des protagonistes venus de l'extrême droite (*Le Bloc*, Série Noire, 2011 et *L'ange gardien* (Série Noire, 2014), ou bien de la déflagration assurée de la communauté éducative de notre temps (*La petite gauloise*, La Manufacture de livres, 2018).

Il faut aussi retenir les romans de **Doa** (*Citoyens clandestins*, 2007, *Pukhtu Primo*, 2015 et *Secundo*, 2016, tous à la Série Noire), de **Antoine Chainas** (son excellent *Empire des Chimères*, Série noire, 2018), ainsi que **Hughes Pagan** (*Profil perdu*, Rivages, 2017).

Le roman noir à dimension historique

Il a une place très importante dans le genre. On privilégie ici deux périodes très présentes dans la thématique : la Commune de Paris (1871) et la guerre d'Algérie (1954–1962). On comprendra aisément les raisons pour lesquelles ces deux événements ont leur place dans tant de récits : le premier fut un bouleversement politique radical, pendant 100 jours (mars-mai 1871) se terminant par une terrible répression, le second, une longue guerre de décolonisation de l'Algérie, secoua en profondeur notre pays.

Ainsi, **Hervé Le Corre**, l'un des écrivains les plus connus du courant noir, aborda la période de la Commune par ses prémisses, si l'on peut dire, dans *L'homme aux lèvres de saphir* (Rivages, 2004) avant de consacrer 15 ans plus tard son dernier roman à la Semaine Sanglante. L'action du premier se passe pendant les derniers jours du Second Empire. Un tueur en série, « assassin sans mobile » selon le policier qui le traque, opère dans Paris, se réclamant des *Chants de Maldoror* dans son modus operandi criminel. Un livre qui a la forme d'un polar historique, la dimension d'une fresque sociale, l'allant d'un roman feuilleton.

Dans les « bas-fonds » de la capitale entre bastringues et lupanars, se déroule une lutte sans merci, conflit triangulaire entre un criminel, les exploités qui relèvent la tête et un régime policier aux abois.

Hannelore Cayre (*Richesse oblige*, Métailié, 2020) raconte avec humour, rage et vigueur les manœuvres d'une jeune femme de notre époque pour capter à son profit l'héritage bien mal acquis d'une riche famille. Il lui faut remonter jusqu'à l'un des premiers de la cordée généalogique, Auguste, pour prouver sa filiation. Lequel Auguste aura une destinée étiré entre son milieu bourgeois et ses convictions révolutionnaires. Si ses origines lui permettent d'échapper à la guerre de 1870 (les conscrits tirés au sort pour faire la guerre pouvaient, pour peu qu'ils soient fortunés, financer chacun son remplaçant, qui partait au front à leur place), c'est afin de se jeter à corps perdu dans la tourmente de la Commune et de le payer comme tous les participants, chèrement.

Revenons à **Hervé Le Corre** avec *L'Heure des brasiers* (Rivages, 2019) ayant pour cadre les derniers jours de la Commune, la Semaine Sanglante. C'est un tableau puissant par son empathie avec les acteurs et sa force narrative, au moment où les Versaillais, progressant petit à petit dans la ville, détruisent au canon et à la mitraille, les unes après les autres, les barricades élevées et fortifiées par les troupes fédérées. À cette lutte politique s'ajoute la recherche d'un criminel. Le tueur en série de *L'homme aux lèvres de saphir* réapparaît pour enlever des jeunes femmes, dont la compagne d'un des Communards. L'auteur assemble petite et grande histoire : la recherche de la jeune femme s'avère aussi périlleuse, voire incertaine que l'issue de la lutte. Pas plus de certitude de retrouver la jeune femme que de vaincre les Versaillais ; pourtant ces combats aussi désespérés soient-ils, il faut les mener.

On y voit aussi la vie « quotidienne » dans les appartements assiégés, les caboulots où on tente de se restaurer et boire un coup, tout est narré dans le détail ; c'est une force du livre que de raconter d'une manière à chaque fois différente, les mille et un aléas sanglants et répétés du siège. Nimbé d'une mélancolie propre aux échecs révolutionnaires, le livre toutefois n'évite pas le lyrisme un peu facile. Peut-être est-ce là l'expression désespérée de ce corps à corps, qui est aussi corps à cœur permanent entre la vie et la mort, et qui donne cette dimension profondément émotionnelle à ce dur roman.

Patrick Pécherot (*Une plaie ouverte*, Série Noire, 2015) s'empare à son tour des acteurs de la Commune à travers l'enquête d'un survivant sur l'un de ses comparses, personnage trouble soupçonné d'avoir joué double jeu. Nimbée par le mystère des disparitions, l'évocation de tant d'acteurs historiques est une sorte de chambre noire très réussie, à l'instar du personnage principal, photographe : les silhouettes tremblées de Verlaine, Rimbaud, à la trace olfactive persistante et de tant d'autres donnent un charme mélancolique à ce récit nostalgique d'une époque qui apparaît autant rêvée que réelle.

La guerre d'Algérie, autre grande période historique qui a servi de toile de fond à tant de romans noirs, est présente depuis longtemps : citons deux romans emblématiques, Meurtres pour mémoire, déjà évoqué et Une mort dans le Djebel (Série Noire, 1990), de **Jacques Syreigeol**, récit circulaire sur la permanence des morts atroces et de la folie chez les combattants français et algériens. Parmi les derniers auteurs, **Barouh Salamé**: Une guerre de génies de héros et de lâches, (Rivages, 2012), Ahmed Tiab: Le Français de Belleville, (édition de l'Aube, 2017) avant écrit sur cette période. On détachera le roman de Thomas Cantaloube (Requiem pour une République, Série Noire, 2018) à partir de l'assassinat, par une barbouze, d'un avocat algérien en France; il montre les arrière-cuisines de la République que l'un des protagonistes désigne cyniquement ainsi : « les coulisses de la mécanique politique... Une fois les discours et les débats idéologiques évanouis, que restait-il au cœur de la machinerie démocratique? Ce genre d'endroit ». Patrice Pécherot dans Hével (Série Noire, 2018) exporte la guerre d'Algérie dans le Jura hivernal de 1958, où la gendarmerie traque un militant algérien, pendant que des chauffeurs de poids lourds aident un déserteur, « un homme lisière, à l'écart du ciel. Il lui faut de la futaie, l'abri des branchages, le haut couvert des arbres. » Un sobre récit à l'écriture élégante.

Une Algérie plus contemporaine est à l'honneur dans de puissants romans noirs écrits par des Algériens : Amid Lartane, l'auteur de L'Envol du Faucon vert (Métailié, 2007, 2019) montre, sous fond de violence aveugle attribuée aux « islamistes » contrôlés en sous-main par la caste des « généraux décideurs », l'ascension irrésistible d'un homme d'affaire fruit du système politique algérien, dans les années 1990, « mixte étrange et inédit de totalitarisme orwellien et de clientélisme mafieux » (site Algeria-Watch). Adlène Meddi (1994, Rivages Noir, 2018) pour sa part, plonge sur cette même période un regard désespérant et désespéré sur l'itinéraire de lycéens algériens décidant de la liquidation d'un « terroriste » et entraînés dans une boucle fatale qui fait dire à l'un d'entre eux : « on nous avait tellement tués qu'on ne pouvait pas ne pas nous rendre la pareille... ». Enfin, dans une trilogie parue aux éditions Agullo alliant la puissance romanesque à une documentation impressionnante, Frédéric Paulin (La guerre est une ruse, 2018, Prémisses de la chute, 2019 et La fabrique de la terreur, 2020) retrace la sombre histoire du terrorisme islamiste et de son arrivée en France, à partir de ses prémisses dans l'Algérie des années 90. S'y côtoient des agents de la DGSE lucides mais impuissants, des journalistes, des apprentis terroristes et des généraux algériens ; ses héros sont « déglingués. C'est la définition même du roman noir, où s'effacent les frontières. Les héros sont souvent aussi corrompus que les mauvais garçons qu'ils doivent neutraliser. » Précise l'auteur.

Carrés noirs sur fond blanc, la tentation de la littérature blanche

C'est un thème des plus communément brassés dans l'univers littéraire français, que cette opposition littérature blanche-littérature noire. Manchette s'en amusait comme d'un sujet tarte à la crème.

Et pourtant, ils sont nombreux les auteurs qui sont « passés » de l'un à l'autre des genres : **Daniel Pennac, Tonino Benacquista, Daniel Picouly, Pierre Lemaître...** « D. Pennac fait figure de tête de pont parmi les écrivains qui auront contribué, en France, au décloisonnement des genres et au renouvellement du roman par la marge. » (Raphaëlle Leyris, *Le Monde*, 31/01/20).

Peut-être faut-il également voir dans cette déclaration de Pierre Lemaître au *Monde* parlant de la découverte de certains auteurs du XIX^e, son approche d'une certaine littérature : « ... Vers 15 ans, je suis tombé sur les grands romans *simplificateurs* [c'est moi qui souligne] : Dumas, Hugo, Tolstoï. »

D'autres auteurs enjambent allégrement les prétendues limites. Parmi les voix les plus personnelles du genre, citons **Marcus Malte** (*Le garçon*, prix Femina, Zulma, 2016 – *Aires*, Zulma, 2020). Dans un mélange de douce ironie, d'affection pour les personnages et en même temps une terrible acuité, l'œil chirurgical du romancier est tout puissant, à la manière par exemple du regretté Pascal Garnier.

Et aussi **Nicolas Mathieu** (*Aux animaux la guerre*, Actes Sud, 2014 - *Leurs enfants après eux*, Actes Sud, 2018 prix Goncourt - *Rose Royal*, Éditions In8, 2019): il entraîne le lecteur dans une empathie avec ses héroïnes et héros bien de notre époque et les restitue avec le regard faussement objectif du romancier inventeur d'émouvantes et noires romances.

Faut-il rattacher à la thématique de ce débat un certain courant germanopratin qui ferait, par exemple, d'une partie de la production des Éditions de Minuit une approche très intellectualisée de la littérature criminelle contemporaine, réduite à un jeu narquois et dérisoire, habillé toutefois des vêtures d'une évidente élégance stylistique (**Jean Echenoz** : *Vie de Gérard Fulmard*, 2020, **Vincent Almendros** : *Faire mouche*, 2018) ?

Bordeaux, une ville comme une autre?

Dès les origines du roman noir américain, la ville offre le cadre essentiel (mais pas unique, il y a bien du noir aux champs) de la narration. Voici comment quelques auteurs contemporains parlent de Bordeaux. Dans *Téléphone rose* de **Pierre Bourgeade** (Série Noire, 1999), Bordeaux « est lugubre. La ville, on le sait est devenue une sorte de cimetière pour les hommes politiques rejetés par les Français. Chaban, Juppé. On arrive en ambulance et on n'en sort jamais plus... Le centre compte deux ou trois immeubles majestueux. Mais une horrible impression d'ennui pèse dessus ». Bourgeade a bien saisi « l'immobilité » de la ville des années 1990. Cadre des premiers romans d'**Hervé Le Corre**, la ville de Bordeaux est présente, par exemple dans *Les Effarés* (Série Noire, 1996) : lorsqu'un des protagonistes les plus violents « marche doucement sur le dos de la ville » pour échapper à la police, ou bien dans l'hommage rendu à la Cité

Lumineuse, ce « mausolée monstrueux ». Dans *Après la guerre* (Rivages, 2014), Hervé Le Corre montre une ville « crasseuse, souillée par le jus charbonneux du crachin l'hiver, nécrosée par les chaleurs moites l'été. Elle pue le gas-oil... la vase du fleuve brun. Il a l'impression que tous ces effluves lui soufflent à la figure la pourriture qui submerge la ville ». Plus loin son héros « s'arrête pour contempler la perspective en direction du Grand Théâtre qu'il trouve arrogante, ennuyeuse, bien à l'image de cette ville veule et triste... » Ce Bordeaux des années 50 est plus une geôle qu'un décor ajusté des personnages du roman. La cité est dans une sorte de convalescence prolongée, au sortir des convulsions de la 2° Guerre mondiale ; elle lèche comme elle peut ses cicatrices, tout en se livrant aux plaies de la suivante, la guerre d'Algérie.

Pour une histoire mondiale du roman noir francophone

On terminera cette balade autour du roman noir par quelques autres écrivains francophones. Suisse d'abord comme **Joseph Incardona** qui a brillamment montré qu'il avait intégré les codes du noir dans son œuvre et les utilise, à nouveau, en les transcendant dans son dernier roman *La soustraction des possibles* (Finitudes, 2020). Il s'agit d'une histoire d'amour à l'heure du capitalisme financier triomphant en Suisse. Les deux protagonistes espèrent faire prospérer leur romance en détournant de l'argent blanchi, les naïfs! Son roman réussit à « capter le lecteur avec les armes du thriller (mécanique de l'intrigue, du rythme, rebondissements efficaces) pour lui refiler en contrebande un roman profond et ambitieux sur les dessous de la mondialisation » (Stéphanie Dupays, *Le Monde*).

Enfin saluons la profusion, hélas assez ignorée dans l'Hexagone, des écrivains de la Caraïbe. On y croise, entre autres **Raphaël Confiant** (depuis *Le meurtre du Samedi Gloria,* 1997, réédité en Folio) et **Patrick Chamoiseau** (*J'ai toujours aimé la nuit,* 2017, Sonatine).

On conclura sur la créature policière de **Gary Victor**, écrivain haïtien. L'inspecteur Dieuswalwe Azemar promène sa dégaine débraillée et fortement alcoolisée, à l'alcool de rhum, le soro, dans Port-au-Prince. Dans un pays livré à une corruption galopante, il est hautement intègre « incapable de se dépouiller de son humanité, incapable de revêtir les oripeaux de la bête » ; le grotesque tragique des situations est le meilleur ami du lecteur de ces romans déjantés. Les quêtes du flic ont aussi à voir avec la religion vaudou – par exemple la transformation progressive d'un policier corrompu en cochon dans sa première enquête (*Soro*, éditions Mémoire d'encrier, 2010). La seconde enquête (*Saison de porcs*, éditions, Mémoire d'encrier, 2011) a pour origine le tremblement de terre de 2010, dans un chaos encore plus épaissi par les brumes de l'alcool et par le désespoir.

Bibliographie sommaire

- François Guerif: *Du polar* (Rivages/Noir, 2013)
- Marin Ledun: Mon ennemi intérieur (Éditions du petit écart, 2018)
- Claude Mesplède (sous la direction de): *Dictionnaire des littératures policières* (Joseph K, 2007)
- Jean-Bernard Pouy: Une brève histoire du roman noir (L'Œil neuf éditions, 2009)
- Revue 813 (Association des amis des littératures policières)
- Le Temps noir, revue (Joseph K)
- *L'Indic*, revue (association Fondu au noir)
- Les blogs: Actu du Noir, Encore du noir....

Bertrand Nivelle, l'imagination fertile d'un architecte Roseline Giusti

Bertrand Nivelle² est l'auteur d'architectures remarquées et récompensées par de nombreux prix. Ses réalisations sont empreintes de féconde créativité et témoignent d'une façon approfondie d'appréhender le réel. Pensés comme de véritables outils visuels, le dessin, la maquette, la sculpture sont au cœur même de sa conception et de sa pratique architecturale. L'eau est la substance privilégiée de son monde intérieur, peuplé d'images oniriques. Bertrand Nivelle est également enseignant à l'École d'architecture de Bordeaux.

Représenter l'architecture

Comment représenter l'architecture ? Cette question le taraude, jeune étudiant. Il en fait son sujet de fin d'études et s'exerce à la pratique virtuose du dessin. Rien d'étonnant, alors, à ce que l'aspirant-architecte soit remarqué avant même la fin de son cursus à l'École d'architecture de Bordeaux et invité, par l'agence J. de Giacinto - A. Loisier, à mettre ses dons de dessinateur au service d'un appel d'offres d'importance : la réfection du *Pont de pierre* sur la Garonne. Concours gagné (1981)³. Bertrand Nivelle conçoit le nouveau gardecorps en métal et l'éclairage du célèbre ouvrage⁴. D'autres réalisations tout aussi atypiques suivront.

Diplômé en 1983 et lauréat d'une bourse d'études du Ministère des relations extérieures « Villa Médicis hors les murs », Bertrand Nivelle part pour Venise travailler huit mois auprès de l'architecte et peintre Massimo Scolari, lequel l'invite à collaborer au projet de « La Chambre du collectionneur ou l'arche de

¹ Voir biographie R. Giusti, page 221.

² Voir biographie B. Nivelle, page 301.

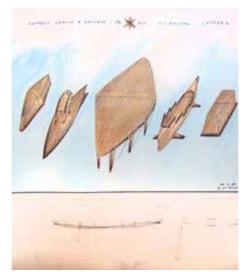
³ Cette rénovation marque le début des travaux du secteur sauvegardé qui conduit l'Unesco à inscrire Bordeaux au patrimoine mondial, en 2007.

⁴ Construit par l'ingénieur Claude Deschamps de 1810 à 1822.

Noé », pour la xvii^e Triennale de Milan (1986). Ces séjours auprès de M. Scolari confortent le jeune trentenaire dans ses convictions. Le dessin sera pour lui le mode d'investigation privilégié du projet architectural.

Formes archétypales

Revenu à Bordeaux, Bertrand Nivelle participe à l'exposition de design du 3° Festival International du Film d'Architecture. Au thème imposé, *le siège*, il substitue *un habitat pour les sans-abri*, réduit au lit et s'explique : « *Quand on a tout perdu dans le jeu de la vie, on n'aspire qu'à une chose dormir en toute tranquillité. J'imaginais donc une espèce d'habitat minimum centré et limité au lit qui puisse se préserver éternellement d'une catastrophe, un déluge par exemple. Sa référence antique est l'Arche de Noé qui fut en son temps le premier véhicule de survie* ». Il conçoit alors le lit-bateau⁵, équipé d'une couche douillette, véritable architecture flottante propre à la navigation. L'œuvre, fondatrice, inaugure un ensemble mobilier « Monde flottant » de cinq pièces-manifestes : lit-bateau, table flottante, chaise à bascule et deux coffres. Une bourse d'études du Conseil régional d'Aquitaine va lui permettre de donner corps à ces recherches. Ces formes archétypales, constituées en principes fondamentaux, vont innerver l'ensemble de l'œuvre picturale et architecturale de Bertrand Nivelle.



Meubles Essentiels, 50 x 65 cm Encre de Chine, pastels secs, graphite sur calque épais, 1989 (Série Monde Flottant)

⁵ Réalisé avec le concours de Charles-Henri Poirier, ébéniste.

Outil visuel

L'une des pièces est prépondérante : la table, dont le plateau est en forme de losange. À partir de cette figure géométrique, l'architecte imagine alors un dispositif visuel, utile à ses activités de peintre. Non point un instrument de mesure normé tels le Modulor⁶ de Le Corbusier ou la bande de largeur constante de Daniel Buren, mais un outil souple consistant à évider la forme losangée, à la réduire à son seul contour. Reste à promener le cadre obtenu, basculé à la verticale, sur le paysage. Nombre d'aquarelles de B. Nivelle *Volcan sur abysses, Glaciations, Ouragan...* montrent la découpe à l'œuvre : des portions de territoires imaginaires. Toutes formes flottantes qu'une représentation axonométrique rend encore plus spectaculaires.



Cratère 1, 18 x 25,5 cm

Aquarelle sur papier carte. Schöller-Hammer, 1987-90 (Série Lit-Bateau)

⁶ Le Modulor : système de mesures à l'échelle humaine créé par Le Corbusier à partir du nombre d'or.

Mondes flottants, architectures et mobilier

Habité par l'imaginaire de l'eau, Bertrand Nivelle va concevoir tout un univers onirique autour de l'élément liquide. Ses représentations passent par le dessin, la maquette, la sculpture. Regardons-le dessiner. À la main, *alla prima*. Pour écran, le papier : feuille de carnet de croquis, vélin d'Arches ou doux japon... Pour logiciel, son esprit fertile, nourri de références littéraires, artistiques, cinématographiques... Pour seul nuancier, ses godets d'aquarelle où s'abreuve un pinceau délicat. Regardons-le sculpter. Pour seule imprimante 3D, des volumes en carton, en papier huilé ou en terre cuite, façonnés de ses mains habiles. Nous voici pris dans la houle des hautes mers, livrés aux remous capricieux des fleuves ou rêvant dans les méandres alanguis des *esteys*. On croise des villes océanes en forme de paquebot ou de frêles embarcations. Sur les eaux plus paisibles du Bassin d'Arcachon, les maisons sur pilotis épousent le tracé du paysage environnant : *Cabane La Tchanquée*. *Maison de l'oiseleur, Maison des passes*... Surgissent les portraits d'Herman Melville (dont Bertrand Nivelle a lu tous les textes) ou de Pierre Loti.



Maison de l'Oiseleur-Île aux Oiseaux, 25 x 32 cm Aquarelle sur papier Arches, 1998, (Série Maisons Littorales)

⁷ Esteys (du gascon ruisseau): partie d'un cours d'eau qui, soumis au régime des marées, se trouve à sec à marée basse.

⁸ Cabane tchanquée: cabane en bois perchée sur pilotis, typique du bassin d'Arcachon, les deux plus connues se trouvent sur l'Île aux oiseaux.



Maison des Passes, 25 x 32 cm Aquarelle sur papier Arches, 1998 (Série Maisons Littorales).

Jeux formels ? Certes, dessins, sculptures et céramiques composent une œuvre plastique en soi. Toutefois l'ensemble constitue également un répertoire de formes, d'idées constructives et ornementales, de raisonnements dans lequel l'architecte puise pour nourrir ses projets architecturaux. Il imagine des devenirs possibles, anticipe des situations pouvant advenir : accidents, catastrophes naturelles... Ces hypothèses théoriques sont des instruments de connaissance de l'architecture. Un incessant va-et-vient s'instaure alors entre le monde imaginaire sur papier et la réalité du terrain.

Les commanditaires apprécient chez Bertrand Nivelle la méthode analytique préliminaire « serrant » le projet. Ainsi, pour le théâtre d'Évreux, la cote d'inondabilité de la ville a été prise en compte pour implanter, à 6 m. de hauteur, la salle de spectacle. Ce souci du contexte permet à l'architecte de donner cours à son écriture poétique, audacieuse, parfois déconcertante, dans la mesure où elle s'intègre sans fracas à l'environnement existant. C'est le cas de la Patinoire de Bordeaux, projet primé.

À vol d'oiseau

Il y a chez Bertrand Nivelle une farouche volonté de parfaire. Ses architectures sont peaufinées, jusqu'aux faîtages. La salle gymnique du Taillan en est un exemple. À distance, le bâtiment en forme de navire et au décor de vagues,

semble être à quai, sur une voie d'eau, amarré derrière un rideau d'arbres. L'architecte a judicieusement utilisé une déclivité du terrain alloué pour le positionner en léger contrebas de la pente. Comment résister alors à concevoir la toiture dans la même veine, même si peu la voient ? Nombre de ses toitures sont pensées comme des couvercles venant sertir au plus juste la construction. Ils peuvent arriver du ciel, tels les objets volants de la science-fiction. Comme à l'*Atrium-Ca-sino* de Dax. Ou tomber du firmament, comme l'immense étoile-coffre du Centre d'interprétation à Saintes permettant un très inattendu éclairage zénithal.

L'homme a construit sa légende. Un mélange de simplicité et de sophistication à la fois. Il sait gagner les clients à son approche si originale du projet. « Que pense le matériau ? » avait coutume de dire Jean Prouvé9. « Qu'est-ce que le projet génère comme images? » s'interroge Bertrand Nivelle. Dans l'aventure, il entraîne les corps de métiers, confiants de voir l'architecte préoccupé d'inscrire au plus juste les constructions dans leur contexte environnemental. Bertrand Nivelle unit deux univers d'égale puissance : ses Territoires flottants, oniriques et le monde réel. Son tour de force est de rendre opératoire le passage de l'un à l'autre. Son œuvre artistique, en effet, ne se clôt pas sur la seule *praxis*, elle ouvre la voie à un devenir *poïétique* de l'architecture. À bon escient, B. Nivelle délivre les trésors de son imagination créatrice dont il resterait à explorer les dimensions musicale et érotique. Quant au thème de l'eau et de la navigation, qui innerve tout l'œuvre, n'est-il pas naturel pour ce créateur, issu d'une lignée d'officiers (marine et aéronavale) et venu naître à Pensacola, en Floride, après une traversée de l'Atlantique dans le ventre maternel? Avec le poète anglais Algernon Swinburne, Bertrand Nivelle pourrait dire: « Quant à la mer, son sel doit avoir été dans mon sang dès avant ma naissance ».

Quelques réalisations marquantes de Bertrand Nivelle

bertrandnivelle.com & www.instagram.com/mondesflottants

Réfection du Pont de pierre de Bordeaux ; Maison de verre, Bordeaux ; Maison Mondenard, Bordeaux ; Atrium-Casino de Dax ; Théâtre du Jeu de paume, Aix en Provence ; théâtre d'Évreux ; Centre d'interprétation de l'architecture et du patrimoine, Saintes ; Complexes sportifs : restructuration des patinoires de Bordeaux et de Poitiers ; Salle de sports, Le Taillan-Médoc.

Les créations de Bertrand Nivelle feront prochainement l'objet d'une exposition.

⁹ Jean Prouvé (1901-1984): architecte et designer français. Mu par un idéal social, gagné à la production de série et aux matériaux industriels, concepteur de mobilier pour collectivités et de maisons préfabriquées modulaires (notamment des habitats d'urgence pour réfugiés, pour l'abbé Pierre, entre autres).



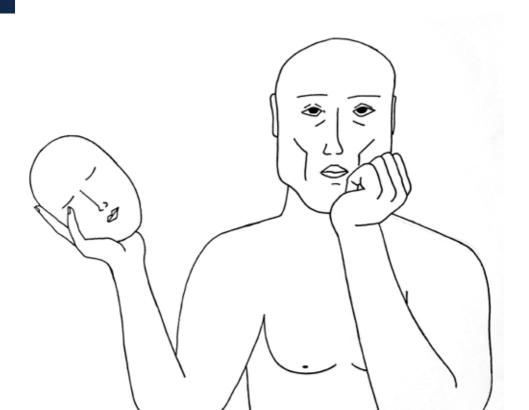
Salle gymnique du lycée sud Médoc au Taillan-Médoc, 2018 Bertrand Nivelle

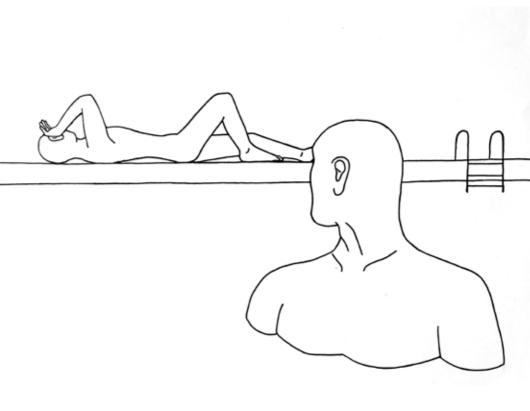
cl.: Alain Benoît, agence DEEPIX, photographe.

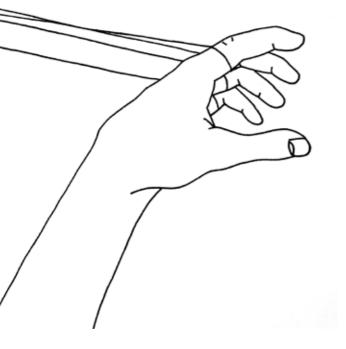
Marges

Trois dessins de Pierre Cormier

Pierre Cormier est né à Bordeaux en 1992. Après des études d'histoire de l'art, il se consacre à la peinture, au dessin et à la photographie. Il vit, travaille à Paris et expose ses œuvres dans diverses galeries d'art.







Océan mer

Extrait

Alessandro Baricco

Né en 1958 à Turin, Alessandro Baricco a publié son premier roman en Italie *Châteaux de la colère* en 1991 (Prix Médicis étranger 1995). Il est aussi l'auteur de *Soie, Novecento, Pianiste*, (théâtre) et de nombreux essais : *Les Barbares* (2014), *Une certaine vision du monde* (2015), *The Game* (2019), tout en poursuivant son œuvre romanesque avec notamment *Emmaiis* (2012), *Trois fois dès l'aube* (2016), *La jeune épouse* (2016)... Le passage ci-dessous est extrait des dernières pages du roman *Océam mer.* Magnifique épopée où se côtoient, aventures, destins complexes et tragiques, méditations philosophiques et artistiques, abolissant les frontières entre réel et imaginaire, quelque part ou nulle part « *posée sur la corniche ultime du monde* » mais toujours à portée de cette mer immense, intense comme le souffle poétique de ce livre étonnant. Extrait, pp. 279-283, éd. Albin Michel, Folio, Paris, 1998. Traduit de l'Italien par Françoise Brun.

[...]
Alors
le vieil homme
baisse les yeux,
plonge
une main
dans l'eau
et
lentement
dessine
le signe
d'une croix.
Lentement. Il bénit la mer:

Et c'est quelque chose de gigantesque, il faut que vous essayiez d'imaginer Ça, un vieil homme faible, un geste de rien, et tout à coup la mer immense parcourue d'une secousse, la mer tout entière, jusqu'à son horizon ultime, elle tremble, elle bouge, elle fond, et dans ses veines se diffuse le miel d'une bénédiction qui ensorcelle chacune de ces vagues, et tous les bateaux du monde entier, les tempêtes, les abysses les plus profonds, les eaux les plus sombres, les hommes et les animaux, ceux qui sont en train d'y mourir, ceux qui ont peur, ceux qui à ce moment-là la regardent, envoûtés, terrorisés, bouleversés, heureux, marqués, quand tout à coup elle penche sa tête, l'espace d'un instant, la mer immense, et n'est plus énigme, n'est plus ennemie, n'est plus silence mais fraternelle, refuge paisible, spectacle pour les hommes sauvés. La main d'un vieil homme. Un signe, sur l'eau. Tu regardes la mer, et elle ne te fait plus peur. C'est fini.

Silence.

Quelle histoire..., pensa Dood. Dira se tourna pour regarder la mer. Quelle histoire. La petite fille très jolie renifla. Mais est-ce qu'elle est vraie ? pensa Ditz.

- L'homme restait assis, sur le sable, et se taisait. Dol le regarda dans les yeux.
- Mais c'est une histoire vraie?
- Elle l'était.
- Et elle ne l'est plus?
- Non
- Pourquoi?
- Parce qu'on n'y arrive plus, à bénir la mer.
- Mais ce vieil homme-là, il pouvait.
- Ce vieil homme était un vieil homme, et il avait en lui quelque chose qui à présent n'existe plus.
- La magie?
- Quelque chose comme ça. Une très belle magie.
- Et où elle est maintenant?
- Disparue.

Ils n'arrivaient pas à y croire, qu'elle ait vraiment pu disparaître dans le néant.

- Tu le jures?
- Je le jure.

Elle avait vraiment disparu.

L'homme se leva. De loin, on voyait la pension Almayer, presque transparente, dans cette lumière lavée par le vent du nord. Le soleil semblait s'être arrêté dans la moitié la plus claire du ciel. Et Dira demanda :

- Toi, tu es venu ici pour bénir la mer, n'est-ce pas ?

L'homme la regarda, fit quelques pas, revint près d'elle, se pencha et lui sourit.

- Non.
- Alors, qu'est-ce que tu faisais dans cette chambre ?
- Si on ne peut plus la bénir, la mer, peut-être qu'on peut encore la dire.

Dire la mer. Dire la mer. Dire la mer. Pour que tout ne soit pas perdu, de ce qu'il y avait dans le geste de ce vieil homme, et parce qu'un petit bout de cette magie-là se promène peut-être encore à travers le temps, et quelque chose pourrait le retrouver, l'arrêter avant qu'il ne disparaisse à jamais. Dire la mer. Parce que c'est tout ce qu'il nous reste. Parce que devant elle, nous sans croix ni vieil homme ni magie, il nous faut bien avoir une arme, quelque chose, pour ne pas mourir dans le silence et c'est tout

- Dire la mer?
- Oui.
- Et tu es resté là-dedans pendant tout ce temps pour dire la mer?
- Oui.
- Mais à qui?
- Peu importe à qui. L'important c'est d'essayer de la dire. Il y aura bien quelqu'un qui écoute.

Ils se l'étaient bien dit qu'il était un peu bizarre. Mais pas de cette manière-là. D'une manière plus simple.

- Et il faut toutes ces feuilles pour la dire?

Dood se l'était porté tout seul, le grand sac rempli de feuilles de papier, dans la descente des escaliers. Ca lui était resté en travers, d'ailleurs.

- En fait, non. Celui qui en serait vraiment capable, il aurait besoin juste de quelques mots... Peut-être qu'il commencerait avec beaucoup de pages, mais ensuite, petit à petit, il trouverait les mots justes, ceux qui, en une seule fois, disent tous les autres, et de mille pages il arriverait à cent, puis à dix, puis ils les laisserait là, en attente, jusqu'à ce que les mots en trop s'en aillent des pages, et alors il suffirait de ramasser ceux qui restent, et de les resserrer en quelques mots, dix, cinq, si peu qu'à force de les regarder de près, et de les écouter, pour finir il ne t'en reste plus qu'un seul dans la main, un seul. Et si tu le dis, tu dis la mer.
- Un seul?
- Oni.
- Et lequel?
- Va savoir...
- Un mot n'importe lequel?
- Un mot.
- Même un mot comme *carotte*?
- Oui. Ou bien hélas ou bien et cetera, on ne peut pas savoir, tant qu'on ne l'a pas trouvé.

Il parlait tout en regardant autour de lui dans le sable, l'homme de la septième chambre. Il cherchait une pierre.

- Mais, excuse-moi dit Dood.

- Oui.
- On ne peut pas prendre le mot *mer*?
- Non, on ne peut pas prendre le mot *mer*.

Il s'était levé. Il l'avait trouvé sa pierre.

- Alors c'est impossible. C'est une chose impossible.
- Va savoir ce qui est impossible.

Il s'approcha du bord et la lança loin, dans l'eau. C'était une pierre ronde.

- Plouf, dit Dol, qui s'y connaissait.

Mais la pierre commença à ricocher, à ras de l'eau, une fois, deux fois, trois fois, elle ne s'arrêtait plus, elle ricochait que c'en était un plaisir, de plus en plus loin, elle s'en allait vers le large, comme si on l'avait libérée. On aurait dit qu'elle ne voulait plus s'arrêter. Et elle ne s'arrêta plus.

[...]



Le radeau de La Méduse Théodore Géricault (1791-1824) Musée du Louvre, Paris.

Les odeurs et les saveurs du Maroc de ma jeunesse : ces gouttes de mémoire dans des flacons

Carlos Benaïm

Carlos Benaïm, Maître parfumeur internationalement connu, est né et a grandi à Tanger, au Maroe, lieu où il s'est nourri de l'ambiance et des effluves orientales. Fasciné depuis toujours par les odeurs, il a très tôt exprimé son souhait de devenir parfumeur. Au cours de sa carrière, il crée des parfums de renommée mondiale pour de prestigieuses maisons de mode : Euphoria et CK IN2U, pour Calvin Klein ; Armani Code, pour Giorgio Armani ; Christian Dior Pure Poison, pour Christian Dior (avec Dominique Ropion & Olivier Polge). Carlos Benaïm a reçu en 2004 le Lifetime Achievement Award de l'American Society of Perfumers. Le texte ci-dessous a été publié dans le numéro 9 de la revue Continuum, la revue des Écrivains Israéliens de langue française, avec l'aimable autorisation de Marlena Braester, cofondatrice de la revue.

Quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore plus longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir.

Marcel Proust, Du côté de chez Swann, À la recherche du temps perdu, I, 2.

L'alliance particulière entre senteur, saveur et mémoire constitue mon univers olfactif. Lors de ma formation de parfumeur, je devais sentir des matières premières odorantes les yeux fermés. Une, en particulier, sentait le sang de façon incompréhensible. Non seulement j'y voyais rouge mais la sensation que son odeur me procurait était même violente. À ma grande surprise, il s'agissait de l'essence de cèdre de l'Atlas du Maroc. Ce ne fut que plus tard que je compris : enfant, lorsque j'accompagnais ma mère chez le boucher et observais avec horreur les carcasses sanglantes, l'odeur qui me montait aux narines était celle de la sciure de bois du cèdre de l'Atlas recouvrant le plancher.

Un autre exemple est tout aussi significatif. Au cours de mon premier entretien d'embauche, on me demanda d'évoquer un de mes souvenirs olfactifs les plus intenses. Le tabac à priser de mon grand-père paternel me vient immédiatement à l'esprit. Cultivé clandestinement à Bni Ider au Maroc, ce type de tabac sylvestre, de qualité assez rude, était ultérieurement parfumé par mon père à la violette ou au géranium, dans son laboratoire.

Les odeurs et les saveurs de mon enfance à Tanger scandaient les saisons et se renouvelaient au rythme des fêtes religieuses.

Été

En été, les odeurs atteignaient leur paroxysme. J'étais assailli de tous sens par leur multitude lors de mes promenades au *soco*. Je me souviens surtout de voir les paysannes berbères venues des montagnes du Rif. Leurs habits folkloriques et colorés dégageaient à la fois une odeur rance d'un petit-beurre nommé *azuda* et de cuir. Elles étaient assises les jambes croisées en tailleur et épluchaient de leurs mains nues et expertes des figues de Barbarie.

Les marchands de pâtisseries arabes nous offraient des *chubaikias*, fritures dorées, fleurant bon le miel dégoulinant. Les odeurs animales et fécales des mulets et ânes qui passaient nonchalamment par les ruelles étaient si familières que nous n'y faisions plus attention.

Tous les vendredis, s'élevait au diapason de la prière du muezzin l'odeur butyrique des centaines de babouches dont les fidèles se déchaussent à l'entrée de la mosquée.

Dans les ruelles de la vieille ville, l'agneau enduit d'une sauce au paprika, cumin, poivre et curcuma, et cuisiné en brochettes *pinchitos* était grillé au feu de bois. La fumée, aveuglante et parfumée envahissant la rue, faisait à la fois pleurer et saliver. J'évitais à tout prix de pénétrer dans la grande salle des vendeurs de poisson, car la puanteur des entrailles de poissons éventrés et décapités se révélait intenable.

Le marchand d'eau affublé de l'accoutrement bigarré de sa profession, enjolivé de verres en laiton, nous offrait de l'eau tirée d'une outre en peau de chèvre. La partie intérieure de cette peau était enduite de goudron de bois de Thuya, provenant du Rif et donnant à son eau un goût et une fraîcheur inexplicables.

Cependant, tous les étés, l'aventure la plus excitante était la récolte et la distillation des plantes aromatiques sylvestres, du romarin et de la menthe pouliot, pour la fabrication du menthol. Mon père avait créé une industrie d'extraction de plantes aromatiques, avec une cinquantaine de distilleries dispersées dans tout le Maroc, au bord des rivières. Nous parcourions les campagnes en jeep pour les visiter.

Les odeurs d'eucalyptus, menthe, romarin, thym, verveine, myrte, laurier, fenouil, faux poivrier accompagnaient le son assourdissant des cigales sous une

chaleur accablante. Ces senteurs constituent des thèmes auxquels je reviens souvent dans mes créations pour hommes. Je m'en suis servi dans des parfums comme *Polo* de Ralph Lauren.

Mon père rentrait le soir à la maison, les mains imprégnées d'essence de menthe pouliot et jaunies par les cigarettes anglaises *Craven A*. Cet alliage est plus évocateur de lui qu'un vrai portrait.

Le lait d'amandes parfumé à la fleur d'oranger (*horchata*) et le jus de grenades pressées étaient nos boissons préférées. Nous allions aussi boire du thé à la menthe au *Café Hafa* sur les terrasses surplombant le détroit de Gibraltar, d'où s'élevait l'odeur des brises marines et du goudron de cèdre utilisé par les pêcheurs en contrebas. Pour y arriver, il fallait traverser une salle d'ambiance dangereuse et illicite, où les fumeurs de kif et de haschisch étaient nonchalamment allongés par terre dans un état de stupeur. Par la suite, j'ai toujours associé l'odeur du kif au danger.

Automne

À Rosh Hashana, on mélangeait le fenouil doux avec du sucre pour symboliser le début d'une année douce, et signifier un vœu de multiplication du peuple juif promis à devenir aussi prolifique que les graines de fenouil.

À Kippour, pour rompre le jeune, nous prenions une compote de coing rouge parfumée aux clous de girofle, nommée *mosto*.

Le jour d'après, nous avions coutume de manger un plat à base d'aubergines parfumées au carvi *Almoronia*.

À Succot, l'élaboration du *loulab* avec mon grand-père maternel était tout un rituel. Pendant l'assemblage que nous faisions ensemble, le plaisir d'être auprès de mon grand-père se mêlait aux odeurs sylvestres du myrte, du palmier, des joncs et du cédrat.

Hiver

Nos promenades en hiver nous menaient invariablement à la *forêt diplomatique*, une forêt aux alentours de Tanger, où les mimosas en fleur et les aiguilles de pin embaumaient l'air sur fond de mer bleue. Autrefois en hiver pour se réchauffer, on entamait sa journée par une soupe de semoule assaisonnée d'une profusion de menthe pouliot *poleada*. Pendant ces hivers sans chauffage, d'autres optaient pour la *mahia*. L'eau-de-vie, ou *mahia*, comme elle se nomme au Maroc, était traditionnellement parfumée aux graines d'anis. Dans le Sud, on la préparait avec de l'absinthe ou de la cire d'abeille, pour lui conférer un goût de miel. Au Maroc, le gouvernement autorisait toute agglomération de plus de

3 000 Juifs à monter un alambic pour la distillation d'alcool destiné au Kiddoush rituel. Mais je me souviens surtout d'entendre parler de la grande consommation de *mahia* faite lors des longues veillées de la Hebra Kadisha (La Confrérie chargée d'inhumer).

Un jour, mon père décida de se lancer lui-même dans la création d'une nouvelle *mahia* à partir de fèves de caroube avec un alambic de laboratoire, installé dans notre cuisine. Il en résulta non seulement un liquide imbuvable, mais également une odeur pestilentielle, à la fois âcre et animale, qui flotta longtemps dans notre appartement. L'expérience, néanmoins, fut inoubliable.

À Pourim, nos grands-mères préparaient les *hormigos*, des pâtes de confection artisanale délicieusement aromatisées aux feuilles de coriandre.

Mais ce sont surtout des douceurs appelées Marron Chinos, confectionnées à l'aide d'amandes râpées, de cannelle, de clous de girofle et de vanille, que j'associe le plus à la fête d'Esther. Parfaitement ronds et multicolores sur glaçage blanc, ils annonçaient pour moi les beaux jours et le cycle des odeurs s'apprêtant à renaître au printemps.

Printemps

La fleur d'oranger évoque plus que tout mon enfance à Tanger : les arbres en fleur, parfumant la ville entière ; son eau dont on aspergeait les convives lors des fêtes ; et la saveur de ses pétales confits, le *leuario de Azahar*, ainsi que des confitures d'orange douce que l'on préparait toujours au printemps. Ainsi, c'est la splendeur de la fleur d'oranger qui m'a inspiré *Armani Code* de Giorgio Armani.

Pour Pessah, le *harosset* était une préparation complexe faite de dattes, gingembre, clous de girofle, cannelle, jus de grenade, pommes, amandes, poivre (*sahraouia*), noix de muscade et pétales de rose.

Au lieu du thé, nous buvions des infusions de camomille à l'absinthe *chiba* (*Artemisia absintum*), avec de la menthe *nana* et des pétales de bigaradier (fleur d'orange amère).

Un des plats typiques était la *cuajada*, un flan de pommes de terre parfumé à la marjolaine.

À Shavuot, nous attendions avec impatience les *harabullos*, des douceurs au gingembre, et les fameux *fartalejos*, gâteaux faits de pâte feuilletée fourrée au fromage blanc, au beurre, à la menthe et à la cannelle.

Comment transmettre ces senteurs et les souvenirs qui leur sont associés, à mes propres enfants qui ont grandis aux États-Unis ? Comment communiquer à un ami, à un être cher, aux nouvelles générations, ce que j'ai ressenti

dans mon être intime? Nos sensations, libératrices par les univers qu'elles nous font connaître, ne nous isolent-elles pas, si elles ne peuvent être partagées? Mon métier de parfumeur m'a permis de résoudre cette impasse. Ces saveurs et senteurs de mon enfance sont devenues une de mes sources d'inspiration. Et une de mes plus grandes joies est non seulement de recréer ces senteurs qui me sont inextricablement liées, mais également de verser ces gouttes de mémoire dans des flacons, et de transmuer ainsi l'intime en universel.

Alexandre Dupeyron, franco-allemand, découvre très tôt la photographie. Après des études universitaires, il choisit de se consacrer à plein temps au photojournalisme, après une formation à *l'École des métiers de l'information-Photojournaliste documentaire* (*EMI-CFD*) de Paris.

Son premier travail, sur le génocide au Darfour, fait l'objet de plusieurs publications et d'une exposition en 2006-2007 au Centre Mondial de la Paix (Verdun).

En 2006, il part travailler trois ans au Maroc en tant que correspondant, puis à Singapour et en Inde, en *freelance*.



Photographe indépendant, les limites qu'il ressent dans son travail de photojournaliste le poussent à chercher sa propre voix dans l'art photographique. Du Maroc à Singapour en passant par l'Inde, son regard se construit, sa technique et ses axes de recherche s'affirment.

Parallèlement à des commandes de presse pour *Géo*, *Le Monde*, *Le Figaro*, *Der Spiegel* et *Stern...*), il nourrit sa recherche photographique à partir des espaces interdits de notre humanité. Voyageur des confins, il approche au plus près ces mondes par-delà lesquels il n'y a pas de réponse immédiate, sauf peut-être celle de l'image. Sa série « *The Morning After* », (2011-2015), visible sur son site internet, le démontre.

Le temps de la photographie le ralentit, l'empêche de courir trop vite vers l'avenir. Depuis « *Monades Urbaines* » (2012) jusqu'à son travail actuel, « *Runners of the Future* », il ausculte de manière permanente le réel à travers la photographie, il isole des moments suspendus qui accueillent toute sa subjectivité.

www.alexandre-dupeyron.com - infos@alexandre-dupeyron.com Galerie Franzkowia: galerie-franzkowiak.de/alexandre-dupeyron



Œuvre tirée de la série : Runners of the Future

Œuvres d'Alexandre Dupeyron, installations et expositions :

- 2019 Villa Fotohaus ParisBerlin, Arles, France
- 2019 Galerie Arrêt sur l'image, Bordeaux France
- 2019 Under the Underground, Galerie Franzkowia*, Berlin, Germany
- 2018 Monat der Fotografie OFF, Berlin, Germany
- 2018 Lauréat Prix Maison Blanche, Marseille, France
- 2018 Photoszene, Köln, Germany
- 2018 Acud Macht Neu, Berlin, Germany
- 2018 Green Hill Gallery, Berlin, Germany
- 2018 Arles Voies Off, Arles, France
- 2017 Nuits noires photographiques, Bordeaux, France
- 2017 Arles Voies Off, Arles, France
- 2016 Photoszene, Köln, Germany
- 2016 Arles Voies Off, Arles, France
- 2016 Kolga Tbilisi photo festival, Tbilisi, Georgia
- 2015 Atelier Moonshine, Bordeaux, France
- 2014 India Art Fair, New Delhi, India
- 2013 Itinéraire des photographes voyageurs, Bordeaux, France
- 2013 LAB Galerie Artyfact, Paris, France
- 2013 Festival Manifesto, Toulouse, France
- 2012 Agora Biennale d'architecture et d'urbanisme, Bordeaux, France
- 2010 Art Faire, Singapore
- 2010 Vue privée Gallery, Singapore
- 2007 The World Centre for Peace, Verdun, France
- 2006 The European Council, Strasbourg, France

Dictionnaire des Lieux Imaginaires

Alberto Manguel- Gianni Guadalupi

Voici qu'un dictionnaire se propose de recenser les lieux imaginaires et les sites chimériques inventés par des écrivains du monde entier. Ils en rappellent la situation géographique et topographique, parfois le climat et la faune et la flore. Cet ouvrage est l'œuvre d'Alberto Manguel et Gianni Guadalupi. Le premier est écrivain éditeur et traducteur, il est aussi l'auteur d'*Une histoire de la lecture* (prix Médicis essai, 1998), et le second est lombard, traducteur et auteur de plusieurs anthologies. *Phaéton* a choisi deux textes de ce dictionnaire fascinant [*Dictionnaire des lieux Imaginaires*, Babel-Actes Sud, pour la traduction française, titre original : *The Dictionary of Imaginary Places*, Paris, 1998, 348-349).

Monsieur Léonard, * (Pays de)
En Patagonie. Le système de gouvernement y fut établi par le philosophe français léonard, dont les théories se fondaient sur le principe d'égalité et sur le climat.

Léonard était convaincu que tout est déterminé par la météorologie. Une douzaine de girouettes furent érigées pour aider les législateurs dans leurs délibérations. Vingt-quatre hommes furent responsables de l'observation des girouettes et trois de plus furent chargés de relever la direction et la force des vents qui d'après Léonard sont des facteurs déterminants et vitaux du comportement humains.

Le pays de Monsieur Léonard est gouverné en temps de guerre par un seul homme dont l'autorité cesse en temps de paix. L'histoire affirme que Léonard, nommé par lui-même roi, fut déchu en raison de sa théorie climatique : une bataille avec une tribu voisine fut perdue car il avait tenu à ce que l'armée ne combattît pas tant que le vent soufflerait dans la mauvaise direction. Il fut lapidé. Dans le royaume de Monsieur Léonard, la polygamie et la polyandrie sont

admises.

^{*} Jean Gaspard Dubois Fontanelle, Aventures philosophiques, Paris 1766. (Roi de Patagonie)

Monsieur Watkins,* (Île de)

Ou presqu'île, en Amérique latine.

Seuls, la côte et le haut plateau qui la dominent ont été explorés et décrits en détail.

La plage principale dessine une courbe de sable blanc, au-delà de laquelle une rivière cascade à travers des bois épais. A mesure que le sol monte, la rivière se rétrécit, et son lit semé de rocs est coupé de rapides et de petites îles. Un sentier, manifestement tracé par l'homme, suit un moment la rive, puis la quitte et mène au pied du haut plateau. Le seul accès au sommet est une cheminée de pierres.

Les voyageurs ne doivent pas manquer la visite des ruines d'une ville abandonnée. Personne ne sait qui en furent les architectes, ni à quelle époque elle fût abandonnée. Bâtie de pierres et de briques d'argile, durcies par le temps, elle s'élève au bord du plateau, dominant la rivière, les forêts et la plage. Les maisons sont toutes dépourvues de toit, sans doute parce que les matériaux ont été détruits par le temps.

En revanche, les murs et les sols de mosaïque bleue, verte et or, sont intacts. Au centre de la ville dans un large carré de pierre lisse, s'inscrit un cercle à l'intérieur duquel figurent des fleurs et des symboles astrologiques, correspondant aux mouvements du ciel. La seule population connue habite les forêts du plateau. les habitants ne s'aventurent jamais dans la ville abandonnée. Ils mangent de la viande cuite sur un feu de bois et boivent le sang du gibier qu'ils chassent avec des flèches. Ce breuvage semble les enivrer et les repas accompagnés de chants et d'abondantes libations ressemblent à des orgies.

L'atmosphère de la région est plutôt pacifique. Ni les oiseaux ni les animaux n'ont peur de l'homme. Des chats aussi gros que des léopards gîtent près de la côte, mais ils ne semblent pas hostiles.

Les instincts les plus développés sont ceux de l'agressivité et de la reproduction. L'activité sexuelle est très intense, peut-être parce que les organes génitaux des femelles —une fente bordée de rouge allant de l'anus au ventre- sont apparents. La simple vue du sexe d'une femelle excite les mâles. Les couples sont toujours suivis par une foule de curieux que le spectacle excite et qui se mettent à forniquer avec frénésie. Le Pays de Watkins porte le nom de Charles Watkins, professeur de lettres à Cambridge, qui y fut déposé par un marsouin, après avoir fait naufrage dans l'Atlantique Sud. Toujours selon le professeur, un disque lumineux, qu'il affirme être une soucoupe volante, atterrit au milieu du cercle inscrit dans la ville abandonnée. Les dires du professeur Watkins ne sont pas étayés par des preuves formelles, mais il serait prudent d'en tenir compte.

^{*}Doris Lessing, Briefing for a Descent into Hell, Londres, 1971.



Voûte du Temple de la rue Notre Dame, Quartier des Chartrons Gonzalo Borondo

Bordeaux 2019

Fermé depuis plusieurs décennies, le Temple des Chartrons, a rouvert ses portes à l'occasion de l'exposition "MERCI" de Gonzalo Borondo, qui s'est déroulée au cours de l'été 2019. Né en 1989 à Valladolid (Espagne), l'artiste a voulu interroger le visiteur sur le dialogue de l'Homme avec la nature « sanctuarisée ». Gonzalo Borondo, au fil d'expositions remarquables réinvente le « street art » avec par exemple Matière Noire (Marché aux Puces de Marseille 2017), Hierarchie (Musée d'Art Contemporain Urban Nation, Berlin 2017) ou Non Plus Ultra (Musée d'Art Contemporain de Rome, 2018).



Tableau

Gonzalo Borondo

Temple de la rue Notre Dame, Quartier des Chartrons, Bordeaux, 2019

Marée basse

Jade Morisson

Jade Morisson écrit, compose et chante. Après avoir chanté ses propres textes, elle a repris notamment plusieurs chansons du répertoire de Barbara pour une série de concerts à l'automne 2015 avec Bruno Frouin (guitare) et Christophe Jodet (basse/contrebasse). En 2016, Jade Morisson a publié son premier roman, *Belle île* (éd. Libre label). Cette nouvelle a été écrite « face à la mer » sur l'île d'Ouessant.

J'avais répété tous les gestes un à un. Je savais précisément ce que je devais faire.

Cécile m'avait réservé le gîte, exactement le même, le numéro deux.

C'est la seule personne qui savait où je partais. J'ai vérifié les coefficients de marée. Quatre-vingt-quinze et peut-être une tempête ? Exactement les conditions que je recherchais.

J'ai quitté Rennes à quatre heures du matin, ce samedi onze janvier, mon sac posé précieusement sur le fauteuil passager.

Je suis arrivé au Conquet à sept heures. Le Fromveur partait à neuf heures quarante-cinq. J'étais largement en avance.

Je l'ai regardé arriver de Brest, adossé au parapet. La mer était agitée et il m'a semblé tout petit au milieu de l'écume.

En montant, j'ai trouvé une place assise, dehors. J'ai enfilé mon bonnet, fermé mon blouson, posé mon sac au sol entre mes jambes et fait toute la traversée jusqu'à Molène sans bouger. Puis, j'ai passé la dernière partie du voyage debout, pour mieux sentir la houle monter le long de mes jambes. Je me sentais bien, mon sac sur le ventre.

On a débarqué vers onze heures au port du Stiff et j'ai pris une navette pour rejoindre Lampaul. J'ai fait quelques courses, chargé mon sac à dos et j'ai marché jusqu'au phare du Creac'h. Je ne le lâchais pas des yeux, fier devant moi, toujours aussi majestueux avec ses larges bandes noires et blanches.

J'imaginais les marins en mer le fixer comme point de repère, trois bandes noires et trois bandes blanches. Les voyaient-ils toutes et jusqu'où?

Je me suis arrêté en bas de la route qui monte en serpentant jusqu'au phare et j'ai senti ton sourire. J'ai recompté les fenêtres qui étaient face à moi. C'était toi qui avais raison, il y en a bien six sur cette face, avec leurs tout petits carreaux.

En arrivant en haut, je suis resté face à lui, comme pour le défier. J'ai regardé l'inscription, sur le bâtiment derrière : PHARE CR-AC'H. Il lui manquait une lettre, tombée sans doute depuis longtemps. Je ne me souvenais plus de ça.

Cécile m'avait donné les indications pour récupérer les clés du gîte. La boite à clés était bien là, dans l'appentis de gauche en entrant. J'ai levé les yeux devant lui. Je me sentais minuscule. Il n'avait pas changé à part un peu de peinture vieillie et abîmée par les vents et l'eau. J'ai pensé à toi, la première fois que tu as dû le voir, quand tu avais seize ans, pendant les vacances de Pâques. C'est là que tu es tombée amoureuse de cette île aux mille visages, « dès les premières heures », répétais-tu.

À l'époque, tu habitais Brest avec tes parents et ton frère, dans le quartier de Recouvrance, où tu m'as emmené quelques mois après notre rencontre. J'ai découvert cette ville qui m'a semblé grise mais si attachante. À Rennes, tu disais toujours que tu étais trop loin de la mer et de ton Finistère!

Je suis entré dans le gîte et j'ai trouvé le cahier. Personne n'y était venu depuis deux mois. Il faisait un froid glacial et j'ai allumé les radiateurs dans la cuisine et dans le salon. Je n'ai pas voulu monter à l'étage. Plus tard peut-être.

J'ai posé le sac à dos sur le canapé et je suis sorti. Je me suis assis au pied du phare, sur les rochers, près des falaises. La mer est toujours aussi belle et impressionnante ici. Les vagues se fracassent sur la côte découpée, dans un bruit assourdissant. J'ai laissé mon esprit partir dans ce va-et-vient, hypnotisé par le spectacle. À l'est, en direction de l'île Keller, j'ai retrouvé la ligne de rochers qui me rappelait les aiguilles de Port Coton, où tu m'avais aussi amené, à Belle-Ile. Le sémaphore est toujours là, tout comme le Musée des Phares et Balises.

J'essayais de me souvenir de la première fois, ici. La première fois où tu m'avais emmené sur ce bout de terre. Par quoi avions-nous commencé?

Nous y sommes venus six fois, ensemble. Les deux dernières fois, nous étions là, dans ce même gîte, au pied du Créac'h. C'était ton rêve de dormir si près de lui. Cécile avait exaucé tes vœux !

Je suis rentré et j'ai ouvert une boite de pâté. J'ai mangé tout seul, dans cette cuisine où nous étions ensemble la dernière fois, il y a huit ans. Cécile et Jules nous avaient laissé y aller sans eux cette fois-ci, et tu m'avais dit, sur le bateau, que tu étais surexcitée à l'idée de passer quatre jours avec moi et avec lui! J'avais eu du mal à comprendre de quoi tu parlais!

Je suis parti vers la pointe de Pern et j'ai fait mes repérages tout l'après-midi. J'ai longé la côte, en m'arrêtant partout, retrouvant toutes les formes sculptées dans la roche, le lapin et son chien, un âne, un varan, ou une tête d'indien! J'en ai découvert d'autres, parfois humaines, comme cette silhouette de femme, courbée par les vents. J'ai même trouvé une partie de visage sculpté qui m'a fait penser à notre affiche d'Igor Mitoraj. Je me suis souvenu de notre voyage à Venise, où tu avais trouvé une galerie qui exposait quelques-unes de ses œuvres. Nous n'avions pas les moyens d'en acheter une, même si c'était ton rêve. Tu t'étais contentée d'un catalogue d'exposition que j'avais dégoté sur internet. On croirait que Mitoraj est passé sculpter pour toi! Chaque rocher a quelque chose à raconter de fantastique, de magique ou de malicieux. Je sais que les légendes ne manquent pas ici.

J'ai retrouvé la baie en forme de croissant, juste après la pointe de Porz Men. L'endroit est toujours aussi sublime, avec ses milliers de gros galets blancs, posés là comme par enchantement, formant une plage suspendue au milieu du granite. J'en ai touché plusieurs.

J'ai cherché un peu autour de moi, ma mémoire n'était pas intacte. C'est toi qui m'en avais reparlé alors que j'avais oublié leur existence! J'ai fini par les trouver, les amoureux en pierre. Je les ai regardés longtemps.

Je les ai contournés, caressés, observés. Je les trouvais beaux et tendres : le corps de l'homme allongé tout contre elle, son visage posé sur sa nuque. D'un côté du rocher, je voyais la tête de la femme enveloppée de son bras posé à terre, et de l'autre, sa chevelure. On dirait qu'il dort tout contre elle. La pose m'est apparue mélancolique. Comme j'aimerais être à sa place, collé tout contre toi.

Juste devant les amoureux, il y a une grande pierre qui les protège des vents d'Ouest. Elle m'a fait penser à un animal, avec une grande oreille tombant devant le museau.

Le soir, je suis resté un moment dehors, à contempler le phare. On dit qu'il a une portée de cinquante kilomètres et que c'est l'un des plus puissants d'Europe. Je pense aux marins qui voient ce premier feu, après avoir traversé l'Atlantique. J'ai compté ses huit faisceaux, juste en dessous. Tu l'as tellement dessiné, sous toutes ses faces, par n'importe quel temps, la nuit, le jour. Avant que tu ne fasses de la bande dessinée, tu faisais beaucoup d'aquarelles.

Tu disais que tu avais le sentiment d'être née ici, juste au pied de ce phare monumental, et que tes boucles te venaient du sel de la mer! Ta chevelure rousse? Tu racontais à qui voulait bien te croire qu'elle était en harmonie avec les landes et les fougères de janvier sur Ouessant! Toi, née en plein hiver, à Brest.

Le soir, j'ai dormi sur le canapé, tout contre mon sac. Je n'ai pas eu le courage de monter dans les chambres.

J'ai attendu que le jour se lève, après huit heures, et je suis parti vers la pointe de Pern.

Je suis retourné au pied des amoureux en pierre. De là, on voit bien la baie et la mer.

J'ai attendu que la marée finisse de baisser, jusqu'à midi. J'ai pris mon sac et j'ai marché sur les pierres, difficilement, jusqu'au niveau de l'eau. Je t'ai posée délicatement, au pied du gros rocher que j'avais repéré, au milieu de la baie. Je savais qu'il serait visible à marée haute. J'ai ajouté une pierre sur la boite, pour montrer qu'elle était à moi! Tu m'as dit que les Ouessantins faisaient comme ça quand ils trouvaient quelque chose d'échoué sur la grève. Ils signalaient ainsi que ça leur appartenait et qu'ils reviendraient le chercher. Mais moi, je ne reviendrai pas te chercher.

Je suis resté un moment près de toi. Je savais que ce serait le plus difficile, te laisser là, une dernière fois. La mer a fini par monter, et elle m'a guidé jusqu'au bord. Je t'ai regardée disparaître doucement sous l'eau. Je t'imaginais heureuse, sentant les vagues te caresser, la houle légère ce jour-là, frôler tes cendres. J'avais été au bout de tes rêves.

Je suis remonté jusqu'aux amoureux. J'avais envie de les réveiller. J'ai repensé à la légende que tu m'avais racontée, des deux vieux Ouessantins qui après avoir offert l'hospitalité à Saint Gweltas un soir de tempête, lui demandèrent d'exaucer leur vœu de mourir ensemble, au même moment. Moi aussi, j'aurais aimé partir en même temps que toi, malgré nos deux petits enfants. Je pensais à eux, qui m'attendaient, chez tes parents, à Rennes.

Tu voulais que je t'amène là, après. Tu m'as fait promettre, et j'ai tenu parole.

J'ai sorti mon couteau et j'ai fait une entaille, sur le dos de chacun des amoureux. J'avais besoin de laisser une marque, moi aussi!

Je suis resté sans bouger, face à la mer, me laissant bercer par le va-et-vient du ressac. Je me sentais hypnotisé par les mouvements de la houle légère qui frôlait ton rocher. Je te savais là et j'essayais d'incruster cette image, priant un dieu quelconque pour qu'elle ne me quitte jamais. De temps en temps, je fermais les yeux, je dessinais, j'imaginais. J'aurais aimé avoir ton talent. Toi, tu aurais pris ton crayon.

J'ai attendu jusqu'à dix-huit heures, la pleine mer, pour partir. Il faisait presque nuit, et j'ai longé la côté jusqu'au Créac'h, guidé par ses rayons. Je ne pouvais pas réfléchir. Je me suis écroulé sur le canapé.

Le lendemain matin, je suis resté un moment dans le salon, assis sur le canapé, le sac vide à côté de moi. Tu n'étais plus là, et c'était le premier jour de notre – vraie – séparation. J'ai fini par me lever pour regarder le phare par la fenêtre. Je

me sentais si seul. Je suis resté un moment à observer la pelouse couchée par les vents, la cour intérieure où devaient déambuler le personnel qui gérait le phare, avant, avant que tout soit automatisé, avant que les logements soient désertés.

J'entendais le craquement des boiseries des fenêtres en pensant à notre dernière promenade ici. Il avait fait mauvais temps et toi tu jubilais de voir la mer se déchaîner. Tu avais dû insister pour me faire sortir. Je marchais péniblement face aux rafales et toi, tu courais, tu volais. C'est ce jour-là, je crois, où tu m'as dit que si tu devais mourir avant moi, il faudrait que je te ramène ici, car tu te sentais chez toi! Tu as ri aux éclats en m'embrassant, et je t'ai serrée un peu plus fort, priant pour que ça n'arrive jamais. En arrivant dans la baie, je me suis assis sur des rochers, et je t'ai regardée déambuler sur la grève. Tu avais attaché tes cheveux et je voyais ton visage rayonnant. Oui, tu étais chez toi.

En sortant dans le jardin, j'ai revu le petit merle noir. Je lui ai mis toutes les miettes de pain. Peut-être les mangera-t-il ? Est-ce le même petit oiseau ? Tu l'avais baptisé « Merlou »...

Vers dix heures, je suis retourné vers la pointe de Pern. Une tempête était annoncée dans l'après-midi.

Je me suis arrêté un moment dans la baie, près des amoureux. La mer baissait tranquillement et je voyais le rocher se découvrir de plus en plus. J'ai attendu jusqu'à ce que la marée soit basse. De là où j'étais, je ne voyais pas si tu y étais encore.

J'ai longé la côte jusqu'au phare de Nividic et ses deux pylônes, Conçu et Kerzu. J'étais le plus à l'ouest de l'île. En tournant la tête, je pouvais voir le phare de la Jument. Je me suis rappelé ce que tu m'avais dit, ce rêve impossible, dormir sur un phare en mer. Ce phare que nous avions fixé longtemps tous les deux, un soir de mai, enlacés l'un contre l'autre, jusqu'à ce que la pluie nous déloge et qu'on rentre trempés au camping.

C'est là que tu avais choisi ton dernier voyage, partir de là, pour « me regarder d'ailleurs », comme tu m'avais dit.

Tu as toujours aimé les tempêtes, alors que moi, elles m'ont toujours effrayé. Comment une Bretonne, née à Brest avait pu tomber amoureuse d'un Algérien qui ne connaissait que les tempêtes de sable! Je te revoyais sourire, dans ce premier bar où je t'avais rencontrée à Rennes. Je t'avais trouvée si belle, avec ta grande chevelure rousse et tes yeux si verts. Tu m'avais fait répéter plusieurs fois mon prénom, Yacine. Tu riais en disant qu'en Bretagne, je me serais appelé Yann! Je n'avais pas trouvé de parallèle au tien, Gwenn.

J'ai longé la mer, tournant parfois la tête vers les fougères rousses qui me ramenaient toujours vers toi.

La tempête s'est levée vers quatorze heures.

J'ai regardé la mer se déchaîner, c'était fantastique. Les vagues éclataient sur les rochers et faisaient un rideau d'eau blanc qui s'envolait avec le vent dans un bruit étourdissant. Je luttais pour avancer, malgré les rafales de vent qui me déviaient en permanence. C'était bon de sentir que je menais un combat pour me rapprocher encore de toi. En arrivant à la baie, la mer avait déjà commencé à monter. Je devinais le rocher contre lequel je t'avais posée la veille. La houle et les vagues étaient si fortes qu'elles se jetaient sur lui et le recouvraient. J'admirais la force des éléments qui m'apaisait. J'avais l'impression que c'était ma colère qui s'exprimait, comme pour te dire une dernière fois, l'injustice de ton départ. J'ai hurlé face au vent qui étouffait mon cri. Alors j'ai tourné la tête pour reprendre ma respiration, et j'ai continué, pour que tu m'entendes.

Je suis monté sur les statues, je me suis allongé sur le dos de l'homme, j'ai collé mon front contre la pierre mouillée et j'ai laissé couler mes larmes jusqu'à la peau de la femme, pour qu'elles te rejoignent.

Je suis resté ainsi, trempé, tout contre la pierre.

J'ai fermé les yeux, et j'ai eu l'impression de sentir ta respiration et l'odeur de ta peau. Lorsque je me suis relevé, j'ai vu le phare de Nividic, toujours solide, toujours droit, et j'ai revu ton dessin, dans notre salon.

En descendant du rocher, j'ai aperçu sur le dessus de la pierre qui protège les amoureux, une large bande de lichen roux. Je l'ai pris comme un nouveau signe, encore un, de ta présence dans ce lieu. Le roux, la couleur de tes cheveux si fins, que je sens encore, caresser mon torse. Je t'ai vue partout, dans toutes les vagues. J'ai deviné ton sourire et ça m'a consolé.

J'ai quitté la baie à la nuit, poussé par le vent violent jusqu'à ton phare.

Je n'ai pas pu monter dans les chambres, et j'ai dormi encore dans le salon, nu dans mon duvet, ton foulard contre ma peau.

Le lendemain matin, je me suis réveillé sous un soleil étonnant. J'ai filé à la baie, et j'ai regardé dans la direction du rocher. Je savais que tu n'y étais plus. Avec tout le ressac qu'il y avait eu, toutes tes cendres avaient dû se répartir partout. J'ai marché jusqu'à la pointe, je me suis assis devant Nividic.

Je reviendrai chaque année, faire mon pèlerinage. Je suis soulagé de te savoir là, sans plus aucune colère. Je sais que tu es bien, que tu ne souffres plus, et que la mer te berce. Te savoir partout, dans cette mer que tu aimais tant.

l'avais encore tant de choses à te dire.

Il me reste cette image magnifique, de tes cheveux au vent, dans cette baie, il y a huit ans. Il me reste cette petite fille, aux yeux verts de sa maman, et ce petit garçon, qui a pris ta couleur de peau et de cheveux.

Je les regarderai grandir et quand ils seront prêts, je les emmènerai ici, pour qu'ils sachent où tu es. J'emporte deux petits galets que je mettrai dans leur chambre, près de leur petite lumière, pour que tu sois toujours à leur côté.

Il me reste une promesse que je t'avais faite, trouver deux petits chatons pour les enfants. Le premier s'appellera Enez et l'autre Eusa, Enez Eusa pour l'île haute.

Je sais où tu es. Je peux rentrer.

Traces1

Baptiste

Né à Bordeaux en 1952, Baptiste est très vite attiré par d'autres rivages que ceux de Gironde ou de l'Atlantique. Passionné par les arts, la mer, la littérature, la mythologie, il tombe amoureux de la Grèce et plus particulièrement d'Ithaque, l'île d'Ulysse en Mer Ionienne. Baptiste peint, dessine, rêve, écrit... et, en archéologue minutieux, il recueille, pour ses réalisations picturales, des traces de sédiments, du sel, de la terre, des petits bouts de réel condensés qu'il assemble comme des châteaux de sable, pour rendre visibles les frontières et l'essence organique des choses. Son travail (www.bcommebaptiste.com) a donné lieu à de nombreuses expositions de Paris à Nouméa, de Bordeaux à Marseille en passant par Genève (*Galerie Ligne Treize*), Istanbul (*Galerie Yapi Kredi*), Casablanca (*Institut Français*)... Baptiste est aussi l'auteur de *Changer la face du monde* (éd. Point de fuite, 1991), *Où faut-il chercher l'oubli?* (éd. Confluences, 1998). *Phaéton* (Revue 2019, *in* Merles Blanes) a publié, de Baptiste, cinq extraits d'un recueil intitulé *Petits transports* (éd. Confluences, Bordeaux, 1998).

Il y a vingt-cinq ans nous sommes partis convoyer un bateau du port du Pirée à celui de Rhodes, mais nous ne pensions qu'aux digressions possibles à ce périple.

Ainsi avons-nous abordé l'île de Sériphos sur laquelle échouèrent Danaé et son fils Persée d'où ce dernier partit affronter victorieusement Méduse. Avant de nous rendre sur l'île de Kos, celle d'Hippocrate, nous avions abordé l'île d'Ios, fameuse pour y avoir vu « mourir » Homère. La localisation de sa tombe à Plakotos ne nous avait pas convaincu et nous étions tout aussi perplexes que Joseph Piton de Tournefort, qui le 26 septembre 1700 l'avait cherchée sans succès autour du port. Il avait repris son voyage de botaniste. Nous avions du mal à reprendre le nôtre. Si Homère avait perdu la vie, mis en échec par la sagacité et l'arrogance de deux enfants, cela n'avait pu avoir lieu que dans un cadre digne du génie.

Trace: Vestige qu'un homme ou un animal abandonne à l'endroit où il a passé. Marque, impression que laisse quelque chose. Fig. Impression que les objets font dans l'esprit, dans la mémoire.

Extrait de mon journal de bord de l'époque : « Il existe dans la partie méridionale de l'île une anse de sable ouverte au Sud et nommée Manganari d'où l'on peut considérer une autre île, Thira. Le point de vue y est grandiose et résolument humain, à l'image des métaphores homériques. Acte de foi, image de vérité. C'est assurément sur cette plage que la vie l'avait quitté, laissant son grand corps allongé à terre, oublieux des chars à jamais ».

Pseudo-Plutarque, dans la vie d'Homère, relate : « Il arriva à Ios ; là, il s'assit sur des rochers pour regarder des enfants qui pêchaient et leur demanda s'ils avaient pris quelque chose. Ils n'avaient rien pris, mais ils s'épouillaient et à cause de la difficulté de cette chasse, répondirent : « Ce que nous avons pris, nous le laissons ; ce que nous n'avons pas pris, nous l'emportons avec nous ». Voulant dire par là qu'ils avaient tué et laissé derrière eux les poux qu'ils avaient pris, et que ceux qu'ils n'avaient pas pris, ils les portaient sur eux. Homère ne parvint pas à comprendre l'énigme et mourut de découragement ».

Rappelons ce que nous apprenions en sixième pour illustrer le fait que l'attribut doit rester au nominatif dans la proposition infinitive : « Homerus dicitur caecus fuisse », on dit qu'Homère était aveugle. Pourtant, il fait preuve d'une belle précision dans ses descriptions topographiques : « deux pointes avancées, qui dressent face à face leurs falaises abruptes, rejettent au dehors les colères du vent et de la grande houle ; au dedans, les rameurs peuvent abandonner leur vaisseau sans amarre, sitôt qu'ils ont atteint la ligne du mouillage. À la tête du port, un olivier s'éploie... ». Cet olivier nous sert toujours d'amer pour rentrer à Vathi, sur l'île d'Ithaque. Mais revenons à Ios.

Je reprends mon journal d'il y a vingt-cinq ans : « À l'Ouest de la baie, la côte s'incurve dessinant deux petites criques sablonneuses séparées par une langue rocheuse ; l'anse du Sud est légèrement plus profonde. Au Sud-Ouest de la plage, décline une petite construction en béton désaffectée. À une dizaine de mètres, au-dessus, se dresse un jeune olivier. La zone est aride et rocailleuse. Des bulbes de lys s'enracinent dans un sol brûlant. Plus haut, à quelques pas de l'olivier, s'empilent deux gros rochers dans un assemblage *acheïropoiète*, l'un soutenant l'autre ; celui-là possède la forme d'une imposante bitte d'amarrage aux proportions d'un petit mètre, celui-ci est un disque ovale d'environ un mètre cinquante de diamètre et quarante centimètres d'épaisseur, d'un poids proche de la tonne.

Si l'observation montrait un bel équilibre de l'édifice, les tentatives de manipulation du disque supérieur faisaient pencher pour un équilibre instable. « Donnez-moi un levier et je ferai bouger le monde! » Le précepte d'Archimède fut mis en application et l'équipage qui m'accompagnait, à contribution. L'énorme pierre trembla, libérant un infime espace entre les deux masses. Un effort supplémentaire et la faille s'ouvrit un peu plus. J'y glissai alors, pour trésor, l'Odyssée par Victor Bérard. Une fois ma main retirée, la stèle retomba, emprisonnant lourdement le livre et ses sirènes. "Ce que nous avons pris nous le laissons ; ce

que nous n'avons pas pris, nous l'emportons avec nous". Nous levâmes l'ancre. » Cinq ans plus tard des amis m'annoncèrent leur voyage à los et je ne pus m'empêcher de leur raconter cette histoire. Leurs filles se l'approprièrent et s'en firent un jeu de piste. En une après-midi elles découvrirent la cachette et attirèrent l'attention de leurs parents sur l'objet découvert. Photo fut faite.

Une décennie après, un compagnon familier photographe en quête de but de voyage et sachant mon intérêt pour le pays d'Ulysse, me demanda si je pouvais lui indiquer une destination. L'Odyssée, version Victor Bérard que j'avais oubliée, revint à ma mémoire. Je lui fis un dessin, donnai des relevés précis et vogue la galère. Il prit l'avion pour Athènes, s'embarqua au Pirée sur le ferry vers l'île d'Ios, tenta d'éviter l'animation endiablée de Chora et ses folles nuits, loua un scooter et traversa l'île par des sentiers rocailleux afin d'accéder à la baie de Manganari. Armé de patience, il arpenta de bout en bout l'anse désignée en chasse du précieux livre. La chaleur et la difficulté à escalader rendaient l'objet plus désirable encore. Il photographia tous les indices, assemblages rocheux ressemblants aux dessins que je lui avais fournis, puis, après un ultime geste, épuisé, il décida de renoncer. Il revint me voir, me raconter son périple, penaud, me montrer les dizaines de clichés qu'il avait tirés, comme aveux de son impuissance, me parlant de failles sismiques, de colères de l'ébranleur des sols... Poséidon. La pierre supérieure avait dû glisser, conclut-il, emportant avec lui Homère, Ulysse et toutes mes illusions. Regardant tous ces rochers photographiés, l'un d'entre eux, son dernier, attira mon attention et après l'avoir considéré, il sortit de mon nébuleux oubli. C'était lui, mais vu sous un angle un peu modifié. Mon photographe avait fait 3 500 km d'avion, 200 miles de ferry, 20 km de scooter, un nombre conséquent de pas et d'enjambées et il lui avait manqué le mètre nécessaire pour faire le tour de l'empilement rocheux et apercevoir dans l'anfractuosité, le livre. J'écoutais cette anecdote comme une métaphore et tentais de le dissuader du désespoir à considérer la situation comme un échec. Je n'y parvins pas. « Tout ça pour ça! » conclut-il maussade. La prochaine fois, il se passerait de ma procuration à vivre des aventures! Le temps passait ; j'avais enterré l'idée de revoir l'évolution du livre et l'involution de ma mémoire. J'enterrai aussi lors d'autres périples des traces de mes passages : essentiellement des livres, des os de jambon et des bouteilles de vin à destination de Poséidon.

La mémoire se construit et se déconstruit sur des modes singuliers. Ma mère qui vit dans un établissement pour personnes dépendantes depuis plusieurs années oublie progressivement le tissu de sa vie, du plus récent au plus ancien. La construction d'un fonds actuel lui est impossible, n'ayant plus de repères contemporains suffisamment stables, indispensables à cette élaboration. Ainsi s'atténuent puis disparaissent les séparations, les frontières nécessaires à une pensée et tout est lissé sans place pour une perspective, rendant illusoire un ancrage mémoriel au détriment d'une confusion envahissante. Résistent cependant encore les souvenirs infantiles, l'image de ses parents, dont elle peut

s'étonner de la disparition. Elle me demande de lui parler, ma voix constituant pour elle un bruit de fond apaisant. Elle me demande de parler pour ne rien dire. À certains moments, elle me prend pour son mari adoré disparu, et s'interroge si nous dormons dans le même lit quand je viens la visiter. Les images IRM de son cerveau témoignent d'une disparition corticale. Comme chez les langoustes l'habit extérieur se lisse, mais chez elle aucune mue en perspective. Plus rien ne fait fonction de contenant pour relier les zones de son cerveau encore valides. Un espace de mémoire cependant résiste chez elle, liée à son passé lointain de musicienne. Enfant, ses parents l'ont très tôt conduite sur le chemin de la musique et elle pratiqua le piano tout au long de sa vie, jusqu'à ce que l'âge avançant, elle ne supporte plus la perte de l'agilité de ses doigts. Elle vendit son piano. Aujourd'hui, chaque fois que je lui rends visite, j'amène avec moi une petite enceinte et par l'intermédiaire de mon smartphone nous replongeons dans l'univers romantique de la musique par elle tant investie. Sa remémoration fait alors des prouesses et non seulement elle m'indique dans un élan de fierté, avec précision les titres de chaque morceau, mais elle chante, juste, les lignes harmoniques que nous écoutons, essentiellement de ses compositeurs préférés : Liszt et Chopin. À ma grande surprise, son rapport passionné à ces rhapsodies, ballades, nocturnes, valses et autres fantaisies, continue de l'habiter constituant un ilot préservé du tsunami de sa démence...

Retour à Ios, sur lequel j'avais laissé, coincé entre deux pierres un exemplaire de l'Odyssée. Vingt-cinq ans après, je suis revenu dans cet endroit que j'avais précisément cartographié. L'archipel des Cyclades est une zone de navigation venteuse et variée et je devais rallier Rhodes depuis Athènes. Les parcours de vie sont également souvent venteux et variés et c'est avec mes enfants, Raphaël et Nausicaa, que je mouillai notre voilier dans l'anse qui gardait une certaine familiarité avec l'image de mon souvenir. Nous remîmes au lendemain la tentative de retrouver le livre et c'est avec un esprit matinal que nous nous retrouvâmes sur la plage, parés pour remonter le passé. Nous avions des cartes, des plans, des dessins assez précis que j'avais faits méticuleusement, des indications concernant un petit olivier qui avait bien sûr grandi ainsi que des notes de niveaux. Chaque membre de l'équipage partit dans une direction avec sa petite idée derrière la tête. Chacun grimpait, sautait à sa façon, accélérant quand il reconnaissait l'assemblage de rochers que j'avais dessiné...et puis non! De mon côté, j'essayais de reconstruire la séquence d'il y a vingt-cinq ans, la souplesse de l'ancien équipage. Non, nous n'avons pas pu escalader cette paroi! Tout avait semblé si simple.

Trois heures plus tard nous nous retrouvâmes sur la plage pour nous avouer notre impuissance et tenter une autre stratégie. Refaire le chemin en arrière, se remettre dans la peau de la jeunesse perdue, de sa force, de son impétuosité, de son audace. Comment mesurer la transformation du jeune cabri en vieux bouc ? Mes enfants me désignèrent un empilement similaire à mon dessin. Je l'avais bien sûr repéré mais le chemin qui y menait était périlleux et un compagnon du voyage

précédent n'aurait jamais eu la souplesse et la grâce nécessaire à ce passage abrupt. Las, nous repartîmes chacun dans une direction. Le soleil était haut, la chaleur intense, mais j'éloignais vigoureusement tout découragement. Tout était là et il n'était pas envisageable de ne pas retrouver le livre. J'éprouvais même une légère voluptuosité devant l'énigme dont j'avais la solution sur le bout de la langue. Je m'arrêtais pour contempler cette image de ma vie. Semer des traces, tenter de les oublier pour mieux retrouver le chemin emprunté. Partir, revenir, le mouvement des vagues sur la plage. Effacer, retracer à l'image de ce palindrome évocateur : RESSASSER.

Depuis longtemps je revenais à Ithaque dans ce mouvement de tissage-défilage cher à Pénélope. Elle attendait Ulysse, son homme qui jouissait de son long retour, retardant, d'aventure en aventure, l'instant qui le reconduirait à son point de départ, sa jeunesse, sa fraicheur. Un héros qui regardait toujours en arrière. Reconnaître, revenir, retrouver. J'arpentais fréquemment cette île qui résiste à toute évolution. Sa chance réside en ce qu'elle est « une île à chèvres » sans possibilité géographique d'y implanter un aéroport, la maintenant à une distance chronologique suffisante pour éviter quelque attirance touristique. Deux jours restent nécessaires pour l'atteindre depuis Athènes, alors que la plupart des Cyclades sont à portée horaire du premier hydroglisseur venu. La visiter régulièrement générait un sentiment de familiarité. À l'abri des invasions contemporaines, mes repères ne changeaient pas, aucune construction nouvelle ne venait perturber le souvenir et d'année en année, retrouver « le même » m'assurait de la très lente évolution du monde et de la mienne. Cette île était devenue un tel phare dans ma vie que l'avoir près de moi était apaisant. J'en ramenai à cette fin une petite partie, oh, juste une tonne, qui, disposée sur une surface plane me permettait d'avoir une parcelle de quatre mètres sur sept. C'est déjà une aire qui peut permettre de s'étendre, voire de planter une tente. « Je n'en reviens pas! » pouvais-je alors me dire, allongé sur un transat devant ma tente.

Je l'ai trouvé! cria ma fille Nausicaa me sortant de ma rêverie et m'amenant à rejoindre l'autre île. Digresser est une activité en soi et rendons à Ulysse une partie de cette paternité-là. Faisant fi des indications de son père, elle avait escaladé une paroi abrupte et s'était retrouvée face à ces deux rochers empilés, en avait fait le tour, s'était accroupie et avait discerné dans cet assemblage devenu reconnaissable à ses yeux, coincé dans l'anfractuosité ce qu'elle avait identifié comme le livre. Son cri ameuta le reste de l'équipage qui, suivant mes indications l'avait rejointe armés de branches et de pieux improvisés, outils nécessaires aux déplacements d'objets lourds. Loin du bord du rocher supérieur on pouvait apercevoir la tranche du livre qui avait pris, sous la pression exercée, la forme de lèvres généreusement ourlées. Afin de l'extraire de sa prison, il fallait faire levier sur la roche inférieure et nous dûmes monter à pieds joints sur un madrier pour dégager un peu d'espace, glisser une main furtive et sortir le livre, ou plutôt l'objet qu'il était devenu. Un sédiment. Bien qu'à l'abri du rocher supérieur, la pluie avait ruisselé,

les vents marins l'avaient copieusement salé, la chaleur du soleil desséché et, c'est sous une forme nouvelle qu'il nous apparaissait. Une relique. Les pages s'étaient solidarisées, celle de couverture ainsi que la quatrième offrait, sur une peau recroquevillée, un texte lacunaire, reconnaissable cependant. Il demeurait entre autres les noms d'Ulysse et de « Nausicaa aux bras blancs ». Nous fimes des photographies, fiers d'avoir trouvé ce qui était caché, une découverte. La question du destin de l'objet fut rapidement traitée par l'équipage. Il semblait préférable à chacun d'avoir un trésor sur une île perdue que quelques pages d'un livre dans une obscure bibliothèque chez nous. Un centre du monde.

Nous fîmes ainsi nôtre la phrase énigmatique et mortelle que des enfants avaient lancé à Homère : « ce que nous avons pris, nous le laissons et ce que nous n'avons pas pris, nous l'emportons avec nous. »

Kolkata¹, *Inde le 30 avril 2018* Extrait d'un *Carnet de voyage*

Timothée Oudar

Timothée Oudar est étudiant à l'Institut Français de Géopolitique (Université de Paris VIII – Vincennes Saint-Denis). Passionné par la littérature, il écrit ses expériences de voyage dans des *Carnets*. En 2018, il part en Asie, parcourt la Birmanie, puis l'Inde, la Thaïlande, le Laos... Au Delta du Gange, Calcutta, capitale du Bengale-Occidental, vit de ses 14 millions d'habitants... La nuit tombe, dans une « gargotte à thé » le voyageur note : ...

La moiteur qui règne ici m'empêche d'écrire vraiment. Je renâcle à me mettre à la tâche derrière un bureau quand le simple spectacle d'une ruelle est si fascinant. M'asseoir sur les talons, griller une cigarette, sentir sur ma peau le souffle d'une brise légère avec le soleil qui tombe... voilà ce que j'ai réellement envie de faire après une journée de mille choses. Pourtant, il faut bien donner au papier ce que le jour a offert!

J'écris depuis une gargote à thé qui fait l'angle de ma rue. Le tenancier édenté soliloque en bengali et balance mollement une main dans les essaims de mouches qui virevoltent au-dessus des tables noircies par l'usure. On m'a donné un « tchaï » dans un verre brûlant et un morceau de gâteau aux fruits confits. Il fait toujours très chaud, surtout à l'heure du déjeuner.

Hier, la flânerie m'avait conduit dans l'immense *Quartier musulman* de Kolkata. Un endroit fabuleux lorsque le soleil disparaît et laisse sa place à une grosse lune jaunâtre. Une lune flottante entre deux nuages noirs, brillante comme l'œil d'un serpent venimeux que l'on aurait bien imprudemment dérangé dans sa sieste. Si le silence, la solitude et un ciel pur constitueront les rares paradis de demain, ici je suis déjà en enfer. Il n'est donc pas insensé de penser que, quelque part dans les cieux, un reptile hérissé de pics et de malveillance jette

¹ N.D.L.R.: Calcutta.

des malédictions sur les villes infernales! Aujourd'hui, Kolkata se résume à la folie perdue dans le tumulte de la gare, à des prunelles qui brûlent d'une fureur que je n'avais jamais vue auparavant. Des regards éteints par l'ennui, j'en ai vu des centaines... Ici, tout brûle. Des bus peinturlurés comme des carnavals foncent à tombeaux ouverts vers des arrêts bien incertains au milieu d'un flot ininterrompu « d'Ambassadors » couleur citron, de « Royal Enfield » rutilantes, de vélos chargés de marchandises remarquables (chèvres, grappes d'aubergines, cartons, noix de coco, bouteilles et poules...) jusqu'à en voiler les roues. Pendant que les moteurs de tout calibre vrombissent, des prières sont lancées vers Dieu depuis le sommet des minarets, chantées sous la voûte des églises, murmurées devant les temples hindous. Chaque carrefour, chaque quartier, chaque venelle sent la vie et la mort à plein nez. Et, parfois, dans un virage, sur un quai de gare, au milieu de la transhumance épileptique, un sourire, large ou discret, qui réchauffe si bien le cœur. Alors, on oublie tout.

Les mots restent souvent inopérants, bloqués puis ramollis dans la touffeur du jour qui s'écroule brutalement, me laissant hagard, comme sur le bas-côté des événements. Alors, quand la vue d'ensemble étourdit, il faut peut-être s'attacher aux détails? Sur le mur parcheminé qui me fait face, des représentations usées de Dieux à trompes ou à peau bleue veillent sur le vieux Monsieur qui, depuis une demi-heure que je suis là, est resté assis, immobile, face au va-et-vient de la rue, la tête qui dodeline et les joues offertes à une fraîcheur que je n'ai pas encore senti.

Au petit matin, à l'heure où les poulets sont accrochés par grappes à l'arrière des motos, où les yeux des boutiquiers s'excitent derrière de minuscules livres de comptes, l'immense marché couvert de New Market se mettra à trembler. Les derniers dormeurs rouleront leurs paillasses pour disparaître dans l'obscurité des échoppes. Les poissonniers aux regards lourds de sommeil et pleins de rêves interrompus astiqueront pinces et couteaux qui serviront en quelques secondes à débiter la chair épaisse des merlus. Toujours la rumeur gronde et grossit à mesure que les premiers rayons du soleil percent la toiture vitrée. Dans les coins les plus sombres, des chiens aux yeux rougis par la rage se disputeront les premiers os sous l'œil noir des corneilles qui ne perdent jamais miette du spectacle. Peu à peu, l'air se charge alors d'arômes lourds et épicés, l'encens qui brûle devant les divinités hindoues rejoint les airs déjà gonflés des effluves de « tchaï » et de l'odeur grasse des premières carcasses de viande.

Je me demande quel lutin épris de beauté a allumé l'étincelle de cette fresque fascinante qui s'éveille chaque matin en même temps que l'aube. La chaleur s'infiltre partout et, déjà, les fronts s'emperlent de sueur. Sur une natte, des vieillards jouent aux cartes sous des dizaines de regards. Parfois, une espièglerie passe dans leur regard et, lorsque le coup ravit l'assemblée, les gencives rougies par le bétel se découvrent dans un sourire. Cette matinée, si ordinaire pour tous ces artisans, n'est pas seulement un monde de couleurs, de mouvements et d'odeurs. Car, à

chaque instant de cette vie où le sublime côtoie l'immonde, brille au-dessus de chaque étal l'éclat des Dieux rieurs et vénérés.

[...]



« Quand les huitres auront des dents »

Philippe Audoy

Par Cabut

Audoy! Je vais déjeuner...! Chez Audoy. Une terrasse sous un érable immortel que le sel n'a pas su abimer. Une grande table sous les feuilles en été, une toile cirée usée, bordée de chaises transparentes et stylées, le modèle original que Philippe Starck, son voisin, lui a données. Mais nous sommes en hiver. Il fait gris et froid. Nous allons manger dans l'atelier.

Aux Jacquets, l'un des villages de la presqu'île de Lège Cap-Ferret, tout le monde se connait. Sur cette plage, s'il est une « star » qui n'est pas un designer ou un riche héritier... c'est Philippe Audoy que certains bien-intentionnés surnomment le « Vieux crabe »!

Sa maison, c'est son atelier. Ou le contraire. Une véranda à l'ancienne illumine l'entrée. Sur une table, du papier, des pinceaux et de l'eau. Audoy est aquarelliste. Il peint parfois de classiques paysages du bassin d'Arcachon que je crois, sans le lui dire, alimentaires. Les gens aiment les « pinasses » (bateaux typiques du bassin d'Arcachon, ndlr) et les parcs à huîtres aérés par la mer reculée. Pour s'inspirer, il suffit au peintre de se retourner. De son atelier, il voit sa terrasse ensablée, la plage à géométrie variable suivant les coefficients de marées. Des chalands d'ostréiculteurs dansent autour de leurs corps-morts suivant que le vent vient du Sud ou du Nord. Comme une tache verdoyante posée sur l'horizon, derrière les bateaux, on devine *l'Île aux Oiseaux*.

Philippe Audoy vit en première ligne, inestimable pour un agent immobilier! Mais s'il est une richesse, c'est son imaginaire. Après avoir peint ses aquarelles d'Épinal, ses pinceaux dérivent dans un monde extraordinaire: des sardines bananes, des mulets surfeurs, des légumes en tutu... des poires en string qui admirent le coucher de soleil. Dans une « gardale » (marmite en bordeluche, ndlr) en cuivre, le bassin d'Arcachon mijote quand les légumes, eux, prennent le soleil sur la plage. Des langoustines en vacances ramant dans des coquilles d'huitres en guise de canot - quand ce ne sont pas des gondoles à Venise, plagiant avec humour un tableau de Turner!



J'oubliais! Sa maison fait trois mètres de large pour trente mètres de long...

– Mes arrière-grands-parents étaient ostréiculteurs. Ils se sont installés ici en 1880. Ils étaient de La Teste de l'autre côté du Bassin. Il n'y avait pas de maisons au Ferret, et celle où j'habite était leur chai à pinasses. Il fallait trois mètres pour passer autour des bateaux et trente mètres pour loger leurs trois bateaux en longueur. Je m'y suis installé en 1970. Mon grand-père l'avait entretenu mais j'ai tout rasé et je l'ai refait, à l'identique. J'ai été élevé ici. J'ai « fait l'école » ici. J'ai vécu toute ma jeunesse, chez mes grands-parents, juste à côté. - Qu'est-ce que tu veux - que je parte ?!

Audoy éclate de rire et précise :

 Une fois, je suis allé à Lille pour du boulot, quand les gens m'ont montré la plage de Knokke-le Zoute, je suis rentré au bout de onze jours! Il n'y qu'à Grenoble que j'ai résisté, le temps de faire les beaux-arts.

Un temps, plongeur professionnel, Philippe Audoy a parcouru les terres pour explorer les mers. *Ce n'est pas bien* dit-il *mais je chassais le corail et gagnais très bien ma vie.* Trois mois par an lui suffisaient pour vivre sur sa plage le reste de l'année. Puis, un accident de plongée... il devint paralysé. Il retourne alors à la peinture. Deux ans plus tard, une fois guéri, il tente de s'installer à Bordeaux où il monte un resto. Chaque client devenait alors un copain. Audoy les invitait, ils ne payaient rien!





Alors, il repartit aux Jacquets retrouver ses pinceaux. Illico!

Sa terrasse devint un rendez-vous incontournable. Il m'explique que, pour attirer le vacancier, il y avait installé une plancha. Il y faisait cuire un oignon, pas plus. Par l'odeur alléchés, les passants revenaient les bras chargés de victuailles à faire griller. *On s'arrange entre amis, des grillades, du poisson, du rosé, c'est l'été*. Un tour dans l'atelier, les aquarelles se vendaient. Et se vendent ainsi encore aujourd'hui... exceptées quelques rares expositions.

Mais qu'en est-il en hiver?

- Un peu triste, il n'y a plus de bateaux, plus de gens. Mais c'est superbe, car les grandes marées viennent jusqu'à la terrasse. Il y a les oiseaux qui passent. J'adore les oiseaux. Je ne suis pas vraiment un « écolo » parce que je les aime autant crus que... cuits! Je m'arrête au magret de mouette car j'aime trop la cuisine. (rires)! D'ailleurs, je peins des légumes qui baignent dans l'eau de mer. Je ne dirais pas que le Bassin est un pot au feu mais... je trouve que la peinture et la cuisine sont des arts. Un bon plat est une œuvre artistique ! J'ai même illustré certains livres de Bocuse. Et puis, pour revenir au Bassin, tout a bien changé. Il y a peu, on partait à plusieurs bateaux sur l'Île aux Oiseaux. Je suis le premier à avoir transformé un chaland ostréicole en bateau de plaisance. C'était comme de grandes terrasses flottantes, jusqu'à trente mètres carré où on pouvait déjeuner. On péchait au filet ou à la foëne des soles, des seiches... On ramassait quelques coques. Un barbecue et c'était joué. Aujourd'hui, tout est interdit! Les plaisanciers louent maintenant des bateaux rapides qui ressemblent plus à des voitures. Et on est continuellement contrôlés par la gendarmerie. Il y a des hélicoptères, on en arrive aux drones. De fait, je vends mon bateau et vais pratiquer le B.D.A.



- Le B.D.A?

- Oui, le Bateau Des Autres!

Nous éclatons encore de rire. Le rire chez Audoy est un art, qui surmonte le pire, surtout autour d'un verre de vin... l'eau servant surtout à la peinture! Est-ce que parce que le Bassin a tant changé que l'imaginaire du peintre a pris le pas sur les paysages classiques et ordinaires, par de poétiques aquarelles légères?

- Philippe, pourquoi ne peindre qu'en aquarelle?
- On ne peut pas vivre dans un atelier de peinture à l'huile. L'odeur est trop forte. Et puis, c'est long. Il y a plusieurs couches, il faut attendre que ça sèche. L'aquarelle est un instantané, la projection d'une image. Une idée, on la projette sur le papier. Et si c'est raté, il est facile de recommencer. Un peu comme la photo.

Le déjeuner est terminé. Il « me faut rentrer » à Bordeaux. Je regarde, depuis la terrasse du *Vieux Crabe* si attachant, la marée remonter. Le ciel gris habille la mer d'argent avec des reflets d'acier. Elle sera plus souvent bleue en été. La terrasse sera réveillée. Je regarde Philippe Audoy et lui dit qu'on est bien ici.

- Oui!», Sourit-il, malicieux. Il ajoute:
- Moralité, j'y ai passé ma vie, à peindre, à être heureux. J'arrive un peu en fin de vie et... oui, c'est très bien ainsi. Aucun regret.

Au village des Jacquets, au Cap Ferret, pour trouver Philippe Audoy : au parking tourner à droite, longer la plage jusqu'à l'odeur envoutante d'un oignon brûlant sur une plancha. Sous l'érable de Philippe Audoy il y a son paradis... juste là sous l'érable...

... et il en partira quand « les huitres auront des dents »!



Lettre aux lecteurs de Phaéton

L'art, la scène et l'enthousiasme!

Tristan Robquin, acrobate

Tristan Robquin est un artiste formé à l'École Nationale de Cirque de Montréal en tant qu'acrobate et sangliste. Fils d'une mère danseuse et d'un père musicien, il s'intéresse au mouvement. Dès son plus jeune âge. Tristan Robquin a choisi de se consacrer au cirque pour en faire le « berceau » de sa réflexion et de son identité artistique. À Montréal, il redécouvre « l'art performance » dans lequel il voit son avenir, et décide marier cirque et performance dans son travail. Il élabore actuellement ses nouvelles créations sous l'œil avisé de Peter James, et veut pousser la « circo-performance » encore plus loin... *Phaéton* a croisé le chemin de Tristan Robquin en 2018, à Paris, lors du Salon National de la Revue. Il avait promis de nous écrire...



Tristan Robquin, 2019

Chères amies, chers amis,

Je me permets de vous appeler ainsi, car si vous me lisez, c'est que vous lisez la revue *Phaéton* et, si vous lisez la revue *Phaéton*, c'est que vous êtes des personnes de confiance!

Alors....

Chers amis! Chères amies! Chers lecteurs!

Je me sentirais bien ingrat d'avoir l'occasion de me présenter et de vous parler de ma conception de la scène (géniale, énigmatique et dix fois moins archaïque que toutes les autres!) sans consacrer une partie de mon texte aux autres... Quand je parle des autres, je parle évidemment des personnes qui sont « en moi » et dont je suis directement issu; des personnes dont je suis sorti de la tête ou de la cuisse! Tout apprentissage se fait par mimétisme: sans l'autre, il n'y a pas de construction possible... ainsi parlait Albert Jacquard. Ma venue dans le monde de l'art étant une seconde naissance (choisie cette fois), je me dois de reconnaître et de saluer pères et frères!

Je ne peux pas vous parler de moi sans d'abord vous présenter Peter James. Peter James c'est « le » père ! C'est « le » père de beaucoup de jeunes gens à la recherche de leur « âme d'artiste », c'est « le » père d'un art absolu, sans artifice et profondément humain dans ce qu'il a de plus violent, enthousiaste et pathétique... un art humain, mis à nu avec toutes ses brèches en exergue, avec tous ses mécanismes étranges et sublimes qui le rendent si beau... Peter James c'est l'art à vif, les nerfs et la peau sur la table, l'art dans son grand retentissement lyrique dont la beauté se révèle à ceux qui veulent bien la chercher... on ne trouve pas, on cherche. On cherche avec délectation parce qu'on sait que l'effort ne sera pas vain... avec Peter James, « le » père.

Et puis Fabio ! Fabio Deronzier ! Fabio Deronzier, c'est « le » frère !... c'est le premier frère ! Fabio, c'est un plasticien, le seul de ma famille. On s'est connu au moment du grand « saut dans l'art »... bras dessus, bras dessous, côte à côte, on s'est poussé l'un l'autre dans un précipice, dont nous ignorions la profondeur, en riant de bon cœur... Voilà l'ami Deronzier... ! Peut-être que sans lui je n'aurais jamais eu l'idée de la notion d'esthétique... parce que Fabio c'est un être de dentelle ! Là où mon artisanat est forcené, le sien est délicat... bref, la plume et le burin, l'aristocrate et le sauvage, le dandy et le cynique, c'est la bataille d'Apollon contre Dionysos... ! Mon ami Fabio, un jumeau de circonstance, séparé « par » circonstances...

« Ma trinité » s'achève avec Maxime Blériot... même sang dans deux argiles! Cœurs limpides et course effrénée vers l'absolu. L'art absolu ou rien! Telle est notre croyance! Peut-être est-elle naïve? Alors, encore plus belle! Belle parce que pure!... Nous ne sommes encore que des lions à l'âge de la velléité aveugle: « Je veux! Je veux!... », ainsi, comme deux sauvages, tentons-nous de parler,

ainsi bégayons-nous dans notre berceau, dans notre velléité profonde comme une crevasse dans laquelle la chute est si longue qu'on a le luxe d'en oublier le vertige. Blériot Maxime : un camarade essoufflé que l'on se doit d'embrasser sur la bouche comme le font ces hommes de l'Est.

Voici mon portrait !... Ces trois hommes que j'aime, c'est moi.

Ceci étant dit, justice ayant été rendue à « la » famille et aux asticots, il me faut préciser une évidence : tout ce qui suit ne sont que des élucubrations d'un jeune artiste d'art vivant qui tente de s'approprier et de comprendre la scène par les mots... un début d'ébauche basé sur mon ressentiment pour le monde de l'art aujourd'hui... et, je dois « confesser », chers lecteurs (trices), que c'est la première fois que l'on me propose de « parler » de mon travail... Aubaine extraordinaire...! Le grand piège, dans pareil cas, c'est l'enthousiasme. Il faut que je force la simplicité et que je reste à hauteur de jeune homme... et tiens à préciser que les idées, venues, à leur gré, ont et vont fluctuer. Voilà, justice rendue à l'humilité, aux précautions et aux asticots! Alors, j'aimerais vous dire la manière dont je perçois « l'art » au travers de mon soupirail!

Andreï Tarkovski, dans une entrevue accordée à France Culture, déclare :

Il est clair que l'art est une prière et cela veut tout dire. À travers l'art, l'homme exprime son espoir et le reste n'a aucune importance. Tout ce qui n'exprime pas l'espoir, tout ce qui n'a pas de fondement spirituel n'a aucun rapport à l'art. Ce sera, dans le meilleur des cas, une analyse intellectuelle d'une société ou d'un temps.

... en écho:

Gilles Deleuze:

L'art, c'est ce qui résiste à la mort.

Georges Bataille:

L'art est une dépense d'énergie inutile mais nécessaire.

Léon Tolstoï (dont la barbe ne me laisse pas sans émoi!):

Il ne faut écrire qu'au moment où à chaque fois que tu trempes ta plume dans l'encre, un morceau de ta chair reste dans l'encrier.

Dans tous les cas, l'art semble être ce qui est lié à la spiritualité (manière symbolique, idéaliste de représenter les choses, définition cnrtl!) et à la subjectivité (qui relève de l'expérience interne, qui ne concerne que le sujet pensant, définition cnrtl!). L'entité à la jonction du spirituel et du subjectif, c'est ce que l'on appelle l'enthousiasme, l'enthousiasme étant la manifestation du « petit dieu qui est en nous ». Lorsque se manifeste ce « petit dieu qui est en nous », on a la sensation que le monde peut être contenu dans la paume de notre main. Que toute sa beauté s'est condensée en une toute petite chose aussi lourde qu'énergétique que nous sommes alors seuls à percevoir : la totalité du temps et de l'espace

s'est mis à notre disposition pour notre unique et égoïste jouissance. Ces manifestations n'obéissent à aucune morale, aucun sens, aucune règle, aucune éthique. L'exécration (de Thomas Bernhard), la perversion (de Sade), la bonté (d'Hugo), l'immensité (de Balzac), la mélancolie (de Baudelaire), la jouissance (de Raoul Ponchon), ou la tristesse (de Musset)... sont des transports sans hiérarchie de valeur. L'une n'est pas plus profonde que l'autre. Elles sont simplement signe de la subjectivité de la préhension du monde. L'enthousiasme est le versant cosmique, libérateur d'énergie, du délire créateur, tandis que l'acédie en est le versant abyssal. L'acédie étant l'affection spirituelle qui atteint le moine en le décourageant, en le dégoûtant de la prière, en lui faisant perdre la foi... L'acédie c'est la perte du sens de la vie, c'est la croyance évaporée, c'est l'objet de sa dévotion disparu. Les périodes d'acédie sont, de nature, longues tandis que celles de l'enthousiasme sont courtes. Plus l'enthousiasme est intense, plus la révélation est forte, plus la période d'acédie est violente et douloureuse. Voilà le véritable malheur de l'artiste : la perte de la foi, l'acédie, la mort du « petit dieu qui est en-lui »! La mort du « petit dieu qui est en lui » et la peur de ne jamais le voir renaître. L'espoir dont parle Tarkovski c'est croire qu'il va renaître, c'est croire qu'il sera possible de le provoquer encore une fois, de ressusciter ce « petit dieu ». L'espoir, c'est de croire au retour de l'enthousiasme tandis que l'acédie, c'est ne plus espérer transcender la condition humaine.

À travers l'art, l'Homme exprime son espoir et le reste n'a aucune importance.

Je ne parle pas d'enthousiasme et d'acédie pour perpétuer une vision romantique de l'art! J'en parle comme un mouvement, comme un élan particulier que je distingue de l'inspiration (de nature romantique, elle!). L'enthousiasme est un mouvement de l'intérieur vers l'extérieur, tandis que l'inspiration est un mouvement de l'extérieur vers l'intérieur. Évidemment, je ne veux pas dire que l'extérieur est sans influence sur l'intérieur et que la beauté du monde ne peut pas provoquer « le petit dieu » ! Je tiens seulement préciser qu'une idée née de l'enthousiasme n'est pas de la même nature qu'une *idée* née de l'inspiration. La première est liée à la découverte d'un secret, l'autre à la pénétration du sublime. L'une est lyrique, l'autre est universelle. L'une nous met au centre du monde, l'autre rend semi-démiurge. C'est en cela que je me considère lyrique! Parce que toute ma pratique est au service du « petit dieu » et que je n'accorde pas grande importance au reste! Chaque fois que je « performe », j'essaie de me mettre un peu plus à nu, de m'ouvrir un peu plus. J'essaie de partir à la quête du « petit dieu », sans pudeur, coûte que coûte et de le faire percevoir au public à travers un soupirail. Il me faut quêter, traquer, provoquer et attendre insidieusement. Il faut tendre des pièges au « petit dieu », il faut le tromper et user de mille ruses pour l'embrasser... il faut le faire trébucher dans nos bras quitte à user de tous les leurres imaginables, quitte à être machiavélique et pervers! En vérité, je vous le dis!!!!! L'art est la plus belle des « menteries », l'art, est un trucage noble.

Dans *La Grande Beuverie*, René Daumal donne (avec humour !) un exemple de provocation du « petit dieu » en nous :

On attend d'abord que se produise un état de malaise particulier, qui est la première phase de l'inspiration, dite «vague à l'âme ».On peut parfois aider ce malaise à se déclarer en mangeant trop, ou pas assez ; ou bien, on prie un camarade de vous insulter grossièrement en public et l'on s'enfuit en se répétant intérieurement ce que l'on aurait fait si l'on avait été plus courageux ; ou bien, on se laisse tromper par sa femme, ou l'on perd son portefeuille, toujours sans se permettre d'avoir de réactions normales et utilitaires. Les procédés varient à l'infini.

Il va de soi ! qu'il faut continuellement nourrir et façonner notre personnalité, notre inconscient et notre esprit afin d'aider nos moments d'enthousiasmes à produire quelque chose qui ait une empreinte ; je connais moi-même des gens forts enthousiastes et fertiles qui, négligeant ce long travail en amont de connaissance, de lucidité et de sens critique, se retrouvent avec un « petit Dieu » très prolifique mais qui a toujours de mauvaises idées !

Pour moi, La scène est un lieu d'art sans œuvre! Il ne s'agit pas uniquement de capturer son enthousiasme, ni de le révéler. Il faut lui donner une forme, le rendre préhensible, lui donner un corps dont tout le monde puisse jouir. L'art, c'est changer notre « petit dieu » *en* catin.

La transposition est la deuxième étape de travail. La transposition c'est l'étape de la pratique et du style. Si je pratique l'art vivant, un art d'arène, un art à brûle-pourpoint, un art d'espace et de temps, un art d'ici et maintenant, c'est parce qu'il garde l'enthousiasme chaud. Contrairement aux autres lieux d'art, la scène n'est pas un endroit de mise à froid. C'est un espace de vie, pas de mort. Le trac, avant de monter sur les planches est un état qui nous dépasse, un retour au corps et aux viscères, un retour à l'animal. Un état d'éveil proche de l'instinct de survie. Le trac c'est cent milles bacchantes ivres à tout rompre des pieds jusqu'aux tempes, l'excitation, les jus du corps qui s'accélèrent en une même cadence, c'est la vibration de toutes les molécules. Révéler son « petit dieu » sur scène, c'est le révéler chaudement. Il le faut. La transposition chaude est la particularité fondamentale de la scène.

La littérature, la peinture, le cinéma, la sculpture... la musique même me semblent être des transpositions plus froides, plus spirituelles et plus apolliniennes. La scène est dionysiaque. Voilà pourquoi Fabio et moi sommes la plume et le burin, l'aristocrate et le sauvage, le dandy et le cynique! Ce sont des arts qui résistent à la mort de leur créateur. Ils matérialisent l'impalpable et offrent, avec l'œuvre... « L'éternité ». Sur tout livre, sur tout tableau, sur toute bobine, sur tout socle, sur toute partition est inscrit : *ci-git l'artiste*. Ces œuvres ont l'avantage d'être les plus belles des sépultures! La scène, elle, ne résiste pas à la mort,

elle ne laisse rien comme héritage, rien de posthume, rien à la postérité. C'est pourquoi on se trompe en la considérant comme le support d'une œuvre. Une œuvre étant un objet que l'on peut cerner dans sa totalité, décortiquer, analyser, intellectualiser. Le papier, la toile, la bobine... sont des supports pour l'œuvre... la scène, par sa nature d'espace-temps, ne peut pas l'être ; elle est inexacte, éphémère, incandescente...

C'est peut-être pour cette raison que les arts vivants sont délaissés par les analystes, les intellectuels, et les philosophes. Il est difficile de parler de la scène dans une société où l'analyse intellectuelle est si valorisée. La scène reste hermétique à toute cérébralité pure.

C'est pour cela que Paul Valéry en parle si mal dans son essai *Philosophie de la danse*: il n'a pas saisi ce qu'elle a *de fondamental*, il analyse *en intellectuel*, il considère le corps comme enveloppe et non comme viscères, il comprend en spectateur lointain, il comprend en spectateur qui a envie de comprendre et parle de la danseuse comme un objet de théorie pure.

C'est pour cela qu'Artaud en parle si bien dans *Le théâtre et son double*. Il comprend l'importance de conserver un enthousiasme chaud et d'imaginer une mise en scène à son service. Tout doit être au service de la mystique, de la transcendance et du corps. Il ne s'agit plus d'un théâtre de mots, de sens, de réflexion, il s'agit d'un théâtre de sang. Pour Artaud, les interprètes ne sont pas des acteurs, mais des « athlètes du cœur », des personnes dont la pratique est d'agiter tantôt leur sang, tantôt leur *pituite*, tantôt leur bile jaune, tantôt leur bile noire! Ce sont des interprètes provoquant la joie, le flegme, la colère ou la mélancolie par l'organe, par l'en-dedans. Il s'agit de ramener l'art à une dimension basse, ancrée dans le sol et la chair, à une irrévérence faite à l'intellectualisme, un pied de nez aux analystes.

La scène est un lieu de sacrifice, un lieu d'offrande. C'est un lieu de voyeurisme, un espace-temps vouée à l'empathie dans lequel le sacrifié est au centre de toutes les attentions. C'est la liberté accordée au « performeur », le droit de s'offrir totalement, le droit de n'avoir pas de retenue, le droit de se répandre sans considération. Alors, il faut être vigilant car la limite entre générosité et exhibition est fine. Le « performeur » danse constamment sur une ligne de crête. C'est parce qu'elle est lieu de sacrifice qu'il faut lui rendre hommage, lui vouer un culte, la considérer hors de tout. C'est le seul lieu d'art sans œuvre, c'est le seul lieu d'art pour la vie. Les artistes d'art vivant, les véritables artistes d'art vivant, les authentiques artistes d'art vivant, les mille fois sincères artistes d'art vivant sont tous des génies généreux !

Je vais clôturer mon propos par un reproche! « Mon reproche » aux artistes actuels d'art vivant! Le voilà: la volonté de mettre en scène une œuvre joliment, préalablement et minutieusement écrite, pour s'assurer la reconnaissance.

Les critères sont simples ! Il faut faire preuve d'un peu d'intelligence (plus de l'ordre du malin ! en fait), d'un peu de légère provocation (pour donner la sensation au public qu'il a participé à quelque chose de subversif!), d'une touche d'ironie plate qui, en général, a pour unique cible le « kitsch » (ces artistes sont d'ailleurs eux-mêmes « kitsch » et ne sont capables de livrer que du « kitsch » tout en ayant connaissance que le « kitsch » n'est plus à la mode et, comme ils ont le soucis constant de rester à la mode, ils ironisent alors sur le « kitsch », étant incapable de s'en dissocier d'une autre manière !), d'une fausse naïveté aux fins mercantiles et un bien-être global du spectateur (qui se manifeste par le développement du genre relax performance).

Dans ces codes serrés, chacun *y va* de son narcissisme de *la* petite différence et voilà une Œuvre d'Art!... Bref, tout se passe exactement comme si l'on vivait dans une époque strictement parallèle à l'époque hellénistique grecque qu'Élie Faure définit comme ceci dans son *Histoire de l'Art*:

Le dilettantisme, la diffusion du goût amènent la multiplication et l'affaiblissement des talents. C'est la période hellénistique, la plus riche de l'histoire en artistes et en œuvres d'art, peut-être, mais peut-être une des plus pauvres en puissance de l'émotion. (...) C'est le règne fâcheux des petits groupes pittoresques, sculpture charmante certes, d'une spirituelle élégance, savante, mais sans naïveté, où s'annonce déjà la fabrication monotone, l'art d'amateur, le bibelot, et ces cercueils de la dignité de l'artiste, la vitrine, l'étagère, la collection.

Le tout, évidemment, accompagné de longs discours « politico-bien-pensants » qui servent d'une part à justifier « l'œuvre » et d'autre part à prêcher des « convaincus » !

Personne n'a d'idée mais tout le monde est d'accord : on sort des salles de spectacle avec la sensation que nous sommes les gentils, que nous avons passé du temps entre gentils, que nous avons ri entre gentils, que nous avons « trouvé-ça beau » entre gentils et que nous sommes, en plus d'être entre personnes intelligentes, entre gentils.

Elie Faure, ajoute : (...) quand on a peu de choses à dire, on parle sans arrêt. Le silence ne pèse qu'à ceux qui ne pensent pas.

Pourtant, je ne désespère pas de « ce » monde que je côtoie parce que je vois « se dessiner », autour de moi, une nouvelle génération de « performeurs » dont les mâchoires sont serrées, les dents longues, le cœur en pleine pulsion. Des « performeurs » qui, n'étant pas dupes et s'étant munis des *poings les plus hardis et des doigts les plus délicats*, ne veulent pas résister à la mort sans vivre. *En vérité je vous le dis !*, je prédis de la chaleur, beaucoup de chaleur et de plus en plus de chaleur à la scène qui sera investie par une nouvelle génération, par « notre » génération de résistance !

Ainsi, Chères amies, Chers amis

Je nous pense désormais capable d'entrer dans l'art vivant, D'y entrer comme dans une cathédrale profane, Et d'y vouer un culte sans promesse de rédemption, Parce que si la scène ne peut nous rendre éternels, Elle peut au moins nous rendre vivant.

Ceci étant dit, justice ayant été rendue à la vie, je vous remercie d'avoir pris le temps de lire ces quelques élucubrations d'acrobate !

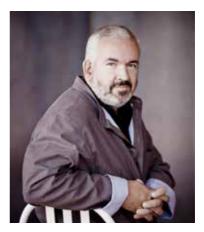
Questionnaire de Proust

Tous les ans, Phaéton choisit une personnalité pour répondre au fameux questionnaire! Cette année, le Directeur général de l'Opéra de Bordeaux, Marc Minkowski a accepté de « jouer » à dévoiler ses pensées, goûts et sentiments...

Marc Minkowski

Directeur Général de l'Opéra National de Bordeaux depuis 2016, Marc Minkowski a fondé le festival *Ré Majeure* en 2011, a été le Directeur artistique de la *Mozartwoche* de Salzbourg de 2013 à 2017. Il est aussi Conseil-

ler artistique de l'orchestre de Kanazawa (Japon).



Il aborde très jeune la direction d'orchestre et fonde à l'âge de 19 ans *Les Musiciens du Louvre*, ensemble qui prend une part active au renouveau baroque, et avec lequel il défriche le répertoire français et Haendel, avant d'aborder Mozart, Rossini, Offenbach et Wagner.

Il est régulièrement à l'affiche à Paris ; entre autres : *Platée, Idomeneo, La Flûte enchantée, Ariodante, Giulio Cesare, Iphigénie en Tauride, Mireille, Alceste* (Opéra National de Paris) ; *La Dame blanche, Pelléas et Mélisande,* (Opéra-Comique). À l'Opéra National de Bordeaux, il *dirige Pelléas et Mélisande, La Vie Parisienne, II Barbiere di Siviglia* et *Manon*.

Il est aussi invité à San Francisco, Salzbourg, Bruxelles, Zurich, Venise, Moscou, Berlin, Amsterdam, Vienne – au *Theater an der Wien*, au *Staatsoper* –, et à Aix-en-Provence.

Depuis la saison 2014/2015, il est à Covent-Garden pour *Idomeneo, la Traviata* et *Don Giovanni* ainsi qu'à La Scala pour *Lucio Silla, L'Enfant et les Sortilèges* et *L'Heure espagnole.* Il dirige la Trilogie Mozart/Da Ponte au Festival de Drottningholm, puis à l'Opéra Royal du Château de Versailles, à partir de 2015.

Il a collaboré ces dernières années à l'opéra avec notamment les metteurs en scène Laurent Pelly, Olivier Py, Dmitri Tcherniakov, Krzysztof Warlikowski, Bartabas, Sir Richard Eyre, Klaus Michael Grüber, Ivan Alexandre, Vincent Huguet.

Il est aussi l'invité d'orchestres symphoniques: Tokyo Metropolitan Symphony Orchestra, BBC SO, DSO Berlin, Orchestre Philharmonique de Berlin, Wiener Symphoniker, Wiener Philharmoniker, Mozarteum Orchester, Cleveland Orchestra, Orchestre National du Capitole de Toulouse, Orchestre du Théâtre Mariinsky, etc.

Ses principaux projets incluent des nouvelles productions : *Les Huguenots* au Grand Théâtre de Genève, une première collaboration avec Bob Wilson - *Le Messie* à Salzburg, ainsi que la reprise de la Trilogie Mozart/Da Ponte à l'Opéra National de Bordeaux.

En concert, il retrouve *Les Musiciens du Louvre* pour une tournée *Ariodante* de Haendel, et dirige en Asie les orchestres de Kanazawa, le *Tokyo Metropolitan Symphony Orchestra* et le *Seoul Philharmonic Orchestra*.

- 1 Quelle est votre vertu préférée ? L'amitié. Je considère que c'est une vertu!
- 2 La qualité que vous préférez chez un homme ? La beauté.
- 3 Chez une femme ? La beauté
- 4 Qu'est-ce qui vous caractérise le mieux ?
 La fidélité.
- 5 Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis ? *La franchise*.
- 6 Quel est votre principal défaut? *L'indécision... je suis « Balance » !*
- 7 Votre principale qualité? La souplesse.
- 8 Votre occupation préférée ? *Monter à cheval.*
- 9 Votre rêve de bonheur? Un monde sans avion, sans voiture... un monde d'attelages.
- 10 Quel serait pour vous le plus grand malheur ? *Qu'il n'y ait plus de musique*.
- 11 Qu'aimeriez-vous être ? Comédien ou violoniste.
- 12 Le pays ou vous aimeriez vivre ?New York qui, pour moi, est un « pays », celui d'une partie de mes ancêtres.
- 13 Votre couleur? *Le rouge-bordeaux et le vert-anglais.*
- 14 Une fleur? *La rose « Charles de Gaulle » ou celle du mimosa.*

- 15 Votre oiseau préféré ? *La bernache*.
- 16 Vos auteurs favoris en prose? Pierre Boulle, l'Abbé Prévost, Kipling, Saint Exupéry:
- 17 Vos poètes ? Adonis, Maeterlinck, Philippe Quinault, Molière.
- 18 Vos héros de fiction? Maître Yoda!
- 19 Votre héroïne de fiction? « La Haine » dans Armide, une pièce mise en musique par Lully et Gluck.
- 20 Vos compositeurs favoris?

 Mozart, Haendel, Wagner, Debussy et mille autres...
- 21 Votre chanteur ou chanteuse préféré(e)?

 John Lenon, Placido Domingo, Yma
 Sumac, Joan Baez...
- 22 Vos danseurs ou danseuses ? *Jean-Christophe Paré.*
- 23 Vos peintres? Van Gogh, Anselme Kiefer et tant et tant...
- 24 Dans la vie réelle, votre héros préféré ? *Tous les pompiers!*
- 25 Quel est l'évènement historique que vous détestez le plus ? *Le « Brexit* ».
- 26 Votre héroïne dans l'histoire ? *Simone Veil.*
- 27 Votre boisson favorite? *La Kombucha de Carpe Diem*, «*La Classique*».



- 28 Votre nourriture préférée ? *La cuisine japonaise.*
- 29 Votre mot favori ?

 Ils sont deux: peut-être.
- 30 Que détestez-vous par-dessus tout ? *Le mensonge.*
- 31 Le personnage de l'Histoire que vous méprisez le plus ? *Hitler... Staline...*
- 32 Et celui que vous aimez le plus ?

 Georges Washington, Louis XIV,

 J.F. Kennedy:
- 33 Le fait militaire que vous admirez ? Le fait que les militaires n'aient pas empéché la destruction du Mur de Berlin.
- 34 La réforme pour laquelle vous avez le plus d'estime? Le droit de vote pour les femmes.

- 35 Le don que vous aimeriez avoir? *L'ubiquité*.
- 36 Comment aimeriez-vous mourir? *Au pupitre.*
- 37 Quelles sont les fautes pour lesquelles vous avez le plus d'indulgence ? Les égoïsmes.
- 38 Votre devise?

 « L'Homme est fait pour chercher
 l'Humain » et puis aussi...

 « Mort aux cons! ».
- 39 Votre état d'esprit actuellement ? **Serein avec un zeste d'inquiétude.**
- 40 Que représente Phaéton pour vous?

 Un merveilleux Opéra de Lully (que j'ai dirigé à Lyon en 1993)!

Biographie des membres du Comité de parrainage

Giuseppe Annese

Fils d'un peintre paysagiste, il a grandi à Rome où il a étudié la philosophie. Très jeune, il accomplit son Noviciat puis quitte les Ordres pour s'inscrire aux cours de théologie de l'Université Grégorienne. C'est à la fin des années 60', en Angleterre, qu'il commence à dessiner et à peindre avant de suivre des cours d'arts graphiques. Ses mystérieuses peintures ou gravures, sur le seuil des rêves et des réels possibles, semblent inclassables. Au fil de ses réalisations, il a exposé d'abord en Italie puis... un peu partout (Suisse, États-Unis, Allemagne, France...). Il a participé à la *Revue Encre*, a créé des collections de tissus d'ameublement et plusieurs modèles pour des porcelainiers (Christofle notamment). Le Fond d'Art Contemporain de Limoges a fait l'acquisition de plusieurs de ses gravures afin d'enrichir ses collections. Il réside aujourd'hui entre Paris et Rome, villes où il puise son inspiration.

Concha Castillo

Ancienne élève de l'Académie de Manolo Marin de Séville et artiste invitée de l'École du Rudra Béjart à Lausanne. Après une carrière internationale de danseuse flamenca, elle a crée sa propre compagnie en 1989 (*La Golondrina*) et une école de flamenco à Bordeaux.

Jacques Demorgon

Il a enseigné dans différentes universités et à l'École Nationale d'Administration. Il est expert auprès de l'Unesco. Spécialiste de l'interculturel, il est rédacteur en chef de la Revue Synergies Monde Méditerranéen.

Cédric Girand

Ancien élève de l'École nationale des chartes, Cédric Giraud est actuellement professeur de langue et littérature latines médiévales à l'université de Genève. Ses recherches portent sur l'histoire culturelle du Moyen Âge, notamment l'histoire de la spiritualité et la philologie latine. Ses publications récentes incluent *Spiritualité et histoire des textes entre Moyen Âge et époque moderne. Genèse et fortune d'un corpus pseudépigraphe de méditations*, Paris, Institut d'Études augustiniennes, 2016 et Écrits spirituels du Moyen Âge, Paris, Gallimard, 2019 (Bibliothèque de la Pléiade, n 643).

Olivier Giron

Après des études littéraires en classes préparatoires au Lycée Henri IV et à l'Université Sorbonne-Paris IV, Olivier Giron a commencé sa carrière comme professeur de lettres modernes. Détaché par la suite auprès du Ministère des Affaires Étrangères, il s'est vu confier divers postes au Cameroun puis au Portugal. Il a occupé durant plusieurs années un poste de chef de département dans un service ministériel dédié aux relations internationales. Il est actuellement Conseiller de coopération et d'action culturelle auprès de l'Ambassade de France à Brasilia et directeur adjoint de l'Institut Français du Brésil.

Gérard Hirigoyen

Gérard Hirigoyen a été directeur de l'Institut Régional de Gestion et d'Administration des Entreprises (IRGAE) de Bordeaux, avant d'être Président de l'Université Bordeaux-Montesquieu. Il dirige le Pôle Universitaire de Sciences de Gestion de Bordeaux (PUSG). Il est l'auteur de travaux précurseurs en finance et en gouvernances des entreprises familiales. Il est membre de la Real Academia de Doctores de Barcelona, du « Advisory Council of the Indian Institute of Finance », du « Family Firm Institute », et du Conseil scientifique du « Family Business Network ».

Camille-Jean Izard

Camille-Jean Izard est théologien, lauréat de l'Académie des sciences et de l'Académie Nationale de Médecine. Il a aussi dirigé en tant que chimiste et biologiste (de 1966 à 1984), le Département de Recherche de la SEITA, la Société nationale, d'Exploitation Industrielle du Tabac et des Allumettes et a signé, au PUF en 1982, le *Que sais-je?* sur *Le Tabac.* Il est Docteur en Sciences, diplômé de l'Université de Toulouse en Agronomie. Après avoir suivi un enseignement en théologie à l'Université de Strasbourg et un doctorat en Sciences religieuses, il devient Professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris (Spiritualités et Mystiques). Camille-Jean Izard a dirigé de nombreuses recherches et est l'auteur d'articles de référence en théologie.

Joël July

Agrégé de Lettres modernes. Il enseigne la langue et la littérature française à l'Université d'Aix-Marseille où il dirige aux Presses Universitaires de Provence la collection « Chants Sons », consacrée à l'art de la chanson. Il consacre ses recherches à la versification, la prose contemporaine. Il coordonne de nombreux colloques consacrés à la chanson et préside l'Association Internationale de Stylistique.

Ses ouvrages principaux : *Style et versification dans les chansons de Barbara*, thèse de doctorat, Univ. Aix-Marseille, dir. Mme J. Gardes Tamine, 2002.

Les mots de Barbara, P. U. de Provence (coll. Textuelles, poésie), 2004. Esthétique de la chanson française contemporaine, éd. L'harmattan (Univers musical), 2007. Derrière le lyrisme de Barbara, des actes politiques, in La chanson politique en Europe, Eidòlon, n° 82, P. U. de Bordeaux. « Clefs concours ». Les faux monnayeurs d'André Gide, éd. Atlante en collaboration avec A. Wald Lasowski, 2012. Chanson, du collectif à l'intime, P. U. de Provence, coll. « Chants Sons », 2016.

Sous sa direction : *Barbara, l'œuvre intégrale* (préface de Jacques Attali), éd. L'Archipel 2000 &, 2012. Préface, *Barbara, Photographies inédites de Libor Sir* par Pierre Landete & François Laffeychine, éd. Le Castor Astral, 2013.

Jean-Marc Leyssale

Docteur en chimie de l'Université Nancy I, Jean-Marc Leyssale a intégré le CNRS en tant que chargé de recherche à la suite de séjours post-doctoraux au sein de l'Université polytechnique d'Athènes et de l'Université Strathclyde à Glasgow. Après avoir travaillé au Massachusetts Institute of Technology (MIT), il a intégré en 2017 l'Institut des Sciences Moléculaires de l'Université de Bordeaux. Ses recherches, aux interfaces entre chimie, physique et méthodes numériques, concernent l'étude du comportement de phases

condensées par modélisation à l'échelle nanométrique. Bien que d'une nature très fondamentale, ses travaux se placent fréquemment dans des contextes applicatifs à forts enjeux économiques dans des domaines variés comme l'aéronautique, le nucléaire, les énergies fossiles, le stockage de gaz à effet de serre, les nanotechnologies ou la pharmacie. Il est auteur de nombreux articles dans des revues scientifiques dont *Science Advances, Journal of the American Chemical Society, Physical Review* ou encore *Chemical Science*.

Pierre Léglise-Costa

Historien de l'art, linguiste et spécialiste des pays lusophones. Il a enseigné à l'Université de Paris VIII, à l'Institut National de Sciences Politiques (Paris, Poitiers) et au Darmouth College (EUA). Il est aujourd'hui Commissaire d'exposition (arts et littérature) et conseiller technique auprès de musées ou organismes internationaux. Directeur de la collection « Bibliothèque Portugaise » aux éditions Métailié, il a traduit de nombreux auteurs portugais.

Principales publications: La Princesse Guenon - contes du merveilleux portugais (éd. Gallimard Folio, 1980). Les Nouvelles du Portugal (éd. Métailié/Suites, 2000), Saudade, (éd. La Boussole, 2002), Mostre-me Guernica! Traduction en portugais de l'ouvrage de Pierre Landete: Montrez-moi Guernica! Lettre de Diego Velásquez à Pablo Picasso (éd. Seguier, 2011). Pour une histoire du fado de Rui Vieira Néry, Traduction (éd. Ma Différence, 2015).

Claire Mestre

Psychiatre, psychothérapeute et anthropologue, elle enseigne à l'Université de Bordeaux. Spécialisée en médecine transculturelle au CHU de Bordeaux, elle est la fondatrice de l'association Mana qui a pour but une prise en charge ethnopsychanalytique de patients migrants adultes. Rédactrice en chef de la revue *L'Autre, cliniques, cultures, sociétés* (La Pensée Sauvage). Membre du Collège de la *Revue Spirale* (éd. Erès).

Principales publications: Entretiens avec Benjamin Stora, L'autre, cliniques, cultures et sociétés. Histoire d'un adolescent survivant de la guerre en Sierra Leone, in Convocations thérapeutiques du sacré, avec A. Lkhadir, R. Massé et J. Benoist, (Karthala, 2002). Vivre, c'est résister. Textes pour Germaine Tillion et Aimé Césaire, avec H. Asensi et M.R. Moro, (La Pensée sauvage, 2010). Maladies et violences ordinaires dans un hôpital malgache, (L'Harmattan, 2013). Je t'écris de... « Correspondance Marie-Rose Moro / Claire Mestre (2010-2012) », (éd. La Pensée Sauvage, Grenoble, 2013).

Marc Minkowski

Directeur Général de l'Opéra National de Bordeaux depuis 2016, Marc Minkowski a fondé le festival *Ré Majeure* en 2011, a été le Directeur artistique de la *Mozartwoche* de Salzbourg de 2013 à 2017. Il est aussi Conseiller artistique de l'orchestre de Kanazawa (Japon).

Emmanuel Mouret

Comédien et réalisateur. Très jeune, il réalise plusieurs court-métrages avant de suivre des études d'art dramatique. En 1998, il obtient le diplôme de la FEMIS (Fondation Européenne des métiers de l'image et du son – section réalisation). Après un film de

fin d'étude sorti en salle en 1999, il réalise l'année suivante son premier long métrage Laissons Lucie faire! En 2004, Vénus et Fleur est sélectionné pour la Quinzaine des réalisateurs comme deux ans plus tard Changement d'adresse. Il a réalisé, de 2007 à 2014, plusieurs films... Un baiser s'il vous plait, Fais-moi plaisir!, L'art d'aimer, Une autre vie, Caprice (Swann d'or au Festival de Cabourg en 2015).

Bertrand Nivelle

Bertrand Nivelle est né en 1955 à Pensacola, en Floride. Il est diplômé de l'École d'architecture de Bordeaux. Encore étudiant, il a eu le privilège de se voir confier, au sein de l'agence J. de Giacinto & A. Loisier, la réfection du Pont de pierre de Bordeaux. Dès ses projets initiaux, il est remarqué par des institutions : « Ministère des relations extérieures (bourse d'études de la Villa Médicis hors les murs) Centre G. Pompidou, Cité des sciences et de l'industrie de La Villette, Musée portuaire de Dunkerque, Musée maritime Prins de Rotterdam, Conseil Régional d'Aquitaine, Ville de Bordeaux, Centre Arc en rêve ». Son approche originale, audacieuse, du fait architectural lui vaut des constructions atypiques, consacrées par de nombreux prix.

B. Nivelle place la représentation graphique au cœur même du projet architectural. Son œuvre d'architecte est doublée d'une pratique de plasticien, l'une et l'autre étant en étroite symbiose. Il est l'auteur d'un grand nombre de carnets de dessins d'aquarelles, de terres cuites, de maquettes et de mobilier (Mondes flottants). La facture de ses dessins, évoque les grands architectes italiens. Le thème de l'eau et de la navigation innerve toute son œuvre. B. Nivelle est également enseignant à l'École d'architecture de Bordeaux.

Marie-Luce Ribot

Après une « jeunesse landaise », des études à l'Université de Bordeaux (Histoire), Marie-Luce Ribot devient journaliste d'abord à Londres comme correspondante du journal *Libération* et de différents magazine de mode. Depuis 1996, elle travaille pour le *Journal Sud-Ouest*, un des quotidiens régionaux importants dont elle est aujourd'hui rédactrice en chef des magazines. Elle a préalablement été chef de rédaction de *Sud-Ouest Dimanche* puis a dirigé la création d'un hebdomadaire distribué le samedi (*Le Mag*), d'un magazine de gastronomie (*Sud-Ouest Gourmand*). Passionnée par la culture de sa terre natale, par celle de l'Espagne et de la tauromachie, elle est aujourd'hui la seule femme membre du Jury Bayonne-Madrid qui remet, depuis un demi-siècle, les récompenses aux meilleurs "toreros" de la Feria de la San Isidro de Madrid.

Patrick Rödel

Professeur de philosophie et écrivain. Ancien élève de l'École normale supérieure. Viceprésident de l'association « Présence d'Henri Guillemin ». Il est l'auteur de nombreux articles et ouvrages, romans et recueils de nouvelles, dont un fort remarqué *Spinoza, le* masque de la sagesse, biographie imaginaire (Climats, 1997). Ses derniers ouvrages : Les petits papiers d'Henri Guillemin (Utovie, 2015). Michel Serres, la sage-femme du monde (éd. Le Pommier, 176 p., 2016). Mauriac, Le frère de l'autre, 2018 (éd. Le Festin).

Patrick Troude-Chastenet

Professeur de science politique à l'Université de Bordeaux, il est directeur des *Cahiers Jacques-Ellul*, a été président de l'Association internationale Jacques Ellul et est membre du conseil de direction de l'*International Jacques Ellul Society*. Considéré comme l'un des meilleurs spécialistes de cet intellectuel français critique de la société technicienne, il a contribué à en faire connaître les idées. Il est notamment l'auteur des ouvrages suivants : *À contre-courant - Entretiens* (avec Jacques Ellul), Paris, La Table Ronde, Collection « la petite vermillon », 2014 et Jacques *Ellul on Politics, Technology, and Christianity*; Eugene, Oregon, Wipf and Stock Publishers, 2005. Ses recherches portent également sur les domaines de l'écologie politique, la démocratie et les phénomènes de propagande.

Jean-Rodolphe Vignes

Professeur de médecine à l'Université de Bordeaux. Docteur en neurosciences, il exerce comme neurochirurgien au Centre Hospitalo-Universitaire de Bordeaux et collabore au National Hospital for Neurology and Neurosurgery de Londres. Il dirige également des recherches fondamentales à l'INSERM de Bordeaux (en collaboration avec les Universités de Montpellier et de Fribourg) et participe à de nombreuses activités humanitaires, associatives et pédagogiques (TEO Aquitaine). *Neurochirurgie, Collège de neurologie* (éd. Elsevier Masson, 2016) est son dernier ouvrage.

Biographie des membres du Comité de rédaction

Marie-Claude Bélis-Bergouignan

Professeur honoraire en sciences économiques à l'Université de Bordeaux, Marie-Claude Bélis-Bergouignan a été membre du Groupe de recherche en économie théorique et appliquée (CNRS). Ses travaux de recherche ont porté sur l'analyse des dynamiques industrielles et de l'innovation dans divers secteurs d'activités.

Marie-José Cameleyre

Ingénieur en sciences humaines de l'enseignement supérieur, Marie-José Cameleyre a travaillé dans les services de coopération culturelle du Ministère des Affaires Étrangères. Ses travaux de recherche ont principalement porté sur la problématique du travail des femmes et les incidences des nouvelles technologies.

Pierre Landete

Avocat, écrivain, Pierre Landete a fondé la revue Phaéton dont il dirige la publication. Il est diplômé de l'Université de droit de Bordeaux. Comme avocat et membre du Conseil de l'Ordre, il a effectué plusieurs missions humanitaires (Colombie et Sierra Leone), a présidé l'Institut de Défense des Étrangers et a fondé un institut de Recherche sur le droit des mineurs à l'Université de Bordeaux en partenariat avec le CRIC (Centre de Recherches, d'Informations et de Consultations sur les droits de l'enfant). Il est Vice-Président de l'Institut des Droits de l'Homme du Barreau de Bordeaux.

Il est l'auteur de nombreux livres et recueils de poésies dont une biographie de Sappho de Mytilène. Il publie dans des revues de littérature contemporaine dont la Revue de la Sorbonne et L'Athanor des Poètes.

Suzanne Robert

Comédienne, Suzanne Robert travaille pour Radio France. Après des études au Conservatoire d'Art Dramatique de Bordeaux, elle a interprété au cours de sa carrière de nombreux rôles au théâtre notamment dans les pièces suivantes : *Effroyables Jardins* de Michèle Quint et *La Robe Bleue* de Michèle Desbordes (mises en scène - Marwil Huguet), *Marie et Marguerite* de D. Keene (mise en scène - Jean-Pierre Nercam), *Jardin suspendu* de Pierre Landete (mis en scène - Carlos Loureda), *Sappho, face à l'absence* (composition coécrite avec Pierre Landete /mise en scène Hugo Layan)... Au cours de sa carrière elle a joué avec Thomas Mettler (Suisse), les Cie Fartov & Belcher, Duodélire, « Si tu t'imagines »..., le Théâtre de la Source. Elle participe à de nombreuses lectures publiques et travaille actuellement celle des *Lettres de la religieuse portugaise*.

Frantz Villiers

Après des études littéraires, Frantz Villiers a eu un poste à responsabilité auprès d'une compagnie d'assurance spécialisée dans les professions médicales. Passionné par l'histoire des arts, il devient antiquaire en 1988 et s'intéresse particulièrement aux objets rares des « cabinets de curiosités ». Il exerce actuellement, à Bordeaux, dans le plus ancien et le plus grand groupement d'antiquaires du Sud-Ouest de la France.

Biographie des correspondants étrangers

Belgique - Jean-Pierre Pichard-Stamford

Jean-Pierre Pichard-Stamford est Maître de Conférences à l'Université de Bordeaux, enseignant à l'Institut d'Administration des Entreprises où il dirige le Master de Management International. Il est spécialiste de l'analyse financière, de la gouvernance des entreprises familiales et de la théorie des organisations.

Brésil - Ana Rossi

Ana Rossi est poète, traductrice, Professeur à l'Université de Brasília dans les domaines de la communication sociale et culturelle. Son expérience d'écriture s'appuie sur ses expériences de vie dans deux langues, principalement : le portugais du Brésil et le français. Elle a fait ses études universitaires à l'Université de Brasília, et en France à l'Université de Bordeaux Montaigne, puis à Paris à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. Elle a fini son doctorat à l'Université de Marseille. Elle a passé également trois années à Istanbul en tant que professeur,

Elle est l'auteur d'un premier livre de poésie en 2006, *Nous la mémoire*, (Éd. La Roulotte) et en 2008, *Historiographies premières*. En 2018, elle fait paraître son troisième livre de poésie intitulé *Éternels chemins éphémère* (Éd. Accents Poétiques).

Depuis 2104, elle public ses poèmes (et ceux des autres) dans son blog : http://ana-poesia-poesie.blogspot.com - Contact : anahrossi@gmail.com

Chili - Carles Diaz

Carles Diaz (Charles Dujour-Bosquet), docteur en histoire de l'art, est chercheur dans le domaine de l'historiographie et des arts du xixe siècle. Il traite plus spécifiquement des questions de la géographie de l'art et de la périodisation. Comme écrivain, natif du Chili, il a d'abord écrit en espagnol puis a fait le choix d'écrire en français pour se dépouiller de sa langue maternelle, se retrouver ignorant, réapprendre à nommer les choses. Sa poésie bouscule les mots du réalisme au rêve. Après avoir publié, à Santiago, *Episodos Electronicos* (La garza morena, 2003) et *La voluntad del fragmento* (2004), il a signé, en France, plusieurs recueils de poésies aux éditions Abordo dont *Le fleuve à l'envers* (2013) et *Les déferlantes nocturnes* (2010, récit poétique mis en scène par Frédéric Paquet pour le Théâtre Marguerite Duras de Bordeaux). Il est l'auteur de *Tentative verticale* publié en 2016 aux éditions Zinnia à Lyon.

Côte d'Ivoire - Henri-Michel Yéré

Docteur en histoire contemporaine, Michel Yéré est un poète ivoirien et suisse né en 1978 à Abidjan. Il est actuellement enseignant-chercheur à Bâle. Il a publié deux volumes de poésie: *Mil Neuf Cent Quatre-Vingt-Dix* (éd. Panafrika, 2015) et *La nuit était notre seule arme* (éd. L'Harmattan, 2015). Ses poèmes ont été traduits en allemand et publiés sur le magazine en ligne Stadtsprachen (https://stadtsprachen.de/en/author/henri-mi-chel-yere).

Espagne - Miguel Blanco Otano

Installé à Bordeaux, Miguel Blanco Otano est né en 1980 à Badajoz. Il est diplômé en Physique de l'Université d'Estrémadure puis à complété son Doctorat en *Physique*

des rayons cosmiques. Il a travaillé dans le cadre de collaborations internationales (Observatoire Pierre Auger, Argentina et CERN, Suisse) dans différentes universités (Alcalá, Autónoma de Madrid, Pierre et Marie Curie de Paris) avant de devenir analyste de données dans le secteur privé (Data Scientist). Passionné de musique et de poésie, il est l'auteur de deux albums de chansons : *Preguntas* (en collaboration avec Alberto Manso, 2005) et *Cuidades* (2015 dont est extrait ce texte). Son roman *En la calle*, en cours d'édition (éd. Tau Editores en Espagne), évoque non pas le Madrid de la movida mais le Madrid de la crise... *la cuidad se vuelve gris.*..

États-Unis - Faith E. Beasley

Diplômée de l'Université de Princeton (EUA) et de l'École Normale Supérieure (Paris), Faith E. Beasley, après avoir notamment enseigné la langue française à l'Université de Harvard, est aujourd'hui professeur de littérature française à l'Université de Dartmouth dans le New Hampshire (EUA). Spécialiste des femmes-écrivains dans la littérature française et de l'histoire du féminisme, elle est Présidente de la Society for Interdisciplinary French Seventeenth-Century Studies (Dartmouth College).

Bibliographie: Revising Memory: Women's Fiction and Memoirs in Seventeenth Century-France (New Brunswick, N.J., Rutgers University Press, 1991). Approaches to Teaching la Princesse de Clèves, avec Katharine Ann Jensen (New York, Modern Language Association, 1998). Salons, History and the Creation of Seventeenth-Century - France (Mastering Memory. Ashgate Publishing Company, 2006). Options for Teaching Seventeenth and Eighteenth Century - French Women Writers (New York Modern Language Association, 2011). Versailles Meets the Taj Mahal: François Bernier, The Salon of Marguerite de La Sablière and Cross-Cultural Conversations in Seventeenth Century - France (University of Toronto Press, 2018).

Grèce - Michèle Valley

Michèle Valley est comédienne. Après des études de théâtre à Zurich (Suisse), elle a travaillé, à Paris, avec Antoine Vitez puis, en Grèce avec de nombreux metteurs en scènes et réalisateurs (cinéma et séries télévisées). En 2009, elle a joué dans *Canine* le film de Yórgos Lánthimos (nommé aux Oscars - film étranger, Prix de la jeunesse « Un certain regard » au festival de Cannes et Grand Prix du Festival de Stockholm). Elle participe à des performances et traduit de la poésie en français, italien et allemand.

Haïti - Charles Watson

Né en Haïti, Jean Watson Charles, poète et écrivain, a fait des études de Lettres Modernes et de sociologie. Il est l'un des coordonnateurs de la revue *Legs et Littérature*. Il a publié trois recueils de poèmes dont *Le chant des marées* (éd. Unicité, 2018).

Ile Maurice - Gillian Geneviève

Professeur de français, Gillian Geneviève enseigne à Maurice, son île natale. Il est l'auteur de pièces de théâtre dont *La huitième couleur* (Prix de l'Océan indien) et *Elle* (éd. Le temps retrouvé 2009 & Prix Jean Fanchette remis par Jean-Mairie Le Clézio, Nobel de Littérature). Il collabore à la revue de poésie *Point Barre*.

Israël - Marlena Braester

Poète et traductrice (roumain, hébreu, français), Marlena Braester est Docteur en linguistique (Université de Paris VIII), Présidente de *L'Association des Écrivains Israéliens de Langue Française*, fondatrice (avec Esther Omer) et rédactrice en chef

de la revue *Continuum* – (revue de l'association), membre d'un groupe de recherche sur la Poétique à l'Université d'Haïfa. Auteur de nombreux recueil de poésies, elle a notamment traduit des poèmes et des extraits du *Journal* du philosophe franco-roumain Benjamin Fondane (1898-1944).

Liban - Michèle M. Gharios

Poète et romancière, Michèle M. Gharios est née à Beyrouth. Elle est l'auteur aux éditions Dar An-Nahar de deux recueils de poèmes (*Apartheid* et *Collier d'air*), d'un roman (*L'odeur de Yasmine*) et a publié en Belgique (éd. Bookleg-Maelström, Bruxelles) *Ombre*, *Vivier* et *Clichés de guerre*. Son roman *À l'aube de soi* (éd. La cheminante) est sorti en France en 2015.

Madagascar - Jean-Michel Perdigon

Jean-Michel Perdigon est né à Bordeaux en 1962. Il vit et travaille à Madagascar à Antananarivo. Il débute la peinture par l'acrylique à l'âge de 30 ans. Il est animé par une envie d'abstraction. Le peintre expose pour la première fois en 1996 à la Galerie Etienne de Caussan, rue de Seine à Paris. La trentaine de toiles figuratives de style naïf qu'il y présente rencontre un franc succès. Seul bémol, l'artiste a beau produire et trouver son public, il ne parvient pas à s'exprimer dans l'abstraction et décide alors de ne plus exposer. L'arrivée à Madagascar en 2000 provoque un choc : du point de vue des couleurs et de la lumière d'abord ; de la matière ensuite, puisque, faute de fournisseur en acrylique, il est amené à utiliser la glycéro dont la « sensualité » le conquiert. Il est enfin bouleversé par les murs et les volets de Madagascar. Ces surfaces « recouvertes de couches de peintures successives, de couleurs différentes et desquamées par le temps, le soleil tropical et les pluies offrent une sorte de palimpseste bigarré » et ne vont plus cesser d'influencer son travail

En 2008, Jean-Michel Perdigon approche une part du rêve de ses débuts : l'expressionnisme abstrait.

Mexique - Jorge Vargas

Jorge Vargas est photographe, réalisateur et poète. Né à Armería (État de Colima, Mexique), il est l'une des voix les plus authentiques de la nouvelle génération d'écrivains mexicains. Dans *Cancionero des temps obscurs* (éd. La Wallâda, 2019, traduction Patrick Quillier), il est l'auteur de *Pueblo quieto*, publié avec le recueil de son compatriote César Anguiano *Sang et cendres*).

Pérou - Ronald Vega

Ecrivain. Il est l'auteur de deux livres de contes, *Intimaciones y otros relatos* (Lima, 2006), *Wara* (La Paz, 2010) et d'un recueil de poésie *Tormenta de tiempo* (La Paz 2011).

Russie - Sofya Brand

Diplômée en économie et gestion par le Haut Collège d'économie de Moscou et par l'Université de Bordeaux (GRETA - UMR CNRS). Sofya Brand est spécialiste de la filière vitivinicole et du « modèle bordelais », symbole de longévité d'un négoce international, fondée sur la Place de Bordeaux. Elle a également suivi l'enseignement du Centre de Formation Professionnelle et de Promotion Agricole de Beaune et participe notamment aux colloques de l'Américain Association of Wine Economists et d'Œnometrics.

Suède - Kerstin Munck

Maître de conférences honoraire à l'Université d'Umeå, Suède. A enseigné la littérature comparée. Elle est la traductrice des œuvres d'Hélène Cixous en suédois : *Hélène Cixous : Un vrai jardin*, 2002 ; *Dedans*, 2008 ; *Portrait de Dora*, 2015. Parmi ses publications : *Att föda text. En studie i Hélène Cixous författarskap*. Stockholm/Stehag: *Symposion*, 2004 [Accoucher d'un texte : quelques aspects de l'œuvre d'Hélène Cixous]. "Hélène Cixous et le miracle littéraire", *The European Legacy*, 2009 : 1 (Routledge).

Tunisie - Salma Ben-Sedrine

Diplômée en sciences de gestion et en marketing par l'ISG de Tunis. Elle a dirigé le département marketing et développement d'un groupe d'entreprises tunisiennes dans le secteur hôtelier, de la communication et de la publicité. Elle participe actuellement à différents projets cinématographiques.

Site internet Hélène Regnaud

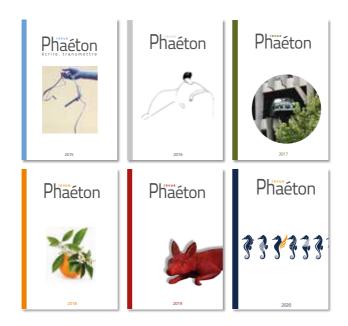
Hélène Regnaud est diplômée de l'Université de droit de Bordeaux et de l'Institut Français de Presse (Université Paris-Assas). Au début de sa carrière, comme assistante de Catherine Barma, elle a effectué la coordination de différentes émissions de télévision (dont celles de Guillaume Durand, et de Thierry Ardison...) sur La Cinq, France 2 et TF1. Par la suite, elle a rejoint le groupe Canal + comme « journaliste on line » et programmatrice d'interview pour les Festivals de Cannes, Dauville... Elle est la fondatrice de *Querencia*, une société spécialisée dans la création de sites internet (essentiellement pour des personnalités). Actuellement, elle est responsable éditoriale numérique du Groupe de Presse Michel Hommell et gère le pilotage de projets-internet et mobiles.

Sommaire des illustrations

Moncieu et Georges Malbeste, <i>Phaéton foudroyé</i>	8
Monet, Impression soleil levant	18
Alexandre Petot, <i>Deux dessins</i>	38
Colonnes rostrales : Lisbonne-Bordeaux-Saint-Pétersbourg-Venise	78
Baptiste, <i>M.</i> – . <i>E.</i> – . <i>R</i> .	84
Vittore Carpaccio, <i>L'arrivée des Ambassadeurs d'Angleterre, Dessin d'un gondolier,</i> <i>Miracle de la Relique de la Vraie Croix au Pont du Rialto</i>	95
Libor Sir, <i>Vive la marée !</i>	99
Pierre Landete, <i>Dermatoglyphes de la mer</i>	142
Marc Bouriche, <i>Ramer dans la tempête</i>	147
Libor Sir, Mont-Saint-Michel	160
Claude Legrand, Le plain-chant des hautes terres	178
Thiollier, graveur	186
Étienne de la Belle, <i>graveur</i>	198
Libor Sir, <i>Guichet de loterie</i>	206
Aline Ribière, <i>Vétures d'algues</i>	222
Bertrand Nivelle, <i>Photos et dessins d'architecte</i>	234
Pierre Cormier, Trois dessins	242
Théodore Géricault, <i>Le radeau de la méduse</i>	249
Alexandre Dupeyron, <i>Photographie issue de la série "Runners of the Future"</i>	2 57
Conzalo Borondo, <i>Deux photographies</i>	261
Audoy, Portraits et aquarelles	282
Tristan Robquin, <i>Portrait</i>	287
Marc Minkowski, <i>Portrait 1 et 2</i>	295



2015, 2016, 2017, 2018, 2019 & 2020



PRINCIPAUX SALONS

FRANCE:

Marché de la Poésie (Place Saint Sulpice, Paris 6°) Salon de la Revue (Halle des Blancs Manteaux, Paris 4°)

Le présent numéro a été réalisé avec le soutien du Conseil Régional de Nouvelle Aquitaine.



BULLETIN DE COMMANDE

NOM
PRÉNOM
ADRESSE
TÉLÉPHONE
COURRIEL
Souhaite recevoir les numéros (précisez la quantité par numéro) :
Numéro 2015 de PHAÉTON - Thème du Cahier de Poésie : L'engagement.
Numéro 2016 de PHAÉTON - Thème du Cahier de Poésie : Écrits de femmes.
Numéro 2017 de PHAÉTON - Thème du Cahier de Poésie : Passages à Bordeaux.
Numéro 2018 de PHAÉTON - Thème du Cahier de Poésie : Poèmes de Grèce
Numéro 2019 de PHAÉTON - Thème du Cahier de Poésie : L'animal
Numéro 2020 de PHAÉTON - Thème du Cahier de Poésie : Mer [s]
Trainer 2020 do FFE 151 of Francis du dunier de Foesse Mari [6]
PRIX:20€
+ frais de port : 5 € (zone Union Européenne) - 8 € (Hors UE).
SOIT AUTOTAL:
SOIT ACTOTAL.
Règlement ci-joint par :
- Chèque à l'ordre de REVUE PHAÉTON
- Mandat international
- Virement
Établissement 2041
Guichet 01001
N° compte 2089424G022
Clé RIB 63
IBAN : FR ₇ 1 2004 1010 0120 8942 4 G 02 263
BIC: PSSTFRPPBOR

La Banque Postale - Centre Financier - 33900 BORDEAUX CEDEX 9 Titulaire Compte : PHAÉTON - 9 rue Servandoni - 33000 BORDEAUX

revue.phaeton@orange.fr - www.revue-phaeton.fr

© Il est interdit de reproduire même partiellement la présente publication sans l'autorisation écrite du directeur de publication de la revue *Phaéton*. Les articles publiés dans *Phaéton* n'engagent que les auteurs. Tous droits de reproduction et de traduction reservés pour tous pays.

Ce numéro de *Phaéton* a été réalisé par Studio Bohème à Bordeaux. www.studioboheme.fr

Il a été achevé d'imprimer sur papier carte Acquarello, ivoire, 280g/m² et papier Olin regular, crème, 90g/m², sur les machines de l'imprimerie Aquiprint à Bruges.

Dépôt légal : Octobre 2020

ISSN 2430-5421

Facebook/RevuePhaeton

www.revue-phaeton.fr



Auteurs 2020

Apollinaire - Philippe Audoy - Baptiste - Alessandro Baricco - Etienne de la Belle (Stefano Della Bella) - Carlos Benaïm - Mohamed Bennis - Jorge Luis Borges - Gonzalo Borondo - Marc Bouriche - Jean-Christophe Cabut - Etienne Caloone - Vittore Carpaccio - Paul Celan - Blaise Cendrars - Aimé Césaire -René Char - Patrick Troude-Chastenet - François-René de Chateaubriand -Paul Chose - Pierre Cormier - Bernard Daguerre - Dominique Delthil - Bruno Doucey - Alexandre Dupeyron - Rommel Jonathan Durán Castellanos (Prix Ludovic Trarieux 2019) - Marguerite Duras - Léo Ferré - Dinu Flămând - Rémi Froger - Théodore Géricault - Cédric Giraud - Roger Giroux - Julien Giudicelli - Roseline Giusti - Safieva Gulrukhsor - Katia-Sofia Hakim - Frédérique Kerbellec - Martine-Gabrielle Konorski - Alphonse de Lamartine - Pierre Landete - Claude Legrand - Pierre Loti - Erri de Luca - Georges Malbeste - Alberto Manguel-Gianni Guadalupi - Pierre de Marbeuf - Danny-Marc -Edith Masson - Jean-Luc Maxence - Franck Merger - Jules Michelet - Marc Minkowski - Moncieu - Claude Monet - Jade Morisson - Georges Moustaki - Pablo Neruda - Bertrand Nivelle - Michel Oris - Timothée Oudar - Pier Paolo Pasolini - Fernando Pessoa - Alexandre Petot - Christine de Pisan - Jacques Prévert - Marcel Proust - Raymond Queneau - Patrick Quillier -Atiq Rahimi - Aline Ribière - Rainer Maria-Rilke - Tristan Robquin - Victor Segalen - Léopold Sédar Senghor - Yves Simon - Synésios de Cyrène -Thiollier - Jules Verne - Jacques Viallebesset - Pierre Antoine Villemaine -Alain Vircondelet - Michel Wiedemann - Virginia Woolf - Henri-Michel Yéré